BnF Gallica

Humanité d'André Gide... / Paul Archambault

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Archambault, Paul (1883-1950). Auteur du texte. Humanité d'André Gide... / Paul Archambault. 1950.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

P. JACOB REL.

Paul ARCHAMBAULT

HUMANITÉ d'ANDRÉ GIDE

Essai de biographie et de critique psychologiques

7e mille

1084.

BLOUD & GAY

HUMANITÉ D'ANDRÉ GIDE

8°Ln27
84261

DL 3452 23-3-50 A

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

Paul ARCHAMBAULT

HUMANITÉ D'ANDRÉ GIDE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R F
IMPRIMÉS

7e mille

BLOUD & GAY

1 9 5 0

DU MÊME AUTEUR

Essai sur l'individualisme, Bloud et Gay, 1913.
Jeunes maîtres, Bloud et Gay, 1927.
Vers un réalisme intégral. L'œuvre philosophique de Maurice Blondel, Bloud et Gay, 1930.
Réalisme démocratique, Spes, 1930.
Saint François de Sales, Gabalda et fils, 1930.
Plaidoyer pour l'inquiétude, Spes, 1930.
Les Distractions de nos enfants (en collaboration avec Pauline Le Cormier), Editions Mariage et Famille, 1931.
George Fonsegrive, Bloud et Gay, 1932.
Témoins du spirituel, Bloud et Gay, 1933.
Pierres d'attente pour une cité meilleure, Bloud et Gay, 1935.
Charles Péguy, Images d'une vie héroïque, Bloud et Gay, 1939.
Initiation à la philosophie blondélienne en forme de court traité de métaphysique, Bloud et Gay, 1941.
Chevalerie 1830, Bloud et Gay, 1942.
La Famille, œuvre d'amour (à paraître incessamment aux Editions familiales de France).

I

HUMANITÉ D'ANDRÉ GIDE

Qui est André Gide?

Mais d'abord, y a-t-il un André Gide?

Qui est André Gide? De l'aveu unanime, le plus pur, le plus sûr écrivain de sa génération; un incomparable remueur d'idées, questionneur de sphinx, excitateur d'intelligences; un critique entre tous lucide, pénétrant, indépendant; le témoin particulièrement instructif d'une époque fertile en troubles et en expériences... Mais à part cela?

Un esthète uniquement soucieux et satisfait de beauté formelle, ou un homme vivant en profondeur sa destinée humaine? Le représentant attardé, encore que le plus raffiné, d'une civilisation agonisante, ou l'annonciateur d'un monde en train de naître? Un sceptique incapable d'affirmation et d'engagement, ou le prophète d'une foi nouvelle, d'une table de valeurs nouvelle? Un faux inquiet, plus fiévreux que tourmenté, et qui aurait fini à son tour par se satisfaire, ou une âme de désir, à jamais en quête d'un insaisissable absolu? Un individualiste exaspéré, captif du sens propre, ou une espèce d'homme facile, toujours prêt à l'accueil et à la soumission, toujours offert à autrui? Un artificieux sophiste, dupe lui-même de ses jongleries et ruses, ou un ferme penseur, à la raison fine et tranchante? Un sensuel occupé à reculer audacieusement les limites de la jouissance, ou un délicat, un tendre pour qui rien ne vaudrait tant que d'aimer et d'être aimé? Un personnage masqué, cachant son secret, ou un héros de la sincérité et de la confession? Cet amoraliste, ce pervertisseur que croit connaître le grand public, ou ce

puritain, ce protestant incorrigible « tout empêtré de piétisme et de sentimentalité », dont sourient ses amis Louys, Valéry ou Martin du Gard (1)? Ce chrétien prédestiné, harcelé par le Christ, que discerne parfois Mauriac, ou cet impie, ce ricaneur satanique, en partie liée avec le Malin, que dénonce Massis? Toutes ces hypothèses — et d'autres — ont été faites, toutes ces interprétations soutenues. Chacune a ses répondants. Chacune présente ses titres, invoque ses textes et fait valoir ses arguments.

Mais alors, devant une telle confusion, à toutes ces questions une autre bientôt se superpose, ou mieux se présuppose. Si l'on peut, avec vraisemblance, affirmer tant de choses d'André Gide, n'est-ce point qu'avec lu les mots de vérité et de réalité perdent leur sens? N'est-ce point que son être propre s'est finalement dissous dans la multiplicité des avoirs qu'il a prétendu cumuler, des apparences qu'il lui a plu de revêtir, des rôles qu'il s'est concurremment donnés? N'aurions-nous pas ici le cas typique — et tragique — d'un homme chez qui les personnages ont fini par dévorer la personne? — Bref, y a-t-il un André Gide?

Donner une réponse a pu paraître longtemps impossible. Nous ne nous y serions pas risqué pour notre part il y a quelques années. Ce n'est plus impossible, c'est même, croyons-nous, relativement facile depuis la publication du *Journal*.

A vrai dire, c'est l'œuvre presque entière de Gide qui a la forme du journal — et qui, en fin de compte, aurait pu y être versée, comme l'ont été *Feuilles de routes*, *La Marche turque* et *Numquid et tu...?* Journal d'adolescence, *Les Cahiers d'André Walter*. Journal de voyage, *Amyntas*. Journal secret, *Corydon*. Journal de lectures et de pensées, les *Lettres à Angèle*, *Incidences*, *Divers*, *Un esprit*

(1) *Journal*, p. 949 et 1034. Nous renvoyons, sauf exception : 1° pour le *Journal*, à l'édition de la Bibliothèque de la Pléiade, N.R.F., 1939; 2° pour les écrits qui y sont recueillis, à l'édition des *Œuvres complètes*, établie par L. Martin-Chauffier et publiée à la N.R.F.; 3° pour les autres ouvrages, aux éditions courantes.

non prévenu. Journal-mémoires, *Si le grain ne meurt*. Journal encore de quelque manière, *Les Faux-Monnayeurs*, recueil de faits divers personnellement vécus. Journal au sens le plus littéral, *Voyage au Congo* et *Le retour du Tchad*, *Retour de l'U. R. S. S.* et *Retouches à mon retour*. Là même où la matière autobiographique a été romancée, elle semble regretter sa forme initiale.

Mais, en tout cela, le public restait en tiers, la pensée d'une publication présente; on avait lieu de craindre que le témoignage n'en fût influencé. Surtout, à reconnaître ces pages comme parfaitement sincères, nous n'y avions encore que des vues fragmentaires, discontinues, aussi souvent contradictoires que complémentaires, de la réalité à saisir. Mainte énigme subsistait, se trouvait aggravée. Entre *Numquid et tu...?* et *Si le grain ne meurt*, mis tous deux dans le commerce en 1926, l'opposition est plus radicale encore qu'entre *L'Immoraliste* et *La Porte étroite*, parus respectivement en 1902 et 1909. Vous sentiez-vous mis en confiance par tel livre, croyiez-vous discerner dans telle page quelque chose comme un signe d'intelligence qui vous aurait été fait, qui vous concernerait particulièrement et au plus intime? Immanquablement un autre livre, une autre page venait décourager l'amitié naissante et semblait l'interdire. Comme, en sens inverse, le texte pour vous le plus rebutant trouvait toujours, le moment venu, quelque heureuse contrepartie, quelque obligeant désaveu. Sans qu'à travers ces perturbations dont nous aurons à dire la nature et les causes, nulle orbite régulière nous fût d'abord visible. L'amitié n'exclut pas la surprise. Il peut ne pas déplaire que votre ami ait toujours quelque aspect nouveau de lui-même — et de vous-même par contrecoup — à vous révéler. Un certain élément de taquinerie et de « gag » peut aussi se mêler à vos rapports sans les dénaturer — peut même les pimenter agréablement. Encore tenez-vous à savoir où commence et où finit la plaisanterie, où est en tout cela l'accidentel et l'essentiel, qui vous avez devant vous, et si vous pouvez vous engager pour de bon. Et que la surprise, enfin, n'emporte pas méprise.

Avec le *Journal*, le risque de grossière méprise s'atténue singulièrement.

D'abord, et en tout cas, la sincérité de l'homme cesse de faire question. Il suffit de relire parallèlement le *Journal* de Gide et quelques-uns des monuments de l'autobiographie — les *Confessions* de Rousseau, les *Mémoires d'outre-tombe*, les *Cahiers* de Barrès, par exemple — pour sentir que dans aucun, et pas même dans les *Essais* de Montaigne, n'a été poussé plus loin le scrupuleux souci de se connaître et de se faire connaître tel qu'on est en effet. Non pas que l'artiste ici s'efface derrière l'homme. A bien des égards, le *Journal* est journal de l'œuvre plus que de la vie. De nombreuses pages y sont remplies de documents, d'esquisses, de commentaires, de *marginalia*, pour les travaux présents et futurs. Destiné ou non à la publication, toujours est-il qu'en fin de compte il a été publié et a dû subir de ce fait, avec d'importantes amputations, un minimum de toilette. Non pas encore que le projet de se connaître et de se faire connaître tel qu'on est ne présente, pour un Gide comme pour quiconque, de nombreuses difficultés. Au « sot projet qu'il eut de se peindre » répond cette autre notation, elle aussi aujourd'hui classique : « *Connais-toi toi-même.* Maxime aussi pernicieuse que laide. Quiconque s'observe arrête son développement (1). » Mais enfin, c'est bien de l'homme ici qu'il s'agit, et dans un parti pris non douteux de ne jamais, ni d'aucune manière, mentir. Le reproche qu'on est parfois tenté de faire à Gide, c'est plutôt d'avoir poussé le souci de ne point farder la vérité au point où il devient lui-même une espèce de fard, de s'être tellement laissé émouvoir par l'idée fausse qu'il craignait de voir se faire de lui que l'idée vraie en était elle-même faussée.

D'autre part, le moyen nous est fourni de discerner avec certitude et d'utiliser sans arbitraire ce qui, dans l'œuvre poétique ou romanesque, a valeur d'histoire, sans risquer de prêter à l'auteur les sentiments ou les actes de ses seuls héros. Qui donc, avant le *Journal*,

(1) *Les Nouvelles Nourritures*, p. 113-114.

eût pu, je ne dis pas raconter le mariage, dont le récit était fait en clair dans *Si le grain ne meurt*, mais essayer de déterminer la place qu'il a tenue dans la vie de Gide, et quel genre d'accord ont pu nouer en cette vie le cœur et les sens, la délicatesse et le cynisme, la fidélité et le besoin de vagabondage, l'attirance et la peur de la famille et de la maison? Pourtant, sans cela tout est inintelligible, comme sans ces autres sortes d'amours pour lesquels vaudraient des observations analogues.

Enfin, la continuité est rétablie entre les phases et aspects multiples de cette destinée à tant d'égards ambiguë, entre les personnages multiples de cette personnalité dont nous nous sommes demandé si elle restait une personne. Grâce au *Journal* — par chance copieux surtout pendant les périodes de crise et de préparation — des vides se comblent, des galeries se creusent, des passages se découvrent, des équilibres se dessinent et un univers mental cohérent sort peu à peu du primitif chaos. Nous ne sommes plus au spectacle, devant un écran qui tolère tout, nous rentrons dans la vie. Dans la vie avec ses exigences de durée, d'unité, de finalité, qui ne se laissent jamais entièrement proscrire et prennent toujours leur revanche des fantaisies de la gratuité. Un espoir de synthèse est permis au lecteur épuisé d'analyse.

Et trois évidences s'imposent, où nous avons trouvé le dessein de cet ouvrage.

Cet auteur est un homme. Un homme « comme tout le monde (1) », encore que différent de tout le monde, où nous n'aurons pas de peine à reconnaître les traits essentiels de notre commune condition. Un homme en qui le monde moderne prend une conscience exceptionnellement aiguë de ses ambitions et de ses périls, de ses rêves et de ses fatalités. Un homme qui s'impose entre tous à l'attention; non seulement parce que rien d'humain ne lui reste étranger, mais parce que, sur la crête vertigineuse où il chemine, l'humain se trouve dramatiquement

(1) « Il est un homme comme tout le monde; il faudrait ne parler de lui qu'avec les mots les plus banals. » (François Berge, in *Examen de conscience*, *Cahiers du mois*, 21-22, p. 195.)

mis en cause entre l'inhumain (1) et le surhumain.

Cet homme doit être pris au sérieux — même si les apparences lui sont souvent contraires. Une partie relativement importante de son œuvre — et dont nous nous garderons de parler par prétérition — appartient au jeu, à l'ironie, à la « sotie », voire au sarcasme. Parce qu'elle est, en général, bien venue, certains lecteurs lui réservent un traitement de faveur que Gide semble parfois approuver. On craint de céder à « l'esprit de lourdeur » en s'opposant à ce contresens. Nous le ferons toutefois résolument. Si tel homme n'est jamais plus spirituel qu'en ses facéties et plus élégant qu'en ses gambades, est-ce à ses facéties et gambades que je le jugerai? Au reste, nous le savons bien, le jeu (de l'adulte comme de l'enfant) n'est jamais vide d' « intentionalités » révélatrices; il exprime les tendances profondes; il prépare et esquisse des activités réelles. Enfin, nous le savons aussi, le sarcasme peut être l'aveu et la revanche d'un amour déçu. Le véritable immoraliste serait celui pour qui le problème moral ne se poserait plus. Le véritable athée, ce n'est pas le blasphémateur, c'est l'indifférent. Indifférence où Gide, finalement, ne se fixe jamais. Il ne lui suffit pas de *divertir;* il ne faut pas lui demander de *convertir;* mais il a toujours le souci *d'avertir* (2).

Cet homme enfin mérite d'être aimé. Je n'en veux d'autre signe que celui-ci, qui n'est jamais tout à fait trompeur : il a été beaucoup aimé. Avec cet autre, qui l'est rarement : il désire beaucoup être aimé. « Ceux qui n'auront pas connu Gide personnellement, qui n'auront pas été ses amis, écrit Charles du Bos (3), ignoreront toujours l'humaine grandeur qu'il y a en lui. » Nous n'avons pas connu personnellement Gide. A certains moments nous nous en désolons, pour la raison que dit Du Bos. A d'autres nous nous en félicitons; vis-à-vis d'un écrivain qu'on dépeint doué d'une grande séduction personnelle, un

(1) « Vous aimez l'inhumain, dit Marceline. » (*L'Immoraliste*, O.C., IV, p. 164.) Oui, mais en tant que l'inhumain lui apparaît — à tort ou à raison! — comme une partie du champ de l'humain.

(2) Le mot lui est, de fait, assez familier. Cf. notamment *Geneviève*, p. 106.

(3) *Le Dialogue avec André Gide*, Au Sans Pareil, 1929, p. 174.

certain recul conditionne peut-être la liberté du jugement. Mais nous estimons difficile de lire avec soin le *Journal*, d'accepter la première familiarité qu'il propose, sans que cette atmosphère d'amitié et de confiance se trouve créée, hors laquelle la confidence même peut devenir trompeuse.

Bref, le moment paraît venu d'une biographie psychologique, où l'évolution intérieure de Gide serait retracée dans la sinueuse unité de ses démarches, où son message, comme on dit, serait examiné dans l'esprit d'indépendance mais aussi de sympathie que l'homme et le genre demandent.

Telle est du moins la tâche à laquelle nous nous emploierons ici.

*
* *

Etions-nous qualifié pour l'entreprendre?

Notre vie s'est déroulée dans un cercle de préoccupations, d'influences et d'amitiés bien différent de celui où nous entraînera Gide. Parmi les thèses qu'il soutient, plus d'une nous est odieuse; nous voudrions consacrer nos dernières forces à la défense et illustration de cette famille française qu'il a cruellement bafouée. Parmi les questions qu'il pose, certaines nous sont indifférentes : c'est uniquement par soumission à notre sujet que nous nous arrêterons, le temps strictement nécessaire, à *Corydon;* nous n'imaginons à aucun degré un *Emile* du XX^e^ siècle nous proposant en modèle l'éducation que reçoivent — si l'on peut dire — le Lafcadio des *Caves* et le Bernard des *Faux-Monnayeurs*. A une jeunesse qui nous est chère il a donné, le sachant ou sans le savoir, mainte détestable leçon, et nous ne disconvenons pas qu'il y aurait compte à demander à ce nouvel Adrien Sixte de beaucoup de nouveaux Robert Greslou.

Quand ils ont appris notre projet, certains de nos amis se sont montrés plus que surpris. Nous osons espérer qu'ils le seront moins après nous avoir lu.

Cet homme doit être pris au sérieux, déclarions-nous. Cela n'implique pas que tout en lui veuille être pris au

sérieux. Il y a, au contraire, un départ à faire entre ce qui, si nous ne nous y trompons, l'exprime authentiquement, constitue sa raison essentielle de vivre et d'écrire, et ce qu'il a concédé au caprice, à l'occasion, à l'attrait de l'expérience dangereuse, peut-être au goût de la provocation et du scandale — ou subi comme une fatalité de son tempérament et de son époque. Ce départ, nous le devons au lecteur comme à nous. Nous le devons à Gide lui-même. Et nous verrons qu'il nous y invite, qu'il nous y aide. Des erreurs et des fautes de Gide, il n'y a pas, finalement, juge plus sévère, en tout cas témoin plus exact, que Gide lui-même.

Cet homme, déclarions-nous encore, mérite d'être aimé. Sympathiser avec un homme, serait-ce se mettre en mauvaise situation pour servir au besoin contre lui les idées qu'il combat peut-être injustement? Abandonnons, s'il fut jamais nôtre, ce préjugé grossier, Trop commode, de triompher à grands cris de caricatures où nul ne saurait sincèrement se reconnaître, ou de froides abstractions sans dynamisme véritable! L'adversaire redoutable, c'est celui chez qui l'erreur se fait séduisante et séductrice, habile à mettre en évidence cette âme conservée de vérité sans laquelle l'illusion ne se produirait pas. Mais, celui-là, nous n'en aurons pas raison sans éprouver, sans accepter en quelque mesure sa séduction. Il est rare que l'on profite de la critique d'un ennemi. Fréquent, au contraire, que l'on profite de la critique d'un ami. Outre que lui seul, vous connaissant, sait vos secrètes blessures, lui seul, vous aimant, peut s'en approcher sans vous mettre en défiance, et les soulager sans les irriter. Il nous serait outrecuidant de prétendre jouer ce rôle auprès de Gide. Du moins voudrions-nous le jouer auprès de certains de ses lecteurs. Peut-être notre critique bénéficiera-t-elle de l'amitié qui se sera montrée dans notre récit.

L'affaire en vaut la peine.

Il est trop vrai que Gide porte les plus lourdes responsabilités sociales et spirituelles. Il a encouragé cet individualisme d'irresponsabilité et d'anarchie, péché trop exactement mortel de la France. Il a inoculé à de vieux

poisons une virulence nouvelle. Il risque de nous plonger dans des ivresses sensuelles exemptes peut-être de brutalité, mais non de perfidie. Il nous expose, il nous incite à confondre les formes basses et hautes de l'esprit de recherche, d'expérience et d'aventure. Il nous familiarise avec certaines formes de la perversion, peut-être avec un certain goût de la perversion.

Avez-vous cependant remarqué — vous chrétiens, à qui il nous arrivera de nous adresser de préférence — que cet homme sans foi ni lieu a vécu entouré de croyants et de fidèles? que beaucoup de ses amis ont fait des convertis souvent héroïques, un Dupouey, un Ghéon, un Du Bos? que ceux-là mêmes pour qui il représente la tentation païenne, comme Rivière, il leur interdit de se contenter en tout cas de leur contentement? Savez-vous que certains jeunes chrétiens doivent aux *Nourritures terrestres* le choc décisif, celui après lequel il ne pouvait plus y avoir de parti médiocre? « La vie, oui! Mais quelle vie? Plus grande sera mon avidité, plus grandes aussi mes exigences! »

C'est que, tout de suite après le problème résolu, rien ne vaut le problème clairement posé. Ou plutôt, non, ne parlons pas de problème. Gabriel Marcel, là-dessus, a raison : il n'y a de problème que dans l'ordre objectif, en face d'un nombre limité de données définies, ne comportant qu'une solution elle-même définie. La destinée humaine n'est pas un problème, mais un mystère — un de ces mystères que nous avons à éclairer pour nous y orienter, mais sans espérer en chasser jamais l'ombre, ni dépasser souvent l'humble pressentiment de la foi, de l'espérance et de l'amour. Dans l'exploration de ce mystère, il s'en faut que Gide soit un guide toujours sûr. Du moins ne nous amusera-t-il pas stérilement au seuil. Il en va de lui comme de ce Nietzsche dont nous aurons souvent à le rapprocher — sans l'y égaler toutefois, car si les propos de Ménalque sont plus châtiés, ils n'atteignent pas à l'intensité tragique de ceux de Zarathoustra. C'est un grand malheur de se laisser vaincre par Nietzsche. Mais c'est une grande faiblesse de n'oser pas l'affronter.

Avec de tels esprits, les petites ruses tombent, les faux-semblants, les déguisements, les pauvres astuces. Nous devons répondre par oui ou par non à une option qui met en cause l'essentiel et ferme la voie du retour. Nous mesurons toute la grandeur du risque et celle de l'enjeu. Nous sommes au plus aigu du conflit, à l'extrême de la liberté et de la responsabilité. Au prix de ce risque est la totale intelligence et plénière possession de notre destin.

*
* *

Une autre considération nous a fait hésiter davantage. Gide l'a répété bien des fois et non toujours sans humeur : « Le point de vue esthétique est le seul où il faille se placer pour parler de mon œuvre sainement (1)... C'est du point de vue de l'art qu'il sied de juger ce que j'écris, point de vue où ne se place jamais, ou presque jamais, le critique (2)... Quant à la valeur même de mes écrits, je vous dis qu'ils n'en ont cure... Il n'y a pourtant que cela qui importe (3). »

S'il fallait le prendre à la lettre, nous devrions conclure que la porte nous est close et que nous n'avons qu'à faire demi-tour.

Nous ne jugeons nullement indifférente la mise en œuvre artistique des idées qui nous sont chères. C'est une grande malchance pour une idée de ne pas trouver en ce domaine l'homme et la forme répondant à son intime exigence. Une grande malchance et peut-être une sérieuse contre-indication. Une idée qui ne parvient pas à se rendre

(1) *Journal*, p. 652.
(2) *Id.*, p. 658.
(3) *Id.*, p. 1095. — Autre texte dans *Caractères* (*Divers*, p. 33 et 34) : « Chacun de mes livres se retourne contre les *amateurs* du précédent. Ceci pour leur apprendre à ne m'applaudir que pour le bon motif, à ne prendre chacun de mes livres que pour ce qu'il est : une œuvre d'art. » Gide vise ici explicitement les « Dada » qui, parce qu'il a écrit un livre qui leur convient *(Les Caves)*, voudraient ne lui voir écrire que cela. Mais André Rouveyre écrit-il : « Gide n'a pas souci plus grand que celui de la figure qu'il fait dans le monde », il se voit rétorquer (lettre reproduite dans le même recueil, p. 140) : « Je me suis longtemps considéré simplement comme un artiste; je n'ai compris qu'à la faveur de ces attaques qu'il me fallait accepter d'être surtout un novateur. »

flatteuse et attirante, une idée qui ne rayonne pas en beauté, il y a présomption, ou bien qu'elle ne soit pas mûre, ou bien même qu'il soit en elle quelque chose qui l'empêche de mûrir; c'est comme une idée mort-née.

Nous ne croyons pas rester jamais insensible à la magie d'une langue et d'une technique littéraire où n'est pas loin de se réaliser la « parfaite définition de l'œuvre d'art », justement chère à Gide (1), donnée par Baudelaire :

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Mais enfin, en ce domaine, nos prétentions sont aussi modestes que nos titres, et l'on n'eût pas eu à nous convaincre qu'il valait mieux laisser la tâche à plus qualifié.

Ce qui nous intéresse ici, ce dont nous étions peut-être mieux préparé à traiter, c'est, derrière l'écrivain, l'homme et, à travers l'homme, l'ensemble des questions qu'il soulève, des idées qu'il débat, des valeurs qu'il met en cause.

Pour ne pas méconnaître en lui le styliste et le poète, va-t-il falloir, après l'avoir loué de ses louanges, vouer Gide à l'anathème du même Baudelaire : « Le goût immodéré de la forme pousse à des désordres monstrueux et inconnus... Les notions du juste et du vrai disparaissent. La passion frénétique de l'art est un chancre qui dévore le reste (2)! »

(1) « Je saisis à part chacun de ces mots, j'admire ensuite la guirlande qu'ils forment et l'effet de leur conjonction; car aucun d'eux n'est inutile et chacun d'eux est exactement à sa place. Volontiers je les prendrais pour titres des chapitres successifs d'un traité esthétique :

« 1° *Ordre* (logique, disposition raisonnable des parties);

« 2° *Beauté* (ligne, élan, profil de l'œuvre);

« 3° *Luxe* (abondance disciplinée);

« 4° *Calme* (tranquillisation du tumulte);

« 5° *Volupté* (sensualité, charme adorable de la matière, attrait). » (*Journal*, p. 464.)

Un mot appellerait des réserves, en ce qui concerne Gide : celui de luxe. Une certaine abondance généreuse et heureuse lui manque certainement.

(2) *L'Art romantique*, X. *L'École païenne*.

Ce serait en tout cas contre le gré de la grande majorité de ses lecteurs, contre le gré de ses meilleurs amis et critiques, contre son propre gré.

Ecoutez Roger Martin du Gard approuvant cette formule « définitive » d'un critique : « Ce qui est mis en cause ici, c'est la notion même de *l'homme* sur laquelle nous vivons (1). »

Ecoutez Léon Pierre-Quint précisant : « En partant de l'homme, Gide a tenté d'édifier une morale... Sa morale est une œuvre à laquelle il a travaillé tout au long de sa vie (2). »

Ecoutez Ramon Fernandez : « Gide ne sépare point son art de sa vie... L'œuvre de Gide... jette les bases, et plus que les bases d'une logique et d'une morale nouvelles (3). »

Ecoutez André Rousseaux : « Cet immoraliste... n'a jamais rien fait d'autre, en somme, que de moraliser ses désirs (4). »

Ecoutez René Schwob : « Nul ne me semble être plus foncièrement enclin que lui à la morale; s'il débaptise le mal... qu'on ne s'y trompe pas : c'est pour étendre le domaine de la moralité — y rentrer (5). »

Ecoutez surtout Charles Du Bos : « La matière de son œuvre n'est pas, elle, esthétique... Toujours, en son essence, elle est morale... Il ne donne jamais sa démission de la vie (6). »

Ecoutez enfin Gide lui-même : « L'art... risque de

(1) Dans *Hommage* (collectif) *à André Gide. Études. Souvenirs. Témoignages*, Éditions du Capitole, 1928, p. 130.

(2) *André Gide. Sa vie. Son œuvre*, Stock, 1932, p. 191. — Et encore : « ...*L'Immoraliste*, dont le titre est par lui-même un jeu de mots; Michel est en vérité un être très moral, mais qui pratique une éthique individualiste, simplement différente de celle du troupeau. » (*Id.*, p. 142.)

(3) *André Gide*, Corrêa, p. 115.

(4) *Ames et visages du XX^e siècle. Le Paradis perdu*, Grasset éd., 1936.

(5) *Le vrai Drame d'André Gide*, Grasset, 1932, p. 48.

(6) *Le Dialogue avec André Gide*, Au Sans Pareil, 1929, p. 20-21. — Pour partir d'un point de vue tout opposé, Jean Hytier (*André Gide*, Edmond Charlot éd., Alger, 1938) n'en sera pas moins obligé de faire à celui-ci sa part : « Artiste... au premier chef... Gide est aussi, en second lieu, un moraliste et même un pédagogue, il ne peut pas se désintéresser de l'action. » (*Op. cit.*, p. 133.)

devenir, il devient forcément, artifice si ce qui tient le plus au cœur de l'artiste en est banni (1).» Mais là-dessus surtout nous aurons souvent à revenir.

Et il y a mieux à faire que d'allonger cette liste. Des appréciations peuvent toujours être discutées. A des textes, d'autres textes opposés. Ce qui tranche tout, c'est le témoignage de l'œuvre elle-même, considérée dans son mouvement d'ensemble, dans le déroulement organique de ses phases principales. Livrons-nous donc à cette œuvre, comptant sur les ressources d'une information aussi minutieuse que possible, comptant surtout sur ce supplément d'intelligence que permet d'espérer le fait de se sentir « d'intelligence » avec son sujet. C'est à elle qu'il appartiendra en définitive de juger notre livre, et le dessein d'où il est né. A elle de dire en quel sens il y a ou non « humanité d'André Gide ».

(1) *Journal*, p. 1028.

II

DEUX SANGS, DEUX PROVINCES ET DEUX CONFESSIONS

« Né à Paris, d'un père Uzétien et d'une mère Normande, où voulez-vous, monsieur Barrès, que je m'enracine?

« J'ai donc pris le parti de voyager (1). »

L'apostrophe est restée célèbre... Quoi qu'il en soit des thèses barrésiennes, on ne peut manquer de rapprocher la complexité des hérédités de Gide et le nomadisme de corps et d'esprit, la diversité à la fois native et cultivée de goûts, de curiosités et d'aptitudes qui marquera jusqu'au bout cette personnalité.

Par la famille de sa mère, Gide est de sang normand, bourgeois et catholique; par la famille de son père, de souche languedocienne, paysanne et protestante.

« Du bord des bois normands (il) évoque une roche brûlante — un air tout embaumé, tournoyant de soleil, et roulant à la fois confondus les parfums des thyms, des lavandes et le chant strident des cigales. Du bord de la garrigue enflammée, (il) évoque une herbe épaisse et sans cesse mouillée, des rameaux flexueux, des chemins creux ombrés... un bois où ils s'enfoncent. » Il est d'oil et d'oc, connaît « l'épais jargon normand » et « le parler chantant du midi », boit le cidre et le vin, chérit le pommier blanc et le blanc amandier — songeant parfois avec tristesse que « si quelque hasard les rapprochait, le paysan normand qu'(il) connaît et l'homme du midi qu'(il) connaît,

(1) *A propos des Déracinés*, *Prétextes*, p. 511. Rapprocher : « Est-ce ma faute à moi si votre Dieu prit grand soin de me faire naître entre deux étoiles, fruit de deux sangs, de deux provinces et de deux confessions? » (*Journal*, p. 959.)

non seulement ne s'aimeraient pas, mais ne pourraient même pas se comprendre», se flattant pourtant de les réconcilier en soi, « d'autant plus Français qu'il n'est pas d'un seul morceau de France (1)».

A Rouen (2), les Rondeaux possèdent une grande maison à porte cochère, trois étages desservis par un escalier confortable qu'ornent un tapis chiné et, à chaque étage, des banquettes de velours vert; à Houlme, à quelques kilomètres de là, une usine où ils occupent un peuple d'ouvriers à l'impression et au séchage de tissus de « rouenneries»; à La Roque-Baignard (3), en Calvados, une propriété que décrira l'*Immoraliste* : briques et chaînes de pierre, dans une petite île, au confluent de deux ruisseaux; paysage d'arbres et de prés qui présentait « l'aspect aimable et tempéré d'un parc ». L'arrière-grand-père Rondeaux de Montbray, conseiller à la Cour des Comptes, avait été maire de Rouen pendant la Révolution, jusqu'en 1793, où il fut incarcéré. A plusieurs reprises, les Rondeaux avaient épousé des protestantes, et la mère de l'écrivain, notamment, avait été élevée dans cette confession. Mais, à l'époque de sa naissance, la maison était redevenue catholique, « plus catholique que jamais ».

A Uzès (4), petite ville quasi palestinienne que le progrès semblait oublier au milieu des cistes et des asphodèles, survivaient « des formes incommodes et quasi paléontologiques de l'humanité ». Du grand-père Tancrède, que Gide ne connut pas, on parlait au petit-fils comme d'un « huguenot austère, entier, très grand, très fort, anguleux, scrupuleux à l'excès, inflexible, et poussant la confiance en Dieu jusqu'au sublime... Lorsqu'il tombait malade, ce qui du reste était peu fréquent, il

(1) *A propos des Déracinés*, *Prétextes*, p. 71 et sq.
(2) *Si le grain*, O.C., X., p. 45 et sq.
(3) *Id.*, p. 99 et sq. En ce qui concerne Cuverville, propriété dont héritera Emmanuèle et qui deviendra la résidence préférée de Gide, voir *Si le grain*, O.C., X., p. 129 et sq. : rond-point entouré d'ifs où les enfants jouaient dans des tas de sable; « allée aux fleurs » où ils s'étaient aménagé de petits jardins; « allée noire» où ils jouaient à cache-cache; grand cèdre où ils montaient et nichaient : « On voit la mer! On voit la mer! »
(4) *Id.*, p. 64 et sq., 80 et sq.

prétendait ne recourir qu'à la prière; il considérait l'intervention du médecin comme indiscrète, voire impie, et mourut sans avoir admis qu'on l'appelât ». La grand-mère, extraordinairement ratatinée, semblait n'avoir jamais été jeune. Autour d'eux on gardait, vivant encore, le souvenir des persécutions qui avaient martelé leurs aïeux... « Un grand raidissement intérieur leur restait de ce qu'on avait voulu les plier. » Dans le petit temple de la ville, on pouvait voir encore « les derniers représentants de cette génération de tutoyeurs de Dieu assister au culte avec leur grand chapeau de feutre sur la tête... en souvenir des cultes en plein air et sous un ciel torride, du temps que le service de Dieu selon leur foi présentait, s'il était surpris, un inconvénient capital. »

Inutile d'épiloguer longuement sur ces faits et les déductions qu'ils semblent autoriser. Tout reste obscur dans les voies et effets de l'hérédité psychologique et, s'il s'agit de saisir, avant que la vie ne les ait enchevêtrées avec toutes sortes d'autres données, les composantes essentielles d'une personnalité, l'éducation, qui se déroule presque toute à la lumière, offre des indications plus aisément lisibles. Or, nous avons la chance d'être bien renseignés sur l'éducation de Gide.

*
* *

Ce fut probablement un grand malheur pour l'enfant de perdre prématurément — à onze ans — son père. Si intimidant qu'il fût avec sa barbe carrée et ses longs cheveux (1), avec la réputation de *vir probus* que lui avaient faite ses collègues de la Faculté de Droit, avec la grande bibliothèque où il s'enfermait la majeure partie du jour, ce père avait beaucoup de bonne grâce dans le caractère et de souplesse dans l'esprit. Certains soirs d'été, son travail fini, il s'écriait brusquement : « Mon petit ami vient-il se promener avec moi? » et, tout en l'amusant le long du chemin de quelque jeu de devinettes

(1) *Si le grain*, O.C., X, p. 38 et sq.

et d'homonymes, il emmenait l'enfant au Luxembourg rempli « d'ombre, de sommeil et d'étrangeté ». Loin de professer comme sa femme que, tel le peuple hébreu, il était bon à l'homme d'avoir vécu sous la loi avant de vivre dans la grâce, il ne proposait rien à l'amusement ou à l'admiration du petit qu'il ne pût aimer ou admirer lui-même. Dans des lectures à mi-voix il lui révélait, non plus seulement la Bible, mais Molière, l'*Odyssée*, la farce de *Pathelin*, les aventures de Simbad ou d'Ali-Baba, les *Masques* de Maurice Sand. Resté longtemps à cette école, Gide eût sans doute échappé à l'impression de contrainte que lui ont laissée la vie familiale et son « régime cellulaire », et bien des choses eussent pu en être changées.

Orphelin, sans frère ni sœur, l'adolescent se développe sous les soins trop attentifs, trop empressés de trois femmes diversement mais également craintives de la vie : sa mère, Anna Shackleton et Tante Claire. Rien de particulier à dire de cette dernière. A Anna Shackleton, ancienne gouvernante, puis dame de compagnie de sa mère, André Gide a consacré des pages entre toutes lumineuses (1), de celles qui plaideront à jamais pour lui dans le temps et l'éternité. Mais si « Nana » lui a révélé la botanique et fait faire son premier herbier, elle ne semble pas l'avoir profondément influencé. Il en va autrement de sa mère.

La crainte de ne pas faire assez, de ne pas faire assez bien, plus encore la crainte de mal faire : c'était le souci obsédant de cette femme de bonne volonté mais jamais satisfaite d'elle-même ni des autres, chez qui se combinaient, pour se renforcer mutuellement, inquiétudes maternelles, conformismes bourgeois et scrupules religieux (2).

(1) *Si le grain*, O.C., X, p. 54 et sq.

(2) *Id.*, passim, notamment p. 142, 202, 210, 438 et sq. Sur la mère d'André Gide, qui pourrait avoir été plus indépendante d'esprit que son milieu ne lui permettait de le manifester certaines pages d'Émile Gouiran (*André Gide. Essai de critique littéraire*, Éd. Jean Crès, 1934, p. 108 et sq.) donnent assez à penser. Nous ne croyons pas pourtant que rien autorise cette insinuation : « A identité de tempérament peut-être, il n'y a entre Gide et sa mère qu'une différence de consentement à leur démon intérieur... (Elle) apparaît comme une refoulée qui jamais ne fut en accord avec son propre tempérament. »

Sur autrui comme sur elle-même, c'était une surveillance continuelle, un travail incessant; à son lit de mort, un « inquiet besoin d'intervenir, de conseiller, de persuader la fatiguait encore ». Dans quelle mesure son fils en était-il édifié, dans quelle mesure exaspéré? Le récit de *Si le grain ne meurt* est respectueux, mais ne laisse aucun doute. Gide sait ce qu'il doit à « ce cœur qui ne livrait accès jamais à rien de vil, qui ne battait que pour autrui, qui s'offrait incessamment au devoir ». Mais il ne dissimule pas qu'avec des jours de trêve « contestations et luttes... formaient... le plus clair de (leurs) rapports ». On peut admettre que le souvenir de sa mère explique pour une part l'espect si sévère, presque rebutant, que prend, dans la dernière partie de *La Porte étroite*, l'image d'Alissa. Certainement, en tout cas, cette contrainte morose, cette surveillance tatillonne ont contribué à développer, chez Gide, la frénésie d'indépendance dont nous le verrons possédé.

Car il est temps de considérer ce qu'il était lui-même, ce qu'il apportait de lui-même, à travers ce réseau d'influences dont nous avons débrouillé grossièrement les fils.

*
* *

Deux bambins qui polissonnent sous une table couverte d'un tapis retombant : « Nous avions ce que j'ai su plus tard qu'on appelait de mauvaises habitudes »; un petit garçon maussade qui, profitant de ce que sa bonne tourne la tête, piétine rageusement, au Luxembourg, les pâtés de sable réussis par ses camarades; le même petit garçon qui, sans savoir pourquoi, mord au sang l'épaule nue d'une cousine à la robe ouverte : telles sont les premières images, peu flatteuses, qu'André Gide retrouve au fond de sa mémoire. « A cet âge innocent où l'on voudrait que toute l'âme ne soit que transparence, tendresse et pureté, je ne vois en moi qu'ombre, laideur, sournoiserie... Une photographie de ce temps, que je retrouve, me représente blotti dans les jupes de ma mère, affublé d'une ridicule petite robe à carreaux, l'air maladif et méchant, le regard

biais (1).» Plus loin, il reviendra sans plus de détour sur les mêmes « mauvaises habitudes » qui le firent renvoyer temporairement de l'Ecole Alsacienne, sans qu'il eût bien compris en quoi elles pouvaient être si répréhensibles (2); ou bien il dénoncera la part de simulation qui pouvait entrer dans certains troubles nerveux dont il souffrit un moment et dont il prolongeait, variait et multipliait à plaisir les manifestations (3). Louons cette sincérité sans égale et gardons-nous de négliger les éléments d'information qu'elle nous vaut. Aussi bien certain aspect ténébreux de la personnalité de Gide n'est-il pas niable (4), certaine attirance trouble du clandestin (5), du bizarre, de l'anormal. Mais enfin quelle jeunesse pourrait être dite pure s'il fallait que jamais n'y fût passé quelque bas ou fiévreux visiteur? Nous gardons le droit d'évoquer plutôt ici avec complaisance les aspects lumineux, qui ne manquent pas non plus, de cette naissante vie.

Lumière de la connaissance et du savoir... Dans les diverses institutions et auprès des divers maîtres où le conduisent ses avatars de santé et les inquiètes expériences de sa mère, l'enfant reste d'abord inerte, apathique et même, dit-il, l'esprit clos. Mais, en marge du travail

(1) *Si le grain*, O.C., X, p. 31-34.
(2) *Id.*, p. 96-98.
(3) *Id.*, p. 149 et sq. Sur les cheminements parfois étranges de l'excitation sexuelle chez André Gide enfant, voir notamment *Si le grain*, O.C., X, p. 88 et sq. Un des effets du vice solitaire, coupant les communications normales du monde extérieur et du monde intérieur, est de permettre le développement parallèle, chez le même être, de sentiments parfaitement purs et de graves perversions. Ainsi naquit, chez Gide, cette « inhabileté foncière à mêler l'esprit et les sens... qui devait bientôt devenir une des répugnances cardinales de (sa) vie.» (*Id.*, p. 218.)
(4) Avec une disposition à l'angoisse, au *schaudern*, à la suffocation intérieure, qui ont pu présenter un caractère pathologique. Les récits circonstanciés de *Si le grain ne meurt* (O.C., X, p. 171-173, 241-244, etc.) permettent-ils aux cliniciens un diagnostic précis? Je leur laisse le soin d'en décider. Les investigations assez tâtonnantes de M. Gouiran en ce domaine sont propres à décourager le profane.
(5) « Il y a la réalité et il y a les rêves; et puis il y a *une seconde réalité*. La croyance indistincte, indéfinissable à je ne sais quoi d'autre, à côté du réel, du quotidien, de 'avoué, m'habita durant nombre d'années; et je ne suis pas sûr de n'en pas retrouver en moi, encore aujourd'hui, quelques restes.» (*Si le grain*, O.C., X, p. 52.)

scolaire, sa curiosité s'éveille, qui est loin d'apparaître toujours malsaine. Les jeux de la matière vivante, surtout, le passionnent. Dans les bois des environs de Paris ou à la Roque-Baignard (1) il herborise, collectionne les coléoptères et, dans les vieux tas de sciure, chasse l'orcyte nasicorne, bel insecte « d'acajou vernissé » presque aussi gros que le lucane. A Hyères (2), il s'émerveille sur les fleurs d'eucalyptus, petites cassolettes fermées, couleur vert de gris, qui tout à coup s'ouvrent, dans un bouillonnement d'étamines, pour libérer comme de blanches anémones de mer. Aux îles de Lérins (3), il se penche interminablement sur la flore sous-marine des criques profondes et sur les « êtres translucides, bizarres, aux allures fantasques (qui surgissent) d'entre le lacis des algues ». Dans le jardin de l'institution de M. Richard, à Auteuil, il apprivoise des souris et élève des tourterelles. « J'étais « naturaliste » avant d'être littérateur, écrira-t-il un jour (4), et les aventures naturelles m'ont toujours plus instruit que celles des romans. » Ainsi s'annoncent ces qualités proprement scientifiques de recherche active, d'observation précise, de notation exacte qui caractérisent Gide et qui, un moment que nous dirons, ne seront pas sans l'incliner paradoxalement vers un certain scientisme.

Lumière de l'art et de la poésie... C'est la révélation de la musique qui vint la première : chez Pasdeloup et au Conservatoire, où sa mère conduisait le jeune André; à la salle Erard, où il applaudit Rubinstein; à l'Opéra-Comique, où il entendit tout le répertoire vieillot de l'époque. Car l'appétit, comme il est naturel, devançait le goût. Mais le goût aussi y était, n'attendant que la stimulation favorable, et lorsque après beaucoup de professeurs médiocres il lui arriva d'en rencontrer un digne de lui, ce fut à Gide, dit-il (5), un transport pareil à celui des

(1) *Si le grain*, O.C., X, p. 136.
(2) *Id.*, p. 165.
(3) *Id.*, p. 167.
(4) *Journal*, p. 302.
(5) *Si le grain*, O.C., X, p. 293.

apôtres sentant descendre sur eux le Saint-Esprit. Vers le même temps, la bibliothèque de son père enfin ouverte pour lui, les lectures à haute voix avec sa mère, les cadeaux de la tante Lucile lui faisaient découvrir les poètes — Gautier, Hugo, Heine d'abord, surtout Homère et les tragiques grecs, abordés dans la traduction récente de Leconte de Lisle — en attendant que Pierre Louys, son camarade de rhétorique, Hérédia, Mallarmé aux inoubliables soirées de la rue de Rome, et de Régnier, et Viélé-Griffin, l'aidassent à découvrir sa véritable vocation. Nous anticipons. Mais, dès treize ans, nous savons (1) qu'à certains vers d'Hugo l'enfant vibrait d'une ivresse qui, pour être encore un peu grossière, n'en préparait pas moins de pures extases.

Lumière de la tendresse et de l'amour... Parmi les cinq enfants de l'oncle Rondeaux, compagnons habituels de vacances et de jeux d'André Gide, il y avait Emmanuèle, de deux ans plus âgée que lui. Enfant, il l'avait d'abord trouvée trop tranquille à son goût. « Elle ne se mêlait plus à nos jeux sitôt qu'ils cessaient d'être « honnêtes » et même dès qu'ils devenaient bruyants. Elle s'isolait alors avec un livre; l'on eût dit qu'elle désertait; aucun appel ne l'atteignait plus; le monde extérieur cessait pour elle d'exister... Elle ne querellait jamais; il lui était si naturel de céder aux autres son tour, ou sa place, ou sa part, et toujours avec une grâce si souriante qu'on doutait si elle ne le faisait pas plutôt par goût que par vertu, et si ce n'est pas en agissant différemment qu'elle se fût contrainte (2). » Une secrète tristesse la mûrissait précocement, dont nous dirons plus loin la cause, et quel retentissement sa révélation devait avoir dans l'âme d'André Gide. La douce intimité et complicité de sentiments qui existait déjà entre eux en reçut une frappe nouvelle; toutes choses allaient s'en trouver embellies : « Je ne découvrais rien, écrit-il — et l'on nous saura gré de citer en entier cette page exquise

(1) *Si le grain*, O.C., X, p. 188-189.
(2) *Id.*, p. 128.

— que je ne l'en voulusse aussitôt instruire, et ma joie n'était parfaite que si elle la partageait. Dans les livres que je lisais, j'inscrivais son initiale en marge de chaque phrase qui me paraissait mériter notre admiration, notre étonnement, notre amour. La vie ne m'était plus de rien sans elle et je la rêvais partout m'accompagnant, comme à La Roque, l'été, dans ces promenades matinales où je l'entraînais à travers bois. Nous sortions quand la maison dormait encore. L'herbe était lourde de rosée; la rose de l'aurore avait fané depuis longtemps, mais l'oblique rayon nous riait avec une nouvelleté ravissante. Nous avancions la main dans la main, ou moi la devançant de quelques pas, si la sente était trop étroite. Nous marchions à pas légers, muets pour n'effaroucher aucun dieu, ni le gibier, écureuils, lapins, chevreuils, qui folâtre et s'ébroue, confiant en l'innocence de l'heure, et ravive un Eden quotidien avant l'éveil de l'homme et la somnolence du jour. Eblouissement pur, puisse ton souvenir, à l'heure de la mort, vaincre l'ombre! Mon âme, que de fois, par l'ardeur du milieu du jour, s'est rafraîchie dans ta rosée (1).»

Lumière de la foi et de la piété... C'est au moment de la première communion (plus tardive, on le sait, chez les protestants que chez nous) qu'elle apparut. Il était bien ennuyeux, ce pasteur Couve, en son cours banal d'instruction religieuse et ses fastidieuses explications érudites sur le nombre des prophètes ou l'itinéraire des voyages de saint Paul. Mais il tenait la Bible en mains, et il n'y avait qu'à puiser à même. « Je lus la Bible avidement, gloutonnement.» L'Evangile surtout! « Ah! je trouvais enfin la raison, l'occupation, l'épuisement sans fin de l'amour... Je portais un Nouveau Testament dans ma poche; il ne me quittait point; je l'en sortais à tout instant... Je me maintins alors, un mois durant, dans une sorte d'état séraphique, celui-là même, je présume, que ressaisit la sainteté... Levé dès l'aube, je me plongeais dans l'eau glacée dont, la veille au soir, j'avais pris soin

(1) *Si le grain*, O.C., X, p. 261-262.

d'emplir ma baignoire; puis, avant de me mettre au travail, je lisais quelques versets de l'Ecriture, ou plus exactement relisais ceux que j'avais marqués la veille comme propres à alimenter mes méditations de ce jour, puis je priais... Par macération, je dormais sur une planche; au milieu de la nuit, je me relevais, m'agenouillais encore, mais non point tant par macération que par impatience de joie. Il me semblait alors atteindre à l'extrême sommet du bonheur (1).» Et plus loin, pensant à ces mêmes jours : « Jusqu'alors (jusqu'à son départ pour l'Afrique) il ne s'était point passé de jour que je ne puisasse dans le saint livre mon aliment moral et mon conseil. Mais c'est précisément parce que cet aliment me semblait devenu indispensable que je sentis le besoin de m'en sevrer. Je ne dis pas adieu au Christ sans une sorte de déchirement; de sorte que je doute à présent si je l'ai jamais vraiment quitté (2).»

« Ténébreuse enfance?» On peut pardonner à André Gide d'avoir calomnié son enfance, puisqu'un saint Augustin déclare ne point se souvenir d'avoir passé « un seul jour sans péché» et professe que « ce qu'il y a d'innocent chez l'enfant, c'est la faiblesse de ses organes, mais son âme, non pas... (3)» Mais aussi « cœur encombré de rayons», de rayons qui, dispersés et gaspillés, entretiendront encore de grandes zones de clarté...

La ferveur adolescente dont nous venons de parler ne portait pas en soi les promesses de la durée. Affective et sentimentale, aucune ossature rationnelle ne semble l'avoir jamais soutenue. En outre, et surtout — car, plus profond que nos idées et opinions, il y a, selon le mot de Barrès, « notre soif» — elle n'était pas naturellement accordée aux besoins les plus forts du jeune être. Elle se trouvait liée à un état de trouble et de fièvre dont ne devait pas s'accommoder longtemps ce maître de l'inquiétude qui est aussi, ne l'oublions pas, un théoricien du naturel et un chantre de la joie.

(1) *Si le grain*, O.C., X, p. 266-268.
(2) *Id.*, p. 351.
(3) *Confessions*, I, 7.

Diverses causes la chargeaient lourdement d'interdictions et de prohibitions : les pénibles luttes que le jeune homme avait à soutenir contre une sensualité trop tôt éveillée; le caractère conformiste et puritain d'un milieu où originalité et valeur ne manquaient pas, mais où l'originalité subissait maints refoulements et où la valeur, comme le dit Gide de sa mère en attendant de le dire d'Alissa, s'égarait parfois en la recherche tendue et quintessenciée d'un impossible meilleur... Tiendrait-elle longtemps, lorsque parlerait avec toute sa force la voix des trois concupiscences?

Mais elle portait, à n'en pas douter, les signes de l'authenticité. Elle obtenait sans peine l'aveu de la pensée et du cœur de l'adolescent, sinon de tous ses instincts. Elle allait dans le sens de ce qu'il avait de plus délicat, sinon de plus impérieux. Elle jouissait de la complicité exquise de son amour. Elle avait donc aussi ses chances, et il était à prévoir qu'elle ferait au moins une belle résistance.

C'est à ce point que le drame se noue. Le drame d'André Gide, qui est aussi, de quelque manière, le drame de tout homme vivant en ce monde.

III

LA CRISE

C'est à la lumière des *Cahiers d'André Walter* (1) que nous poursuivrons ici notre récit — ce livre qu'André Gide déjà commençait d'écrire, en l'alimentant, dit-il, « de toutes mes interrogations, de tous mes débats intérieurs... de mon amour, surtout... autour de quoi je faisais tout le reste graviter (2) ».

André Gide, aujourd'hui, est sévère pour *André Walter* et, en dehors des tirages restreints, l'a retiré de la circulation. Il l'a écrit, dit-il, avant de savoir écrire et le juge d'un très mauvais exemple par le « ton jacu-

(1) Voir dans *Si le grain ne meurt*, p. 245 et sq., l'histoire de la publication. Gide, qui avait conçu avant tout le livre « comme une longue déclaration, une profession d'amour », l'écrivit dans une pension de famille des bords du lac d'Annecy, au sein d'une solitude où il put « chauffer à blanc (sa) ferveur et se maintenir dans cet état de transport lyrique hors duquel (il) estimait malséant d'écrire ». Il l'avait d'abord empli de citations de l'Écriture, dont il supprima les deux tiers sur le conseil de son cousin Albert Démarest « consterné par l'intempérance de (son) piétisme ». Il le mettait en pensée dans la ligne du *Devoir présent* de Paul Desjardins et des articles « néo-chrétiens » de Melchior de Vogüé. Il l'imaginait se prolongeant en une sorte de sermons laïques, à l'imitation des *Sources* de Gratry. Deux éditions avaient été prévues : l'une, à tirage restreint, à la « Librairie de l'Art indépendant », qui devait être l'édition originale; une autre, courante, chez Perrin. En fait, c'est celle-ci qui parut la première. Mais elle fut mise au pilon sur l'ordre de l'auteur, à cause de nombreuses coquilles qui s'y trouvaient. Le succès fut nul — sinon auprès de quelques lecteurs de choix dont la réimpression des « Œuvres représentatives » (1930) reproduit les lettres (Bourget, Maeterlinck, Marcel Schwob, etc.). L'auteur prétend avoir pris un certain plaisir à sa déconvenue même. Il désirait la gloire, mais non le succès, qui n'en est le plus souvent qu'une imitation frelatée. Au surplus, avec cette diversité d'humeur et cet instinct d'équilibre qui le forceront à bondir sans cesse à « l'autre extrémité de soi-même », ce livre écrit, ce lui devenait incontinent un besoin « d'écrire précisément le moins capable de plaire aux lecteurs que le précédent (lui) avait acquis ».

(2) *Si le grain*, O.C., X, p. 276.

latoire », l'abus des mots « qui laissent à l'imagination pleine licence, tels qu'*incertain*, *infini*, *indicible* » — alors que « le caractère propre de la langue française est de tendre à la précision ». « N'était, conclut-il, le témoignage que ces *Cahiers* apportent sur l'inquiet mysticisme de ma jeunesse, il est bien peu de passages de ce livre que je souhaiterais conserver (1). » Mais, précisément, c'est à titre de témoignage que nous comptons l'utiliser, et sur ce mysticisme même. Qu'après cela l'intérêt de Gide se soit porté ailleurs, que les luttes dont parle le livre lui aient alors paru quelque peu artificielles, ce ne suffit pas à prouver qu'il ait eu tort de leur attribuer d'abord de l'importance. Au reste, ce n'est pas seulement sur la crise de la foi et de la vertu dans l'âme juvénile d'André Gide que les *Cahiers* nous renseignent, et ceux-là n'ont pas tort qui déclarent l'y trouver déjà tout entier : défiance instinctive du bonheur, du confort spirituel (2); volonté de diversité, d'ubiquité (3); culte du désir, de l'attente (4); sens aussi de la lutte et de l'effort, non moins nécessaires à une vie intense et ardente; séparation du cœur et de la chair; médiocre crédit à la raison; attirance pour les gens en marge, en rupture de vie sociale (5)... et maints autres thèmes que reprendront les œuvres ultérieures.

Sous la forme d'un journal intime, dans une langue plus lyrique que romanesque et plus musicale que poétique, en voici la donnée : Un amour très pur joint (sans les unir tout à fait) André et Emmanuèle. Une volonté exprimée à son lit de mort par la mère de la jeune fille les sépare, et Emmanuèle meurt à son tour, après avoir fait un autre mariage. Privé de cette chère présence, le jeune homme sent défaillir en lui tout ce que cette pré-

(1) *Si le grain*, O.C., X, p. 301.
(2) « L'âme s'endort dans les félicités. » (*André Walter*, O.C., I, p. 36.)
(3) « J'ai vécu plusieurs vies, et la réelle a été la moindre. » (*Id.*, p. 36.) « Multiplier les émotions. Ne pas s'enfermer en sa seule vie. » (*Id.*, p. 42.)
(4) « Que l'âme reste désireuse toujours; qu'elle souhaite; c'est dans l'attente qu'est la vie; dans l'assouvissement elle retombe. » (*Id.*, p. 106.)
(5) « Des rages me prenaient de n'être pas des leurs, un de ces vauriens des grandes routes. » (*Id.*, p. 156.)

sence alimentait, la foi religieuse, le sens de l'effort moral, le besoin de pureté. Il conçoit un roman, *Allain*, dans lequel il projetterait son propre cas. « Deux acteurs : l'Ange et la Bête, adversaires — l'âme et la chair... Corps et âme : c'est l'Homme même. L'âme tend à monter — le corps pèse (1). » Mais il sent bientôt que pas plus Allain que lui-même ne sortira du problème tel qu'il se l'est posé : aimer l'âme seule par l'âme seule, se passer du corps — du corps qui ne tarde pas à se venger, et fait la bête pendant que l'âme fait l'ange. « La folie est au bout. » Au bout pour Allain, que le roman mène à cette fin. Au bout pour André, qui s'épuise en luttes vaines contre les exigences de plus en plus tyranniques de sa chair, et dont les hallucinations et cauchemars assiègent l'intelligence. Une course est engagée entre l'auteur et son héros : la course à la folie. « Lequel des deux arrivera le premier, d'Allain ou de moi? Je parie pour Allain (2). » C'est en effet Allain qui arrive. Mais André meurt sans avoir pu terminer son œuvre, et son journal se clôt sur ces mots : « Comme c'est blanc, la neige... La neige est pure. »

On saisit comment, au prix d'une quasi littérale transposition, le livre rejoint le drame personnel de Gide tel que nous l'avons vu se dessiner, comment il l'éclaire, le précise — et le précipite. Ne nous laissons pas tromper par cette sécheresse abstraite à laquelle il tend parfois — selon le paradoxal programme de l'auteur d'*Allain* : « Réduire tout à l'essentiel... Les lignes géométriques. Un roman, c'est un théorème (3). » Au squelette, la chair tend partout.

*
* *

Gide a eu accès aux réalités chrétiennes, aux valeurs chrétiennes. Par la grâce de Dieu, par l'influence de son milieu, par une pente intérieure de son être. A sa manière, qui n'est pas la meilleure, mais avec une sincérité entière,

(1) *André Walter*, O.C., I, p. 94-95, note.
(2) *Id.*, p. 160.
(3) *Id.*, p. 94-95, note.

avec une ferveur dont il dira plus tard (1) qu'il ne l'a plus jamais trouvée et que l'ardeur sensuelle où il s'est complu par la suite n'en a été qu'une « contrefaçon dérisoire ». Le dogme lui est resté lettre close, mais non la parole de Dieu, ni la rencontre du Christ. Il a aimé « le recueillement après la lecture pieuse, puis la prière, et la douceur de se sentir un cœur candide, la bonne paix et la sécurité d'une âme qui veut tout doucement croire (2) ». Il a désiré la foi, la foi humble et toute simple, qui ne se sache pas méritoire, mais qui le soit pourtant, en même temps que méritée. Il a élevé son cœur vers Dieu, non un Dieu quelconque, mais qui nous voit et qui nous aime (3) et vers qui nous puissions crier comme l'enfant vers son père. Il a rêvé de vie mortifiée, sous la cuculle blanche. Il a entrevu la joie de l'extase « quand l'adoration succède à la prière (4) ». Il ne s'est pas dissimulé qu'elle demandait une lutte sévère et meurtrissante. En quoi, sans doute, il faut faire la part de la littérature, et se souvenir que c'est André Walter qui parle, non proprement André Gide; mais lorsque André Gide parle, nous l'avons vu, il ne le fait pas différemment.

A cet élan religieux, toutefois, de puissantes forces s'opposent. Une impatience congénitale, constitutive, de vie terrestre, d'expérience et de plaisir. Une intelligence défiante, prompte à la censure, mal préparée à chercher, par-delà l'évidence commune, la lumière nouvelle qui peut naître du mystère même et de notre humilité devant lui. Une liberté grisée de son pouvoir. Une sensualité qui mine et disloque sourdement la volonté.

On me parle de foi... Ce n'est pas que le raisonnement et les systèmes méritent de fermer notre horizon : « Philosopher? Quelle arrogance! Mais avec qui philosopher? La raison? Mais qui nous en garantit la justesse? D'où vient l'autorité qu'on lui accorde?... Nous ne pouvons qu'opiner (5). » Toutefois, si, d'un tel point de vue, la

(1) *Journal*, p. 1052.
(2) *André Walter*, O.C., I, p. 118.
(3) *Id.*, p. 138.
(4) *Id.*, p. 140.
(5) *Id.*, p. 53-54.

raison n'a pas qualité pour réfuter la religion, elle n'a pas davantage puissance pour la soutenir. La foi apparaît alors comme une « sophistique du cœur » ou un raidissement stoïque de la volonté — du cœur qui se console à faire devenir d'une certaine manière en nous ce qui peut être en soi n'est pas, de la volonté acharnée à reconstruire ce que le doute incessamment saccage.

On me parle de vertu... On n'a point de peine à me la faire vénérer. Par l'effort seul l'âme se sent vivre, trouve l'estime de soi-même. Dans la vie comme dans la musique : « L'étude plutôt que la mélodie vague et complaisante où les nerfs s'alanguissent ou s'exaspèrent (1). » Mais que de complications et de pièges! Si je fais le bien avec l'espoir que l'aimée le sache, en cherchant son estime, je suis un mercenaire. Quant à faire le bien en le laissant volontairement ignorer, voire calomnier, fût-ce par elle, puis-je en soutenir sincèrement la résolution?

On me parle de chasteté... Mais que répondre à celui qui insinue : « C'est un orgueil qui se déguise; pouvoir se croire supérieur, très noble au-dessus des autres (2) »? Et quel goût garde-t-on de se battre, quand on sait la victoire impossible, et qu'en tout cas elle ne supprime rien? Je connais trop le rythme fatal, la répétition impitoyable : « L'esprit s'exalte, il oublie de veiller; la chair tombe (3) » et l'affreuse habitude survient, nous enlaçant sans espoir. Je connais trop aussi les ruses du Malin, si habile à se transformer qu'on ne le vainc jamais qu'en l'une de ses multiples formes, son art de « se muter prestigieusement en une délectation plus spécieuse et plus subtile », et l'espèce de « continence dépravée » qu'il installe alors au fond du cœur. « Oui, vanité, la chasteté (4). »

Pour cette spiritualité à laquelle André-Gide-Walter aspire, son appui naturel devrait être dans l'amour qui lui a été donné. De quelles délicatesses, voire de quels raffinements n'est-il pas capable! On a relevé cette nota-

(1) *André Walter*, O.C., I, p. 113.
(2) *Id.*, p. 171.
(3) *Id.*, p. 148.
(4) *Id.*, p. 171.

tion, qui n'est pas unique : « C'était un soir d'été que nous revenions de H... On nous avait laissés tous deux assis au haut de la voiture; les autres s'étaient enfermés. La route était longue et la nuit tombait vite. Un même châle nous enveloppait tous deux, qui faisait nos fronts proches.

« — Sœurette, lui dis-je, j'ai sur moi l'Evangile; si tu veux, nous en lirions ensemble, pendant qu'il fait encore un peu de jour. — Lisons me dit Emmanuèle. Et quand j'eus fini de lui lire : — Si tu voulais, ma sœur, nous prierions ensemble? — Non, dit-elle, prions à voix basse, sinon nous penserions à nous plus qu'à Dieu (1). »

Préciosité morale, peut-être, mais propre à réhabiliter la préciosité.

Toutefois, pour faire l'unité en l'âme troublée, il faudrait que cet amour fût un lui-même. Or, un double conflit le déchire : conflit de l'âme et de l'esprit, conflit de la chair et de l'âme.

L'âme c'est, en nous, ce qui aime et veut; l'esprit, ce qui pense et juge. Il arrive qu'une âme séduite soit arrêtée dans son élan par l'esprit « despote et rétif ». Il arrive aussi que l'esprit, plus facile à connaître, ait livré ses secrets, alors que l'âme, plus mystérieuse, demeure retirée et réticente derrière ses pensées (2). Si cette dualité n'est pas surmontée, « les âmes plus semblables encore demeureront *parallèles* » — parallèles seulement, non pas jointes, encore moins confondues. Emmanuèle et André l'éprouvent souvent, même aux heures les plus tendres (3).

Par ailleurs, l'âme et l'esprit ici du moins d'accord, c'est par–delà les sens et la chair, dans la tendresse et la sa-

(1) *André Walter*, O.C., I, p. 37.
(2) *Id.*, p. 57 et 60-62.
(3) *Id.*, p. 68. Dans *La Tentative amoureuse* (1893), il n'est plus question de parallélisme, mais de tangence : « Un unique point de tangence... et déjà ils regardaient ailleurs. » (O.C., I, p. 239.) De fait, l'Emmanuèle historique repoussa d'abord la demande de mariage qui suivit la publication du livre, et l'auteur ne sut même pas ce qu'elle en pensait. André Gide protesta qu'il ne considérait pas ce refus comme définitif, et acceptait d'attendre, cessant toutefois pour un temps d'écrire des lettres qui ne recevaient plus de réponse. « L'amitié cependant emplit le temps et l'espace que cédait l'amour. » (*Si le grain*, O.C., X, p. 313.)

gesse, que leur amour a prétendu se fixer. Les lectures en commun, les promenades la main dans la main, la contemplation partagée, joue contre joue, au balcon où le soir tombe : son audace ne va pas au-delà. Avant même que le devoir et la vie ne vinssent les lui interdire, les caresses du corps lui faisaient peur. D'avance il se veut consoler des séparations possibles par la pensée que le monde a prise seulement sur les corps, que la communion des âmes peut continuer dans l'absence, et d'autant plus parfaite. Et il veille jalousement sur cette intégrité. « O André! tu as agi lâchement ce soir (1) », s'entend dire l'ami, parce qu'il a trop bien joué un *agitato* de Chopin et saisi un instant une main fiévreuse... Ne croyons pas qu'André-Walter-Gide va se révolter contre ces raffinements, sur lesquels à cette heure il renchérirait plutôt. C'est de toutes parts que l'assiège la tentation d' « angélisme ». Devant l'innocente campagne en fleurs, il éprouve un « écœurement de se sentir pris aussi dans cette aveugle poussée des sèves nouvelles (2) ». Au seuil de l'oraison, il médite sur ces thèmes troublants : « Influence de la nourriture sur l'état religieux, extase artificielle, sur la chair entremetteuse obligée, causes nerveuses (3).» Ainsi, même dans l'état poétique, même dans l'état religieux : « Quelle sale prose au fond de tout cela (4)! » Alors il songe à nouveau au refuge de la pensée pure, ou bien il rêve de vie monastique, « labeur forcené et grisant... une planche, un oreiller de crin sous la tête... La discipline fouaillant le corps et qui se taira bien sous la douleur (5) »!

Hélas! voici l'envers désolant de ces échappées supra-terrestres. Les humiliantes habitudes qu'avait préparées l'enfance du jeune homme reparaissent, le tyrannisent. Avec une implacable insistance, le livre avoue leur enlacement irrésistible, la répétition désespérante, l'énerve-

(1) *André Walter*, O.C., I, p. 79.
(2) *Id.*, p. 102.
(3) *Id.*, p. 140.
(4) *Id.*, p. 44.
(5) *Id.*, p. 49.

ment né du mal et qui l'aggrave. Que vais-je devenir? « Je croyais être délivré. Ne se taira-t-elle donc jamais, cette chair faible et ne suffit-il pas que l'esprit soit prompt (1)?»

Les mauvais conseillers se présentent, avec les sollicitations ordinaires : ton corps a faim, tu ne peux l'empêcher d'avoir faim, donne-lui ce qu'il demande; l'étreinte normale te soulagerait, t'apaiserait. Ils le tentent et l'écœurent à la fois.

« Oui, l'étreinte rapide où les sens étourdissent : mais cette lente et coutumière besogne!

» Puis après, quoi? de nouveau? O quelle honte (2)!»

Et avec plus d'acuité encore :

« Dégager l'âme en donnant au corps ce qu'il demande! dis-tu; et tu m'estimerais plus lorsque je l'aurais fait... Mais, ami, il faudrait que le corps demande des choses possibles; si je lui donnais ce qu'il demande, tu crierais le premier au scandale; et pourrais-je le satisfaire?

» Admirable ta quiétude... Mais ne sais-tu donc pas que la gangrène de la chair attaque l'âme? Pour moi, je n'ai pas un désir que toute mon âme n'en soit ébranlée...

» Ah! je te croyais plus altier...

» J'aime mieux mon rêve, — mon rêve (3)!»

*
* *

Exaltation et angoisse entremêlées... Exaltation qui soulève l'âme mais ne saurait la soutenir, car elle est intermittente, avec les brillantes flambées et les brusques retombées de l'émotion. Angoisse qui la livre à l'obsession et au vertige, car, chez le grand nerveux qu'est Gide à cette époque, la représentation est toute chargée de mouvement, l'image toute proche de l'acte, et il est de ceux qui se jettent dans l'abîme pour échapper à sa vue. Brutal court-circuit où l'être s'affole et qui ne pourrait

(1) *André Walter*, O.C., I, p. 121.
(2) *Id.*, p. 122.
(3) *Id.*, p. 45-46.

être dominé que par une volonté inflexible ou une conviction inébranlable. Or, l'une et l'autre font défaut.

Dans ce désarroi, il est inévitable que deux questions se posent et que deux pensées s'imposent.

Après tout, est-ce que ces choses ont tellement d'importance? Sont-elles les plus dignes de m'occuper? Le « goût de lutte et de spécieuse austérité » qui est le legs le moins fâcheux de ma formation puritaine ne pourrait-il se porter plus utilement ailleurs? La morale peut-elle consister à supplanter l' « être naturel » par un « être factice » que la vie à tout instant dément (1)? La religion peut-elle consister à offrir à Dieu un cœur dévasté, privé de tout ce qui nous apparaissait comme nos personnelles raisons de vivre, de tout ce qui soutenait en nous le sentiment même de la vie?

Et alors, une nouvelle prière surgit, qu'aucun rituel chrétien, certes, n'a prévue : « O mon Dieu, qu'éclate cette morale étroite et que je vive, ah! pleinement, et donnez-moi la force de le faire, ah! sans crainte, et sans croire toujours que je vais pécher. » Après tout, « que chaque chose donne toute la vie possible en elle. C'est un devoir que de se faire heureux (2) ».

(1) *André Walter*, O.C., L, p. 202-203. « Je crois à présent, dira Gide un peu plus tard (*Journal*, p. 95), sinon qu'il est inutile de « se vaincre », du moins qu'après des victoires remportées la jeunesse doit se conclure, et, par des traités de paix intime et perpétuelle, préparer ce qu'on appelle l'âge mûr. Ainsi ne voyons-nous, pour les États, les ères classiques s'établir que sur l'achèvement des luttes intestines. Alors les forces éduquées, au lieu de s'antagoniser, peuvent s'occuper aux frontières et permettre de s'épanouir à l'harmonie de la cité. »

(2) *Journal*, p. 34.

IV

L'EXPLOSION

Gide a accepté comme idéal de vie, il a sincèrement cherché à pratiquer « la morale du Christ, ou du moins certain puritanisme que l'on (lui) avait enseigné comme étant la morale du Christ (1) ».

Il n'a pas réussi à remplir les obligations afférentes à cet engagement, et d'abord à surmonter les répugnances de sa chair; comme il advient d'ordinaire, son intelligence se tient prête à transformer ces répugnances en objections.

La morale chrétienne prétend à l'universalité. Elle demande à tous les mêmes soumissions, propose à tous les mêmes règles. Est-ce raisonnable? Le devoir ne saurait-il faire aucune acception de situation ni de personne? Dieu peut-il avoir en estime une uniformité contre quoi proteste la nature et qu'il paraît avoir proscrite de son œuvre? La vie est diversité et vaut par elle. Je suis un élément de cette diversité. Mon rôle est de contribuer, selon ma vocation propre, à la richesse et à l'harmonie du monde. « Nous devons tous manifester (2) » : telle avait été la réponse impromptu de Gide à une question de Robert de Bonnières, lui demandant en quelle formule il voudrait par avance résumer son œuvre future. A la réflexion, il lui parut que ce cri du cœur était chargé d'un grand sens. Se soumettre à une règle commune, ce pourrait être ce

(1) *Si le grain*, O.C., X, p. 347.

(2) *Id.*, p. 332. A rapprocher du « Nous vivons pour manifester » du *Traité du Narcisse* (O.C., I, p. 215), mais en remarquant que, dans ce dernier texte, il s'agit moins de l'individu lui-même, en sa singularité, que de l'Idée à laquelle il est voué et à laquelle sa faute serait de se préférer.

péché contre l'esprit qui ne sera point pardonné parce que, par lui, l'être particulier perd sa signification précise, sa saveur unique (1).

La morale chrétienne, par ailleurs, nous demande de tenir la nature en défiance, de nous dresser contre elle, moyennant quoi elle nous promet bonheur, ordre et paix. Mais tenir en défiance la nature, comme un piège continuellement tendu par le créateur à sa créature, cela s'accorde-t-il à une conception vraiment religieuse de la vie? Se dresser contre la nature, nager sans cesse à contre-courant, pour s'y être efforcé, Gide n'a obtenu, dit-il, qu'« un profond désarroi de tout son être ». Revendications de la chair et appels de l'esprit s'affrontent en lui sans pouvoir se réduire. De leur lutte sans issue il reste meurtri, aigri, menacé à la fois dans sa santé physique et son équilibre intellectuel. « J'en vins alors à douter si Dieu même exigeait de telles contraintes; s'il n'était pas impie de regimber sans cesse et si ce n'était pas contre Lui; si, dans cette lutte où je me divisais, je devais raisonnablement donner tort à l'autre. J'entrevis enfin que ce dualisme discordant pourrait peut-être bien se résoudre en une harmonie (2). »

Un état de plénitude et d'*harmonie* intérieure — qui fût aussi un état de *santé* — qui par cela même fût un état de *joie* — et qui pour cela fût d'abord un état de *liberté* : tel est le but que Gide croyait d'entrevoir par–delà les troubles de son adolescence. L'obstacle, c'étaient les contraintes morales et sociales d'une formation chrétienne et bourgeoise; il fallait rompre avec tout cela et, pour permettre et signifier cette rupture, partir.

Il y aurait à coup sûr beaucoup à dire sur cet enchaînement d'idées et de résolutions. Trouble pour trouble, la voix de la raison est-elle finalement plus facile à étouffer que celle de la chair? Soumission pour soumission, gagne-t-on à troquer la législation de la conscience pour celle de l'instinct? Où est le refuge le plus précaire? Où le maître le plus dur? Le moment n'est pas venu de nous

(1) *Si le grain*, O.C., X, p. 333.
(2) *Id.*, p. 348.

en expliquer, mais seulement de suivre d'un cœur attentif celui qui s'apprête à jouer avec violence sa partie dans ce drame éternel.

*
* *

Partir... André Gide avait été convié à prendre part à une croisière scientifique en Islande et ce projet l'avait un moment attiré. Finalement, c'est pour l'Afrique qu'en octobre 1893 il s'embarqua avec son ami Paul Laurens qui traversait une crise analogue à la sienne et nourrissait des idées analogues sur la manière de s'en libérer. Nous verrons plus loin quelle forme particulière la terre d'Afrique devait donner à l'idéal « d'équilibre, de plénitude et de santé » vers quoi les deux jeunes gens s'embarquaient comme sur une nouvelle Argo. Avant même d'y toucher, Gide allait faire une expérience dont l'importance ne serait pas moindre. A Toulon, il prit froid et un rhume sournois l'obligea de se souvenir qu'il avait été ajourné, puis réformé au Conseil de révision avec le diagnostic de tuberculose. Ce fut un fiévreux qui visita Tunis, Zaghouan, Kairouan. A Sousse, il fallut appeler le médecin, qui interdit une randonnée projetée dans le Sud. On décida de passer l'hiver à Biskra.

Quelle frénésie de vie peut être, chez le convalescent, l'effet secondaire de la maladie; avec quelle brutalité elle peut bousculer habitudes et sentiments familiers; à quelle insensibilité elle peut conduire vis-à-vis de ce qui lui fait obstacle : c'est, sous l'un de ses aspects essentiels, le sujet de *L'Immoraliste*.

Frénésie de vie, et d'abord de vie physique. Malgré les menaces de tuberculose et l'apparence frêle qu'il gardera longtemps, la suite montrera que Gide était, comme on dit, solidement bâti. Comme au héros de *L'Immoraliste* il lui était arrivé de soigner ses troubles nerveux par des bains glacés. « Chaque fois que vous voyez une eau où pouvoir vous plonger, n'hésitez pas », lui avait dit un médecin audacieux (1). Le traitement n'est pas de ceux

(1) *Si le grain*, O.C., X, p. 386.

que l'on puisse impunément proposer à quiconque. L'ayant appliqué, Gide le trouva bon, et le remède lui devint gourmandise. Surprise et secousse de l'eau froide, brûlure du soleil sur le sable ardent : une ivresse lui en monte à la tête. « Ce n'était pas seulement le bain que j'aimais, mais la mythologique attente, ensuite, de l'enveloppement nu du Dieu ; en mon corps pénétré de rayons, il me semblait goûter je ne sais quel bienfait chimique (1). » Chimique à sa base, mais rejoignant par de subtiles osmoses, sinon la fine pointe, au moins quelques-uns des plus familiers cheminements de la pensée. Délice de retrouver, avivée encore, cette faculté de sentir qu'on craignait perdue! « Il semble qu'un organisme débile soit, pour l'accueil des sensations, plus poreux, plus transparent, plus tendre, d'une réceptivité plus parfaite... Du bouquet de sensations que j'ai rapporté de ce premier voyage là-bas, s'exhale encore une odeur si vive que parfois, pour savourer l'instant présent, j'en suis gêné (2). » Suffocation que nous communiqueront les *Nourritures*.

« O sensation plus belle encore que la pensée (3). » Plus savoureuse en tout cas. « Les souples muscles de mon corps, les voluptueux détails de mes sens me sont plus délicieux à activer que les ressorts pourtant subtils de mon esprit (4). » Et plus fondamentale, plus proche des sources profondes de la vie et du savoir même. « Toute connaissance que n'a pas précédée une sensation m'est inutile (5). » Inutile? Disons plus. Une doctrine, un système, je n'y vois plus parfois que « l'abri de ma sensualité (6) ». Dès le début de la crise semble s'être affirmé, pour Gide, ce primat du sentir. Il l'apparente à ces êtres de spontanéité et d'instinct que nous voyons apparaître de temps en temps dans nos sociétés hypercivilisées — un Rousseau avant-hier, un Tolstoï hier, un Giono au-

(1) *Si le grain*, O.C., X, p. 386.
(2) *Amyntas*, O.C., IV, p. 301.
(3) *Journal*, p. 309.
(4) *Id.*, p. 102.
(5) *Nourritures*, O.C., II, p. 76.
(6) *Id.*, p. 88.

jourd'hui — pour nous rappeler des raffinements et cérébralités à la toute simple joie de vivre en ce monde et d'en savourer les fruits. Chez lui, comme chez Ménalque, elle a probablement fait naître la tentation passagère d'envoyer promener, non seulement les salons, leur confort et leur mondanité, mais les bibliothèques, leur science vaine et leur culture frelatée, « la culture, née de la vie, tuant la vie (1) ». Nous ne l'imaginerons pas pour cela livré jamais à des impressions toutes brutes. Ce n'est pas un simple appétit qui le met, par exemple, à la poursuite des êtres en marge et sans loi, les petits Arabes voleurs et vicieux de Biskra, les loustics et les braconniers de La Morinière (alias La Roque-Baignard), mais une curiosité dépourvue à coup sûr d'ingénuité. Par ailleurs, ce sensible est surtout un sensuel, au sens le plus étendu du mot, gourmet plus encore qu'avide. Il n'est ni assez novice pour ignorer, ni assez étourdi pour dédaigner les ressources de la pensée à l'égard de la jouissance même, et l'épice de l'analyse et de l'ironie — suivant l'enseignement d'un Barrès à la même époque (2). Toutefois, à comparer les deux êtres, on comprend, sans l'excuser tout à fait, le mot de Montherlant distinguant celui qui « a reniflé la possession des autres » et celui qui a réellement possédé (3).

*
* *

C'est en Afrique que l'explosion se produisit. Elle se fût partout inévitablement produite. Il n'est point sans importance qu'elle se soit produite là plutôt qu'ailleurs.

Tunis, avec ses terrasses blanches, ses souks sombres, ses flamants roses dans les polders bleus; Kairouan, la ville sainte, avec ses mosquées, ses cimetières, ses barrières féroces de nopals, ses magiciens montreurs de

(1) *L'Immoraliste*, O.C., IV, p. 97.

(2) Cf. *Un homme libre*, I, 1. Impossible, d'autre part, de relire le texte cité plus haut sur « l'abri de ma sensualité » sans se rappeler entre autres cette formule : « Vos idées, vos idées, dites-vous. Mais par-dessous qu'y a-t-il? Votre soif. » (*Sainte Thérèse*, dans *Les Maîtres*, p. 65.)

(3) *Aux Fontaines du désir*, p. 125.

serpents et ses aïassouas frénétiques; Blidah, « fleur du Sahel! petite rose »; Biskra surtout, avec ses vergers secrets, ses eaux silencieuses, ses roucoulements et ses chants de flûte, ses bergers et ses chèvres — et ses « Ouled Naïl » offertes hiératiquement au passant ; désert, plaine de lumière, terre de passion et de ferveur, terre aimée des prophètes; oasis, flottant comme des îles d'émeraude sur cette mer rousse; chotts prestigieux, argentés de sel et « liserés de mirages »; caravanes se perdant le soir dans l'éblouissement dernier du soleil ou déchargeant, harassées, les chameaux agenouillés; jardins ceints de murs croulants d'argile, où se superpose la triple végétation de l'orge, des abricotiers et des palmes; petits cafés maures où vous attend, à votre gré, tantôt le bienheureux assoupissement, tantôt le bavardage des vieillards et des poètes populaires, tantôt les danses et les chants de jeunes corps ambrés qui promettent le plaisir — quelle place tiendront ces images (1) dans l'œuvre de Gide! Quelle emprise n'exerceront-elles pas sur lui!

Pas seulement des images, mais des inspirations.

Terre mystérieuse, l'Afrique satisfait cette curiosité que Gide se reconnaît du caché, de l'occulte, du clandestin. Terre de sécheresse et de soif, elle alimente en lui le culte du désir, du désir où il pense trouver à la fois la noblesse du dénûment et la griserie du mouvement, échappant ainsi à la grossièreté de la satisfaction comme à l'ennui de l'indifférence. Terre fiévreuse, elle encourage ce qui entre dans son désir d'impatience, d'exaltation facilement délirante, de surpression volontaire. Terre forcenée, elle s'harmonise à cette impulsivité, cette brutalité de réaction qu'il apporte en toutes choses, petites ou grandes, privées ou publiques. Terre excessive, où nous passons en quelques instants de la chaleur accablante au froid cruel, de l'extrême luxuriance à l'extrême indigence, de l'indolence passive au trémoussement frénétique, elle répond à son besoin de franchir les limites, d'aventurer et de dépasser. Terre complaisante enfin aux entraîne-

(1) Voir *Les Nourritures terrestres*, *L'Immoraliste*, *Amyntas*, passim.

ments, aux caprices, voire aux perversions de la chair... Mais ici quelques explications sont nécessaires. Et j'en demande pardon à ceux qui souhaiteraient avec saint Paul que certaines choses ne fussent même pas nommées parmi nous, il les faudra précises et circonstanciées. Les anomalies sexuelles dont Gide s'est fait le défenseur — oblique d'abord, ouvert ensuite, voire pédantesque, contrairement à ses habitudes — ne méritent pas la littérature qu'elles ont suscitée. Mais on ne saurait méconnaître l'importance qu'elles ont eue dans l'évolution intérieure de Gide comme dans son comportement extérieur et hélas! son influence. Entrons donc dans ce domaine, pour beaucoup heureusement clos, en nous félicitant et en regrettant à la fois que Gide s'efforce de nous en cacher les aspects de cloaque.

*
* *

André Gide est à Sousse, en cet automne 1893, avec son ami Pierre Laurens, venant de Tunis et se préparant à partir pour Biskra. Il vient de connaître les menaces d'une maladie grave. Il ne garde pas le lit, ni même la chambre, mais ne sort jamais sans emporter manteau et châle, que chaque fois un jeune arabe offre de lui porter. Celui qui s'est présenté ce jour-là est élégant et beau. Il l'entraîne dans la dune, se dépouille de ses vêtements, et après s'être dressé dans le ciel comme un dieu antique, s'abat contre lui. C'en était fait. Un poison s'était glissé dans les veines de Gide, dont il ne devait plus se délivrer. Poison? C'est nous, bien entendu, qui parlons ainsi. Car, pour lui, il avait trouvé, déclare-t-il, ce qu'il cherchait sans le savoir et qui devait être sa « délivrance ». Aucun remords, aucun dégoût dans ce souvenir que *Si le grain ne meurt* évoque avec une ferveur sensible, encore que contenue (1). Si quelque inquiétude subsista, elle venait de l'esprit et de ses calculs, non de la chair et de ses vivantes spontanéités — d'où le trouble, paraît-il, avait

(1) O.C., X, p. 363 et sq.

disparu. Etait-il possible encore de ramener l'instinct à ce qui devait être sa pente naturelle? Une jeune Ouled-Naïl fut requise de se prêter à l'expérience — dont le résultat fut décevant. C'est finalement, non la femme, mais l'éphèbe au corps grêle et bronzé qui devait faire entrer Gide dans « l'univers ravissant plein de rire et d'étrangeté » auquel il aspirait, c'est à lui que devait aller le chant « de délivrance » qu'il adressait à l'Apollon inconnu : « En vain je luttai contre toi jusqu'à ce jour. Mais je te reconnais à présent. Que tes volontés s'accomplissent. Je ne résiste plus; je me résigne à toi. Prends-moi (1). »

Hymne juvénile, on serait en toute autre matière tenté de dire candide, exempt encore de cynisme. L'attitude, c'est pendant le second séjour de Gide en Afrique (début de 1895) qu'elle se définira, et sous l'influence déplorable d'Oscar Wilde... Mais ici encore un bref récit s'impose.

C'est à Blidah, cette fois, que Gide se trouve. Il s'ennuie et s'apprête à partir quand, sur le tableau d'ardoise où sont inscrits les voyageurs de son hôtel, il lit les deux noms d'Oscar Wilde et de lord Alfred Douglas. *Le Portrait de Dorian Gray*, le procès infâmant, les deux années de « hard labour », *De Profundis*, la *Ballade de la geôle de Reading*, la fin lamentable de « Sebastian Melmoth » en France... Nous ne nous sentons pas le goût de raconter cette histoire bien des fois racontée déjà. Nous supposerons que le lecteur en sait assez pour comprendre ce qui va suivre (2).

Gide avait rencontré Wilde à Paris. Mais il ne connaissait rien de ses mœurs que par ouï-dire, et comme d'une affectation dont la plupart se gaussaient.

Au reste, en Angleterre, Wilde gardait encore le masque; en Afrique, il le jetait : « J'espère que vous êtes comme moi; j'ai horreur des femmes. Je n'aime que les garçons. Je préfère vous dire cela tout de suite (3). » Ses rapports

(1) *Si le grain*, O.C., X, p. 379.
(2) Outre le récit de *Si le grain ne meurt*, il a à sa disposition les pages reproduites dans O.C., III, p. 473 et sq.
(3) *Si le grain*, O.C., X, p. 401.

avec Douglas étaient sans cesse traversés de scènes grotesques et ignobles. Mais il s'affichait avec lui, bravant les commentaires et la fatalité. Un pressentiment tragique le poussait vers la catastrophe. Il paraissait moins la redouter que la souhaiter. « J'ai été aussi loin que possible dans mon sens, me répétait-il. Je ne peux pas aller plus loin. A présent, il faut qu'il arrive *quelque chose* (1).» En attendant, il semblait ne se donner d'autre tâche que de reculer les limites de l'audace. « Il allait au plaisir comme on marche au devoir... Mon devoir à moi, disait-il, c'est de terriblement m'amuser... Pas le bonheur! Surtout pas le bonheur. Le plaisir! Il faut toujours vouloir le plus tragique (2).» Et sa manière de concevoir le plaisir, il ne la réservait pas pour lui, il s'en faisait le prosélyte. « J'espère avoir bien démoralisé cette ville», s'écriait-il en se promenant dans les rues d'Alger, entouré d'une bande de vauriens (3). Il ne se contentait pas de solliciter Gide, il se faisait entremetteur : « Dear, vous voulez le petit musicien (4)?»

Et voici, autour de Gide, ce cortège qui le suivra dans sa vie posthume, puisqu'il l'a voulu ainsi : Mohamed, Ali, Rachir, Sadek, Athman — Athman surtout à qui il fait longuement les honneurs de *Feuilles de route* (5) et qui amusa aussi Jammes... Dans quelle mesure mêlant une sensibilité qui soutiendrait encore l'indulgence et un vice qui ne supporte aucune excuse ? Passons, passons...

C'est par–delà les cultures, par–delà les décences et les morales, qu'un jour prochain Ménalque nous invitera à chercher les ressources et possibilités intactes de la nature humaine, celles dont la recherche ténébreuse le passionne (6). Tel est aussi le point extrême où Gide prétend se fixer à l'heure où nous sommes. Ces jours de utte contre soi-même dont il sort, mêlés « d'exaltations

(1) *Si le grain*, O.C., X, p. 407.
(2) *Oscar Wilde*, O.C., III, p. 487.
(3) *Id.*, p. 487.
(4) *Si le grain*, O.C., X, p. 410.
(5) *Journal*, p. 74-87.
(6) *L'Immoraliste*, O.C., IV, p. 148.

imaginaires» vers l'azur et « d'abominables retombements» dans le vice solitaire, il les voit comme « un enfer»... Dans la pleine licence à son instinct, dans la volupté sans arrière-pensée ni remords, il croit avoir trouvé « une allégresse, une sorte de légèreté de l'âme et de la chair» qui, momentanément au moins, ne lui laisse plus rien à regretter. Le voilà libéré, et donc à ses yeux justifié, dressant les tables d'une loi nouvelle, n'abjurant point pour cela l'Evangile, mais s'efforçant d'en obtenir une justification complémentaire, « ne parvenant à rien exclure, et prêt à confier au Christ la solution du litige entre Dionysos et Apollon (1)».

(1) *Si le grain*, O.C., X, p. 435.

V

LE MYSTIQUE ORIENT DE MA VIE

« Il ne me restait à quoi me raccrocher, que mon amour pour ma cousine; ma volonté de l'épouser, seule, orientait encore ma vie... Je crus que tout entier je pouvais me donner à elle, et le fis sans réserve de rien. A quelque temps de là nous nous fiançâmes (1). » Telle est la conclusion inattendue du récit que nous venons de résumer.

Inattendue? Non pas cependant pour tous ni à tous égards.

On connaît le texte des *Nourritures* (2) :

« Au soir, je regardais dans d'inconnus villages les foyers, dispersés durant le jour, se reformer. Le père rentrait, las de travail; les enfants revenaient de l'école. La porte de la maison s'ouvrait un instant sur un accueil de lumière, de chaleur et de rire, puis se refermait pour la nuit. Rien de toutes les choses vagabondes n'y pouvait plus rentrer, du vent grelottant du dehors. Familles, je vous hais! foyers clos; portes refermées; possessions jalouses du bonheur. »

Et ces autres, des *Faux-Monnayeurs* (3) :

« Epigraphe pour un chapitre des *Faux-Monnayeurs*. La famille..., cette cellule sociale. Paul Bourget *(passim.)*.

» Titre du chapitre : *Le régime cellulaire*.

» ... L'avenir appartient aux bâtards. Quelle signification dans ce mot : un enfant naturel! Seul le bâtard a droit au naturel.

(1) *Si le grain*, O.C., X, p. 444.
(2) O.C., II, p. 116.
(3) O.C., XII, p. 168-169.

» L'égoïsme familial... à peine un peu moins hideux que l'égoïsme individuel. »

Et certains commentateurs (1) d'insister parfois avec complaisance sur cet aspect de l'œuvre gidienne, montrant qu'aucun réquisitoire plus sévère n'a jamais été dressé contre l'institution familiale. Contracté souvent à la légère, voire, pour la jeune fille du moins, par surprise, comment le mariage ne serait-il pas un constant échec?

(1) Notamment M. Pierre-Quint, *André Gide, sa vie et son œuvre*, p. 270 et sq. Il n'est d'ailleurs pas question de contester la force et la continuité du courant antifamilial dans la pensée de Gide. Deux textes importants du *Journal*, notamment, sont ici à retenir.

L'un, qui est de 1896, tente de mobiliser l'Évangile contre la famille. « J'ai beau lire et relire l'Évangile, je ne vois pas une seule parole du Christ dont se puisse fortifier, et même autoriser, la famille, le mariage. J'en trouve au contraire qui le nient. » Et de citer : « Laisse les morts ensevelir les morts... Voilà ma mère et mes frères... Femme! Qu'y a-t-il de commun entre toi et moi... Je suis venu mettre la division entre l'homme et son père, entre la fille et sa mère... Quiconque aura quitté, à cause de mon nom, ses frères, ou ses sœurs, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, recevra le centuple... » Et de conclure : « Élargissement sans fin de l'objet de l'amour, sitôt que la famille est niée. » (*Journal*, p. 96-97.) Pour souligner le caractère pour le moins tendancieux de cette exégèse, il suffit de noter que le mot divinement humain du Calvaire : « Femme, voilà ton fils... Voilà ta mère », devient ici une leçon d'affection éparse et sans cesse disponible. « Qu'on y ait vu les beautés de l'adoption, je le veux bien, car elle aussi ruine la famille; l'union éplorée de deux êtres, je le veux encore, mais alors qu'on me laisse y voir aussi la possibilité de consolation immédiate... le deuil supprimé, rendu impossible par un perpétuel renouvellement d'adoptions. »

L'autre, de 1935, est une âpre critique de l'« esprit de famille », sous le bénéfice d'ailleurs de cette remarque préliminaire : « Mes sentiments ou opinions sur *les familles* ne sont dictés par aucun ressentiment contre la mienne. Ici encore j'ai été favorisé; je n'ai pas à me plaindre de *ma* famille; tout au contraire. » « L'esprit de famille s'oppose aussi bien à l'individu qu'à l'État; l'héritage aidant, les intérêts qu'il met en jeu sont presque toujours sordides : ou plus exactement il fait dominer partout *l'intérêt*. Il invite à une sorte de favoritisme et d'entr'aide, sans souci de la valeur réelle des gens. Il bute chacun et l'enfance dans un sens où déjà l'hérédité le portait, et dont il ne se peut tirer le plus souvent que par un effort de redressement très pénible, par une révolte qui risque de compromettre dans l'autre sens l'équilibre de sa pensée. » (*Journal*, p. 1237.) Va pour l'individu. Mais l'État? Même en période communisante, on ne s'attendait pas à voir Gide pressé de prendre sa défense. Faut-il dire qu'ailleurs si maître de sa pensée, le choix des arguments, ici, ne lui importe plus qu'à moitié et que, contre la famille, il lui devient indifférent d'utiliser tour à tour ceux d'un individualisme anarchisant et ceux d'un étatisme totalitaire?

Vont dans le même sens, bien entendu, les thèmes principaux du *Retour de l'Enfant prodigue* : « La Maison m'enfermait... La Maison n'est pas tout l'univers... Je sentais en moi comme une obligation de partir. » O.C., V, p. 8, 12-13.

La vie conjugale, ou bien se brise par l'adultère (voyez les ménages Profitendieu et Molinié dans *Les Faux-Monnayeurs*), ou bien sombre dans une résignation méprisante (voyez le couple Eveline et Robert dans *L'Ecole des Femmes*), ou bien devient un véritable enfer (voyez le vieux couple La Pérouse dans *Les Faux-Monnayeurs* encore). « N'importe quel passant qu'on croise dans la rue, vous comprendrait mieux que celle à qui l'on a donné sa vie (1). » Non moins douloureuse que la situation des époux l'un par rapport à l'autre, est celle de l'enfant dans le « cercle de famille ». S'il ne veut pas se laisser annihiler par l'obéissance et le conformisme, il n'a d'autre ressource que la révolte (tel le Jacques de *La Symphonie pastorale*) ou la fuite (tel le Bernard des *Faux-Monnayeurs*). L'hérédité pèse sur lui d'un poids que l'éducation ne fait le plus souvent qu'aggraver. Et l'on en vient à envier le bâtard qui, dès l'enfance habitué à « la libre disposition de soi-même » et sommé de construire soi-même son destin par–delà toutes les servitudes et doctrines, apparaît autrement apte à l'élan et à la conquête.

Bref, toute l'eau semble aller ici au moulin de l'anarchie.

*
* *

Oui, mais...

Oui, mais ceux qui ont pénétré dans l'intimité de Gide, à Cuverville notamment, nous le montrent « chef de famille simple et enjoué », entouré d'enfants qu'il adore, conseiller attentif en même temps que joyeux boute-en-train, abondant en historiettes savoureuses et profi-

(1) Témoins le Lafcadio des *Caves du Vatican* et le Bernard (adultérin) des *Faux-Monnayeurs*, figures privilégiées que Gide s'est plu à parer de toutes les grâces, sinon de toutes les vertus. — Sans oublier Œdipe : « Du temps que je me croyais fils de Polybe, je m'appliquais à singer ses vertus. Qu'avais-je en moi qui n'eût d'abord été dans mes pères? me redisais-je. Écoutant la leçon du passé, j'attendais d'hier seul mon ainsi-soit-il, ma dictée. Puis, soudain, le fil s'est rompu. Jailli de l'inconnu, plus de passé, plus de modèle, rien sur quoi m'appuyer; tout à créer, patrie, ancêtres... à inventer, à découvrir. Personne à qui ressembler que moi-même. Que m'importe, dès lors, si je suis ou Grec ou Lorrain? O Créon! si soumis, si conforme à tout, comment comprendrais-tu la beauté de cette exigence? C'est un appel à la vaillance, que de ne connaître point ses parents. » (*Œdipe*, in *Théâtre*, Gallimard, p. 272.)

tables (1). En leur nom, J.-E. Blanche écrit, dans le collectif *Hommage à André Gide* (2) : « Au sein de votre famille, vous êtes encore celui à qui l'on doit s'en remettre avant de se décider en toute occasion délicate. Ce caractère de chef, de directeur de conscience, reste un des plus saillants chez vous, pour qui vous connaît de longue date. »

Oui, mais chacun des proches de Gide a son portrait en pied dans cette galerie de tableaux que présentent *Si le grain ne meurt* et le *Journal*. Il s'en faut de beaucoup que le portrait soit toujours bienveillant — car Gide ignore la flatterie et n'abdique jamais la royauté de son jugement; du moins n'y sent-on jamais l'indifférence, ni la durable irritation d'un compagnon excédé. Pas même dans le cas de l'« impénétrant et impénétrable » oncle Charles Gide (l'économiste) (3), avec son extraordinaire défaut de sens pratique et de sentiment concret de la vie, avec son inattention aux autres mais aussi à lui-même, avec cette raideur qui avait toutes les apparences, mais les apparences seulement, de l'insensibilité et de l'orgueil, avec ce désintéressement total et quasi inconscient, bref tout ce qui faisait qu'on n'imaginât point « d'être humain qui commandât mieux l'admiration ni qui rebutât plus la sympathie ».

Oui, mais le *Journal* atteste en maints passages la place qu'ont tenue dans cette existence les occupations et préoccupations familiales. Gide est amuseur-né, et André Maurois l'a vu tel à Pontigny : « Sa présence rendait l'ennui inconcevable. Il prenait à tout, discussions, jeux, lectures, un intérêt si jeune, si ardent que, comme il arrive avec les enfants, le regarder s'amuser était déjà un amusement (4). » Il est professeur, éducateur à sa manière, de tempérament et de goût (5). Il initie et entraîne ses petits neveux, au latin, à la musique surtout, et, si les débuts sont difficiles, se montre capable d'y

(1) Cf. par ex. Léon Pierre-Quint, *André Gide*, p. 60-61.
(2) P. 74.
(3) *Journal*, p. 1045-1046.
(4) In *Hommage à André Gide*, p. 140. Voir aussi le texte de Jacques Rivière cité plus loin, p. 145.
(5) Avec, naturellement, de vives préventions contre l'éducation fami-

apporter « autant de patience que pour mon oiseau, et même beaucoup plus (1) ». Il a ses idées sur la pédagogie, le plus souvent pour déplorer qu'elle soit chargée de tant de surveillance et de contrainte. « S. T. croit élever bien ses enfants parce qu'elle s'occupe d'eux sans cesse; abandonné à soi, ce petit serait tout autre et laisserait paraître son naturel, qu'il a bon; mais, à présent, même sa joie et son rire sont faussés (2). » Et cet autre, pourquoi le pousser de force vers les classes de Sciences, alors que tous ses goûts vont aux Lettres? Pour qu'il n'y ait pas le succès trop facile et s'habitue à l'effort? Pitoyable prétexte! « Ça ne lui a pas donné le goût des Sciences, mais ça lui a enlevé celui des Lettres (3). » Cet amuseur et éducateur ne refuse pas d'habitude son conseil ni son appui, fût-ce pour des aventures sentimentales où il apparaît dans un rôle, avouons-le, délicat (4).

D'enthousiasme toujours? Dans l'oubli de ses préférences et commodités propres? Bien sûr non! A Cuverville, qui est le lieu privilégié de son labeur et de sa méditation, Gide demande la permission de n'être poli qu'à ses heures. « Quelques plongeons dans la solitude (lui) sont aussi indispensables... que le sommeil des nuits (5). » Ces êtres chers qui l'entourent, on devine, on sait, avec quelle promptitude, quelle brutalité au besoin il les abandonnera quand retentira l'appel de la création, ou de l'aventure, ou du plaisir. Nul ne garde captif cet être de primitivité et de primesaut qui conserve des comportements de

liale qui, au lieu de redresser l'enfant, ne fait que l'incliner davantage dans le sens où déjà l'hérédité le porte, et l'exemple de parents à qui il ne ressemble que trop. Ce qui fait que « les fils de parents butés sont butés plus avant encore, enfoncés de droite et de gauche, et ne pouvant le plus souvent retrouver la verticale que par un regimbement plein de risques... Sur une quarantaine de familles que j'ai pu observer, je n'en connais peut-être pas quatre où les parents n'agissent point de telle sorte que rien ne serait plus souhaitable pour l'enfant que d'échapper à leur emprise. » (*Un esprit non prévenu*, in *Divers*, Gallimard, p. 73-74.)

(1) *Journal*, p. 433.

(2) *Id.*, p. 431-432.

(3) *Id.*, p. 442.

(4) Voir pages 151 et sq. du *Journal* les péripéties du roman de son neveu Gérard et de Ventura.

(5) *Journal*, p. 170.

jungle, précautionneuses approches et brusques détentes, griffes et dents dehors... Mais le fait demeure : ce calomniateur de la famille a pourtant vécu la vie de famille, largement, sérieusement, il en a goûté les charmes et accepté certaines responsabilités.

Cet amoraliste, aurons-nous à dire et à redire, a lui aussi son échelle de valeurs et éprouve vis-à-vis d'elle sa dépendance. Cet individualiste possède au plus haut point le sens d'autrui. Cet ironiste, cynique à l'occasion, est aussi un sensible, un tendre. Cet homme, enfin, cet humaniste authentiquement homme, ne pouvait ignorer un des aspects essentiels de la condition humaine.

*
* *

Gide s'est interdit de s'expliquer dans son *Journal* sur le mariage qui a été un des grands événements, peut-être le grand événement de sa vie. Et comme ses amis, ainsi qu'il se conçoit, ne se sont pas montrés moins discrets (1), au moins dans leurs publications, il y aura forcément une part d'hypothèse et d'interprétation dans ce que nous allons en dire. Mais, à se montrer ici incurieux ou trop timide, le dessein que nous nous sommes proposé devenait irréalisable.

Au surplus, sur la naissance du moins de cet amour, nous avons le récit de *Si le grain ne meurt*. Nous avons, pour le commenter, la double transposition romanesque de *L'Immoraliste* et de *La Porte étroite*. Nous savons que Marceline et Alissa sont, comme le note Schwob, « deux faces d'un même problème (2) », et aussi deux images d'un même visage, qui a nom Emmanuèle. Nous savons que les deux histoires sont autobiographiques, à cela près que Marceline n'est pas morte, au moins de corps, et que c'est dans le mariage même qu'Alissa a cherché ce

(1) D'autant plus précieuse, çà et là, une notation comme celle de Jacques Copeau, in *Hommage à André Gide*, Éditions du Capitole, 1928 :« ... Grande maison (Cuverville) où toute la journée, d'une chambre à l'autre et de la pelouse au potager, glissait, passait sans se poser, quelqu'un qui, d'un sourire et d'un signe de tête, partageait à tous sa bonté et ne voulait être connu que par ce signe et par ce sourire.»

(2) *Le vrai Drame d'André Gide*, p. 257.

plus parfait, ce meilleur dont l'ambition la tourmentait. Enfin, si nulle part le *Journal* ne donne un portrait en pied d'Emmanuèle, elle y est en filigrane partout présente, invisible à celui qui n'est pas averti, assez visible à celui qui l'est pour que les plus grands risques d'erreur se trouvent exclus.

Pourquoi André Gide avait-il désiré épouser sa cousine?

Parce qu'il avait avec elle les plus frais, les plus précieux souvenirs de jeunesse, et que rien ne pèse plus exquisément sur certaines vies. Ensemble, ils avaient joué le long des douves et ruisselets de La Roque, sous les ifs et les tilleuls de Cuverville, dans les magasins et hangars du Houlme (1). Ensemble ils avaient exploré la campagne normande, ses prés, ses eaux, ses bois et — vous vous souvenez de cette page exquise! — levés dès l'aurore, surpris dans la rosée du matin « le gibier, écureuils, lapins, chevreuils, qui folâtre et s'ébroue, confiant en l'innocence de l'heure, et ravive un Eden quotidien avant l'éveil de l'homme et la somnolence du jour (2) ». Ensemble, ils avaient découvert aussi le monde des livres, des idées, des essences, les grands poètes, les tragiques grecs surtout, pressant sur leur cœur la Beauté. Dans leurs âmes enfin s'étaient mêlés les ferveurs, les raffinements, les élans de leur foi juvénile.

Parce qu'elle était malheureuse et qu'il lui voulait un dédommagement et un appui. Un jour, tout enfant encore, il était entré sans être attendu dans la maison qu'habitaient rue Lecat, à Rouen, son oncle et sa tante Rondeaux (3). Un grand désordre y régnait et les portes ouvertes annonçaient l'insolite. Au premier étage, habité par les parents, sa tante, étendue sur un sofa, respirait des sels que lui tendaient sa fille Suzanne et son fils Louis. Au second, qu'occupaient les enfants, Emmanuèle était agenouillée auprès de son lit et priait en pleurant... Par surprise, le petit garçon venait de découvrir

(1) Cf. ci-dessus, p. 20.
(2) *Si le grain*, p. 211.
(3) *Id.*, p. 126 et sq.

un secret dont la ville jasait, dont les domestiques s'amusaient et qui faisait dire à la famille : « Ce pauvre Emile a bien changé! » Ce jour-là, il comprit pourquoi tant de tristesse se mêlait à la tendresse du regard de sa cousine, et quel besoin de réparation en même temps que de plus haute perfection semblait inspirer toutes ses démarches. Ce jour-là, il avait découvert « le mystique orient de (sa) vie ».

Parce qu'à ce moment il n'avait pas encore pris son parti des humiliantes habitudes où sa chair et son imagination cherchaient un apaisement précaire, moins encore des goûts pervers que le voyage d'Afrique venait de préciser, et que, plus ou moins clairement, suivant les jours ou les plans de conscience intéressés, il cherchait contre eux un secours dans la lutte où il les défiait. « En Emmanuèle, n'était-ce pas la vertu même que j'aimais? C'était le ciel, que mon insatiable enfer épousait; mais cet enfer je l'omettais à l'instant même (1). » Au surplus, le mariage du ciel et de l'enfer, suivant l'expression qu'il emprunte à William Blake, restera un des thèmes privilégiés de Gide, spécialiste du dialogue, à l'aise dans l'extrême, séduit par les plus scabreuses aventures.

Ni le ciel ne vint à bout de l'enfer, ni l'enfer à bout du ciel. Il leur fallut cohabiter sans s'unir. Faut-il soupçonner Gide d'avoir prévu cette dualité et de s'en être d'avance accommodé? Nous ne le pensons pas. Quelque chose en lui souhaitait la victoire et non le compromis. Ou plutôt, un instant « ébloui d'azur », il ne consentait plus à voir ce qui pour lui avait cessé d'exister. Reconnaissons-le pourtant : tout se passe comme s'il s'était d'avance préparé une excuse et une échappatoire, par la manière dont il comprend le rapport du cœur et des sens.

Aimer, redoutable ambiguïté de ce mot! Amour de convoitise et amour de bienveillance, comme disent les spirituels; amour-désir et amour-offrande; conquête et don; *Eros* et *Agapè*... Gide n'essaye pas de dénouer le nœud; il est de ceux qui le tranchent. Aimer, si l'on

(1) *Si le grain*, O.C., X, p. 464.

refuse de jouer sur le mot, ce n'est pas désirer, c'est vénérer. Le besoin essentiel de l'amour, ce n'est pas de posséder ni de jouir, c'est d'une part de se dévouer, d'autre part de s'élever, de forcer l'admiration et de s'en rendre digne. Qu'a donc à faire l'union physique avec cela? Non seulement elle n'est pas nécessaire à l'amour, mais, même soumise à la loi de la raison et à l'ordre de la nature (ou à ce qu'il vous plaît d'appeler ainsi, dira Gide), elle ne peut que le troubler, le souiller. Il va de soi qu'aux sens aussi satisfaction devra être donnée, et sans lésine. Mais pas ici, pas ainsi. Que chaque chose soit pure en son genre, et il lui suffit pour cela d'y demeurer; il n'y a d'impureté que par le mélange. Ce platonisme, ou plutôt ce manichéisme déjà rencontré chez André Walter, nous le retrouverons chez Jérôme à l'égard d'Alissa, chez Bernard à l'égard de Laura (1). De quelque manière qu'on le juge, il est ici parfaitement sincère, donnée psychologique et même physiologique irréductible.

Ne vous avisez pas de parler à Gide, soit d'une sublimation de l'instinct, par quoi une grossière matière se ferait lumière et feu, soit d'une domination de la volonté, qui de gré ou de force maintiendrait la chair sous la loi de l'esprit. La première hypothèse, il ne semble pas l'avoir envisagée. Quant à la seconde, il vous répondra qu'il a fait de bonne foi l'expérience, mais y a complètement échoué, ne réussissant qu'à aigrir, au lieu de les régler, ces rapports de la chair et de l'esprit, et ne voyant plus désormais possible, hors de l'acceptation totale de soi-même, cette paix intérieure que la lutte contre soi-même lui avait refusée. Reste donc à satisfaire concurremment, mais séparément, le cœur par une tendresse qu'aucun émoi sensible ne viendra troubler, les sens par des plaisirs qui pourront être sans retenue ni arrière-pensée. C'est dans ce compromis que s'installa André Gide.

Qu'en pensa Mme André Gide? L'histoire ne le dit pas.

Ce qu'elle dit, c'est que rien ne put la rebuter ni l'éloigner, c'est que les pires vagabondages de corps et de

(1) Et aussi chez Édouard à l'égard d'Olivier, puisque André Gide entend qu'ici aussi nous parlions d'amour.

pensée ne purent la détourner, épouse frustrée, de la mission qui lui restait comme compagne et amie.

Ce qu'elle dit, c'est qu'à ce prix, dont il ne nous appartient pas de mesurer le poids, elle fut profondément, durablement chérie. Le *Journal* nous la montre associée sans cesse aux lectures, aux travaux, aux débats intérieurs, aux bonnes œuvres de son mari. La lecture en commun leur est restée une chère habitude; en 1929, ils relisent ensemble cette *Antigone*, ce *Prométhée* sur lesquels s'était penchée leur adolescence, et il leur semble que rien n'a jamais été écrit de plus beau, en aucune littérature (1). Ensemble, ils visitent les musées, les expositions, les écoles. La charité aussi les réunit. Quand on fait les comptes du ménage, on constate que « l'article *Dons* absorbe à peu près le quart de la dépense annuelle (qui, du reste, dépasse sensiblement les « revenus »). Heureux de voir Em. approuver autant que moi cette dépense (2) ». Loin d'elle et en voyage, il arrive qu'André Gide écrive à sa femme tous les jours (3) et que ces lettres prennent la place du *Journal* (4). Près d'elle, combien sa présence lui est douce! « Les instants passés auprès d'Em. (dans le jardin en particulier) sont d'une extraordinaire douceur. Sa tendresse, son charme, sa poésie font autour d'elle une sorte de rayonnement où je me chauffe, où se fond mon humeur chagrine (5). » Il ne jouit pas seulement de son charme, de la délicatesse de son affection, il admire son esprit, cite d'elle des mots « exquis » et s'étonne de ne pas voir l'interlocuteur les apprécier davantage, ajoutant d'ailleurs qu'« il n'a pas de balance pour ce genre-là (6) ». Dans les grandes et dans les petites choses, il sollicite son conseil et cherche son approbation : « Partir ne me suffisait pas; il me fallait en plus qu'Em.

(1) *Journal*, p. 927.
(2) *Id.*, p. 650.
(3) *Id.*, p. 264.
(4) *Id.*, p. 498.
(5) *Id.*, p. 220. Et encore : « Immense joie de me retrouver enfin seul avec Em. » (*Id.*, p. 637.)
(6) *Journal*, p. 178.

approuvât mon départ. Je me heurtais à un désespérant mur d'indifférence (1).»

Il lui eût fallu beaucoup plus. Il lui eût fallu que la conseillère et amie se fît complice, l'accompagnât dans ses évolutions les plus paradoxales, dans ses expériences les plus périlleuses. Il lui eût fallu, pendant les années qui suivirent immédiatement le mariage, qu'elle consentît à nommer santé, libération, agrandissement, ce qu'il nommait lui-même ainsi. Il lui eût fallu, lors de la grande ivresse de l'après-guerre, qu'elle consentît à oublier, à renier comme lui les cris de *Numquid et tu?*... Constatant au contraire« le lent progrès du catholicisme sur son âme (2)», et que tout ce qui lui semblait être, à lui, sa raison de vivre lui devenait, à elle, « étranger, hostile», il lui échappera des mots bien amers : « La partie est perdue, que je ne pouvais gagner qu'avec elle... Qui se dirige vers l'inconnu doit consentir à s'aventurer seul. Créuse, Eurydice, Ariane, toujours une femme s'attarde, s'inquiète (3).» Il s'irrite d'autant plus, contre ces autels par lui quittés, de voir qu'elle leur reste fidèle. Il est jaloux de Dieu (4).

Avait-elle renoncé à l'arracher aux démons qui le possédaient, aux ténèbres ardentes qui l'enveloppaient? Il ne le semble pas et en voici entre autres un indice : « Em. m'écrit : Ce qui m'agite beaucoup, c'est la mauvaise campagne menée contre toi. Ah! si tu étais invulnérable, je ne tremblerais pas. Mais tu es vulnérable, et tu le sais.» A quoi il répondait : « Vulnérable... Je ne le suis, je ne l'étais, que par elle. Depuis, tout m'est égal et je ne crains

(1) *Journal.*, p. 145.
(2) *Id.*, p. 817.
(3) *Id.*, p. 840.
(4) Il ne semble pas douteux que Gide s'applique à lui-même la notation du *Journal des Faux-Monnayeurs* (1er janvier 1921, O.C., XIII, p. 20) : « Il est jaloux de Dieu qui lui vole sa femme. Il sent qu'il ne peut point lutter; vaincu d'avance; mais prend en haine son rival et tout ce qui dépend de Lui. Combien peu de chose, ce tout petit bonheur humain qu'il lui propose, en regard de la félicité éternelle.» Jaloux de Dieu... Vers la même date, le *Journal* exprime plusieurs fois un sentiment analogue : « Dans le christianisme, et chaque fois qu'à nouveau j'y replonge, c'est elle encore que je poursuis. Elle le sent peut-être; mais ce qu'elle sent surtout, c'est que c'est pour l'en arracher.» (P. 747.)

plus rien... Qu'ai-je à perdre à quoi je tienne encore (1)?» Elle lui donne de graves et trop fondés avertissements : « La force poétique aurait-elle décru en moi avec mes sentiments chrétiens, comme me le dit Em. ce matin? Je ne crois pas; mais plutôt avec ma perplexité (2).» Elle s'inquiète pour ceux qu'il attire et risque d'entraîner : « Em. m'a fait part des craintes de J. au sujet de Jean T. et mon emprise sur lui. Elle redoute mon « influence ». J'ai dû promettre de lui « battre froid ». C'est absurde (3).»

De son côté, il lutte avec elle comme Jacob avec l'ange, et ce combat à la fois l'exalte et l'irrite. « Le vrai, c'est que je ne puis prendre mon parti de m'écarter d'Em.; ni dissocier mon cerveau de mon cœur... C'est le secret de toutes mes indécisions; ce sont mes réticences mêmes qui sont les plus passionnées. Mais non; il n'y a rien à faire; rien à tenter; nul ne peut servir deux maîtres (4).» Est-il possible qu'elle ne voie pas où est la vraie vie, qu'elle aille chercher dans des mirages la force et le bonheur? Est-il possible que sa joie soit de s'effacer, de se diminuer, de se faire oublier? Lisez avec l'émotion qu'il mérite ce texte presque indiscrètement confidentiel : « Elle avait les mains les plus exquises qui se puissent imaginer... Elle les a déformées en en mésusant, les soumettant à de grossiers travaux pour lesquels elles n'étaient point faites et que Em. assumait par modestie, par abnégation, par macération et pour un tas de raisons vertueuses qui m'eussent fait prendre l'esprit de sacrifice en horreur. Et il en allait de même pour son esprit (5); doué des qualités les plus exquises et les plus rares, apte aux soins les plus délicats. Son humilité naturelle n'admettait point qu'elle pût être supérieure en rien, et c'est ainsi qu'elle se condamnait aux occupations les plus ordinaires, où malgré tout sa supériorité rayonnait.

(1) *Journal*, p. 727.
(2) *Id.*, p. 1139.
(3) *Id.*, p. 819.
(4) *Id.*, p. 1156.
(5) Dans quelle mesure l'Alissa historique s'est-elle, comme l'Alissa du

D'assister, impuissant, à ce dépouillement progressif, qu'elle se refusait même à reconnaître, je souffrais indiciblement (1).»

Parce que Gide est sensible à la grandeur, à toutes les grandeurs, il ne peut pas ne pas admirer de quelque manière ce dépouillement, s'incliner avec respect devant lui; parce qu'il a par-dessus tout le désir et le culte du plaisir, il ne peut pas ne pas le ressentir comme un blâme et un obstacle, ne pas s'irriter contre lui. Et voici entre eux deux, à l'intérieur aussi de lui-même, un débat sans fin, un conflit sans issue.

D'autant plus insoluble qu'entre ces deux êtres il n'y a pas seulement différence de mentalité, mais de tempérament. Gide est un être de vigueur et d'audace, pressé de les répandre en chant, en rire, en joie. De tout cela, Emmanuèle-Alissa, qui est une craintive (2), se méfie et se détourne. Par l'effet de cette formation puritaine que Gide aussi avait subie, mais qu'il avait repoussée avec violence, tandis qu'elle lui restait fidèle. Par l'effet de tendances naturelles au repliement, à l'effacement qui heurtaient le nietzschéisme spontané de son mari, qui l'exilaient à ses yeux de la cité des Maîtres, la condamnaient aux allures précautionneuses du troupeau. « Le pouvant, tenterais-je de la *guérir?* Cette *santé* que je lui proposerais, ne lui serait-elle pas mortelle? Tout effort l'exténue (3).»

Lutte épuisante, en sa douceur même, d'un homme et d'une femme que trop de choses séparaient pour qu'ils

roman, délibérément « arraché les ailes» (*Porte étroite*, O.C., V, p. 195), renonçant pour sa part aux « substantielles nourritures» de l'art et de la culture, ne lisant plus dans sa solitude que d'insignifiants ouvrages de piété, ne cherchant plus compagnie que d'humbles gens près de qui ne puisse l'aborder la tentation du « beau langage» ou de la « profane admiration», craignant par-dessus tout d'être celle dont parle l'Écriture, qui s'efforce d'ajouter une coudée à sa taille? Nous n'avons pas le moyen d'en décider. Il est entendu qu'il n'est pas nécessaire de renoncer aux grandeurs de l'esprit pour atteindre aux grandeurs de la charité.

(1) *Journal*, p. 1057.

(2) « S'abstenir par vertu, parfait; mais trop souvent la peur aussi la retenait; dès que l'herbe était un peu haute, elle n'osait plus s'aventurer sur la pelouse. *Latet anguis in herba.*» (*Journal*, p. 993.)

(3) *Journal*, p. 817.

pussent réaliser leur vœu d'unité, que trop de choses unissaient pour qu'ils se résignassent à des vies simplement « parallèles » ou « tangentes », et qui, sans doute, se meurtrissaient par leurs efforts pour se saisir et s'enlacer... La terre n'en a vu que les aspects les plus décevants. Mais elle aura sûrement porté des fruits dans l'ordre de la prière et de la grâce. Près de Gide, grâce à Emmanuèle, une lumière n'a cessé de briller, un témoignage jusqu'au bout a été rendu, une présence a subsisté et subsiste, qui l'ont empêché de méconnaître la meilleure part de lui-même, qui le contraignaient à en tenir compte, qui, aux heures de dissipation sacrilège, le lui renvoyaient encore, inaliénable et obstiné. Grâce à elle un dangereux soliloque était évité, et le dialogue reprenait, où Dieu gardait ses chances. Sans elle, le destin de Gide eût été sans doute plus rectiligne, plus simple; mais combien appauvri!

« N'as-tu donc pas compris que je préfère mourir n'importe où plutôt qu'à Paris, et qu'à défaut de toi près de mon lit, à mes derniers moments, je préfère n'avoir personne (1)?... » C'est elle qui est partie la première, et cela fait une grande ombre désespérée sur les dernières pages du *Journal* : « Depuis qu'Em. m'a quitté, j'ai perdu goût à la vie et, partant, cessé de tenir un journal qui n'aurait plus pu refléter que désarroi, détresse et désespoir (2)... Depuis qu'elle n'est plus, je n'ai fait que semblant de vivre (3)... C'est avec elle que j'avais entrepris la partie. Depuis qu'elle s'en est retirée, je ne sais plus, je me désintéresse du grand jeu de la vie (4). » Il est permis d'espérer que sera tout de même exaucée la prière de *Si le grain ne meurt* : « Eblouissement pur, puisse ton souvenir, à l'heure de la mort, vaincre l'ombre! Mon âme que de fois, par l'ardeur du milieu du jour, s'est rafraîchie dans ta rosée (5). »

(1) *Journal*,., p. 1019.
(2) *Id.*, p. 1309.
(3) *Id.*, p. 1310.
(4) *Journal*, p. 1327.
(5) *Si le grain*, O.C., X, p. 262.

VI

ET D'ATTENDRE... D'ATTENDRE... D'ATTENDRE...

Ces péripéties intérieures devaient être racontées d'abord pour elles-mêmes, en dehors (*André Walter* en comporte bien peu...) de toute affabulation romanes que ou transposition poétique. Mais il est temps de nous souvenir qu'à côté de l'homme, du même pas, un artiste s'est levé qui, pendant cinquante ans, cheminera près de lui, parfois en querelle, jamais en rupture; que de cette vie une œuvre a commencé de naître, qui en restera le perpétuel commentaire, mais qui a aussi ses lois propres et sa signification intrinsèque. Deux faces de la même réalité, qui demandent à être considérées distinctement.

Il s'en est fallu de peu que Gide ne fît un musicien. Frappés de ses dons, ses proches l'eussent volontiers incliné en ce sens. Après plusieurs maîtres médiocres et rebutants comme l'enseignement des « arts d'agrément » en comptait tant alors — la mère de Gide n'était pas seule à penser que « pour les débuts tous les maîtres se valent (1) » — il avait eu la chance de rencontrer un professeur de grande classe, Marc de la Nux (2), qu'il n'a pas craint, dans *Si le grain ne meurt*, de comparer à Mallarmé. « Il me semblait que je n'avais fait jusqu'à présent que répéter, sans les vraiment entendre, les sons d'une langue divine, que tout à coup je devenais apte à parler... Un tel zèle me soulevait que les plus rechignants exercices devinrent mes préférés. » Le *Journal*, sur les grands musiciens, les virtuoses, est plein de notations dont il faut se souvenir quand on veut caractériser l'art à la fois si naturel et

(1) *Si le grain*, O.C., X, p. 290.
(2) *Id.*, p. 290 et sq.

si subtil de l'écrivain (1). Ses familiers (2) nous disent, par ailleurs, que Gide est en l'espèce, non seulement un délicat connaisseur, mais un exécutant raffiné. Ils nous disent aussi qu'il est difficile de le décider à se faire entendre : non par fausse modestie, mais exigence extrême vis-à-vis de soi-même et sentiment exquis de la perfection.

« Quand je songe à cet adieu que j'ai dit à la musique, écrira-t-il plus tard,

A peu que le cœur ne me fend,

et il ne me paraît pas que la mort puisse m'enlever rien, à présent, à quoi j'aurai tenu davantage (3). » Toujours

(1) L'« amplification systématique » de Wagner lui a été de bonne heure « exécrable » (*Journal*, p. 246) et son aversion n'a cessé de croître à l'égard de ce « prodigieux génie » qui « n'exalte pas tant qu'il n'écrase » (p. 259). « Lourd de rhétorique et de redondance » (p. 1207), le « pathos » beethovénien le touche peu, voire l'« exténue » (p. 704). A l'occasion il défend Schumann en termes un peu dédaigneux : « Absence d'art presque totale... Ferveur très authentique » (p. 888). Ses amis, c'est Mozart, maître de joie, de sérénité et de tranquille pensée (p. 44); c'est, plus encore, Bach : « Quelle acceptation de tout ce qui est supérieur à l'homme! Quel dédain de la chair! Quelle paix! (p. 704) »; — et c'est surtout Chopin, qui l'a particulièrement bien inspiré et sur qui il a médité d'écrire un livre : « Pas de diamant plus limpide. Pas de perle d'une plus belle eau » (p. 395). Voir p. 915, entre autres, une page extraordinaire sur la manière en quelque sorte « végétale » dont naît, éclate et s'évanouit la mélodie du 17e *Prélude*.

(2) Copeau notamment, dans les « Remarques intimes » du recueil *Hommage à André Gide*, Éditions du Capitole, 1928. « Gide au piano... Ce qu'il y a de persuasif dans ses attitudes, d'insinuant dans ses propos, de strict et de palpitant dans son intelligence, d'enivré dans sa vision, de dessiné dans son art — la modulation impeccable, la pureté, la nuance, une force nue, l'amour de la perfection technique, mais si pertinente au contenu, si liée au sujet, si servante à l'esprit que jamais elle ne dégénère en virtuosité — tout cela Gide au piano l'explique à qui veut l'entendre... Mais si la voix parfaite de Mozart ou de Chopin vient me tirer de ma chambre, me fait descendre à pas étouffés et pousser doucement la porte du salon, avant que j'aie pu m'y glisser la voix se tait, le couvercle du piano claque. Je m'excuse. Cet art, dans lequel il pourrait exceller sur bien des maîtres, n'est pour lui que sujet d'étude, occasion de se maîtriser. Cette confrontation avec soi-même exige la solitude.

« J'entendrai tout à l'heure la même phrase, dix fois, vingt fois reprise et l'âme du musicien de plus en plus l'habiter.

« Gide, partout, cherche des résistances. »

(3) *Journal*, p. 1329. « Ayant certainement passé beaucoup plus d'heures au piano qu'avec les livres », écrira-t-il dans un « Projet de conférence pour Berlin » de 1928 (O.C., IV, p. 514). Avec le principe suivant : « Toute bonne exécution doit être une *explication* du morceau. Mais le pianiste cherche l'effet, comme l'acteur; et l'effet n'est obtenu d'ordinaire qu'aux dépens du texte. » *Journal*, p. 695.

est-il que c'est comme écrivain qu'il a fait carrière, et de manière qui ne permet guère de penser qu'il se soit trompé sur sa vocation.

En 1887, dans la classe de rhétorique de l'Ecole Alsacienne où André Gide préparait son baccalauréat, il y avait un élève particulièrement brillant auquel revenaient invariablement les places de premier (1), si invariablement que ce fut un coup de théâtre, un jour, quand M. Dietz, habitué à annoncer : « Premier, Louis », put jeter à la classe comme un défi amusé : « Premier, Gide. » Comment va-t-il prendre cet affront? S'il allait me haïr? pensa le vainqueur, plutôt consterné que satisfait. Déplorablement timide, perclus de réticences, paralysé de scrupules, il craignait de s'aliéner ce camarade qui l'attirait, à qui une extraordinaire précocité et le sentiment justifié de ses dons assuraient au contraire une parfaite aisance et liberté d'allure. Ce qui pouvait les séparer les réunit. « Que lis-tu là? » demandait à la récréation suivante Pierre Louis à son camarade, plongé dans le *Buch der Lieder* de Heine. Ce fut le début d'une amitié vite orageuse qui ne devait pas avoir la vie longue (2), puisqu'elle se dénoua en 1895, mais qui fut extrêmement fervente et qui joua un rôle non négligeable dans la formation de Gide. C'est Louis qui l'introduisit chez Mallarmé, puis

(1) *Si le grain*, O.C., X, p. 263 et sq.

(2) Il y avait des différences de caractère. La timidité, la sensibilité de Gide s'accommodaient mal de la plaisanterie. Louis adorait la farce, le « canular », et ses facéties n'étaient pas toujours de bon goût.

Il y avait des différences de mentalité et pour ainsi dire de doctrine. Louis était un maniaque de la plume qui s'enchantait de poursuivre, dans une sorte d'ivresse verbale, des recherches de forme toujours précieuses, souvent puériles. Gide se refusait à voir dans la création littéraire un simple divertissement, un luxe en dehors de l'existence. Il se sentait des multitudes de choses à dire et il lui importait de les dire, avec un grand souci de réalité, et pas seulement d'apparence.

Il y avait enfin divergence dans la conception même de l'amitié. Louis en faisait une sorte d'absolu, « par delà le bien et le mal »; il n'éprouvait le besoin ni de la justifier ni de la mériter; il ne voyait pas de raison qu'elle ne survécût pas à l'évidence des pires faiblesses. Gide y apportait autrement de sérieux. Il y voulait le respect de soi et de l'autre, et qu'elle encourageât chez chacun des amis le désir de vivre plus noblement.

Voir le petit livre de Paul Iseler, *Les Débuts d'André Gide vus par Pierre Louys*, Éditions du Sagittaire, 1937.

chez Hérédia, vers le même temps où Léon Blum, son ancien camarade de Henri IV, le présentait à la *Revue blanche*.

Hérédia, Mallarmé... Deux écoles poétiques... L'une objectiviste, descriptive, d'esprit positif voire positiviste, apparentée par ses procédés aux arts plastiques. L'autre subjectiviste, retournée du dehors vers le dedans, musicale et « diffluente », cherchant en nous-mêmes ses paysages. De l'une à l'autre il y avait pourtant va-et-vient et André Gide était de ceux qui faisaient la navette.

Rue Balzac, il fut reçu par Hérédia, surpris de le trouver assez différent de l'idée qu'on pouvait s'en faire du dehors (1) : « un peu court et replet », barbe carrée et cheveux en brosse, plutôt artisan en somme qu'artiste, attachant plus de prix à la perfection du métier qu'à toute songerie métaphysique, au reste chaleureux et accueillant, et aimant tant la littérature que, « même ce qu'il ne comprenait pas par l'esprit » (ce qui advenait, car il « restait on ne peut plus embarrassé dans le domaine de la spéculation »), « il y parvenait par la lettre ». Timidement, protégé par la fumée des cigares, le jeune écrivain d'*André Walter* a contemplé de loin Mme de Hérédia et les trois glorieuses filles.

Mais il a été aussi et surtout des mardis de la rue de Rome (2), il a vu le Poète — non, le Mage! — dans le petit salon salle à manger, adossé au poêle de faïence, la pipe de bruyère à la bouche, le pot de grès à portée de la main. Il l'a entendu, de sa voix « douce, musicale, inoubliable », poursuivre ces entretiens mêlés d'esthétique et de philosophie qu'un goût décidé du précis préservait de l'abstraction, mais où tout à coup, derrière les apparences transfigurées, apparaissaient les Essences primordiales, les Mères goethéennes.

« Chose étrange : *Il pensait avant de parler.*

» Et pour la première fois, près de lui, on sentait, on touchait la réalité de la pensée : ce que nous cherchions,

(1) *Si le grain*, O.C., X, p. 317 et sq.
(2) *Id.*, p. 319 et sq. Sur Mallarmé, voir aussi *Prétextes*, p. 251 et sq.

ce que nous voulions, ce que nous adorions dans la vie, existait : un homme ici avait tout sacrifié à cela (1).»

Autour de lui, Henri de Régnier, tout en longueur et en langueur, Viélé-Griffin, musclé et coloré, impétueux et primesautier, Stuart-Merrill, Ferdinand Hérold, débonnaire et barbu, et Paul Valéry, et Wizewa, et Mikhael, et Maurice, et Mauclair, et Maeterlinck, et Verhaeren, et Claudel, et Fargue... Quelques célébrités temporaires. Mais aussi un nombre impressionnant de gloires authentiques.

Rue Balzac, ce n'était encore qu'un salon. Rue de Rome se dressait un temple. Dans ce temple, Gide entrait avec le sentiment du sacré.

Faut-il aller plus loin? Que doit exactement Gide au symbolisme? Dans quelle mesure a-t-il été un symboliste fidèle ou infidèle (2)?

Nous serions tenté de demander la réponse à ces quelques lignes adressées par Gide en 1905 à un enquêteur :

« Un esprit n'a besoin de la tutelle d'une école que tant qu'il est encore en formation. Quand il est formé, il

(1) *Si le grain*, O.C., X, p. 258. *L'Ermitage*, octobre 1938.

(2) Pour répondre d'une manière plus précise à la question, il y aurait à définir en quel sens le symbolisme fut ou ne fut pas une école et à distinguer les courants qui s'y sont mêlés, les étapes qu'il parcourut au cours de son évolution.

Mallarmé abhorrait le mot école, c'est notoire : on peut se demander s'il ne ressentait pas trop douloureusement les impossibilités de son idéal pour songer à entraîner des disciples dans une voie aussi difficile. C'est seulement avec Ghil et Moréas que le symbolisme prit enseigne. Mais leur rôle resta secondaire et à cette époque la décadence était déjà commencée.

Les grandes influences symbolistes furent celles de Baudelaire, de Mallarmé, de Rimbaud et de Verlaine. Elles ne se sont pas exercées au même degré sur Gide et aucune n'a été aussi déterminante à son égard qu'a pu l'être l'influence de Mallarmé pour Valéry, celle de Rimbaud pour Claudel, celle de Verlaine pour Jammes.

Quand Gide le rencontre, le symbolisme a dépassé le stade des précurseurs, mais reste encore fluide, en devenir. C'est un « mouvement » dont chacun reçoit une impulsion, mais à lui particulière.

Quant à l'importance historique de ce mouvement, l'avis de Gide est celui qui a été exprimé bien des fois dans et à propos de la *Nouvelle Revue française* : « Fusion officielle et volontaire de la tradition symboliste avec la tradition classique française » (Fernandez; formules analogues de Ghéon, Rivière, Thibaudet, etc.). Nous verrons plus loin (p. 140) qu'en 1909 un article malencontreux de Bocquet « Contre Mallarmé », dans le premier numéro de la *N.R.F.*, provoquera, avec le courroux de Gide, le resserrement de la première équipe.

semble aux yeux d'autrui se dégager d'elle; mais c'est de l'ingratitude de sa part s'il la renie (1). »

Gide, que nous sachions, n'a jamais renié le symbolisme.

Qu'il en soit assez vite sorti, c'est ce qui n'est guère contestable, et pour des raisons qui n'ont rien de mystérieux. Epris de naturel, il sera vite sensible à ce que cette esthétique et cette philosophie présentaient d'artificiel (au sens étymologique et, si l'on veut, nullement péjoratif du mot). Epris de réalité, il découvrira que les choses ont plus de consistance que les sons, et les êtres sensibles que les essences intelligibles. Jamais il ne put croire que « tout, au monde, existe pour aboutir à un livre »; il se montrera aussi soucieux de s'engager dans la vie que la plupart de ses compagnons, à commencer par le Maître, semblaient être de s'en dégager (2).

Aussi bien, à l'éclatante exception du *Narcisse*, celles de ses œuvres qui ont été le plus manifestement écrites sous l'influence symboliste, *Le Voyage d'Urien* et *Paludes*, en pourraient-elles moins passer pour un pastiche que pour une parodie (3).

(1) Georges Le Cardonnel et Charles Vellay, *La Littérature contemporaine*, Mercure de France, 1905. Réponse d'André Gide, p. 86.

(2) « Voyez-vous, la grande faiblesse de l'école symboliste, c'est de n'avoir apporté qu'une esthétique; toutes les grandes écoles ont apporté, avec un nouveau style, une nouvelle éthique, un nouveau cahier des charges, de nouvelles tables, une nouvelle façon de voir, de comprendre l'amour, et de se comporter dans la vie. Le symboliste, lui, c'est bien simple : il ne se comportait pas du tout dans la vie; il ne cherchait pas à la comprendre, il la niait; il lui tournait le dos. C'était absurde, trouvez pas? C'étaient des gens sans appétit et même sans gourmandise. Pas comme les autres... Hein? » (*Les Faux-Monnayeurs*, O.C., XIII, p. 206.) Le propos est de Robert de Passavant. Mais Gide le reprend à son compte dans le *Journal des Faux-Monnayeurs*, O.C., XIII, p. 37-38 : « A la seule exception de Viélé-Griffin peut-être (et c'est là ce qui donne à ses vers une toute spéciale saveur), tous furent des pessimistes, des renonçants, des résignés,

las du triste hôpital

qu'était pour eux notre patrie (j'entends : la terre) « monotone et immémoritée » comme disait Laforgue. La poésie devint pour eux un refuge; la seule échappatoire aux hideuses réalités; on s'y précipitait avec une ferveur désespérée. » Le symbolisme est certainement visé aussi dans tel passage de *L'Immoraliste* (O.C., IV, p. 94), parlant de romanciers et de poètes dont « la plupart ne vivaient point, se contentaient de paraître vivre et, pour un peu, eussent considéré la vie comme un fâcheux empêchement d'écrire ».

(3) Parodie, d'ailleurs, moins de la doctrine que de ses applications concrètes; non du maître, mais de ses disciples essoufflés.

Qu'il s'y soit formé, qu'il en ait beaucoup gardé, ce n'est pas davantage douteux. C'est dans les revues symbolistes — *Le Centaure*, *La Conque*, *Les Entretiens politiques et littéraires*, *La Revue blanche*, *L'Ermitage* — et aux applaudissements et encouragements des symbolistes d'alors qu'il fait ses premières armes. Sens du mystérieux et de l'ineffable, horreur du reportage littéral, recherche d'une phonétique expressive, préoccupations métaphysiques et mystiques : tous les traits par lesquels l'historien des lettres a coutume de définir le symbolisme (1) s'appliquent parfaitement, non seulement au Gide des débuts, mais au Gide de toujours. Nous n'avons pas besoin pour l'établir, de nous livrer au jeu un peu pédant des citations ou au jeu plus subtil des assonances. Il nous suffira de nous référer à ce *Traité du Narcisse*, « admirable opuscule aujourd'hui trop peu lu », pour lequel nous partageons l'admiration de M. A. M. Schmidt (2) et où, transposant, à la manière mallarméenne, une fable connue, Gide « prend prétexte de cette transposition pour doter le Symbolisme de ce qui lui manquait encore : un traité d'esthétique écrit avec sobriété ».

*
* *

(1) Entre autres le plus récent : A.-M. Schmidt, *La Littérature symboliste*, Presses Universitaires, 1942. On pourrait d'ailleurs allonger la liste : exigence de désintéressement, tendance à l'ésotérisme et besoin de retraite intérieure, souci musical substitué au souci oratoire, raffinement de l'analyse et de l'expression, défense du vers libre et emploi du poème en prose, découverte des littératures étrangères, etc.

(2) *Op. cit.*, p. 92. Le *Traité du Narcisse* est de 1891. Il parut d'abord dans les *Entretiens politiques et littéraires*. Puis, presque aussitôt après, à la librairie de l'Art indépendant. Mondor, dans la *Vie de Mallarmé*, édition en un volume, p. 650, reconnaît que le *Traité* porte la « marque de l'atmosphère mallarméenne » et « le reflet de cet enseignement prestigieux ».

Une impression personnelle peut être à l'origine du choix du symbole : « Depuis que j'avais posé pour Albert (Démarest), je m'occupais beaucoup de mon personnage; le souci d'être précisément ce que je sentais que j'étais, ce que je voulais être : un artiste, allait jusqu'à m'empêcher d'être, et faisait de moi ce qu'on appelle : un poseur. Dans le miroir d'un petit bureau-secrétaire... je contemplais mes traits, inlassablement, les étudiais, les éduquais comme un acteur, et cherchais sur mes lèvres, dans mes regards, l'expression de toutes les passions que je souhaitais d'éprouver... Comme Narcisse, je me penchais sur mon image. » (*Si le grain ne meurt*, O.C., X, p. 288.)

Au Paradis, « Jardin des Idées », dans un éternel présent, chacune une seule fois, mais chacune parfaite, les formes s'épanouissaient. Pourquoi l'homme y fut-il introduit? Pour que, pour lui et par lui, les formes apparaissent.

« Immobile et central parmi toute cette féerie, il la regarde qui se déroule.

» Mais, spectateur obligé, toujours, d'un spectacle où il n'a d'autre rôle que celui de regarder toujours, il se lasse. Tout se joue pour lui, il le sait, mais lui-même... mais lui-même, il ne se voit pas. Que lui fait désormais le reste? Ah! se voir!... Que sait-il de sa puissance, tant qu'elle reste inaffirmée?

» Un geste! Un tout petit geste pour savoir.» Hélas! le temps est né, et le sexe, et le désir, et toute une race que va tourmenter indéfiniment le souvenir du Paradis, et un monde qui s'efforcera sans cesse vers la perfection primitive.

Le paradis est perdu. Et pourtant, il est toujours là, sous les apparences imparfaites qui « balbutient les vérités qu'elles recèlent ». Le rôle du poète est de le retrouver, de le contempler, de le faire contempler. Tout peut refleurir encore en sa pureté supérieure. Mais à une condition. A la condition que nous ne détournions pas vers notre image, tel Narcisse, le regard et la tendresse qui doivent aller, libres et désintéressés, vers le monde et son au-delà intérieur.

« Nous vivons pour manifester (1) », c'est le principe

(1) « Nous devons tous représenter », dit *Si le grain ne meurt*, O.C., X, p. 332, qui raconte par ailleurs plaisamment comment, tout jeune homme, André Gide avait été amené à prononcer pour la première fois ce mot chez le comte Robert de Bonnières. Le commentaire de *Si le grain ne meurt*, sans le contredire, est assez différent de celui du *Narcisse;* il ne se situe plus dans la même perspective platonicienne et souligne le caractère à la fois immanent et strictement individuel de la « forme », et par suite de la vocation personnelle. « Il commençait à m'apparaître que le devoir n'était peut-être pas pour chacun le même, et que Dieu pouvait bien avoir lui-même en horreur cette uniformité contre quoi protestait la nature, mais à quoi tendait, me semblait-il, l'idéal chrétien, en prétendant mater la nature. Je n'admettais plus que morales particulières et présentant parfois des impératifs opposés. Je me persuadais que chaque être, ou tout au moins : que chaque élu avait à jouer un rôle sur la terre, le sien précisément, et qui ne ressemblait à nul autre.» Il y a eu « déspiritualisation », comme disait Charles Du Bos.

de toute morale et de toute esthétique, précise une « note écrite en 1890 en même temps que le traité », dont nous retrouvons en effet l'essentiel, à la même date, dans un fragment conservé du *Journal* (1). Mais nous ne manifestons utilement et même effectivement que si nous savons nous oublier devant la Vérité pour laquelle nous avons reçu vocation. « Tout représentant de l'Idée tend à se préférer à l'Idée qu'il manifeste. Se préférer, voilà la faute », le péché. Faire « le sacrifice de soi-même » à l'Idée, s'y dévouer, « jusqu'à la damnation » inclusivement, au lieu d'entretenir en soi « la préoccupation toujours égoïste du salut (2) », voilà au contraire l'héroïsme et la grandeur.

« Nous vivons pour manifester » : formule à retenir pour le jour où il s'agira de caractériser l'amoralisme gidien; dès maintenant elle nous en fait toucher du doigt à la fois la réalité et les limites.

Amoralisme réel, car il y a en principe indifférence au contenu de la pensée et de l'acte. « La question morale pour l'artiste n'est pas que l'Idée qu'il manifeste soit plus ou moins morale et utile au grand nombre; la question est qu'il la manifeste bien. Car tout doit être manifesté, même les plus funestes choses : « Malheur à celui par qui le scandale arrive », mais il faut que le scandale arrive (3). »

Amoralisme relatif, s'il est vrai que la morale commence au point précis où intervient pour l'homme le sentiment d'une valeur. D'une valeur qui compte pour lui, fût-ce malgré lui. D'une valeur qui l'a choisi plus qu'il ne l'a choisie. Peu importe qu'elle lui apparaisse encore comme

(1) P. 18.

(2) Ces derniers mots sont du *Journal*, p. 18, à la date toujours de 1890; ainsi le « quiétisme » de Gide se dessinait dès ce moment.

(3) Deux questions inévitables et très simples à ce sujet : 1° Pourquoi n'y aurait-il pas une hiérarchie des formes, commandée par la nature de l'être ou l'appel de la valeur? En quoi la grandeur et même la liberté profonde de l'homme en seraient-elles atteintes? 2° Y a-t-il vraiment des formes « funestes »? Lorsque nos « manifestations » de pensée et d'action se révèlent funestes, n'est-ce point signe que nous ne manifestons encore que nous-mêmes, dans notre attachement au moi et notre asservissement au sensible? Signe que « nous nous préférons »?

un autre aspect, un autre nom de lui-même : il suffit qu'elle lui interdise la totale irresponsabilité de l'instinct.

Manifester, ce n'est point la même chose que *se* manifester, et c'en est même exactement le contraire, s'il faut prendre au sérieux l'enseignement du *Narcisse*.

* * *

1893, *Le Voyage d'Urien* et *La Tentative amoureuse*; 1895, *Paludes* (1) : à vrai dire, aucun de ces petits ouvrages ne paraît répondre exactement au programme poétique que nous venons de dire.

Le Voyage d'Urien, « Voyage du Rien », propose d'écrire André Schwob (2), dans une atmosphère mêlée de lyrisme et de bouffonnerie, c'est le récit d'aventures imaginaires en « pays miragineux », dont aucun profit ne vient aux voyageurs que le sentiment de leur impuissance. Après « l'amère nuit de pensée, d'étude et de théologique extase », le héros a quitté les livres qui l'ennuyaient, et est parti avec l'espoir de reposer « sa tête lasse de penser Dieu ». Il a vu les îles flottantes aux insectes énormes et aux parfums étouffants, les sirènes tapies dans les algues, les villes mortes abandonnées à quelques derviches hurleurs, les rivages aux fruits écarlates et aux femmes dévorantes, les côtes de corail et les glaciers translucides. Il a éveillé le désir d'Haïatalnefus dans les fastueux jardins aux terrasses étagées qui descendent vers la mer. Mais au terme de tout cela, il y a la peste qui lui ravit ses compagnons, l'ennui affreux de la mer des Sargasses, l'épouvante et le scorbut, et l'énorme muraille gelée derrière laquelle rien ne mérite l'effort... « Vous finirez votre voyage; mais cette fin n'est pas la vraie; rien ne finit qu'en Dieu, mon frère », avait dit la Béatrice inattendue de ce périple décevant, et elle avait écrit sur la neige ces deux versets de l'épître aux Hébreux (XI, 39-40) : « Ils n'ont pas encore obtenu

(1) Tous trois à la librairie de l'Art indépendant.
(2) *Le vrai Drame d'André Gide*, p. 146.

ce que Dieu leur avait promis — afin qu'ils ne parvinssent pas sans nous à la perfection.»

La Tentative amoureuse ou « Le Traité du vain désir », c'est, au sens littéral, l'avortement d'un amour contrarié à la fois par la puissance dissolvante de la réflexion, l'incoercible besoin des « ailleurs » et l'impénétrabilité essentielle des âmes. Un moment Luc et Rachel se sont joints — unique point de tangence — et déjà leurs mains se lâchent. Pourquoi? La première inquiétude vint à Rachel quand « elle sentit que Luc commençait à penser ». A Rachel la contrée eût suffi; mais Luc savait que par-delà il y avait la mer, et il commençait à regarder de ce côté. « Pourquoi partir, demandait l'une; à quoi sert de se mettre en route. N'êtes-vous pas toute ma vie? » « Mais vous, Rachel, répondait l'autre, vous n'êtes pas toute la mienne. Il y a d'autres choses encore (1). » Chacun désormais continuera seul sa route. Y a-t-il un sens symbolique et analogique? Oui, peut-être : que le bonheur est par-delà le désir, vaine poussière que le vent dissipe. « Aucunes choses ne méritent de détourner notre route; embrassons-les toutes; mais notre but est plus loin qu'elles... Notre but unique, c'est Dieu (2). »

Dans *Paludes* se déchaîne l'élément comique, caricatural, saugrenu, qui s'annonçait dans le *Voyage d'Urien*. « Satire de quoi? » demande Gide dans la dédicace à Rouast, avertissant d'ailleurs le lecteur qu'avant d'expliquer aux autres le livre, il attendait que les autres le lui expliquent. Satire de quoi? Satire de la stagnation, car Tityre est entre tous ridicule en face de son jardin abandonné, dans un paysage inexistant; mais satire aussi du mouvement et de l'action, si l'on veut, car Hubert ne l'est pas moins avec ses occupations creuses et stériles. Satire de ceux qui demeurent sans savoir autre chose que recommencer les gestes de la veille, comme les fauves en cage ou les marées sur la plage : « Au moment de la mort, qu'auront-ils fait? Ils auront rempli leur place. Je crois

(1) O.C., I, p. 238.
(2) *Id.*, p. 242-243.

bien! ils l'ont prise aussi petite qu'eux (1)»; mais satire aussi de ceux qui voyagent pour voyager, qui partent pour partir, sans rien poser hors du temps, sans parvenir à s'enrichir réellement : « Comme nous retombons, ma chère! Tout est bien plus triste à présent (2).» Satire des mœurs littéraires, des prétentions et illusions « gendelettres », qui inspirent la scène la plus poussée du livre, la soirée chez Angèle; mais satire aussi, semble-t-il, de celui qui les juge sans avoir rien à leur opposer, et s'obstine à chercher un sens à ce qui ne veut pas en avoir. Partout l'ambiguité, et une ambiguïté voulue : « Si tu sors, oh! prends garde à toi. Quoi? Si tu restes, le mal est pire (3).» Partout le sarcasme, sans ménagement de rien ni de personne. Nous sommes un peu soulagés d'apprendre que l'œuvre a paru à l'auteur « ingrate à écrire (4)», car elle reste ingrate à lire, en dépit de la faveur pour nous inexplicable qu'elle garde auprès d'un certain public. Et nous aurions peut-être peine à nous y intéresser, si son âcreté même ne nous avertissait que nous sommes au plus aigu de la crise gidienne et que, bon ou mauvais, du nouveau ne tarderait pas à intervenir : ivre témoin sur une vie profondément fissurée.

*
* *

Nous avons cité le mot du *Voyage d'Urien* : « Rien ne finit qu'en Dieu, mon frère.» Et celui de *La Tentative amoureuse* : « Notre but unique, c'est Dieu.» Dans *Paludes* même il y a un analogue : « Seigneur! Seigneur! Nous sommes terriblement enfermés (5). » Il serait pourtant candide de conclure à une inquiétude spécifiquement religieuse de Gide à cette époque. Le moment en est passé, et n'est pas près de revenir.

Qui démêlera pour quelle part de tels mots sont ici des prières avortées, et pour quelle part des sarcasmes

(1) O.C., I, p. 382.
(2) *Id.*, p. 444.
(3) *Id.*, p. 447.
(4) *Journal*, p. 50.
(5) O.C., I, p. 451.

trop explicites? Dans *Le Voyage d'Urien*, notamment, le propos est évident de railler certain exotisme facile nourrissant notre besoin d'évasion, sur place, de paysages imaginaires et d'exploits illusoires. N'est-il pas aussi de railler certaine métaphysique facile, flirtant sans conviction avec le divin, qui, de fait, s'y trouvait souvent unie dans la littérature du temps? D'un côté comme de l'autre, le besoin de l'ailleurs, sous une forme trop complaisante et paresseuse.

Incertain, troublé, anxieux, certes, Gide l'est à cette époque. Nous sommes au plus sombre de cette « selve obscure » où il regrettera d'avoir égaré trop longtemps ses « aspirations incertaines » et « la quête de (sa) ferveur (1) ». Il a dit adieu à tout ce qui avait enclos sa jeunesse : dogmes, traditions de famille et de milieu, scrupules moraux, peurs paniques devant l'inconnu. L'aventure mystique a été tentée, mais dans des conditions rebutantes. Par ailleurs, la rigueur positive de l'esprit de Gide, son sens charnel de la terre répugnent à l'échappatoire romantique ou post-romantique de la chimère, dans le « bourrage » du crâne et du cœur. Alors il est tout indécision et attente. « Obscures opérations de l'être, travail latent, genèses d'inconnu, parturitions laborieuses; somnolences, attentes; comme les chrysalides et les nymphes, je dormais; je laissais se former en moi le nouvel être que je serais, qui ne me ressemblait déjà plus (2). »

Attente encore languide et nostalgique dans *Le Voyage d'Urien*, où nulle solution ne s'annonce, qu'aucune expérience de vie ne soutient.

Attente irritée, impatiente et comme rageuse dans *Paludes*, parce que, là, Gide commence à savoir à qui s'en prendre et où aller. Il revient d'Afrique, terre de plein-air et de liberté, et il retrouve avec écœurement « cette atmosphère étouffée des salons et des cénacles, où l'agitation de chacun remuait un parfum de mort (3) ».

(1) *Si le grain*, O.C., X, p. 340.
(2) O.C., II, p. 70.
(3) *Si le grain*, O.C., X, p. 386.

Est-il possible que beaucoup se contentent de soins aussi misérables? Serais-je condamné à m'en contenter? Vais-je être réduit à cela? Il s'esclaffe d'un tel « état d'estrangement ». Mais se moquer, voire se venger ne lui suffit plus. Des spectacles, des découvertes, des plaisirs qu'il a connus, quelque chose s'est formé en lui qui ne va pas seulement se diffuser en confidences obscures, mais éclate comme « un secret de ressuscité ». Ce sont *Les Nourritures terrestres* (1).

« Tu chercherais encore longtemps, me dit Ménalque, le bonheur impossible des âmes (2). » Peut-être les corps ont-ils une plus proche et plus simple solution?

(1) Première édition au Mercure de France, en 1897.
(2) O.C., II, p. 69.

VII

SECRET DE RESSUSCITÉ

Dans ce « livre de jeunesse », dans ce « manuel d'évasion et de délivrance », Gide refuse de se laisser enfermer — non plus, nous le verrons, qu'en aucun autre de ses ouvrages — et on l'admet aisément.

La forme n'atteint pas encore à cette pureté classique, à cette discrétion de ton et économie de moyens qui caractérisent la période de maîtrise inaugurée par *L'Immoraliste* et couronnée par *Les Faux-Monnayeurs*. Maints détails y sentent la recherche, le procédé, voire la prétention. L'artisterie symboliste, la phobie du déjà écrit entraînent des artifices de construction, de syntaxe, d'expression, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils ne donnent pas une impression de nécessité. Les petits tableaux achevés, les raccourcis lumineux ne manquent pas. Mais le développement tourne parfois à l'énumération fastidieuse et finalement décevante : « Il y a des livres que... Il y a des livres qui... Il y en a que... Il y en a où... » Ou encore : « Nathanaël, que te dirais-je des couches?... Je te parlerai des fenêtres... Je te parlerai des villes... » Litanies de l'ironie et de la volupté qui rivaliseraient en vain avec celles de la prière.

Pour le fond, on fausserait la signification du livre en y cherchant une expression complète de la pensée de Gide, même à cette époque. Cet hymne à la « disponibilité », remarque-t-il lui-même, il l'écrivait au moment de fixer sa vie par le mariage. « Et j'étais, en l'écrivant, il va sans dire, parfaitement sincère, précise-t-il dans la préface de l'édition de 1927; mais sincère également

dans le désaveu de mon cœur (1).» Au reste, la disponibilité, ne la démentirait-on pas dès qu'on prétendrait s'y fixer sans se détacher d'elle de quelque manière? La même préface insiste sur l'aspiration au « dépassement », sur l'espèce d'ascétisme qui se mêlent à cette apologie du désir et de l'instinct. Enfin, elle nous avertit que le livre est d'un convalescent à peine sorti de maladie; malade dans sa chair qui a perçu et affronté la menace de la mort; malade dans son esprit qui a cherché en vain l'équilibre à travers des alternatives d'exaltation mystique, de frénésie sensuelle et d'orgie livresque, et qui a désespéré de le trouver jamais. Sur cette vie qu'il a failli perdre, il se jette avec une avidité qui ne lui permet guère de distinguer les vrais rapports des choses, avec une impatience dont il serait puéril de codifier les délirantes formules.

Mais on s'explique aussi l'intérêt tout particulier que le public n'a cessé de porter à ce petit livre. Même ceux qui ne sont soucieux que de comprendre : jusque-là Gide se cherchait; à partir de ce moment, il se compliquera; nous sommes au point où les lignes essentielles se dégagent dans leur pureté native. A plus forte raison, ceux qui vont à lui en quête d'un message, d'une leçon de vie. Roger Martin du Gard a dit, dans *Les Thibault*, la réaction la plus commune des jeunes lecteurs (2). J'en sais d'autres, nés et restés chrétiens, pour qui la lecture des *Nourritures*, en un sens tout différent, a été également décisive. Elle achevait de leur faire vomir les conformismes paresseux, les calculs avares, les résignations lâches qu'on leur enseignait sous le nom de sagesse en face de la grande aventure de la vie.« Du moins, celui-ci est par–delà, affranchi.» Mais il advenait qu'il leur parût dérisoire de prendre un tel élan pour retomber tout de suite aux terres trop connues des plaisirs courts et des banales cueillettes.

(1) *Op. cit.*, O.C., II, p. 228.

(2) *Les Thibault*, 3e partie, I, p. 39 et sq. « Cette nuit-là, en quelques heures, se trouva renversée l'échelle des valeurs que, depuis son enfance, il croyait immuable. Le jour qui suivit fut comme un lendemain de baptême. A mesure qu'il répudiait tout ce qu'il avait tenu pour indubitable, un merveilleux apaisement naissait entre les forces qui, jusqu'alors, l'avaient écartelé », etc.

Une faim, une soif naissaient en eux dont ils n'avaient plus crainte, mais trop fortes pour se contenter d'épices et de sucreries, et qui demandaient une vraie, une substantielle, une divine nourriture. André Gide a beau inviter Nathanaël à jeter le livre, à s'émanciper de tout maître pour ne relever plus que de sa vérité propre. Une impulsion, une leçon ont été données dont il arrive que procède encore le mouvement qui les dépasse, jusqu'en ses fructifications les plus inattendues.

Quelle leçon?

*
* *

Ceci d'abord que la vie est la valeur essentielle, à vrai dire unique, de laquelle procèdent toutes les autres, la valeur irremplaçable qu'il faut défendre contre toutes les mutilations, dont il faut toujours pousser plus hardiment l'emploi. « Il n'y a pas d'autre sagesse que la vie (1). »

L'affirmation peut paraître superflue. Elle ne l'est point autant qu'il le semble. Combien de gens qui ne font encore que semblant de vivre en ce monde, emplissant leur temps de gestes et de possessions auxquels ils n'attachent au fond nul prix; faux mystiques ou authentiques nihilistes! Mais elle ne saurait constituer qu'un point de départ.

La vie, bien sûr, mais quelle vie? Celle des organes, ou celle des sens, ou de la pensée, ou du cœur, ou de la grâce? — Et pour quoi en faire? Pour la subir comme une nécessité ou la transmuer en liberté? Pour la garder en avare ou la gaspiller en prodigue? Pour en jouir égoïstement ou la donner généreusement? — Et pour aller finalement où? A rien d'autre qu'à cette terre même, ou au pays plus lointain d'une plus haute élection? Sous une loi de rigoureuse immanence ou une exigence de dépassement radical? Toutes ces tendances, également incluses en notre vie de grandeur et de misère, ni ne s'accordent spontanément, ni ne se réalisent de concert.

Première remarque qui commencera à situer la pensée de Gide à cet égard : la conception gidienne de la vie est

(1) *Op. cit.*, O.C., II, p. 88.

foncièrement, irrésistiblement et comme naïvement optimiste. Par où il se distingue fort de deux philosophes qu'il devait l'un et l'autre longuement fréquenter : Schopenhauer et Nietzsche. Schopenhauer : un « Non » dit à la vie mauvaise, vouloir absurde, soif inapaisable, lutte sans issue avec la certitude d'être vaincu. Nietzsche : un « Oui » dit à la vie cruelle mais exaltante, mais un oui tendu, volontaire, un oui sans cesse démenti et réaffirmé, victoire à remporter chaque jour sur l'affre de la maladie, sur la pensée décourageante du retour éternel, sur l'avilissement général de l'homme et de l'histoire; joie contractée et héroïque née de la misère et toute chargée d'elle. Pour dire oui à la vie, pour écrire et sentir qu' « il vaut la peine de vivre sur la terre (1) », Gide n'a pas besoin de prendre ces détours. Il n'a qu'à suivre la pente d'une constitution vigoureuse, d'une sensibilité frémissante, d'une intelligence avide, bref, d'une nature de toutes parts offerte au plaisir, à tous les plaisirs, et qui craint seulement de n'en épuiser pas les possibilités.

Le plaisir... Tous les plaisirs... Le plaisir pur, allégé du souvenir, de l'anxiété et du jugement... Le plaisir entretenu par le renouveau incessant du désir... Ce sont les notes dominantes de ce chant éperdu. Deuxième notation : la conception gidienne de la vie est, au moins à ce moment, strictement sensualiste.

Gide dénonçait dès lors, entre la sensation et la pensée, un conflit qu'il devait souvent tendre à résoudre en faveur de la première. « Une doctrine... parfois je ne l'ai plus pu considérer que comme l'abri de ma sensualité... C'est un grand souci que de penser (2). » Un « rendez-vous de sensations (3) » : malgré les protestations et reprises intermittentes, voilà la conception qu'il se fait de la personne. « Un fruit plein de saveur sur des lèvres pleines de désir (4) » : voilà l'image qui lui plaît de la vie.

(1) *Ainsi parlait Zarathoustra*, IV, Le Chant d'ivresse, Trad. Albert, p. 449.
(2) *Op. cit.*, O.C., II, p. 88.
(3) *Id.*, p. 182.
(4) *Id.*, p. 213.

Satisfactions de l'âme? Joies de la recherche, de la découverte ou du don? Oui, si telle est votre inclination. Mais d'abord le plaisir des sens.

Et certes, aussi moi je vous aime
Mortels tressaillements de mon âme,
Joies du cœur, joies de l'esprit;
Mais c'est vous, plaisirs que je chante.
Joies de la chair, tendres comme l'herbe,
Charmantes comme les fleurs des haies (1).

Joie de l'œil qui contemple, mais plus encore de la main qui saisit et qui étreint, et plus encore des lèvres, de la bouche qui pénètrent et savourent. Joie des villes et joie des jardins, joie des demeures et joie des routes, joie des jours et joie des nuits, joie des couches reposantes et joie des portes ouvertes, joie de tout ce qui en nous éveille, entretient ou comble un désir.

Et que nulle préférence préconçue, nulle affirmation absolue de valeur, nul choix exclusif ne vienne limiter cette quête passionnée! La conception gidienne de la vie est, si l'on peut dire, totalitaire; elle prétend ne rien exclure de sa prise.

« Formes diverses de la vie; toutes vous me parûtes belles... J'espère bien avoir connu toutes les passions et tous les vices; au moins les ai-je favorisés (2)... Agir sans *juger* si l'action est bonne ou mauvaise. Aimer sans s'inquiéter si c'est le bien ou le mal (3)... Nathanaël, je ne crois plus au péché (4). »

Quant à Dieu, comment le concevoir, sinon comme la totalité même de ce qui est objet de jouissance? « Ne souhaite pas, Nathanaël, trouver Dieu ailleurs que partout (5)... Où que tu ailles, tu ne peux rencontrer que Dieu. Dieu, disait Ménalque, c'est ce qui est devant

(1) *Op. cit.*, O.C., II, p. 126-127.
(2) *Id.*, p. 67-68.
(3) *Id.*, p. 64.
(4) *Id.*, p. 89.
(5) *Id.*, p. 61.

nous (1)... Toutes formes de Dieu sont chérissables, et tout est la forme de Dieu (2).»

L'option : nécessité intolérable. La possession : renoncement meurtrier : « Choisir m'apparaissait, non pas tant élire, que repousser ce que je n'élisais pas... Choisir, c'était renoncer pour toujours, pour jamais, à tout le reste et la quantité nombreuse de ce *reste* demeurait préférable à n'importe quelle unité. De là me vient d'ailleurs un peu de cette aversion pour n'importe quelle *possession* sur la terre; la peur de n'aussitôt posséder que cela... Je traversai des villes et ne voulus m'arrêter nulle part. Heureux, pensais-je, qui ne s'attache à rien sur la terre et promène une éternelle ferveur à travers les constantes mobilités. Je haïssais les foyers, les familles, tous lieux où l'homme pense trouver un repos; et les affections continues, et les fidélités amoureuses, et les attachements aux idées — tout ce qui compromet la justice (3); je disais que chaque nouveauté doit nous trouver toujours tout entiers disponibles (4).»

Disponible, « nomade» et jamais fixé; « ductile», « liquide» et jamais solidifié; toujours prêt à l'accueil et jamais prévenu contre la nouveauté; en « perpétuelle attente, délicieuse, de n'importe quel avenir (5)...» Voilà lancé le mot qui devait connaître une telle fortune et prolonger si loin son écho. Pour répondre au dessein qu'il formule, ce n'est pas assez d'écarter la préoccupation plus ou moins extrinsèque d'un idéal, d'un impératif ou d'un absolu. C'est du dedans, de l'intimité même de l'être que peut venir l'obstacle — et d'abord de la mémoire, de cette histoire dont le passé charge le présent et alourdit l'avenir. « Nathanaël, ne cherche pas, dans l'avenir, à retrouver jamais le passé. Saisis de chaque instant la nouveauté irresemblable et ne prépare pas tes joies (6).»

(1) *Op. cit.*, O.C., II, p. 63.
(2) *Id.*, p. 122.
(3) Car « toute préférence me semblait injustice; voulant rester à tous je ne me donnais pas à quelqu'un». *Id.*, p. 119.
(4) *Id.*, p. 111-114.
(5) *Id.*, p. 114.
(6) *Id.*, p. 84.

« Prends l'habitude de séparer chaque instant de (ta) vie, pour une totalité de joie, isolée (1). » Sois « l'auberge ouverte au carrefour (2) » où entre tout ce qui veut entrer. « Nous ne sommes rien que... dans l'instantané de la vie (3) », dans un « toujours neuf instant ».

La conception gidienne de la vie est une philosophie de l'instantané et de l'immédiat, étrangère à l'idée d'éternité supra-temporelle comme à l'expérience de la durée organique.

*
* *

Sensualisme raffiné, qui n'apparaît certes pas pour la première fois dans l'histoire, et où l'on peut ne percevoir de neuf, au premier abord, qu'un accent d'allégresse juvénile inconnu à ce sensualisme de vieilles gens, trop chargé d'expérience, qu'était l'épicurisme classique.

Combien raffiné, en effet! Mais par là d'autant plus fragile, d'autant plus exposé à la fêlure intérieure, avant même le choc de l'événement.

Ce n'est pas dans l'objet et ses pouvoirs que ce sensualisme met sa confiance, mais dans le sujet et ses convoitises. Des sources? « Mais plutôt les sources seront où les feront couler nos désirs; car le pays n'existe qu'à mesure que le forme notre approche, et le paysage à l'entour, peu à peu, devant notre marche se dispose (4). » L'important ce n'est pas de posséder : la possession enclôt. Ce n'est pas non plus de se satisfaire : la satisfaction épuise. Ce n'est même pas de chercher; du moins comme s'il y avait cette chose précise à trouver, à cet endroit précis. « J'ai compris maintenant que toutes les gouttes de cette grande source divine s'équivalent; que le monde suffit à notre ivresse et nous révèle la plénitude et la totalité de Dieu (5). » L'important, c'est de se maintenir en état d'attente insatisfaite et par là même suffisamment comblée, pour

(1) *Op. cit.*, O.C., II, p. 91.
(2) *Id.*, p. 45.
(3) *Id.*, p. 121.
(4) *Id.*, p. 62.
(5) *Id.*, p. 43.

ne jamais laisser le désir céder à la lassitude, ni la ferveur retomber en mélancolie. « Il y a profit aux désirs, et profit au rassasiement des désirs — parce qu'ils en sont augmentés (1). »

Où sont, Nathanaël, dans nos voyages
De nouveaux fruits pour nous donner d'autres désirs (2).

Faim, soif, fièvre, ardeur, brûlure même, ces mots reviennent sans cesse dans les *Nourritures*, non pour signaler le péril qu'il faudrait éviter, l'illusion qu'il faudrait démasquer, mais pour annoncer le vrai bien, la solide réalité. « Désir! Désir!... Est-ce que tu ne te lasseras pas (3) ?» Non, par bonheur, il ne se lassera pas; il a en lui de quoi renaître toujours; il traversera ce monde et d'autres mondes encore. Il y a une manière fâcheuse d'exciter le désir, qui est de lui opposer une « trop longue résistance; car l'âme en est très dérangée » et « il faut à tout prix obtenir la délivrance de son âme (4) ». Mais il y a une manière heureuse d'exciter le désir, qui est de lui céder intelligemment, et grâce à Dieu cette victoire n'est pas la mort du désir, qui serait aussi la mort de l'âme, ou ce repos qui y glisse et s'en distingue à peine.

Un critique a pu écrire que l'hédonisme ainsi conçu menait « au plus parfait idéalisme (5) » (sens philosophique bien entendu). Le monde est ma représentation, dit l'idéalisme métaphysique; les choses n'existent qu'en tant qu'elles sont pensées; l'idée est plus vraie que la réalité, est la vraie réalité. Le bien est la projection de mon plaisir, dit l'idéalisme sensualiste d'un Gide; les choses ne valent qu'en tant qu'elles sont désirées; l'attente est meilleure que la possession, est la vraie possession. A la source de la valeur comme de l'être, qu'y a-t-il?

Le jaillissement de ma conscience.

On ne refuse pas de comprendre que, relisant son livre

(1) *Op. cit.*, O.C., II, p. 63.
(2) *Id.*, p. 129.
(3) *Id.*, p. 141.
(4) *Journal*, p. 53. Le texte est de 1894 et se réfère aux *Nourritures*.
(5) Léon Pierre-Quint, *André Gide et son œuvre*, p. 208.

en 1926, André Gide ait pu y voir, plus encore qu'« une glorification du désir et des instincts... une apologie du dénuement (1)». Dénuement parce que, à celui qui a su sauvegarder sa faculté de sentir et de jouir, il n'est plus besoin d'autre chose. A chaque instant, il porte en soi « la totalité de (son) bien... Non par l'addition de beaucoup de choses particulières, mais par (son) unique adoration (2)». Et le reste peut même lui devenir charge importune : « A cinquante ans, l'heure étant venue, je vendis tout (3).» Dénuement, bien plus, parce que c'est en se vidant de tout le reste que l'âme se remplit « d'amour, d'attente et d'espérance, qui sont nos seules vraies possessions (4)». De ce jour et pour toujours, le désert vide, mais vibrant et aveuglant, sera à Gide une image privilégiée de la félicité.

On reste surpris, par contre, de ne trouver en ces pages délirantes, je ne dirai pas aucune critique doctrinale de la vie, le lieu ni le genre n'y étaient, mais aucun sentiment de cette dialectique concrète de la vie qui précède et fonde toute critique de ce genre : impossibilité de s'arrêter à quelque étape que ce soit, et moins peut-être qu'à toute autre, à celle du plaisir; force mystérieuse qui nous débusque de nos positions successives, à commencer par celle de l'hédonisme, pour nous entraîner ailleurs et plus loin. Non par l'attirance d'un bien de surcroît et de luxe, dont il nous serait après tout possible de nous déprendre. Mais par la contrainte d'une logique intérieure à l'acte même le plus déraisonnable, toujours prête à le sanctionner ou à le redresser et qui, au moment où nous pensions nous être enfin trouvé, nous lance à la poursuite d'un plus profond et meilleur nous-même.

Et pourtant, comment se le dissimuler? A peine conçu, le voilà mis en question, l'idéal de plénitude qu'on se flattait d'atteindre; à peine entrevue, la voici compromise, la fausse sécurité de l'homme de désir. Si les réserves

(1) *Op. cit.*, O.C. II, p. 288.
(2) *Id.*, p. 73.
(3) *Id.*, p. 121.
(4) *Id.*, p. 147.

de plaisir ont pu lui paraître inépuisables dans le monde, c'est qu'elles ne sont pas proprement du monde, mais au monde constamment prêtées par l'avidité de l'âme. Qu'en adviendrait-il si l'âme même venait à défaillir? C'est sagesse à lui de mettre sa confiance, non dans ses avoirs, mais dans ce qui lui apparaît son être même. Encore faut-il que, cet être, il ne travaille pas en même temps à le détruire. Puisqu'il s'est interdit tout autre recours, c'est bien là son ultime recours; puisqu'il accepte de se déposséder du reste, c'est bien là sa dernière possession; et voici qu'il s'en prive, en volatilisant le sujet après l'objet!

Aucun sentiment visible dans les *Nourritures*, disions-nous, de cette troublante complexité. Mais une des noblesses de Gide, c'est de ne pouvoir rester longtemps complaisant à sa propre illusion. « Pouvez-vous croire vraiment, écrivait-il un jour au P. Poucel (1), que, de ce sensualisme que vous peignez comme l'aboutissement plus ou moins conscient et résolu de mon éthique, et dont vous peignez fort éloquemment et sagacement les dangers, ces dangers ne me soient apparus?... C'est précisément dans ce sentiment que, sitôt après, en antidote, j'ai écrit *Saül* (2)(dont sans doute on reconnaîtra plus tard l'importance), dont le sujet même est l'exposé de cette ruine de l'âme, de cette déchéance et évanouissement de la personnalité qu'entraîne la non-résistance aux blandices » C'est pour cela, ajoute-t-il, qu' « il n'est peut-être pas très équitable de présenter l'éthique des *Nourritures* comme la dominante de ma vie... S'il en était ainsi, je m'en serais tenu à ce livre et me serais depuis longtemps laissé supprimer, comme Saül par les démons ».

« André Gide, écrit de son côté Martin-Chauffier (3), n'était pas sans se rendre compte de la dissolution à laquelle risquait de mener la doctrine de « l'accueil » des *Nourritures*. On peut dire que *Saül* est né directement

(1) Lettre du 27 novembre 1927, in *Divers*, p. 162 et 170-171.
(2) Joué au Vieux-Colombier en 1922, édité en tirage restreint en 1923 mais écrit en 1896.
(3) O.C., II, Notice, p. XI.

des réflexions que l'auteur fit à ce sujet. « Rien de doux ne passe inaperçu de moi », devient peu à peu : « Tout ce qui est charmant, t'est hostile. »

L'homme qui n'a rien voulu réserver de lui-même, qui s'est abandonné à ses désirs et finit par être « supprimé » par eux; l'homme qui s'est gavé de plaisir et s'y défaït, s'y épuise; l'homme qui a déchaîné les puissances infernales et sombre dans la démence, le néant de l'âme : tel est, en effet, le sujet de *Saül*. « Avec quoi l'homme se consolera-t-il d'une déchéance? sinon avec ce qui l'a déchu (1). » Eh! bien, non, ce dernier espoir même défaille et meurt. Il n'y a plus rien. Il n'y a que le rien.

Saül, suite mais aussi parodie (2) des *Nourritures*... Décidément l'illusion eût été grossière de se croire au port. A peine touché terre, il fallait repartir.

(1) *Théâtre*, p. 144.
(2) Le mot est de Jacques Rivière, *Études*, p. 228.

VIII

UN PRINCIPE D'EXPLICATION

Dès 1897, en antidote des *Nourritures*, Gide écrivait *Saül*. Retenons bien l'indication. Elle va servir à éclairer ce qui suit.

Jusqu'ici, nous avons pu suivre notre homme pas à pas. Si tourmentée qu'elle fût, sa vie conservait une orientation,une logique apparentes, traversée de crises sans doute, mais les crises aussi ont leurs lois, non essentiellement différentes de celles de l'état normal. De cette courbe, chacune de ses œuvres (au moins des principales) épousait à sa manière le mouvement; elle y intervenait comme un acte. Enfin, sur tout cela, nous disposions de commentaires assez explicites pour éviter les grosses méprises.

Nous allons nous trouver en face d'une situation très différente.

Tous les témoignages (1) s'accordent à donner comme caractéristique de Gide, pendant la période qui va suivre, l'instabilité, le « divertissement », l'inquiétude. Il voyage beaucoup — en Afrique du Nord, en Allemagne, en Autriche, en Italie, en Turquie, en Asie Mineure — mais sans s'attarder nulle part, et il lui arrive d'écrire ses souvenirs de voyage sous le signe du « renoncement au voyage ». Dans ses demeures successives, il ne s'installe jamais complètement; à Auteuil, il se fait construire une villa qu'on nous dépeint vaste, compliquée, voire un peu prétentieuse, mais se désintéresse des travaux avant qu'ils soient terminés. Par la soudaineté et l'imprévu de ses déplacements, il est une surprise continuelle à ses amis

(1) Cf. notamment Pierre-Quint, *André Gide. Sa vie et son œuvre*, p. 37 et sq.

et à ses proches; déjà rentré quand ils le croyaient au loin; déjà reparti quand ils l'imaginaient frileusement au coin du feu; insaisissable le soir là où on l'avait rencontré le matin. En famille, à La Roque, à Cuverville, il paraît se détendre, fait jouer des enfants, raconte des histoires, organise des promenades, des parties de pêche, et puis, subitement, se dérobe, s'évade, disparaît. Littérateur et moraliste, poète et critique, et qui aurait aussi bien pu faire un musicien ou un botaniste, un linguiste ou un philosophe, il promène sur les êtres et les choses une curiosité jamais lasse, multiplie les observations et les explorations — et tout à coup se montre indifférent à ce qui le passionnait la veille. Puritain et libertin, dilettante et doctrinaire, sincère et artificieux, sensible et ironique, timide et provocant, prodige de souplesse et virtuose de la précision, il se livre à tous les possibles qu'il porte en lui, mais ne retient jamais l'un, dirait-on, que le temps d'échapper à l'autre.

Même diversité et complexité dans l'œuvre, telle qu'elle va se développer jusqu'en 1914. Les genres sont différents : roman ou du moins « récit » avec *L'Immoraliste*, *La Porte étroite* et *Isabelle;* théâtre avec *Le Roi Candaule* et *Saül;* notes de voyage avec *Feuilles de route* et *Amyntas;* essais, articles et conférences avec *De l'Influence en littérature*, *De l'Importance du public*, *Dostoïevsky d'après sa correspondance;* etc. Différents aussi les sujets et les décors, empruntés tantôt aux temps bibliques *(Bethsabé*, *Le Retour de l'Enfant prodigue)*, tantôt à l'antiquité grecque *(Philoctète*, *Candaule)*, tantôt à l'Orient légendaire *(El Hadj)*, tantôt au monde moderne *(Les Caves du Vatican)*. Différents encore les tours et les manières : didactique ou lyrique, attendri ou ironique, enthousiaste ou sarcastique, direct ou symbolique, etc. On échappe difficilement à l'impression d'une recherche sans « intentionnalité » profonde, qui s'énerve en un piétinement sur place, faute de trouver sa voie ouverte.

Capricieuse, cette œuvre, par ailleurs, se fait volontiers énigmatique et ésotérique. Pas toujours, heureusement, et Gide n'est jamais plus grand que lorsqu'il obéit à une

impulsion de très générale, très authentique humanité, et ne réclame aucune initiation particulière : dans l'admirable *Retour de l'Enfant prodigue*, par exemple. Quelquefois il a la charité de nous éclairer, au moins après coup, d'un bref commentaire : nous avons lu, au chapitre précédent, celui qu'avait reçu *Saül*, et qui n'était pas superflu. Quelquefois aussi le commentaire manque; il a été refusé au lecteur du *Prométhée mal enchaîné*, qui pourtant l'accueillerait avec reconnaissance (1). D'autres fois encore, il existe, mais, ironique lui-même, ne fait qu'accroître notre embarras : en rééditant *Le Roi Candaule* (2), Gide s'est plu à rassembler les bévues que sa pièce avait, en 1904, inspirées aux critiques dramatiques les plus appréciés; il n'établit pas que les modestes aient eu tort, qui se récusaient, voyant en l'œuvre une énigme pour eux indéchiffrable. Sans doute, ici comme en d'autres occasions, attend-il que nous la lui expliquions à lui-même. La tâche devient difficile, qui est pourtant la nôtre ici, de retrouver, sous ces jeux formels, les mouvements de l'âme et ses inspirations.

Enfin, et pour comble de malheur, le *Journal* par lequel, pour d'autres périodes, nous n'aurons qu'à nous laisser porter, pour celle-ci ne peut nous être de grand secours. Gide y a fait visiblement des coupes sombres. A la fois, sans doute, pour ne pas entretenir le souvenir d'états d'esprit qu'il ne lui était pas plaisant d'évoquer et parce qu'il n'agréait plus la forme où ils s'étaient exprimés. Ce qui subsiste est de prix; notes de lectures et de voyages, esquisses, portraits, pochades, exercices. Mais ce n'est qu'exceptionnellement que l'homme s'y livre. Tel ou tel de ces crayons peut être précieux pour le connaisseur, curieux des recettes et ressources du métier. Mais notre dessein, on le sait, est différent.

Faut-il conclure que ce dessein s'avère impraticable? Faut-il renoncer à trouver à cet ensemble d'idées et

(1) « J'ai lu hier un peu du *Prométhée mal enchaîné* d'André Gide. Je confesse n'y avoir rien compris. » (Lettre de J. Rivière à Alain-Fournier, *Correspondance*, I, p. 42.)

(2) Dans *Théâtre*, Gallimard, 1942.

d'œuvres cohérence intérieure et portée vitale? Faut-il l'abandonner au sort brillant et fâcheux dont le menace le parti pris d'une trop constante disponibilité?

Il ne nous le semble pas. Qui prend vis-à-vis de l'œuvre gidienne un recul suffisant voit peu à peu se dessiner :

1° deux pôles, deux centres de référence et de force, l'un où se dresse le personnage de Ménalque, l'autre où se dessine l'image d'Alissa;

2° un ample mouvement d'oscillation qui, sans cesse, tend à nous ramener de l'un de ces pôles à l'autre;

3° un autre mouvement de vibration qui, sur place, à l'intérieur de chaque livre, de chaque problème, reproduit peu ou prou cette oscillation.

Ce n'est pas sans hésitation, s'agissant d'un si subtil esprit, qu'on risque ce schéma mécanique. Risquons-le tout de même. Même fausse, une idée directrice vaut mieux qu'une recherche à tâtons. Si la nôtre lui paraît fausse, le lecteur sera libre de l'abandonner après épreuve. Nous-mêmes éprouverons finalement le besoin de la compléter. A titre au moins d'hypothèse de travail, faisons-lui crédit.

*
* *

Le *Journal*, disions-nous, fournit peu d'indications biographiques sur la période que nous étudions.

En voici une pourtant qui est précieuse, et d'autant plus qu'elle n'est point isolée. « D'année en année, j'ai reporté *La Porte étroite*. Qui donc persuaderai-je que ce livre est jumeau de *L'Immoraliste* et que les deux sujets ont grandi concurremment dans mon esprit, l'excès de l'un trouvant dans l'excès de l'autre une permission secrète et tous deux se maintenant en équilibre (1).» Et ailleurs : « Ces différents livres ont cohabité, cohabitent encore, dans mon esprit. Ils ne se suivent que sur le papier et par grande impossibilité de se laisser écrire ensemble (2).»

(1) *Journal*, p. 365-366.
(2) *Id.*, p. 275.

Nous avons déjà vu, par le même mouvement d'oscillation, *Saül* naître des *Nourritures terrestres*.

Nous l'observerons à nouveau, après que Gide se sera laissé arracher par la guerre et l'amitié les pages chrétiennes de *Numquid et tu?*... et de la préface aux *Lettres du lieutenant Dupouey*. « Sitôt rentré, j'ai écrit tout d'une haleine les pages de préambule à *Corydon*, en réaction à la *Préface aux Lettres de Dupouey* que j'achevais le matin même (1). » Et cela, comme on voit, dans la journée même.

Il n'est pas jusqu'aux *Caves du Vatican* qui ne rentrent à leur manière dans ce rythme. « Je n'aurais pu écrire *L'Immoraliste* si je n'avais su que j'écrirais aussi *La Porte étroite*, et j'avais besoin d'avoir écrit l'un et l'autre pour pouvoir me permettre d'écrire *Les Caves* (2). »

C'est un fait : Gide n'a jamais pu écrire un livre, accueillir un sujet, se prêter à un sentiment, sans éprouver immédiatement le besoin d'écrire le livre, d'accueillir le sujet, de se prêter au sentiment exactement contraire — de bondir, comme il dit, à l'autre extrémité de lui-même. « C'est toujours de mon dernier-né que je suis le plus différent (3). »

Besoin d'ubiquité. Comment se résigner à ignorer tant de choses qui sollicitent l'esprit et le cœur? Mais comment les connaître si l'on gravite toujours autour du même centre, si l'on explore toujours le même versant?

Besoin d'équilibre. Car il y a chez Gide, en dépit des premières apparences, un instinct de conservation très fort et un bon sens très positif. Il parle volontiers de se perdre, mais en fin de compte ne se perd pas. Disons plus : il ne risque volontiers de se perdre que parce qu'il sait être toujours en mesure de se sauver au dernier moment. Il joue volontiers gros jeu — non pas toutefois au point d'engager toute sa fortune.

Besoin de vision synthétique et totale. La vérité a des aspects multiples, ou plutôt elle n'est que l'ensemble des aspects multiples de l'être et de la vie. S'en tenir à l'un

(1) *Journal*, p. 641.
(2) *Id.*, p. 437.
(3) *Id.*, p. 276.

ou à quelques-uns, c'est inévitablement la déformer. Le relativisme échappe au scepticisme par cet apparent éparpillement. Il n'y échappe même que par là.

Besoin de sincérité surtout, peut-être. Qui suis-je? Je ne le sais pas exactement. Vous êtes encore plus excusable de ne point le savoir. Mais ni à vos yeux, ni aux miens, je n'accepte de passer pour ce que je ne suis pas. Parce que je viens d'incliner en votre sens, vous me croyez déjà votre homme, vous m'embrigadez d'office, vous m'ouvrez votre maison et votre amitié. Sachez que je ne le mérite pas. Surhommes en puissance aux yeux de qui *L'Immoraliste* me classe parmi les durs et les forts, apprenez mes faiblesses. Pieux lecteurs de *La Porte étroite*, qui déjà m'ouvrez le paradis, vous m'êtes trop chers pour que je ne vous détrompe pas tout de suite. Et vous tous, de gauche, de droite ou du centre, qui, un jour, m'avez vu combattre à vos côtés, apprenez que je suis surtout un grand gosse qui s'amuse, et que rien de tout cela ne m'engage réellement.

Comment l'œuvre de Gide n'apparaîtrait-elle pas ambiguë et équivoque? Elle l'est par nature. Elle l'est par dessein. Gide ne pense, ne vit à l'aise que dans le dialogue. Penser, c'est alternativement donner la parole à deux interlocuteurs dont chacun à son tour devra s'exprimer avec une liberté entière et être écouté avec une docilité parfaite. Vivre, c'est se donner alternativement à des systèmes de tendances qui n'auront efficience et ne procureront joie qu'à condition de recevoir licence totale sur un terrain déblayé. Ainsi, cette dualité qu'il trouve en lui, au lieu de tenter de la surmonter, il l'entretient soigneusement : persuadé que, plus impétueux en un sens aura été l'élan, plus fort aussi sera le rebondissement en sens inverse et que, dans ce va-et-vient de réactions opposées et à l'envie extrêmes, s'exalteront de concert sa vitalité, son art et sa vertu.

*
* *

Ce n'est pas assez dire encore. L'ambiguïté n'est pas seulement dans l'ensemble de l'œuvre et son orientation

générale. Elle est, presque sans exception, dans chacune des œuvres et sa signification particulière.

Equivoque *Philoctète* (1898).« Traité des trois morales », nous dit-on. Quelles morales? Celle de la raison d'Etat, représentée par Ulysse; celle de l'individualisme héroïque, représentée par Philoctète; celle de la charité et de la pitié, représentée par Néoptolème. On ne voit pas laquelle, en fin de compte, est susceptible de recueillir le plein aveu de Gide. L'utilité publique, l'ordre de la Cité, les injonctions des dieux : ce n'est certainement pas de ce côté qu'il incline. Plus fières assurément les formules de Philoctète : ne pas vivre des autres et pour les autres, mais de soi et pour soi; avoir le souci de l'être et non du paraître; demander beaucoup à soi-même et en obtenir beaucoup. Mais Gide n'est pas non plus sans percevoir la faiblesse cachée de cette force. Sur les plaines glacées de l'abstraction tout se fige.« Quand ici, où tout est pierre dure, je pose quoi... fût-ce une graine, je la retrouve, longtemps après, la même; elle n'a jamais germiné. Ici rien ne devient, Ulysse : tout est, tout demeure. Enfin, l'on peut ici spéculer (1).» Le désespoir est tout proche : « Ce que l'on entreprend au-dessus de ses forces, Néoptolème, voilà ce qu'on appelle vertu... Vertu, je n'y crois plus, Néoptolème (2).» Quant à Néoptolème, que bouleverse l'injuste sort de la victime, il ne peut songer à la soulager qu'en trahissant la confiance d'Ulysse et la mission reçue de la patrie. Pour avoir écouté la voix de son cœur, le voici ballotté par l'indécision et la compromission, spectateur impuissant d'un drame qui lui échappe.

Equivoque *Le Prométhée mal enchaîné* (1899). On y voit se dessiner quelques-unes des idées qui tiendront dans l'œuvre ultérieure de Gide une place importante, et nous devrons y revenir à ce titre : valeur esthétique et éthique de « l'acte gratuit»; mystique du dépassement, qui n'interdit qu'une chose, mais l'interdit strictement :

(1) O.C., III, p. 38.
(2) *Id.*, p. 58.

vous préférer vous-même à ce qui, à travers vous, cherche à s'exprimer. Mais au milieu d'un tel amoncellement d'inattendu, d'anachronique et de burlesque qu'on serait excusable de n'en rien prendre au sérieux!

Equivoque *Le Roi Candaule* (1901). Plaidoyer ou réquisitoire pour ou contre le dénûment? Invitation à donner ou conseil de garder? « J'ai voulu faire œuvre d'art, simplement (1) », dira la préface. Mais le « simplement » est démenti par la suite. « Ce drame est né, peut-être, simplement de la lecture d'Hérodote; peut-être aussi pourtant un peu de la lecture d'un article où, plaidant pour « la liberté morale », un auteur de talent en venait à blâmer les détenteurs de l'art, de la beauté, de la richesse, les « classes dirigeantes » en deux mots, de ne savoir tenter l'éducation du peuple en instituant pour lui certaines exhibitions de beauté (2) ». Et encore :« En cette tragique histoire de Candaule, peut-être sied-il de ne voir, avec l'historien grec, que l'avènement du premier des Mermnades sur le trône de Lydie. Mais peut-être pourtant n'est-il pas impossible d'y voir aussi la défaite, le suicide presque, d'une aristocratie que ses trop nobles qualités vont démanteler à souhait, puis empêcher de se défendre (3).» Plus ou moins explicites, des questions importantes sont donc bien présentes à la conscience de l'auteur. Mais elles n'y ont point de réponse — et nous gardons toute liberté de choix entre les réponses possibles.

Equivoque, certes, *La Porte étroite* (1909). A tel point que certains affectent d'y voir « non seulement le livre le moins chrétien, mais encore le plus impie, le plus secrètement blasphématoire d'André Gide (4) », tandis que d'autres l'ont lu comme une page d'hagiographie. « Dépossession que rien n'exige, sinon le goût même de la dépossession (5) », estiment les sceptiques, non sans quelque apparence de raison; l'holocauste « gratuit »

(1) André Gide, *Théâtre*, Gallimard, 1942, p. 156.
(2) *Id.*, p. 157.
(3) *Id.*, p. 158.
(4) F.-P. Alibert, *En marge d'André Gide*, p. 97.
(5) Marie-Jeanne Durry, in *Hommage à André Gide*, p. 105-106.

d'Alissa ne leur paraît pas très différent par nature du crime « gratuit » de Lafcadio, et, à mesure qu'elle se raidit dans cet héroïsme inutile, ils notent en elle le besoin de « se rassurer, se calmer », la peur de ne pouvoir « atteindre jusqu'au bout sans blasphème ». Et rien ne prévaut pourtant — nous le verrons — contre le témoignage des cœurs purs qui ont cru trouver là l'intelligence de leurs secrètes délicatesses, de leurs intimes ardeurs.

Equivoque *Isabelle* (1911). La plupart des critiques considèrent l'héroïne comme une sorte de « Ménalque femme » à qui aurait manqué seulement « le courage de porter haut dès l'abord sa volonté de vie (1) ». C'est pour avoir hésité devant l'évasion et la libération offertes qu'elle déchaîne le malheur (2). Mais il ne faudrait pas torturer beaucoup les textes pour en tirer tout autre chose.

Et du *Retour de l'Enfant prodigue* (1907), qu'à dessein nous détachons de cette série et soustrayons à l'ordre chronologique, qu'en dire sinon que nulle part n'apparaît plus émouvante cette grandeur de Gide de pouvoir se faire tout à tous et cette faiblesse de ne pouvoir le faire qu'en renonçant à être soi? Nul des interlocuteurs qui ne mérite d'être écouté. Nul qui, un moment, ne semble mériter d'être seul écouté. Le prodigue qui parle si noblement du motif qui l'a mis en route : « Je ne cherchais pas le bonheur... Je cherchais... qui j'étais (3) », et qui voit si bien la réalité de la servitude sous l'illusion de l'indépendance : « Ah, servir pour servir... (4) » Le père, qui sait que la maison enferme, mais aussi qu'elle protège, faite pour nous et nous pour elle. L'aîné, qui voudrait trouver dans l'ordre, non un carcan, mais un tremplin. « De quel chaos l'homme est sorti, tu l'apprendras, si tu ne le sais pas encore. Il en est mal sorti; de tout son poids naïf il y retombe dès que l'Esprit ne le soulève pas au-dessus. Ne l'apprends pas à tes dépens (5). »

(1) Marie-Jeanne Durry, *op. cit.*, p. 106.
(2) Pierre-Quint, *André Gide. Sa vie et son œuvre*, p. 203.
(3) O.C., V, p. 16.
(4) *Id.*, p. 17 et 23.
(5) *Id.*, p. 131.

La mère, forte de son seul mais suffisant amour. Le frère puîné, en qui renaît la défunte espérance et qui part à son tour, accompagné des souhaits de celui qui est revenu vaincu et résigné. « Sois fort, oublie-nous; oublie-moi. Puisses-tu ne pas revenir (1). » En ce pur joyau, mieux que n'importe où, Gide a fait voir toutes les facettes de son esprit. Notre éblouissement vient de la perfection du travail, de la multiplicité des images qui s'y rencontrent, reflets d'un univers et d'une humanité déchirés mais de toutes parts vivants et scintillants. Nul qui ne s'y reconnaisse. Nul qui n'y puisse trouver fierté de soi-même. Pourquoi faut-il qu'une si totale « désappropriation » risque d'être payée d'une totale « dépersonnalisation »?

*
* *

Une oscillation se définit soit par rapport au centre autour duquel elle se produit, soit par rapport aux pôles qu'elle relie. Ici, par hypothèse, le centre manque, et c'est une difficulté. Mais il y a deux pôles, et nous avons dit lesquels. Nous allons nous transporter successivement à l'un et à l'autre. Peut-être les trouverons-nous inhabités et inhabitables, comme sont les pôles géographiques. Mais ils nous fourniront à tout le moins un système de référence; par eux se composera et s'ordonnera le reste.

(1) O.C., V, p. 27.

IX

DU COTÉ DE CHEZ MÉNALQUE

Ménalque, on le sait, c'est le personnage didactique de *L'Immoraliste*.

Désinvolte, voire insolent, voire provocant; le « visage de pirate » coupé « d'énormes moustaches tombantes »; une « flamme froide » dans le regard; jouisseur et joueur, mais aimant le risque plus encore que le plaisir; héros d'un procès à scandale, mais aussi de plusieurs explorations lointaines; mêlant la sobriété et l'ivresse, ou plutôt tenant « la sobriété pour une plus puissante ivresse » : Ménalque est un composé de Nietzsche (1), d'Oscar Wilde et de Gide lui-même.

Il déclare manquer tout à fait de sens moral, en tant que faculté d'approuver et de désapprouver. Il ne prétend qu'au naturel et, pour chaque action, le plaisir qu'il y prend lui est signe qu'il devait la faire. Quand on observe que cela peut le mener loin : « J'y compte bien », répond-il (2). La plupart vivent d'imitation — d'un patron ou de soi-même. Cette « agoraphobie morale » lui est odieuse. « Lois de l'imitation; je les appelle : lois de la peur... Ce que l'on sent en soi de différent, c'est précisément ce que l'on possède de rare, ce qui fait à chacun sa valeur (3). » Les gens à principes « sont ce qu'il y a de plus détestable en ce monde. On ne saurait attendre d'eux aucune

(1) Je n'oublie pas le texte de *Journal*, p. 739 : « L'influence de Nietzsche? ... J'écrivais *L'Immoraliste* lorsque je l'ai découvert. » Mais un homme peut en influencer un autre sans contact direct. Nietzsche était dans l'atmosphère que respirait Gide : il avait dû sentir de loin son gibier. C'était assez pour la curiosité et une première intelligence.

(2) O.C., IV, p. 107.

(3) *Id.*, p. 107.

espèce de sincérité; car ils ne font jamais que ce que leurs principes ont décrété qu'ils devaient faire, ou, sinon, ils regardent ce qu'ils font comme mal fait (1) ».

Ménalque manque du sens du bien et du mal. Il manque davantage encore du sens de la propriété. Possession égale repos et « dans la sécurité l'on s'endort; j'aime assez vivre pour prétendre vivre éveillé (2) ». Au reste, « on croit qu'on possède et l'on est possédé (3) ». C'est vrai des possessions matérielles. C'est vrai aussi du souvenir, espèce de possession mentale dont nous charge la mémoire. « Je ne veux pas me souvenir... Je croirais, ce faisant, empêcher d'arriver l'avenir et faire empiéter le passé. » « C'est du parfait oubli d'hier que je crée la nouvelleté de chaque heure... Que chaque instant emporte tout ce qu'il avait apporté (4). »

L'on sait comment le héros de *L'Immoraliste*, Michel — André Gide émancipé par l'Afrique — était préparé à recevoir l'enseignement de Ménalque et comment il devait l'entendre pour sa part. La maladie lui a révélé le prix de la vie, savoureuse et innombrable, précieuse en ses moindres dons, et d'abord d'une diversité qui demande à être soigneusement entretenue. Rendu par la guérison à une femme qui l'aime et qui l'a sauvé, à une situation qui s'annonce brillante, à des travaux qui sont l'objet d'une curiosité flatteuse, à une fortune qui lui permet de satisfaire tous ses désirs, c'était, semble-t-il, le bonheur. « Mais déjà je sentais, à côté du bonheur, quelque autre chose que le bonheur, qui colorait bien mon amour, mais comme colore l'automne (5). »

Ces philologues et archéologues qui sont ses collègues, ces romanciers et poètes qu'il a souvent l'occasion de rencontrer : « brillantes relations », si l'on veut, mais vite ennuyeuses et lassantes. « Il me parut que la plupart ne vivaient point, se contentaient de paraître vivre et,

(1) O.C., IV, p. 109.
(2) *Id.*, p. 102.
(3) *Id.*, p. 113.
(4) *Id.*, p. 114-115.
(5) *Id.*, p. 90.

pour un peu, eussent considéré la vie comme un fâcheux empêchement d'écrire (1).» Combien plus savoureux ces petits Arabes, rieurs et gourmands, pillards et paillards, qu'il a connus à Biskra! Et ces êtres frustes, rudes, mais eux aussi éclatants de santé, avec lesquels sa condition de propriétaire terrien le met en rapports. Ces beaux gaillards de paysans qu'il voit, à La Morinière, patauger dans l'étang qu'on vide ou dresser un poulain rétif. Et mieux encore, ces gueux laissés à la nature et à l'instinct, ces « galvaudeurs» et braconniers, brutaux, ivrognes et débauchés, mais pleins de sève et de sang, qui cognent sur leurs femmes et couchent avec leurs filles, mais qui n'ont pas leurs pareils pour abattre un arbre ou tendre un collet. C'est vers eux qu'une curiosité mauvaise bientôt muée en une complicité secrète pousse Michel, dût-il y compromettre, puis y perdre son autorité de maître et sa fortune de châtelain.

Pendant qu'il renaît ainsi, c'est Marceline qui, à son tour, est touchée par la maladie. Menaces imprécises, fatigues vagues d'abord. Un jour, une fausse couche suivie de phlébite la laisse à l'état de chose abîmée. Abîmée dans sa chair que la maladie habite et marque. Abîmée dans son esprit qui, décidément, glisse du côté des faibles, de ces faibles que la philosophie de Ménalque délaisse ou « supprime», de ces faibles qui s'effacent, se résignent, en disant leur chapelet. Comme il l'aime cependant, Michel auprès d'elle s'empresse; il veut qu'aucun soin ne lui soit refusé, non plus qu'aucune marque de tendresse; il l'emmène en Suisse, en Italie, en Afrique, à la recherche du climat qui la guérira. Mais bientôt il apparaît que c'est là prétexte qu'il se donne, ou plutôt qu'au vœu sincère de la guérison un autre besoin se mêle, qui le contredit en ayant l'air de le servir : celui du mouvement et de l'expérience *ad libitum*. Malentendu vite tragique. « Ce qu'elle appelait le bonheur, c'est ce que j'appelais le repos, et moi je ne voulais ni ne pouvais me reposer (2).» Plus la course s'accélérait, plus il devenait nécessaire pour Mar-

(1) O.C., IV, p. 94.
(2) *Id.*, p. 154.

celine qu'elle prît fin, plus Michel l'exigeait, rapide et fiévreuse. Son cœur dit : tout pour elle! Mais quelque chose en lui, plus bas et plus fort, crie : tant pis pour elle! Finalement, c'est à Touggourt qu'elle s'éteindra, harassée...

Qui dira dans quelle mesure se mêleront alors, en l'âme de Michel, le remords et le sentiment de son droit? Les dernières pages du livre, en tout cas, ne le disent pas.

C'est une éthique de la volupté que proposaient *Les Nourritures*. C'est plutôt une éthique de la puissance que suggère *L'Immoraliste*. Les deux doctrines ne se recouvrent pas. Mais, sous ces deux formes, une même tendance se dessine et se précise : De part et d'autre, la vie sensible affirme sa primauté sur toute valeur, plus exactement prétend se donner à elle-même et conférer elle-même à toute chose la valeur. La théorie de l'acte gratuit, qu'illustrent *Le Prométhée mal enchaîné* et *Les Caves du Vatican*, la rejoint et en aggrave encore la nocivité.

*
* *

La dédicace du *Prométhée* exprime le souhait de voir le lecteur, « en cette gerbe de folle ivraie », trouver tout de même « du bon grain ».

La folle ivraie, c'est sans doute, avec toutes les facéties dont elle s'adorne, cette affabulation bouffonne où l'on voit Zeus se promener boulevard de la Madeleine en banquier « miglionnaire », Coclès recevoir une gifle pour avoir complaisamment ramassé un mouchoir sur le trottoir, Damoclès trouver dans son courrier un billet de cinq cents francs qu'il n'attendait pas et dont l'incognito le met à la torture, Prométhée exhiber son aigle et exposer ses conceptions en réunion publique, et un garçon de café philosophe servir de lien entre ces divers personnages... Passons.

Le bon grain, à notre sens du moins, c'est ce discours

de Prométhée dont Gide a montré le cas qu'il faisait en le recueillant dans ses *Morceaux choisis* (1).

« Premier point : Il faut avoir un aigle.

« Deuxième point : D'ailleurs, nous en avons tous un (2).»

Pourquoi avoir un aigle?

Non pas pour être heureux. Le bonheur, ou ce qu'on appelle ainsi, c'est avant son aigle que Prométhée le connut, quand, sur les flancs enchantés du Caucase, il embrassait la lascive Asia sans penser encore aux hommes et à leur misère. Mais pour avoir conscience d'être et raison d'être — dût-on y répandre son sang et sa substance même. De l'homme même le bonheur décrut, décrut très vite, quand avec le feu lui fut donnée « la dévorante croyance au progrès ». Mais c'est à partir de ce moment seulement qu'il y eut, au lieu d'une humanité sans histoire, une histoire de l'humanité. « L'histoire de l'homme, c'est l'histoire des aigles, messieurs (3).»

Mais encore? Quelle sorte de raison d'être? Pourquoi une histoire? « Aigle! parle à présent : tous t'écoutent... Qui t'envoie? — Pourquoi m'as-tu choisi? D'où viens-tu? Où vas-tu? Dis : quelle est ta nature? (4)» Il n'y a pas de réponse. Il ne doit pas y avoir de réponse. Ce n'est pas l'amour qui naît de la raison d'être, mais la raison d'être de l'amour. « Vice ou vertu, devoir ou passion», l'important n'est pas de savoir à quoi l'on se dévoue mais de se dévouer. « Gratuitement. » Avec la seule récompense de la beauté de son aigle. Oh! non pas ce

(1) Retenir aussi et rapprocher ce passage d'une lettre à M. Mongomery Belgion, in *Divers*, p. 208 : « L'homme n'est pas intéressant, important, digne d'être vénéré pour lui-même; ...ce qui invite l'humanité au progrès (et je crois fermement au progrès, dont on ne nous a présenté jusqu'à présent qu'une sorte de caricature), c'est précisément de ne pas se considérer elle-même comme une fin — ni son confort, ni son repos satisfait — mais bien comme un moyen par lequel, et à travers lequel, peut se jouer et se réaliser quelque chose qui la dépasse. C'est là ce qui me faisait, jadis, prêter à mon *Prométhée mal enchaîné* ces paroles : « Je n'aime pas l'homme; j'aime ce qui le dévore», et mettre ma sagesse et mon abnégation dans ceci : « Savoir préférer à l'homme l'aigle qui se nourrit de lui. »

(2) O.C., III, p. 129.

(3) *Id.*, p. 134.

(4) *Id.*, p. 135.

misérable et piteux vorace que peut engendrer une conscience bourrelée de scrupules et de remords. Mais ce bel animal, fier et lustré, que nourrit une conscience impavide.

Au reste, lassé de n'en recevoir aucune réponse, Prométhée finira par manger son aigle et, ma foi, sans rancune : « S'il m'eût fait moins souffrir il eût été moins gras; moins gras, il eût été moins délectable (1). » De sa beauté il reste au moins les plumes! Cette gaminerie finale doit nous dissuader de donner la forme d'une doctrine définie à cette série de boutades. Mais il arrive qu'une boutade aille plus loin dans le secret de l'homme qu'un propos doctoral. Nous touchons bien ici le tuf de l'homme gidien.

*
* *

« Une action gratuite... Et comprenez qu'il ne faut pas entendre par là une action qui ne rapporte rien, car sans cela ...Non, mais gratuit : un acte qui n'est motivé par rien. Comprenez-vous? Intérêt, passion, rien. L'acte désintéressé, né de soi; l'acte aussi sans but; donc sans maître; l'acte libre; l'acte autochtone? » La définition était dans *Prométhée* (1). C'est dans *Les Caves du Vatican* (2) que s'explicitera l'idée. Au prix d'une légère perturbation chronologique, et sans prétendre épuiser ainsi le contenu d'un livre sur lequel nous reviendrons, qu'on nous permette de citer en entier ce commentaire, paradoxalement prêté à Julius de Baraglioul.

« JULIUS. — Il s'agit d'un jeune homme, dont je veux faire un criminel.

LAFCADIO. — Je n'y vois pas de difficulté.

JULIUS, *qui prétendait à la difficulté*. — Eh! Oh!

LAFCADIO. — Mais, romancier, qui vous empêche? et, du moment qu'on imagine, d'imaginer tout à souhait?

JULIUS. — Plus ce que j'imagine est étrange, plus j'y dois apporter de motifs d'explication.

(1) O.C., III, p. 105.
(2) O.C., VII, p. 349-353.

LAFCADIO. — Il n'est pas malaisé de trouver des motifs de crime.

JULIUS. — Sans doute. Mais précisément, je n'en veux point. Je ne veux pas de motif au crime; il me suffit de motiver le criminel. Oui; je prétends l'amener à commettre gratuitement le crime; à désirer commettre un crime *parfaitement immotivé*...

Lafcadio commençait à prêter une oreille plus attentive.

...Prenons-le tout adolescent : je veux qu'à ceci on reconnaisse l'élégance de sa nature, qu'il agisse surtout par *jeu*, et qu'à son intérêt il préfère couramment son plaisir.

LAFCADIO, *hasardant*. — Ceci n'est pas commun peut-être...

JULIUS, *tout ravi*. — N'est-ce pas? Ajoutons-y qu'il prend plaisir à *se contraindre*.

LAFCADIO. — Jusqu'à la *dissimulation*.

JULIUS. — Inculquons-lui l'amour du risque.

LAFCADIO, *toujours plus amusé*. — Bravo! S'il sait prêter l'oreille au démon de la *curiosité* je crois que votre élève est à point.

Ainsi, tour à tour bondissant et dépassant, puis dépassé, on eût dit que l'un jouait à saute-mouton avec l'autre :

JULIUS. — Je le vois d'abord qui s'exerce; il excelle aux menus larcins.

LAFCADIO. — Je me suis maintes fois demandé comment il ne s'en commettait pas davantage. Il est vrai que les occasions ne s'offrent d'ordinaire qu'à ceux-là seuls, à l'abri du besoin, qui ne se laissent pas solliciter.

JULIUS. — A l'abri du besoin; il est de ceux-là, je l'ai dit. Mais ces seules occasions le tentent qui exigent de lui quelque habileté, de la *ruse*...

LAFCADIO. — Et sans doute l'exposent un peu.

JULIUS. — Je disais qu'il se plaît au *risque*. Au demeurant, il répugne à l'escroquerie; il ne cherche point à s'approprier, mais s'amuse à déplacer subrepticement tels objets. Il y apporte un vrai talent d'escamoteur.

LAFCADIO. — Puis l'impunité l'encourage...

JULIUS. — Mais elle le dépite à la fois. S'il n'est pas pris, c'est qu'il se proposait un jeu trop facile.

LAFCADIO. — Il se provoque au plus risqué.

JULIUS. — Je le fais raisonner ainsi.

LAFCADIO. — Etes-vous bien sûr qu'il raisonne?

JULIUS, *poursuivant*. — C'est par le besoin qu'il avait de le commettre qu'il se livre l'auteur du crime.

LAFCADIO. — Nous avons dit qu'il était très adroit.

JULIUS. — Oui; d'autant plus adroit qu'il agira la *tête froide*. Songez donc : un crime que ni la passion, ni le besoin ne motive. Sa raison de commettre le crime, c'est précisément de le commettre sans raison.

LAFCADIO. — C'est vous qui raisonnez son crime; lui, simplement, le commet.

JULIUS. — Aucune raison pour supposer criminel celui qui a commis le crime sans raison.

LAFCADIO. — Vous êtes trop subtil. Au point où vous l'avez porté, il est ce qu'on appelle : *un homme libre*.

JULIUS. — A la merci de la première *occasion*.»

Jeu, plaisir, contrainte, risque, curiosité, ruse, tête froide, homme libre, occasion : c'est nous qui avons souligné ces mots. Composantes multiples d'un état d'esprit qui brave la définition. Il y a de quoi confirmer... et infirmer toutes les définitions qui en peuvent être données.

Jeu : parce que c'est à une sorte d'état d'enfance qu'il s'agit de revenir, faisant comme fait l'enfant dans ses jeux, non pour obtenir quelque profit, mais pour jouir de l'exercice même de son activité physique ou mentale.

Plaisir : dans l'ingénuité et la spontanéité de la nature, non dans le raffinement de la conscience ou le calcul de la raison. L'objet présent est la fin, non le moyen.

Contrainte : pour un être tant soit peu fier, il n'y a de plaisir vrai que de ce qui est conquis et trouvé, obtenu de soi et non reçu du dehors.

Risque : parce qu'on n'évite pas le danger pour le fuir, et qu'on ne le fuit pas sans se diminuer à ses propres yeux, sans se mécontenter soi-même.

Curiosité : l'intelligence aussi veut son compte, et non

pas seulement les sens ou l'affectivité; elle l'aura dans la diversification du spectacle et la connaissance lucide de son propre jeu.

Ruse : car il n'y a plus de plaisir à jouer si le jeu est trop simple, à la portée du premier naïf.

Tête froide : non pour raisonner son acte, car le raisonner serait le motiver, mais pour ne pas céder à la passion ou au besoin; car ce serait sortir de la poésie du jeu, et rentrer dans le prosaïsme de la vie.

Entre ces notions entrelacées, toute la substance de Gide semble bien enclose, au moins cette part que polarise, comme nous l'avons dit, la figure de Ménalque. De l'une à l'autre le lien n'est pas tellement serré qu'un dialecticien tant soit peu retors ne puisse le dénouer? Mais s'agit-il de dialectique? Ce serait s'enfermer dans la motivation et même la nécessité. Au reste, ces « car » et ces « parce que » sont de nous et non de Lafcadio, ni de son interlocuteur; en fin de compte, tout cela est bien plus entremêlé que logiquement ordonné. Mais il est parfois plus difficile d'échapper à un entrelacs fortuit qu'à une ordonnance rigoureuse : le même projectile qui a traversé sans peine un fût de bois aux stries régulières s'enlise dans la bourre informe. Beaucoup d'esprits, à la suite de Gide lui-même, devaient s'enliser dans cette bourre de sentiments et d'idées.

*
* *

De quel mot désigner l'attitude d'esprit dont nous venons de rapporter quelques formules? Dans quelle mesure le nom d'immoralisme lui convient-il?

Mais d'abord que faut-il entendre par morale? Ecartons à la fois les conceptions trop étroites, qui nous ligoteraient dans le formalisme, et les conceptions trop larges qui ne feraient état que d'aspirations confuses. Trois conditions semblent requises pour un usage correct du mot : un système de valeurs — présentant un caractère intrinsèquement impératif — susceptible de régler l'ensemble de la conduite humaine.

Qu'un système de valeurs reste ici présent, ce n'est pas douteux, au moins un système de préférences et de principes d'appréciation, et l'on ne voit pas comment il pourrait ne pas y être. Penser, c'est inévitablement énoncer, juger, affirmer — donc préférer. Agir, c'est d'abord prendre une attitude et une orientation — donc choisir. Et dans la mesure où préférence et choix sont explicites, comment éviteraient-ils de se formuler en une certaine conception de la vie et du monde, une certaine philosophie? Malgré ses répugnances et ses virevoltes, Gide-Ménalque préfère, choisit, philosophe. Contre les philosophies de la solidarité et de la communauté, il prend le parti de l'individu. Contre les humanitarismes, il prend le parti de la force et sacrifie les faibles. Contre les utilitarismes, il prend le parti du présent et refuse de le subordonner à l'avenir. Contre les rationalismes, il prend le parti de la sensation, de la spontanéité, et minimise le rôle de la réflexion et de la pensée. Contre toutes les conceptions statiques et bourgeoises de la vie, il prend le parti du risque et accepte l'insécurité. Contre tous les défenseurs de l'autorité et de l'ordre, il prend le parti de la liberté, évite l'engagement et repousse la règle. Contre tous les surnaturalismes, il prend le parti du donné temporel et répudie toute transcendance. Voilà, certes, un bon nombre de « partis pris » et bien pris, au sens où l'entendait, si je me rappelle bien, l'ami Ghéon.

Morale, donc, et même moralisme à rebours, plutôt qu'immoralisme et surtout amoralisme? Assurément, et l'exemple de Gide, comme celui de Nietzsche, quoique d'une manière moins saisissante peut-être, fait bien ressortir le caractère fuyant de ces notions. En définitive, on ne détruit jamais une table de valeurs sans en dresser une autre; on ne s'insurge contre un idéal qu'au nom d'un autre idéal; on ne nie pas sans se référer à quelque vérité. Seule l'indifférence inerte peut se donner quelque apparence d'échapper à la loi. Nous sommes loin, au cas présent, de l'indifférence et de l'inertie.

Nous bornerons-nous alors à conclure qu'une éthique vient de faire place à une autre éthique, et qu'il est seule-

ment à débattre de leurs mérites respectifs? La réponse serait à son tour superficielle et le dommage est plus profond.

Car, s'il s'agit bien d'une conception de la vie, il s'agit d'une conception de la vie qui ne tire jamais argument que d'une inspiration subjective et temporaire, qui ne cherche d'aucune manière à se faire valoir universellement, en se réclamant soit d'une nature des choses, soit d'une constitution nécessaire de l'esprit, soit d'un ordre ou appel transcendant. Autrement dit, non seulement la catégorie du sacré ne joue pas, mais celle de l'obligation reste sans objet. Tout dépend, en fin de compte, du souhait momentané d'une sensibilité d'homme. Tout autre a la possibilité de le récuser; et lui-même de la remettre en cause à tout autre moment.

Et il s'agit, d'autre part, d'une conception de la vie qui ne mord pas sur les données essentielles, sur les requêtes irréductibles de notre destin. Quel homme a, de fait, la possibilité de s'affranchir d'autrui comme y aspire Ménalque, ou de promener sur le boulevard la désinvolture de Prométhée? Quel homme a la possibilité de réduire son drame personnel à une féerie comme le chantre enivré des *Nourritures*, ou à une acrobatie de plus ou moins bon goût comme le héros capricant des *Caves*? Nul, en vérité, et Gide moins que beaucoup d'autres, Gide, homme humain entre les hommes, Gide pour qui autrui existe terriblement, comme nous l'avons déjà souligné; Gide que tant d'événements viendront assaillir et solliciter, comme nous aurons à le montrer; Gide dont on a pu dire que « le besoin de porter sur soi des appréciations valables est une constante de sa nature (1) » et que toute son œuvre s'explique par le « besoin de s'estimer (2) »; Gide chez qui tout aspire, sous les apparences du caprice, à l'intelligibilité, à la rationalité.

C'est pourquoi l'immoralisme, si immoralisme il y a, ne sera jamais qu'une des faces de notre sujet.

(1) Gabriel Marcel, *Vie intellectuelle* du 25 février 1940, p. 260.
(2) René Schwob, *Le vrai Drame d'André Gide*, *passim*.

X

DU COTÉ DE CHEZ ALISSA

Quel degré d'importance et d'authenticité convient-il d'accorder à *La Porte étroite*? La question se pose mais ne nous semble pas très difficile à résoudre.

Assurément, ceux-là connaîtraient mal Gide qui n'en connaîtraient que ce seul livre. Au moment même où il l'écrivait, il avait l'impression — et ses amis avec lui, notamment le Ghéon de ce temps-là — de l'avoir dépassé, l'estimant « en anachronisme avec ce que nous pensons, sentons et voulons aujourd'hui (1) ». Il s'irrite à songer que peut-être, s'il venait à mourir, « toute (son) œuvre disparaîtrait derrière *La Porte étroite*; on ne tiendrait plus compte que de celle-ci (2) ». Même littérairement, il lui arrive d'en parler avec un certain dédain : « Un nougat dont les amandes sont bonnes *(Id est : Lettres* et *Journal d'Alissa)* mais dont le mastic est pâteux... J'en ai pour dix ans avant d'oser employer de nouveau les mots : amour, cœur, âme, etc. (3).» Mais en lequel de ces livres, avons-nous déjà noté, Gide est-il prêt à se laisser enfermer? Prétend-on louer *L'Immoraliste* aux dépens de *La Porte étroite*? Il ne se rebiffe pas moins. « Si je n'étais l'auteur que de *L'Immoraliste*, que vous admirez tant, c'est pour le coup que je me sentirais rétrécir (4).» La vérité, c'est que ces deux livres « ont cohabité, cohabitent encore » dans son esprit.

Assurément encore, le livre n'est pas d'inspiration

(1) *Journal*, p. 255.
(2) *Id.*, p. 299.
(3) *Id.*, p. 276.
(4) *Id.*, p. 276.

homogène : Ghéon à nouveau en est témoin (1), qui devait savoir à quoi s'en tenir. Après ce que nous avons cru pouvoir rappeler du mariage de Gide, on nous comprendra à mi-mot si nous disons voir dans *La Porte étroite* à la fois le paiement d'une dette et l'assouvissement d'une rancune. Dette envers une conception religieuse de la vie qui fait des âmes si hautes, si pures, si dignes d'être aimées. Rancune pour ce goût du renoncement, de l'effacement, voire de l'humiliation qu'elle leur donne, cette inaptitude à se rassasier des communes nourritures; à rester parmi nous une d'entre nous. A tout instant nous sommes exposés à les perdre, et quand nous croyons les tenir, elles nous échappent par ce qu'elles ont de meilleur. A mesure que le récit se développe, et que le sacrifice d'Alissa se fait plus surhumain, certaine note sourde d'ironie se laisse de mieux en mieux entendre, qui déjà avait fusé plus haut : « Pour sûr que les anges applaudissent là-haut (2). » Mais lequel des livres de Gide, demandions-nous encore, est homogène et univoque? En chacun d'eux nous discernons le même mouvement d'oscillation qui les oppose les uns aux autres. En chacun d'eux Gide est à lui-même son avocat, son accusateur et son juge.

« Livre critique (3) », soit, mais dont Gide écrit par ailleurs : « N'importe; je ne puis pas ne pas l'écrire; et de cette épreuve un peu meurtrissante, je sors, somme toute, moins déprimé qu'affermi (4). » Ne se heurtât-elle pas au sentiment invincible du lecteur, l'hypothèse d'une satire délibérée est exclue par un texte tel que celui-ci : « Chaque fois que je reprends ce livre, c'est avec une émotion indicible (5). » S'il nous arrive de nous sentir par lui atteint dans les touches les plus secrètes de notre sensibilité, n'ayons pas honte de nous laisser faire : cette faiblesse, en dépit de certaines apparences, l'auteur l'approuve et nous en sait gré.

(1) In *Vers et Prose*, p. XXI. *(La Porte étroite et sa fortune.)* Cité par Jacques Rivière, *Études*, p. 237, note.
(2) O.C., V, p. 144.
(3) *Journal*, p. 429.
(4) *Id.*, p. 255.
(5) *Id.*, p. 387.

*
* *

On connaît la donnée. Depuis l'enfance, Jérôme aime sa cousine Alissa et Alissa aime Jérôme. Mais Jérôme est aimé de son côté par Juliette, la sœur cadette d'Alissa. Chacune a percé le secret de l'autre. Egalement généreuses, ce n'est pas un rivalité de jalousie qui s'établit entre elles, mais une surenchère de sacrifice. Pendant qu'Alissa déclare qu'elle ne prendra mari qu'après le mariage de sa sœur, Juliette épouse sans amour un candidat qui se présente, pour laisser la voie libre à son aînée.

Mais ce qui pourrait marquer la fin d'un roman vulgaire, amorce seulement ici le véritable drame. Il naît plus creux et porte plus loin. Une même formation, une tendresse de bonne heure partagée, des curiosités et admirations semblables, cent précieux souvenirs ont pu donner à Jérôme et à Alissa l'impression de l'unisson. En réalité, il n'y a pas unisson. Tous deux ont entendu la leçon de l'Evangile : « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car la porte large et le chemin spacieux mènent à la perdition, et nombreux sont ceux qui y passent; mais étroite est la porte et resserrée la voie qui mènent à la vie, et il en est peu qui les trouvent. » Mais dans le cœur plus délicat que fort du jeune homme, elle n'a produit que des effets ordinaires de droiture et de bonne volonté. Dans le cœur tourmenté de la jeune fille, elle va engendrer une résolution héroïque. Tous deux parlent de communion et de communion en Dieu. Mais ils ne l'entendent pas de même. Interrogé sur le sens du mot : « C'est se retrouver éperdument dans une même chose adorée. Il me semble que c'est précisément pour te retrouver que j'adore ce que je sais que tu adores aussi », doit confesser le jeune homme. Et comme sa cousine lui objecte : « Ton adoration n'est point pure. » « Ne m'en demande pas trop. Je ferais fi du ciel si je ne devais pas t'y retrouver (1) », reprend-il. Alissa a une conception beaucoup plus exigeante du royaume de Dieu et de sa

(1) O.C., V, p. 99.

justice. Songeant à l'avenir, Jérôme imagine un long voyage à travers les livres, les hommes, les pays, à des arrivées dans des ports, l'aimée descendant la passerelle appuyée au bras de l'aimé. C'est un voyage aussi que prépare Alissa, mais plus lointain, bien plus lointain : le « grand pays mystérieux » qu'elle devine, qu'on atteint par-delà le temps, par-delà la mort.

Ce n'est pas qu'elle n'aime Jérôme, avec un cœur semblable à nos cœurs. Mais justement parce que cette présence sensible lui est trop chère, elle la redoute et finit par l'écarter. Non point à cause d'un émoi charnel qu'elle soupçonne à peine, mais parce que tout plaisir, si pur soit-il, lui apparaît suspect, sinon coupable. Sous des prétextes divers, la voici qui ajourne tout projet de fiançailles, puis qui espace les rencontres, puis qui les gâte par des silences ou des exigences énigmatiques, puis qui s'ingénie à « s'arracher les ailes », à se dépoétiser, à se vulgariser aux yeux de Jérôme — jusqu'au jour où elle s'échappera pour aller mourir en pauvresse dans une sinistre pension de famille.

Son secret, quelques cris l'avaient déjà révélé : « Nous avons entrevu l'un pour l'autre mieux que l'amour... Quelque chose de meilleur... Imagines-tu cela, Jérôme : le meilleur (1). »

Ses lettres y insistent : « Je m'étonnais... Je m'inquiétais vite ensuite de cet étrange contentement de tout mon être que j'éprouvais près de toi; un contentement tel, me disais-tu, que je ne souhaite rien au-delà! Hélas! c'est cela même qui m'inquiète... « S'il ne suffisait pas, ce ne serait pas le bonheur », m'avais-tu dit, t'en souviens-tu? Et je n'avais su que répondre. Non, Jérôme, il ne nous suffit pas. Jérôme, il ne doit pas nous suffire. Ce contentement plein de délices, je ne puis le tenir pour véritable... Véritable! Ah! Dieu nous garde qu'il le soit! Nous sommes nés pour un autre bonheur... (2). »

Le *Journal* s'en explique. En définitive, et du moins dans l'ordre temporel, c'est la notion même de bonheur

(1) O.C., V, p. 207.
(2) *Id.*, p. 186.

qui est en cause. Le bonheur : un *état* qui, trop facilement obtenu, ou possédé avec complaisance, fixe et endort; seul un *progrès* peut enrichir l'âme et la tenir en haleine. « O Seigneur! Gardez-moi d'un bonheur que je pourrais trop vite atteindre. Enseignez-moi à différer, à reculer jusqu'à vous mon bonheur (1).» Ici-bas, la seule satisfaction où nous ayons droit de nous complaire, c'est celle de nous vaincre, et de nous vaincre toujours mieux. Dans l'éternité même, nous ne pouvons souhaiter un état sans progrès. « Je me figure la joie céleste non comme une confusion en Dieu, mais comme un rapprochement infini, continu (2).» Quant à la considérer comme une rémunération, cette idée est blessante pour une âme bien née. « La vertu n'est pas non plus pour elle une parure; non, c'est la forme de sa beauté (3).»

L'amour humain est-il compatible avec une aussi abrupte notion de l'idéal et du devoir? Alissa l'a cru d'abord. Elle a écouté avec complaisance son père lui parlant du besoin de confiance et de soutien qu'avait Jérôme orphelin. Elle l'a écouté lui-même disant qu'elle lui montrerait la route, qu'elle serait son guide. Puis elle a craint d'être dupe d'une sophistication sacrilège : « Eh quoi! oserais-je appeler vertu le plus naturel penchant de mon cœur (4)!... Toute ma vertu n'est que pour lui plaire et pourtant, près de lui, je sens ma vertu défaillante (5).» Quant à lui, il est possible que, jusqu'à un certain point, elle l'entraîne; à ce point, elle l'arrête; à ce point, justement à cause d'elle, il perd le goût d'aller plus loin; entre Dieu et lui elle devient l'obstacle.

Copions ce passage décisif : « Il s'attarde à moi, me préfère, et je deviens l'idole qui le retient de s'avancer plus loin dans la vertu. Il faut que l'un de nous deux y parvienne; et désespérant de surmonter dans mon lâche cœur mon amour, permettez-moi, mon Dieu, accordez-moi la force de lui apprendre à ne m'aimer plus; de ma-

(1) O.C., V, p. 219.
(2) *Id.*, p. 221.
(3) *Id.*, p. 221.
(4) *Id.*, p. 223.
(5) *Id.*, p. 220.

nière qu'au prix des miens, je vous apporte ses mérites infiniment préférables (1).»

La porte étroite est trop étroite pour qu'on puisse y passer à deux. Une seule ressource : non plus le bonheur, mais la sainteté. « A force d'amour, au-delà de l'amour... (2).» L'entraîner, cela veut dire désormais : le détacher de moi pour lui apprendre à s'attacher à mieux que moi. « Et s'il vous faut, Seigneur, pour le sauver de moi, que je me perde, faites (3)!»

Le sacrifice est consommé. Non seulement par sa froideur, ses retraits, ses apparents caprices, Alissa fait ce qu'elle peut pour éloigner d'elle Jérôme, mais elle saccage leur jardin secret. Elle déchire les pages de son journal écrites pour son ami. Elle bannit de sa bibliothèque les œuvres dont ils s'étaient enchantés ensemble, ne la garnit plus que de fades petits livres de piété. Elle est capable de feindre l'indifférence, d'aggraver systématiquement les malentendus, au lieu de les dissiper...

Hélas! A peine le cruel parti est-il pris, les raisons qu'elle croyait avoir de le prendre lui échappent. « Je n'y crois plus (4).» Racines coupées, l'amour s'obstine à vivre; chassée, la chère image revient. A partir de ce moment, le journal est une longue plainte où sentiments opposés se mêlent sans pouvoir s'unir. « Je le sens bien, je sens *à ma tristesse*, que le sacrifice n'est pas consommé dans mon cœur... Exigè-je donc trop de moi?... N'en plus souffrir (5)... Mon Dieu, vous savez bien que j'ai besoin de lui pour vous aimer... Mon Dieu, faites-le moi revoir seulement. Mon Dieu, je m'engage à vous donner mon cœur; accordez-moi ce que mon amour vous demande. Je ne donnerai plus qu'à Vous ce qui me restera de vie (6).» A certains moments résonne en elle, comme un « sanglot éperdu », le mot de Pascal : « Tout ce qui n'est pas Dieu ne peut pas remplir mon attente.» A d'autres, elle

(1) O.C., V, p. 224.
(2) *Id.*, p. 224.
(3) *Id.*, p. 229.
(4) *Id.*, p. 225.
(5) *Id.*, p. 228.
(6) *Id.*, p. 231.

pressent la joie parfaite qu'il a sans doute atteinte un moment : « Joie, joie, joie, pleurs de joie. » Mais elle ne peut plus se résigner à la remettre à plus tard : « Heureux *dès à présent*, disait votre sainte parole, heureux dès à présent ceux qui meurent dans le Seigneur. Dois-je attendre jusqu'à la mort? C'est ici que ma foi chancelle, Seigneur!... Venez désaltérer mon cœur. De ce bonheur j'ai soif aussitôt (1). » A la dernière page, elle ne demande plus que de mourir sans révolte : « A Seigneur puissè-je atteindre jusqu'au bout sans blasphème (2). »

*
* *

Nous nous refusons à reconnaître ici la véritable notion chrétienne du sacrifice, du renoncement, de la sainteté.

La vraie sainteté ne fait pas fi de la vertu de prudence. Et il faut bien qu'il y ait eu dans le cas d'Alissa quelque péché d'imprudence pour que, de son immolation, elle-même et celui qu'elle chérit sortent à ce point défaits, désespérés.

La vraie sainteté ne voit pas dans la souffrance, dans la privation, dans la difficulté, des fins en soi; elle n'est pas indifférente aux œuvres, aux réalisations. « L'étrange passion de se priver » (Jacques Rivière) dont Alissa est possédée tend à lui apparaître comme le principe et le terme de la vie spirituelle.

La vraie sainteté ne professe pas la thèse janséniste d'après laquelle le devoir est toujours en ce qui nous coûte le plus, ni forcément que plus il « est ardu, plus il éduque l'âme et l'élève (3) »; elle ne rougit pas d'utiliser les dispositions, les inclinations, les vocations; elle s'appuie encore sur la nature pour surmonter la nature. Alissa ne met pas en doute que le meilleur ne puisse être que le plus meurtrissant; elle s'ingénie à le rendre plus meurtrissant encore. Stylite de l'âme, sinon du corps. A sa manière, la voici tout près de ces raffinements de pénitence, de

(1) O.C., V, p. 237.
(2) *Id.*, p. 238.
(3) *Id.*, p. 150.

ces acrobaties d'ascétisme que l'Eglise nous fait vénérer seulement dans des cas exceptionnels et non sans adéquates précautions.

La vraie sainteté (ce qui ne veut pas dire, bien sûr, tous les chrétiens plus ou moins faillibles qui y aspirent) est sans ressentiment. Ce n'est pas le mépris des réalités d'en bas qui la met en mouvement, mais l'estime des réalités d'en haut. Elle n'éprouve le besoin d'humilier ni la science devant la foi, ni la contemplation devant l'action, ni la nature devant le surnaturel, ni l'amour humain devant l'amour divin. S'il advient qu'elle le fasse, c'est par l'effet d'éblouissement qui, à la pleine lumière, rejette momentanément dans l'ombre les objets moins éclairés. La suprême leçon des mystiques est que, dans les formes les plus hautes de la spiritualité, tout le positif de l'être et de la vie se trouve finalement restauré, réintégré, justifié. Alissa a-t-elle assez médité cette leçon? On craint de voir chez elle plus de peur de la terre que d'attirance du ciel.

Surtout la vraie sainteté chrétienne est inspirée, dirigée par l'amour. Son bien, ce n'est proprement ni un ordre où elle se range, ni un impératif auquel elle se soumet, ni même une valeur à quoi elle prétend : c'est Quelqu'un qu'elle reconnaît, une Personne à qui elle répond, un Toi à qui elle se donne. Cœur à cœur où l'inquiétude même du mieux qui dévore Alissa s'apaiserait, sans perdre sa vertu. Quand elle parle avec tant de souci de sa « vertu défaillante », de sa « médiocre, triste vertu », c'est en stoïcienne plus qu'en chrétienne qu'Alissa s'exprime, en fille encore de sa volonté propre plus que de la grâce. Pourquoi nous proposer « mieux que l'amour » là où il s'agit d'un meilleur amour — d'un amour où tous les amours doivent pouvoir se réconcilier?

Le chrétien a les plus sérieuses raisons de ne point agréer tout à fait ce mélange trouble où l'esprit évangélique s'alourdit de subtiles hérésies. Comment nier pourtant que son impression spontanée soit ici de rentrer chez lui, de retrouver des amis et des frères, de reconnaître une odeur et un aspect de terroir?

C'est que, si nous ne sommes pas encore sur le plan de la sagesse et de la charité parfaites, nous sommes au moins dans l'ordre de la tendresse et de la délicatesse — dans l'ordre du cœur. La douloureuse Alissa, l'ardente Juliette, le passif mais tendre Jérôme, l'oncle Bucolin, le beau-frère Tessières, voire la pétulante et indiscrète tante Plantier, voire le suffisant Abel, ce n'est pas, à la Ménalque, de la volonté de puissance ou de jouissance qu'ils relèvent, c'est d'ailleurs que leur âme reçoit la vie. Et d'abord ils ont une âme : non pas un moi replié sur lui-même, accueillant seulement à ce qui flatte son sens propre ou favorise son expansion propre; mais une âme véritable, ouverte du côté du prochain et du côté de l'infini et, sinon toujours habile à sortir d'elle-même, au moins sincèrement désireuse d'y parvenir. Même dans leurs malentendus, fussent-ils cruels, ces âmes communiquent, cherchent à s'entr'aider. Plus rien d'une jungle humaine, mais une société, un concert, une amitié — une famille où l'on s'aime, quoi! comme il y en a tout de même quelques-unes, pour la paix et la joie des hommes de bonne volonté.

Gide vous donne-t-il l'impression de moins se plaire en cette compagnie qu'en celle de Tityre, de Ménalque ou du Miglionnaire? Non, certainement. De l'ironie, soit : mais rare en somme, et pas bien méchante. Une espèce de ressentiment; non toutefois contre ces êtres, mais contre certaine formation qu'ils ont reçue et le pli qu'ils en ont gardé. Il s'attarde avec complaisance en ce paradis des amours enfantines qui est aussi le lieu des engagements profonds et tutélaires. Oasis d'innocence où le péché même de la tante Bucolin semble sans malice. S'il était de son destin de faire d'aucune maison sa demeure, dans cette maison–là, mieux qu'en beaucoup d'autres, il pourrait demeurer.

Bien plus, si cette intelligence trop éprise de l'immédiat et du relatif venait à retrouver le sens actif de l'absolu, c'est de ce point qu'elle pourrait repartir et se mettre en route. Car enfin, ce n'est pas Ménalque qui se « dépasse », qui atteste « ce que l'homme peut encore »,

qui « lève l'ancre» pour les décisifs voyages, c'est la petite Alissa. Dans la voie — étroite aussi à sa manière — où Ménalque s'engage, il n'a le moyen ni de s'accorder au monde, ni d'accorder en soi ses puissances intérieures; il est condamné au conflit, et donc à l'empêchement, et donc à la limite; il tourne le dos à cette Unité où s'accomplissent l'être et la valeur. Alissa n'est pas non plus la faiseuse d'harmonie qu'elle souhaiterait d'être. Mais cela tient à certain gauchissement de sa volonté initiale, non à cette volonté même, qui est droite et ouvre la passe sans impasse. Car c'est de l'amour qu'elle relève, elle, en dépit des méprises que nous avons reconnues. Et seul l'amour est vraiment fort, plus fort que le monde et la mort. Seul il consolide réellement l'âme, et la société des âmes, et pour l'éternité.

Résumons-nous et simplifions : A cette heure, en ce lieu, Gide, de tout son cœur, se retrouve sous l'obédience de valeurs chrétiennes : délicatesse de la conscience et du cœur, vie offerte et donnée, souci et service des autres, élan vers l'infini, pressentiment d'un mystère qui serait une illumination et d'une apparente immolation qui serait le vrai salut.

Voix du cœur mystique; l'éphémère se déchire; l'Ineffable transparaît; l'Eternel féminin nous soulève... Longues et fines lignes de force dont l'œuvre et la vie de cet homme resteront traversées. Elles n'en dessinent encore, avons-nous dit, qu'un des pôles; mais elles ne nous permettent pas de douter de sa réalité.

XI

LA PART DU JEU

Ménalque... Alissa... De l'un à l'autre une oscillation presque partout visible... Est-ce tout? Non, manifestement, ce n'est pas tout. Au schéma échappe au moins un des livres que Gide et ses amis nous pardonneraient le moins d'oublier : *Les Caves du Vatican* (1).

Curieux livre! Extraordinairement jeune, et non pourtant sans quelques rides; subtil et quasi populacier; entraînant, agile, pimpant, presque toujours; irritant pour d'aucuns; au total plus révélateur qu'il ne semble d'abord. On en a lu plus haut un passage sur la notion d'acte gratuit. Mais le tour analytique et didactique du morceau y est assez exceptionnel et c'est par de tout autres procédés que l'ouvrage, en général, cherche à nous conquérir.

« Sotie », nous avertit le titre. A plusieurs reprises déjà — à propos de *Paludes*, à propos du *Voyage d'Urien*, à propos du *Prométhée mal enchaîné* — nous avons eu l'occasion de signaler la place que tient dans l'œuvre de Gide certain élément, ce serait faiblement dire de fantaisie, mais de cocasserie et de bouffonnerie, où il paraît penser que nous prendrons du plaisir, car il en prend visiblement lui-même. Dans *Les Caves* cet élément est bien près de tout recouvrir. « Je ne suis qu'un petit garçon qui s'amuse — doublé d'un pasteur protestant qui l'ennuie (2) », a dit quelque part André Gide. Jamais le petit garçon n'a pris sur les prêches du pasteur une plus large revanche.

Dans le genre roman-feuilleton auquel elles ne sont pas

(1) N.R.F., 1914.
(2) *Journal*, p. 250.

sans s'apparenter, ainsi que le notait Fernandez, *Les Caves* représenteraient une assez grosse facétie anticléricale. Se référant à des bruits qui auraient couru, paraît-il (1), dans certains milieux d'extrême-droite, relativement à un enlèvement du pape Léon XIII par les francs-maçons et son remplacement par un sosie chargé d'occuper la place, Gide suppose cette idée baroque prenant corps dans la cervelle d'escrocs qui l'exploitent et de naïfs qui y voient l'occasion d'une croisade. Et voici le catholicisme représenté à nos yeux par un parfait grotesque, Amédée Fleurissoire, qui s'élance au secours du pontife avec un foulard au cou et un riflard dans la main gauche, et que nous voyons successivement livré aux punaises de Marseille et aux moustiques de Gênes, aux entreprises sans malveillance des « dames » des ruelles de Rome et aux canulars moins inoffensifs des « Mille-Pattes », c'est-à-dire des aigrefins qui ont monté l'affaire et en tirent d'appréciables profits — en attendant, comme nul ne l'ignore, d'être finalement défénestré par Lafcadio dans le train de Naples, victime fortuite d'un crime immotivé. Sans parler de certain miracle que la Vierge avait eu la curieuse idée de faire en faveur de son beau-frère Anthime Armand-Dubois et dont celui-ci n'eut d'ailleurs pas à se féliciter.

Mais la science et la libre-pensée ne sont pas mieux traitées en la personne de ce même Anthime Armand-Dubois, bourreau de rats et de grenouilles et Homais de médiocre taille, convaincu qu'on a finalement raison de tous les problèmes avec quelques poncifs sur les tropismes ou les réflexes conditionnels, quant au reste niais entre les niais et vulgaire entre les vulgaires.

Et pas beaucoup mieux la littérature et les littérateurs avec Julius de Baraglioul, personnage décoratif et stérile, candidat perpétuel à l'Académie Française, auteur d'un *Air des Cimes* « sans détour ni mystère » qu'ont seuls fait connaître quelques comptes rendus de complai-

(1) Il cite : *Compte rendu de la délivrance de Sa Sainteté Léon XIII emprisonné dans les cachots du Vatican* (Saint-Malo, imprimerie Y. Dillois, rue de l'Orne, 4), 1893.

sance, capable, on l'a vu, de disserter sur son art de romancier, mais non pour autant de créer ni, tout simplement, de vivre.

Et plus mal encore la famille, avec tous ces foyers qui ne représentent rien, sinon quelques conformismes inféconds assortis de servitudes humiliantes.

C'est un fait : le livre ne s'éclaire, le récit, je ne dirai pas ne s'anime, car il ne traîne nulle part, mais n'accroche vraiment le lecteur que là où paraissent les hors-la-loi : Carola, la pécheresse au cœur sensible qui veille sur la vie, sinon sur la vertu, de Fleurissoire; Protos, coupe-bourse d'assez belle allure, aux tours innombrables et élégants, épris de ce joli métier qu'il pratique lui aussi, dirons-nous dans le vocabulaire du pays, « par luxe, par besoin de dépense, par jeu », pour le principal amour de l'art; et enfin Lafcadio, où l'on s'accorde à voir l'une des créations les plus réussies de Gide.

Courage, endurance, beauté, grâce, esprit, adresse, « aristocratie de l'âme », philosophie sans pédantisme, indépendance souriante vis-à-vis de toutes les contingences, matérielles et spirituelles : Gide lui a donné libéralement tout ce qu'il souhaite à lui-même et à ceux qu'il aime. Il le lance dans la vie avec une parfaite indifférence aux possessions et profits, mais avec une attentive ingéniosité à recueillir ce que l'occasion peut recéler de plaisir et de stimulation. « Amoureux de ce qui pourrait être », toujours prêt à « passer outre » pour reconnaître « les ressources d'une possible humanité », au reste constamment soucieux du style et de l'allure dans l'insouci du reste, il le fait riche de cette valeur qui, pour l'immoraliste, supplée toute autre valeur. Il le veut à la fois comblé par la nature, gâté par le hasard et élu par l'amour.

*
* *

Attention pourtant! Il n'est pas sûr que Lafcadio lui-même et ce qu'il « manifeste » soient soustraits pour autant, dans *Les Caves*, à l'action corrosive d'une ironie partout présente. Plus on presse cette équivoque notion

d'acte gratuit, et surtout l'application qu'en fait notre héros, plus il devient difficile de les prendre au sérieux. S'agit-il de rejoindre le moi profond sous les sédiments de la conscience superficielle? Nous inspirant de la psychologie bergsonienne, serons-nous tentés de définir l'acte gratuit comme celui où s'exprime la personnalité dans son originalité singulière et totale, et non plus quelque habitude passivement prise ou conviction plus ou moins imposée? On ne voit pas comment la personnalité de Lafcadio peut espérer s'exprimer ni surtout s'unifier dans un meurtre auquel manquent d'ailleurs quelques-uns des éléments qu'on nous a dits essentiels à l'acte gratuit : difficulté, habileté et ruse — puisque tout y fut d'une humiliante facilité.

S'agit-il de retrouver la sincérité de la nature sous le déguisement des raisonnements et des délibérations? Mais où est exactement la frontière? Tous les goûts sont dans la nature, si l'on veut, dès lors que ce sont des goûts, et Lafcadio le sait bien, capable du même cœur de sauver au péril de sa vie un enfant menacé d'être brûlé vif et de pousser par la portière un voyageur dont la tête ne lui revient pas. Mais aussi le déguisement s'y ajoute aisément, si l'on n'y prend pas garde. Mettons que cela nous rende difficile de condamner quoi que ce soit au nom de la nature; cela nous interdit en même temps de nous réclamer d'elle en quoi que ce soit sans un sérieux et méfiant examen — qui n'est pas fait ici.

S'agit-il de faire reconnaître qu'il est des actes désintéressés, c'est-à-dire ne visant aucun avantage ultérieur et extrinsèque et que, contrairement à moult lieux communs, l'utilité et le calcul ne sont pas toujours ce qui conduit les hommes? Si l'on aime mieux, qu'il y a des « finalités sans fin»? Il y a longtemps que philosophes, moralistes et esthéticiens s'en sont avisés. Ils ne prétendent plus à la découverte.

S'agit-il de montrer que le désintéressement n'existe pas seulement dans l'ordre du bien et que le mal, lui aussi, peut être gratuit? La remarque est moins banale, mais elle obscurcit le mystère plus qu'elle ne l'éclaire.

Un acte sans motif, c'est-à-dire sans raison explicite de faire dont la pensée soit appelée à connaître, c'est concevable et même assez fréquent. Mais un acte sans mobile, sans impulsion positive à faire, cela a-t-il encore un sens?

S'agit-il plutôt, dans la ligne de cette conception toute négative de la liberté que nous aurons souvent à relever chez Gide — « champ libre », absence de contraintes et de limites — de montrer dans le motif même d'échapper à toute limite un motif parfaitement suffisant, et même le plus séduisant des motifs? Et qu'il est parfaitement vain de demander de qui il relève à celui qui met sa raison de vivre à ne relever de rien, à se soustraire à toute judicature de raison, de conscience ou de légalité? Soit, et la discussion se trouve ici nécessairement close. Mais à qui fera-t-on croire qu'une telle dérobade règle la question?

La vérité, c'est qu'à la dialectique de l'acte gratuit rien finalement ne peut résister — pas même la moindre théorie ou la plus timide pratique de l'acte gratuit.

Aussi bien a-t-on pu remarquer que Lafcadio « s'affaiblit et pâlit vers la fin comme un acteur qui se fatigue de son rôle (1) ». Son exploit accompli, il en paraît tout de suite embarrassé. C'est du côté de Protos, il le sent bien, qu'est la sagesse, lorsque celui-ci lui reproche d'avoir pensé « qu'on pouvait si simplement que ça sortir d'une société, et sans tomber du même coup dans une autre, ou qu'une société pouvait se passer de lois (2) ». Si peu conformiste et bourgeois qu'il se sente : « Excusez-moi de vous préférer la police, ne peut-il se retenir de répondre. Allez l'avertir. Je l'attends (3). » Il s'en faut de peu qu'il ne se dénonce. Il ne le fait finalement qu'à Julius de Baraglioul, qui se contente de le renvoyer à son confesseur. Comme le lui déclare son amie Geneviève de Saint-Prix : « Il n'a rien de mieux à faire qu'une commode soumission : il l'éprouvera tôt ou tard, et que les autres issues sont bouchées (4). » Après l'excitation de l'aventure,

(1) Ramon Fernandez.
(2) *Les Caves*, O.C., VII, p. 380.
(3) *Id.*, p. 383.
(4) *Id.*, p. 401.

une « incompréhensible torpeur » pèse sur lui, il renonce. Que deviendra-t-il demain? On ne l'imagine pas. Et c'est ici qu'on se demande s'il a vraiment vécu, s'il a seulement commencé de vivre. Car vivre, c'est d'abord continuer en se renouvelant; et l'on ne voit la possibilité pour Lafcadio ni de continuer, ni de se renouveler. Evadé de soi, libéré de soi? Peut-être, mais incapable d'y rentrer.

Alors quoi? « Affirmation de nihilisme », comme le disait à l'époque Lucien Maury (1)? Préfiguration de ce « dadaïsme » qui, quelques années plus tard, se flattera d'être en révolte contre toutes les règles, toutes les valeurs, toutes les évidences, à commencer par celles de la logique, et qui volontiers déclarera se reconnaître dans le personnage de Lafcadio? Ricanement de réprouvé qui se sent exclu de tout un ordre de grandeurs, qui nie et sent toutefois sa déchéance, et se venge, comme il peut, par le sarcasme et le blasphème, comme le dira à peu près Henri Massis? Ou tout au contraire, « plainte en sourdine, plainte à la fois irritée et désespérée d'un homme qui voit méconnaître son cœur, et qui sent que, pour une fois, son cœur est d'accord avec sa raison », comme croyait un jour discerner Ramon Fernandez (2)? Toutes ces interprétations plus ou moins romantiques passent le but. Ni affirmation ou préfiguration de quoi que ce soit; ni ricanement blasphématoire ou plainte amoureuse. Mais le type du livre écrit pour le plaisir et rien d'autre — comme on peut admettre que l'a été *La Chartreuse de Parme* par exemple. La part du divertissement et de la fête dans une vie laborieuse, souvent trop sérieuse au gré de l'auteur. Le jeu endiablé d'un homme qui a des réserves de jeunesse et de fantaisie et qui, après s'être souvent contraint, éprouve l'envie irrésistible de s'ébrouer, de faire des niches, de se payer la tête des personnes raisonnables.

*
* *

(1) *Journal*, p. 429.
(2) *André Gide*, p. 242.

Le jeu! le divertissement! Ces notions soulèvent pourtant trop de questions pour être à elles seules réponse suffisante à aucune question.

Sous un premier aspect, le jeu est exercice spontané, libre, « gratuit » en effet (et c'est un des moins discutables emplois que l'on puisse faire du mot), de nos activités physiques et mentales. Toute activité saine et normale éprouve le besoin de se dépenser. Lorsque le travail, la tâche imposée et utilitaire n'en épuise pas les réserves, le plus futile objet peut lui devenir un excitant suffisant. Ou plutôt cet objet cesse de lui être futile, parce que l'imagination, entrant dans le cercle, sait lui fournir les avantages réclamés par une puissance en quête d'emploi. Tel est le jeu de l'enfant. Tel aussi le jeu de l'adulte. Tel le jeu de Gide, chez qui il y a surabondance à la fois de forces et d'idées. Anthime et Véronique Armand-Dubois, Julius de Baraglioul et la comtesse de Saint-Prix, Marguerite et Arnica Péterat, Gaston Blafaphas et Amédée Fleurissoire, Carola et Protos, sont les têtes d'un jeu de massacre analogue à ceux sur lesquels l'avenue de Neuilly et le cours de Vincennes voyaient jadis s'éverTuer de graves personnages en goguette ou d'heureux papas faisant les gosses avec des gosses. Nul besoin de les aimer ou de les détester pour s'en amuser.

Sous un autre aspect, le jeu est préparation d'activités futures irréalisables encore mais déjà désirées, suppléance d'activités à jamais impossibles et reconnues telles, mais vers lesquelles ne continue pas moins de s'élancer l'aspiration refoulée. La petite fille joue à la poupée et le garçon au soldat, non pas seulement par imitation, mais parce qu'une part d'eux-mêmes est déjà engagée dans un tel emploi de vie. C'est aussi bien pourquoi rien n'amuse autant l'enfant que de faire la grande personne, une grande personne en puissance avec des ersatz de possessions réelles. Et que le rôle soit défendu (le brigand) ou l'objet tabou (le feu), cela ne fait qu'augmenter l'attrait : comme si le jeune être voulait déjà prendre sa revanche — ou ses assurances — contre les « censures » à prévoir et les limitations de la vie. Ainsi Gide, dans ce jeu des *Caves*,

et spécialement le personnage de Lafcadio, libère une part de lui-même qu'il n'a pas osé libérer encore, qu'il craint de n'oser jamais libérer. — Jusqu'au meurtre inclusivement? Y compris la pensée criminelle possible? — Nous n'irons pas jusque-là, même là où l'on s'applique à nous donner le droit. Mais à tout le moins une attirance de l'aventure inouïe et scandaleuse, un besoin de prouver à soi-même et aux autres de quoi on serait capable dans le « passer outre », un défi aux hommes et aux événements de dresser jamais un obstacle infranchissable. Tout cela, bien entendu, en un style de vie qui n'aurait rien de grossier et appellerait au contraire l'élégance du geste et de la ligne.

Sous un autre aspect enfin, le jeu est divertissement au sens pascalien du mot, « agitation » et « occupation au dehors », lutte contre l'ennui, fuite de soi-même et d'une « malheureuse condition », tentative d'échapper à la vie réelle, décidément trop grave et trop lourde à porter, pour une autre vie où les choses seraient sans poids et les actes sans responsabilité. Gide n'a pas à craindre l'ennui et ne manque jamais de ressources contre lui. La considération de nos fins dernières ne lui est pas spécialement importune : notre condition terrestre ne lui apparaît pas tellement misérable, et il ne voit pas tellement de raisons de désirer ou de redouter l'éternité. Mais sur un point il est vulnérable : par cette prétention à la liberté absolue dont il sait bien pourtant que ne s'accommodent ni notre intelligence, ni notre cœur, ni aucune des formes de notre vie collective. Elles le pressent, elles l'enserrent toujours, ces astreignantes réalités qu'il voudrait écarter. Réalité de l'amour, avec cette aérienne et pourtant constamment présente Emmanuèle. Réalité de la famille, avec ces oncles et tantes, ces neveux et nièces, ces cousins et cousines dont il est le confident et le conseiller. Réalité de la propriété avec ces maisons, ces terres, ces fermages qui réclament ses soins. Réalité de la solidarité humaine, avec ces tâches qu'il a de plus ou moins bonne grâce dû assumer, ne fût-ce qu'avec cette *Nouvelle Revue Française* qu'il a contribué à fonder et soutient à bout de

bras avec quelques amis. Réalité du transcendant et du divin qu'il n'est point parvenu à extirper, et qui crie à ses heures de la voix qui retentirait encore dans le désert... Alors une espèce de colère le prend qui, à défaut de mieux, se soulagera par le ricanement et le sarcasme. La vie s'obstine à faire la sérieuse? On saura bien lui rabattre le caquet.

XII

PREMIER BILAN

1914. Gide a dépassé quarante ans.

1914. Tournant de l'histoire humaine, qui ne peut pas ne pas être aussi un tournant dans la vie de tout homme attentif à l'histoire et épris de l'homme.

Quarante ans. Age encore fluide, où la forme définitive de l'être n'est pas absolument fixée, mais où les nœuds de résistance commencent à se dessiner.

A ce double titre, et avant de repartir pour de nouvelles découvertes et surprises, il paraît indiqué de marquer ici un point d'arrêt, de dresser un premier bilan, de nous demander ce que Gide représente à cette heure — non pour ce grand public qui l'ignore encore et qu'il ne paraît pas rechercher, mais pour les lecteurs avertis qui ont su le découvrir et sont aptes à le comprendre.

Gide est loin encore d'avoir montré toutes les faces, exploité toutes les ressources de son esprit. Mais d'ores et déjà il s'est révélé comme un des meilleurs ouvriers de la prose poétique et lyrique, et, d'autre part, comme un maître du « récit (1) ». Cela suffit à le classer comme un des grands écrivains de son temps.

(1) Sur les « récits » de Gide, lire quelques pages très bien venues de Jean Hytier (*André Gide*, Charlot éd., Alger, 1938, p. 137 et sq.). « On a pu contester que Gide fût un romancier. Nous aurons à nous le demander à propos des *Faux-Monnayeurs*. Mais tout le monde est d'accord pour reconnaître en lui le maître du récit. *L'Immoraliste*, *La Porte étroite*, *Isabelle*, *La Symphonie pastorale* sont quatre authentiques chefs-d'œuvre qui enrichissent cette magnifique tradition des lettres françaises qui comprend *La Princesse de Clèves*, *Manon Lescaut*, *René*, *Adolphe*, *Carmen*, *Dominique*... » Éminemment pathétiques par leurs sujets : « Un être qui se préfère à tout et sacrifie tout à soi, un autre qui préfère tout à soi et se sacrifie totalement, le désabusement d'une imagination, l'aveuglement du désir par le mensonge de la conscience. » Réalisant avec perfection la pureté de ligne et la sobriété de développement que le genre demande. Au reste, révélateurs de la pensée de

Non pas le plus original : Péguy, Claudel, Proust laisseront dans leur sillage plus d'images inoubliables et de rythmes nouveaux. Non pas le plus puissant : à côté de tel flot jailli en torrent, son ruisseau semble parfois mince. Non pas même le plus révélateur : « un grand artiste, mais qui n'a rien à dire », aurait déclaré Paul Claudel; le contresens est formel; en 1914, il n'était pas absolument sans excuse.

Mais sans doute le plus parfait. Gide a été le premier à dénoncer la part de procédé — de vocabulaire, de syntaxe, de construction — qui entrait dans sa première manière. Il n'a point tardé à s'en libérer. S'il est vrai que la rhétorique c'est « le mot plus gros que la pensée », nul moins rhéteur que Gide, comme le note Jacques Rivière (1); « nul ne pousse plus loin la crainte de laisser l'expression dépasser son objet ». En même temps que la redondance, il sait éviter la préciosité, ce piège des subtils, où un Proust et un Giraudoux ne seront pas sans compromettre les plus beaux dons. Contre les amateurs de l'arabesque, de la ligne courbe et sinueuse — qu'il reproche par exemple à Barrès, cet « asiate », — il se sent « dorien (2) ». Dès cette époque, ce qu'il apprécie et recherche par-dessus tout, c'est le naturel, le naturel qui certes admet l'art, et l'art raffiné, mais avec ce suprême raffinement de ne pas se laisser d'abord reconnaître (3). Leur commun triomphe étant une réciproque et parfaite adaptation de la pensée et de l'expression.

« Comme Chopin par les sons, il faut se laisser guider

Gide, à condition qu'on ne les sépare pas les uns des autres, ni des autre œuvres. « Les excès de *L'Immoralisie* et de *La Porte étroite*, de l'égoïsme et du sacrifice, se compensent l'un l'autre.» De même « l'exaspération impuissante de *Paludes* (et) l'énergie âpre de *L'Immoraliste*, la dérision de la sainteté de *Prométhée* (et) la sublimité de *La Porte étroite*, la destruction de *Saül* (et) l'enrichissement des *Nourritures*, l'altruisme du *Roi Candaule* (et) l'égoïsme de *L'Immoraliste*, etc. L'œuvre entière de Gide est une symphonie dont le sens est, non pas dans telle partie, mais dans leur accord. »

(1) En ajoutant d'ailleurs, avec non moins de raison, que « cette haine de l'imagination l'entraîne peut-être parfois à trop de méfiance ». Cf. *Études* p. 194, note.

(2) *Journal*, p. 1134.

(3) *Caractères*, *Divers*, p. 17.

par les mots, écrira un jour Gide... Ce n'est jamais par l'émotion qu'il sied de se laisser conduire mais par la ligne — car l'émotion gauchit la ligne tandis que la ligne jamais ne fausse l'émotion (1).» Lui-même pourtant avait écrit : « L'artiste, le savant, ne doit pas se préférer à la Vérité qu'il veut dire : voilà toute sa morale; ni le mot, la phrase, à l'idée qu'ils veulent montrer; je dirais presque que c'est là toute son esthétique (2). » Pour éviter la contradiction, est-il nécessaire de remarquer (3) que l'un des textes porte : émotion, et l'autre : idées? Il y a mieux à dire. Le prodige constamment renouvelé de l'œuvre de Gide, c'est de subir cette double régulation de la matière et de la forme sans en paraître aucunement gêné, que dis-je : d'en tirer ses plussé duisants prestiges, l'idée attirant le mot, le mot sollicitant l'idée, dans une si souple intelligence de leurs exigences respectives qu'on a l'impression d'une harmonie préétablie, d'un mariage d'amour béni d'avance au ciel.

Sans doute le plus parfait écrivain de son temps. Et aussi, certainement, un des plus intelligents. A cet égard encore il a ses limites. Mais, pour qui veut en demeurer ou en revenir au sens propre du mot — *intus legere* : lire au dedans — nul plus intelligent que Gide. Le mot semble-t-il plat à l'éloge banal? Si nous sommes parfois déçus par l'intelligence, si certains hommes marqués de ce signe nous ennuient ou se révèlent peu compréhensifs, c'est qu'il ne s'agit encore que de l'un des divers dons que doit ici distinguer l'analyse. La véritable intelligence, c'est l'aptitude à revêtir n'importe quelle sorte d'intelligence : non pas faculté ou outil entre autres, mais pouvoir indéfini d'acquérir de nouvelles facultés ou de fabriquer de nouveaux outils. A ce point de vue on voit aisément ce qui fait l'avantage de Gide au regard de ses contemporains, ses pairs, déjà cités : Claudel, Péguy,

(1) « L'art le plus subtil, le plus fort et le plus profond, l'art supérieur est celui qui ne se laisse pas d'abord reconnaître. L'art véritable se moque de la manière, qui n'en est que la singerie. » *Un esprit non prévenu*, *Divers*, p. 75.

(2) *Traité du Narcisse*, O.C., I, p. 215.

(3) Comme le fait F.-P. Alibert, in *Hommage à André Gide*, p. 56.

Proust, voire même Barrès ou Valéry. Chacun se signale par un don éminent, mais aussi par ses incompréhensions et ignorances — à commencer parfois par l'ignorance de ses ignorances. Certaine manière de s'intéresser à tout, de s'adapter à tout, de participer à tout (1), qui donc l'a manifestée au même degré?

C'est ce qui devait faire de Gide un admirable critique, le plus fin, le moins faillible que la France ait connu depuis Sainte-Beuve — et certainement d'horizon plus large encore. On a extrait des *Lundis* et *Nouveaux Lundis* une histoire de la littérature française. C'est à peu de chose près une histoire de la littérature universelle qu'on pourrait extraire des œuvres éparses de Gide : Anglais, Allemands et Russes à côté des Français; audacieux novateurs à côté des grands classiques. Et rien n'y entrerait de médiocre. Quand on se souvient des incuriosités et incompréhensions que pouvaient multiplier à la même date les critiques les plus réputés, un Ferdinand Brunetière, un Jules Lemaître, on admire que Gide seul, ayant émis tant de jugements, en ait porté si peu de caducs et, ayant exploré tant de domaines, ne s'y soit jamais montré insuffisant (2).

*
* *

(1) Nous avons dit que cet écrivain aurait aussi bien pu faire un musicien. Il est non moins certain que cet artiste aurait aussi bien pu faire un savant. Non, peut-être, dans l'ordre des mathématiques ou de la philosophie; il a pour cela trop de dédain de l'abstraction et de la déduction (Voir *Journal*, p. 280-281, où il oppose à l'apriorisme d'un Descartes ou même d'un Montesquieu : « J'ai posé le principe et j'ai vu les cas particuliers s'y plier comme d'eux-mêmes » — le « désir d'expérience » d'un Bacon ou d'un Claude Bernard). Mais à tout le moins dans les sciences dites « naturelles ». Sans sortir de la période révolue, on pourra se reporter, par exemple, aux notations du *Journal* (p. 300 et sq.) sur la sélection, l'hybridation, l'éparpillement des germes, l'évolution des espèces, etc. Nietzsche contre Darwin, Fabre contre Darwin : sur tout cela son jugement est aussi sûr que sa documentation.

(2) Citer devient ici impossible : la moitié du *Journal* y passerait. Au t. VI des O.C., p. 29 et sq., il faut se reporter à un *Journal sans dates*, publié dans la *N.R.F.* de décembre 1909 à mai 1910, qui n'a été que partiellement recueilli dans l'édition de la Pléiade. Anatole France : « Je ne sens point le tremblement de France, je lis France sans tremblement... On l'épuise du premier coup. » (P. 35.) Et surtout Péguy : « Comme la flûte arabe la même

Si ondoyant que la nature et le système l'aient fait, cet artiste, ce critique accompli est, par ailleurs, en possession d'une esthétique définie, aux lignes fermes, d'intention dynamique et conquérante.

A la base ce principe : « L'œuvre d'art est une œuvre volontaire; l'œuvre d'art est une œuvre de raison (1). » Et encore : « L'art naît de contrainte, vit de lutte, meurt de liberté (2). » On n'a point manqué de noter le contraste que fait cette esthétique de l'effort et de la contrainte avec l'éthique sensualiste des *Nourritures*, avec l'éthique libertaire de *L'Immoraliste*. Tout se passe comme si, expulsé des autres domaines, le puritanisme de la formation religieuse de Gide, avec ses scrupules, ses austérités, sa surveillance inquiète de soi, s'était réfugié dans son art. Il ne faudrait pourtant pas abuser de cette remarque. Le puritanisme, c'est la peur de la vie, la méfiance de l'inconnue extérieure. Rien de tel ici. Mallarmé (et plus encore certains de ses disciples) « avait préservé son œuvre de la vie; celle-ci coulait autour de lui comme s'écoule un fleuve, aux côtés d'un navire à l'ancre; et il n'était jamais entraîné (3) ». Mais c'est à ce point, on l'a vu, que s'était faite la rupture de Gide avec le symbolisme. « Opposer l'art à la vie est absurde, parce que l'on ne peut faire de l'art qu'avec de la vie. » Tout ce qu'il est possible de concéder, c'est que, là seulement où la vie surabonde, l'art a chance de commencer. Il « naît par surcroît, là où vivre ne suffit plus à exprimer la vie (4) ».

La vie, entendons par là, non les agitations de la conscience superficielle ou le déclanchement des automatismes collectifs, mais la spontanéité authentique du moi profond, dans son originalité irréductible. La vie : non

phrase, presque la même durant tout le concert; comme le croyant la même prière durant tout son temps d'oraison, ou du moins presque la même, un peu différemment intonée, presque sans qu'il s'en doute, et comme malgré lui, qui recommence encore et où sa foi ne s'épuise pas encore. Mots! Je ne vous laisserai pas, mêmes mots, et je ne vous tiendrai pas quittes, tant que vous aurez encore quelque chose à dire. » (P. 77.)

(1) O.C., III, p. 407.
(2) O.C., IV, p. 207.
(3) *Prétextes*, p. 252.
(4) *Nouveaux prétextes*, p. 126.

seulement ce qu'elle présente de clair et de rassurant, mais ce qu'elle charrie de trouble et d'équivoque. La vie totale, y compris ce domaine interdit devant lequel le puritain, au contraire, se voile la face.

La vie : ce mot demande donc à être pris en un sens fort et plein. Exprimer : ce mot veut aussi être sauvé d'une plate littéralité. Il ne peut s'agir de se détourner de la réalité, non plus que de la reproduire servilement. De quoi s'agit-il donc? Gide s'en explique avec élégance dans la conférence préparée en 1901 pour l'exposition des Artistes indépendants (1). « L'œuvre d'art, a-t-on dit, c'est un morceau de nature vu à travers un tempérament. » C'est trop méconnaître la réaction libre de l'intelligence et de la volonté. Il y a une différence essentielle. Dans la vie « l'homme est soumis à la nature; dans l'œuvre d'art il soumet la nature à lui ». Dans la vie l'homme propose et Dieu dispose. « Dieu propose et l'homme dispose, c'est l'œuvre d'art. » Solution toute naturelle de l'artificiel conflit réalisme et idéalisme. Solution aussi de la vieille querelle inspiration et métier, passion et raison. « Les choses les plus belles sont celles que souffle la folie et qu'écrit la raison. Il faut demeurer entre les deux, tout près de la folie quand on rêve, tout près de la raison quand on écrit », notait Gide dans son *Journal* (2) dès 1894. Cette règle ne cessera d'être la sienne. Entre le trop facile : « Ah! frappe-toi le cœur... » d'un Musset et le trop étroit : « L'enthousiasme n'est pas un état d'âme littéraire » d'un Valéry, voici la voie droite, celle des grands classiques, sinon des épigones : l'art est fait avec de la passion — dépassée et surmontée. La passion peut être source de désordre, de partialité ou de complaisance paresseuse; mais seulement lorsqu'on la laisse faire et dire. La raison paraît souvent sèche et pauvre; mais seulement parce qu'elle prétend se suffire. L'ordre vivant est fait de la combinaison d'une impulsion et d'une résistance.

*
* *

(1) O.C., III, p. 406 et sq.
(2) P. 50.

Avec tout cela, l'influence et l'autorité de Gide restent restreintes. Il n'est pas populaire et ne s'en étonne pas : il ne flatte aucune des faiblesses du grand public; il est rebelle aux définitions et classements sur lesquels le lecteur moyen a coutume de se régler; il ne présente pas cette silhouette arrêtée, cette « fidélité à soi-même » qui permettent au jugement comme à l'enthousiasme de se fixer. Même le public initié, il le déconcerte par l'imprévu de ses démarches, les énigmes dont il voile sa pensée, les raffinements d'expression dont il la pare. Ses premiers livres, publiés en compte d'auteur, ont été des échecs. *La Porte étroite* a été lue, mais assez souvent à la faveur d'un malentendu.

Gide a trop le sentiment de sa valeur pour en être humilié. Il sait d'ores et déjà qu'il ne gagnera son procès qu'en appel, mais qu'il le gagnera là, et ne songe pas à brusquer la procédure. La conférence *De l'Influence en Littérature* qu'il faisait en 1900 à la « Libre Esthétique » de Belgique est une « apologie de l'influence (1) ». Apologie de l'influencé, car c'est une peur dérisoire que celle de perdre sa personnalité par l'imitation; elle est étrangère aux grands esprits, « sûrs de leurs propres richesses, pleins du sentiment intuitif, *ingénu* de l'abondance immanente de leur être »; étrangère aussi aux grandes époques, aux époques créatrices, qui ont été les époques les plus profondément influencées. Apologie de l'influenceur, car on conçoit mal une grande œuvre qui ne cherche à répandre autour d'elle le mouvement et la vie, et pas davantage un grand artiste qui n'éprouve le besoin, non pas tant de dominer autrui, que d'utiliser son expérience et ses réflexions.

L'occasion se présentant, Gide ne refusera pas de joindre l'exemple à la théorie. C'est avec la fondation de la *Nouvelle Revue Française* que vint l'occasion (2). Nul

(1) O.C., III, p. 251 et sq.

(2) Sur l'histoire de la *N.R.F.*, voir le livre soigneusement documenté de Mlle L. Morino, *La Nouvelle Revue française dans l'histoire des Lettres* (Gallimard, 1939).

Le premier numéro parut le 15 novembre 1908. Son sommaire réunissait les noms de Michel Arnauld (de son vrai nom Marcel Drouin et beau-frère

n'ignore que cette entreprise, qui devait être de conséquence, fut pour une grande part celle de Gide; qu'elle doit beaucoup à la vitalité et entrain de Ghéon, à l'originalité et ouverture d'esprit de Copeau, à la lucidité ferme et froide de Schlumberger, au dévouement agissant d'André Ruyters et d'autres — mais davantage encore à la présence continuellement attentive de Gide, à son flair critique, à ses conseils judicieux, à sa collaboration ininterrompue. Depuis *La Porte étroite* dont le premier numéro de la revue commençait la publication, toute son œuvre, ou presque, est allée alimenter le flot. Et si la N. R. F., sur une mer tourmentée, a pu traverser sans dommage plus d'une passe difficile, si, au total, elle a commis peu de méprises, c'est à ce pilote qu'elle le doit.

*
* *

Sur la pensée profonde de Gide, on a le droit de ne pas trop encore savoir à quoi s'en tenir — et l'on en use. L'esthétique est désormais fixée; l'éthique, pas encore.

de Gide), Charles-Louis Philippe, Marcel Boulenger, Jean Schlumberger, T.-S. Lascaris, Jean Viollis, André Ruyters, Léon Bocquet. Les véritables fondateurs étaient André Gide et Eugène Montfort, secondés par Jacques Copeau, Léon-Paul Fargue et Henri Ghéon (dont le livre *Nos Directions* reste essentiel à connaître sur cette histoire).

Dès ce premier numéro, deux articles, l'un de Boulenger, *En regardant chevaucher d'Annunzio*, l'autre de Bocquet, *Contre Mallarmé*, déterminaient une révolution de palais et la retraite de Montfort (qui devait poursuivre sa carrière aux *Marges*). C'est pourquoi le fascicule de février 1909 porte à nouveau le nº 1 de la collection. A part quoi, l'équipe se révéla d'une exceptionnelle résistance.

Tous ces hommes avaient passé par le symbolisme et y avaient aiguisé leur esprit. Mais ils estimaient que le symbolisme était mort, qu'il ne fallait pas chercher à le ressusciter, mais au contraire favoriser l'évolution qui détournait les esprits des formes subjectives de la littérature, les orienter vers les formes objectives dédaignées par l'époque révolue : roman et théâtre tout d'abord. Il se voulaient d'une parfaite indépendance, résolus à ne tenir nul compte des opinions politiques ou religieuses des écrivains qu'ils accueillaient, mais à les juger uniquement sur l'originalité et la puissance créatrice. Par contre, toutes les mauvaises mœurs littéraires — arrivisme, cabotinage, facilité, improvisation hâtive, débordement verbal, etc. — trouvaient en eux des juges sévères. Au reste, refusant de fermer les yeux sur la vie, non plus que sur aucune des manifestations de l'art. On sait que, si la *N.R.F.* peut se vanter d'avoir lancé presque tous les grands écrivains du temps, certaines de ses prises de position politiques (plus tard, il est vrai) eurent un réel retentissement.

Plus tard seulement s'affirmeront, puis domineront le moraliste, le réformateur. C'est seulement avec un certain recul qu'on peut voir se dégager ce que nous appellerons les constantes de l'inconstant... Et nous avons souligné, peut-être à l'excès, à quel point l'œuvre restait équivoque, au sens primitif et le moins injurieux du mot, susceptible de différents sens et de différentes interprétations.

« La poésie de Gide, écrit Jean Hytier dans des pages remarquables sur le « prosateur lyrique », est une métaphysique du désir qui tente de se transcender dans une métaphysique du dénûment, du renoncement et de l'amour (1). » C'est parfaitement dit, mais il faut reconnaître que ces deux métaphysiques sont très inégalement explicites et actualisées. D'ailleurs, le texte le dit : la seconde demeure une tendance.

Refoulée et contrebattue dans *Les Cahiers d'André Walter;* déchaînée, frénétique dans *Les Nourritures terrestres;* dure, hautaine, en quête d'une sorte de justification héroïque dans *L'Immoraliste;* allègre, gamine, gambadante dans *Les Caves du Vatican,* la métaphysique gidienne du désir a d'ores et déjà trouvé ses formules, s'affirme de toute sa sonorité, avec toutes ses harmoniques.

L'aspiration gidienne au dénûment. Gide nous invite à la rechercher dans *Les Nourritures* elles-mêmes. Nous la retrouvons sans peine chez Philoctète abandonnant son arc, chez l'Enfant prodigue las de bien manger et quittant tous ses biens. Nous y rattachons sans peine le thème de la soif et du désert, un des leit-motiv du lyrisme gidien. Mais comment dire qu'elle s'affirme avec la même force, le même éclat que sa rivale? Il y avait bien, sans doute, *La Porte étroite,* mais toujours avec cette question de savoir si, le sacrifice d'Alissa, Gide s'en irrite plus qu'il ne l'admire ou l'admire plus qu'il ne s'en irrite. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas elle qui devait attirer, séduire, retenir le plus intelligent et enthousiaste lecteur de Gide à cette époque : Jacques Rivière. Arrêtons-nous un moment à le regarder dans ce miroir fraternel. Il n'est pas, croyons-

(1) Jean Hytier, *André Gide,* Charlot, Alger, 1938, p. 41.

nous, de meilleure manière de conclure ce « premier bilan ».

C'est en 1906, en pleine effervescence de jeunesse, que Rivière découvre Gide. Il s'est « délicieusement amusé » avec Barrès. Claudel vient d'abattre sur lui une main puissante dont il se sent toutefois plus chargé que soutenu. C'est Gide qui flatte le mieux son impatience de vie.

« Volupté, force, amour, désir, mots que je voudrais, comme dit Gide, répéter toujours. C'est de vous que je vis, c'est de vous que je meurs... Désir! Désir! Il n'importe de quoi, particulier ou général. Que sont les choses? Des motifs de désir (1). » Contre Nietzsche, la force, Gide, c'est la sensualité. « Il en est tellement éperdu, qu'il ne sait plus à chaque instant comment le dire. Ce qui t'a paru de la rhétorique a peut-être pour cause cette peur continuelle de ne pas assez bien exprimer sa passion... C'est cela Gide. Ce qu'il y a de fatigant, en effet, c'est que ce n'est que cela. Mais le fait même que ce n'est que cela, prouve une telle intensité d'adoration, de désir, que c'en est admirable (2). » « La libération du désir » : à cette heure de griserie, ce n'est pas moins, pour Rivière, que « toute la morale », et aussi le vrai nom de « la soif de Dieu ». Lui aussi, il a résolu de s' « enlever toute timidité restrictive pour que (son) désir, plus tôt satisfait, plus tôt se régénère... La possession est précieuse, parce qu'elle engendre le désir (3) ».

Un peu plus tard, il connaîtra l'homme. Après avoir vu de loin le Gide « timide et froid » des salons, il le trouvera, à l'accueil, « charmant, familier et causeur... souple, insinuant et gamin », en dépit d'une « tête superbe, qui inquiète un peu d'abord et gêne (4) ». Avec une « exquise simplicité », il l'écoutera « dans son attitude favorite, les mains nouées sur ses genoux, croisées, la tête penchée en avant (5) », dissertant de Dostoïevsky,

(1) Lettre du 30 août 1906, *Correspondance*, II, p. 215-216.
(2) *Id.*, 16 septembre 1906, II, p. 250.
(3) *Id.*, 2 novembre 1906, II, p. 291-292.
(4) *Id.*, décembre 1908, IV, p. 68.
(5) *Id.*, 1er mars 1909, IV, p. 79.

de Villiers de l'Isle-Adam, de Poe, de Jammes, de Suarès. Reçu à Cuverville, il célébrera la « bonté » et la « délicatesse exquise » de Mme Gide, et montrera le maître de maison s'amusant comme un enfant avec ses hôtes : « Gide et Copeau sont exquis. Hier Gide faisait le petit vieux d'une manière tordante. Et en nous promenant il jouait le Père Ubu (1). » Enfin et surtout, il deviendra son collaborateur à la *Nouvelle Revue Française*, dont il est visiblement le « cheval favori ». Tous deux joignent une sensibilité frémissante à une intelligence aiguë, un certain romantisme de fond au classicisme de la forme, une persistante inquiétude religieuse à l'apparent détachement. Tous deux veulent la littérature libre, affranchie des conformismes sociaux et exempte de préoccupations apologétiques. Tous deux sont épris de sincérité, enclins à une sorte d'abandon quiétiste, attirés par l'inconnu et le mystérieux. Tous deux ont passé par le symbolisme (Rivière dans les livres plutôt qu'avec les hommes), mais l'ont dépassé, et sont en quête d'une littérature « en acte » où les impressions, au lieu de s'exprimer directement, se résoudraient en faits, en gestes, en paroles, par le mouvement même de la création et de la vie (2). Prédestination multiple à une collaboration et amitié qui ne devaient être interrompues que par la mort prématurée de Rivière.

Relisons les pages, écrites en 1911, qui terminent le recueil *Etudes*.

Avec une souplesse d'expression digne du modèle, Rivière loue d'abord le style d'André Gide : « musical et mouvant » dans la première période (jusqu'aux *Nourritures* incluses), ondulant comme l'âme « selon la courbe des pensées cadencées » *(André Walter)*, exact et d'une

(1) *Correspondance*, juillet 1910, IV, p. 214. A noter qu'Alain-Fournier se montre au contraire réticent. Il sait gré à Gide d'avoir « jeté les livres » (Lettre du 20 septembre 1908, *Correspondance*, IV, p. 54). Mais à propos de « l'enquête sur la jeunesse littéraire » de la *Revue hebdomadaire*, il lui reproche de n'avoir « pris plaisir jusqu'à ce jour qu'à regarder sa propre image ». (*Id.*, IV, p. 322.)

(2) Cf. l'importante étude de Rivière, *Le Roman d'aventure*, dans la *N.R.F.* de mai-juillet 1913.

simplicité sévère dans la seconde période (de *L'Immoraliste* à *Isabelle*), les mots devenus plus solides, plus pondéreux, non plus livrés au mouvement de la phrase, mais lui donnant les arêtes et la matérialité qui lui manquaient.

Il analyse la composition : modelée, elle aussi, dans les premiers livres, sur l'attitude intérieure, saccadée, rompue, discontinue comme elle; dans les autres, entraînée par le progrès d'un drame, se précisant et se développant avec lui et par lui.

Mais c'est l'âme de Gide, surtout, qui l'occupe et le retient. Ame « joyeusement innombrable » où chaque idée tout de suite en suscite une multitude d'autres, de sorte que « trop nombreuses elles s'empêchent les unes les autres (1) ». Ame toujours « séduite et refusée », trop attirée et de toutes parts pour n'être pas finalement fort détachée. Ce détachement est liberté; par lui on échappe aux limites que portent en eux la possession et le choix, le jugement et l'acte. Mais il n'empêche point de vivre; de la vie, au contraire, il avive le sentiment et multiplie les « exquises puissances ». « L'esprit de Gide est inlassablement égal à l'énorme complication des choses; par je ne sais quelle promptitude il est toujours à leur disposition, il satisfait toujours à l'exigence de leur infinité (2). »

C'est par cette totale ouverture à la vie et à la joie que Gide a séduit Rivière. Tous ceux qui l'ont connu soulignent en lui (3) un « amour exaspéré de la vie », une « frémissante avidité de tout voir, de tout entendre, de tout sentir », une « ardeur secrète, insatiable, insoutenable ». Cette sensualité de l'esprit plus encore que du corps, Gide la sert de multiples manières.

Il en écarte les censures morales et sociales dont ce jeune bourgeois bordelais, élevé chrétiennement, sentait vivement le poids. Contre les commandements et les tabous, il l'encourage, mieux encore qu'à la révolte, à

(1) *Études*, p. 212.
(2) *Id.*, p. 251.
(3) Voir le numéro spécial de la *Nouvelle Revue française* d'avril 1925.

l'indifférence (1). Il ne s'agit plus que de s'accepter et de se réaliser tel qu'on est, « par-delà le bien et le mal ».

Il l'irrite et l'exalte à la fois en y mêlant le piment de la réflexion et de l'analyse. La leçon barrésienne a été là-dessus recueillie, voire dépassée. L'intelligence est doublement de la fête; par son propre jeu, elle est elle-même source de volupté; elle préserve de la banalité et de la confusion les impressions sensibles auxquelles elle s'applique.

Il l'entretient par la culture subtile de l'aspiration, du désir, débarrassés, autant que faire se peut, de leur pointe de douleur et tournés tout du côté de la jouissance : jouissance sans cesse renouvelée par le détachement immédiat de l'instant qui part et la totale disponibilité à l'instant qui vient.

Il lui apporte ce minimum de justification théorique dont il advient au plus agressif immoralisme d'éprouver le besoin. Cette sagesse nouvelle qui prétend n'être plus que « conscience de la vie » et non plus réforme de la vie, se flatte d'échapper seule à l'illusion et à la prétention, deux formes du mensonge. En même temps que plénière sincérité, elle est liberté véritable : elle nous apprend à obéir, non plus aux automatismes plaqués sur nous ou montés en nous, mais à l'élan authentique de notre être.

Enfin, parmi tant de possibilités qu'elle veut réserver, elle n'exclut pas une recherche métaphysique qu'elle sent importer aussi à la grandeur de l'homme. Dans l'ivresse gidienne, Rivière est assez clairvoyant pour discerner une « inquiétude muette du meilleur », un « pressentiment d'une joie plus pure » qui le font « mal content de son

(1) « Après la morale est venue la réaction nécessaire de l'amoralisme. Mais l'amoralisme se trompait. Il se bornait à prendre, en toutes choses, le contrepied de la vertu; il donnait des préceptes, il prescrivait le vice. C'était une révolte enfantine; il enseignait à faire ce qui était défendu. Mais le véritable amoralisme n'est pas cela. Il accepte le vice comme la vertu et la vertu comme le vice. Il se saisit de la vie et se laisse emporter par son mouvement. Il ne s'agit plus de prescriptions, il ne commande rien si ce n'est d'obéir sans restrictions à sa destinée intérieure; il acquiesce à l'élan de nous-mêmes; il collabore à notre expansion, il s'allie à notre croissance. La sagesse n'est plus que la conscience de la vie. » (*Correspondance*, 5 avril 1906, II, p. 35.)

contentement» et le livrent au « tourment d'une âme que son bonheur ne réussit pas à enfermer (1)». Chez l'un et l'autre ce ferment travaille et, en ce qui concerne Gide, nous l'allons voir sans tarder.

(1) *Études*, p. 256.

XIII

NUMQUID ET TU ?...

Vient la guerre.

Du choc moral qu'elle devait déterminer dans l'âme d'André Gide, nous avons maints indices et, à la date du 2 août, p. 452 du *Journal*, une preuve particulièrement émouvante : « Avant de quitter Em., ce matin, je me suis agenouillé près d'elle (ce que je n'avais pas fait depuis...) et lui ai demandé de réciter *Notre Père*. J'ai fait cela pour elle, et mon orgueil a cédé sans peine à l'amour; du reste tout mon cœur s'associait à sa prière. » Le meilleur Gide est là, avec la tendresse qui l'accompagne dans ses gaspillages d'enfant prodigue, avec certaine fraîcheur et spontanéité d'impulsion que n'épuiseront jamais doutes de critique ni recherches d'artiste, avec ce scrupule de sincérité que manifestent ici le refus de forcer la note, la peur de se duper soi-même.

Dans son cœur comme dans sa vie, il semble que ce soit d'abord une grande simplification, sous le dominant désir de se subordonner et de servir (1). Il se mêle au peuple parisien ou normand, « admirable d'enthousiasme, de calme, de résolution », en épouse les sentiments et, tout en réagissant contre les « absurdes et criminelles manchettes du *Matin* », accepte un moment de laisser mobiliser sa pensée.. Avec ses amis Schlumberger et Ghéon, et plus modestement encore, il se met à la disposition de la Croix-Rouge qui l'occupe d'abord à relever des listes de brancardiers, à inscrire des volontaires et classer des fiches.

(1) *Journal*, p. 456 et sq.

A Cuverville, plein de femmes et d'enfants, il assume la charge de chef de famille à la place des papas mobilisés, surveille le travail et l'éducation des petits, les enhardit contre la peur ou leur fait à haute voix la lecture. Il visite les pauvres qu'il connaît, enquête sur ceux qu'il rencontre dans la rue, va porter vin et biscuits aux vieilles femmes sans soutien. Pendant onze mois, il donne son temps (1) à un Foyer franco-belge qu'il a fondé avec quelques amis, certains jours vraiment « *bu* par autrui... occupé matin et soir à cette œuvre de réfugiés que nous logeons, vêtons et nourrissons, et pour qui nous cherchons du travail », sans « un instant de solitude pour reprendre sa forme personnelle et de détendre », d'ailleurs (et le contraire eût été surprenant) intimement sollicité de se dégager dès que la machine est en marche, « comme d'un livre achevé ».

Nous avons déjà eu à le noter : ce pourfendeur verbal de la famille porte la charge et le souci de son frère; lorsqu'il se libère par la fuite, c'est avec une brusquerie qui trahit la « mauvaise conscience ». Nous aurons à le noter plus explicitement encore : cet individualiste déclaré est un altruiste honteux, altruiste malgré lui qui se plaint de ne savoir mieux se défendre, mais résiste mal à l'appel de l'amitié ou du besoin.

Du service du prochain au service de Dieu, du sentiment de la responsabilité et de l'obligation à l'idée de l'absolu, la pente est naturelle. Est-ce celle que suivit à ce moment la conscience de Gide? Jamais, en tout cas, il n'apparaîtra plus désireux d'un dépassement véritable, mieux préparé à donner à ce mot, dont il devait souvent abuser, son sens authentique :

« J'ai réalisé la profonde vérité de la parole : « Qui veut gagner sa vie la perdra. » Certainement, c'est dans la parfaite abnégation que l'individualisme triomphe, et le renoncement à soi est le sommet de l'affirmation. »

(1) « Dévoré de sympathie », au point de croire qu'il « ne s'en relèverait pas » (*Journal*, p. 511), et non sans pester parfois contre cette servitude volontaire : « Travail intense au Foyer... Esclavage au Foyer... Surmenage sentimental au Foyer. » (*Id.*, p. 514-516.)

« C'est par la préférence de soi, tout au contraire, que le Malin nous embauche et nous asservit. Qui oserait parler ici de libération? De quelle loi? Comme si le vice n'était pas plus impérieux que tout le devoir (1).»

Sans ambiguïté aucune, et parfois avec une émouvante simplicité d'adolescent disant à son confesseur ses luttes et ses fautes les plus intimes (2), le *Journal* nous révèle un autre cheminement d'inquiétude. Après sans doute une période d'austérité et de continence due aux circonstances, la « curiosité sensuelle » s'est réveillée chez Gide, et les humiliantes habitudes ont reparu, où son imagination et ses nerfs l'inclinent à la fois. Contre elles, s'il a quelque peine à restaurer en lui l'idée du péché « trop exténuée naguère (3) », il ne se flatte pas non plus, « par la suppression du remords, d'avoir supprimé le péché (4) ».

Recueillons quelques échos de ce drame intime, plus éloquents que tous commentaires possibles.

« Hier soir, j'ai cédé; comme on cède à l'enfant obstiné, « pour avoir la paix ». Paix lugubre, assombrissement de tout le ciel (5).»

« Je vais mieux et me maintiens en état de vigilance. Le meilleur moyen de lutter contre la tentation est encore de ne pas s'y exposer (6).»

« Avant-hier, rechute.

» On croit retomber aussi bas que jamais et que tout l'effort de ces jours derniers soit perdu.

» Mais l'équilibre se rétablit un peu plus vite; l'abandon n'est plus si complet.

» L'enfer serait de continuer à pécher, malgré soi, sans plaisir (7).»

(1) *Journal*, p. 541.

(2) Ajoutant d'ailleurs : « Je me sers consciemment ici, comme précédemment, d'un vocabulaire et d'images qui impliquent une mythologie à laquelle il n'importe pas absolument que je croie. Il me suffit qu'elle me soit la plus éloquente à m'expliquer un drame intime. » (*Journal*, p. 543.) Car, décidément, si Gide est capable de simplicité, voire de candeur, il ne l'est pas de naïveté.

(3) *Journal*, p. 532.

(4) *Id.*, p. 542.

(5) *Id.*, p. 530.

(6) *Id.*, p. 539.

(7) *Id.*, p. 540.

« Je tiens bon, mais moins par conviction que par défi.

» Ressaisi tout aussitôt (1). »

« Je demande humblement à Dieu, ce matin :

» Mon Dieu, soutenez-moi, guidez-moi, protégez-moi durant ce jour (2). »

« Hier, rechute abominable (3). »

« Je lutte désespérément, mais parfois la tristesse prend le dessus, me submerge (4). »

« Lente diminution de la ferveur. Hier, rechute abominable, qui me laisse le corps et l'esprit dans un état voisin du désespoir, du suicide, de la folie (5). »

« Ah! détachez les liens qui me retiennent. Délivrez-moi du poids épouvantable de ce corps (6). »

« Défaillance avant-hier et hier. Le mieux est de ne s'en désoler pas trop. Il n'est pas bon de rester le nez sur sa faute (7). »

Ajoutez, certains jours, un besoin de contemplation et de prière : « Je n'ai pas cherché à prier, mais mon âme s'offrait tout entière au divin conseil, comme un corps se chauffe au soleil (8). »

« Je tâche à réserver, chaque soir et chaque matin, une demi-heure de méditation, de dépouillement, d'apaisement et d'attente (9). »

Ajoutez la lecture de la Bible, des *Lettres spirituelles* de Fénelon, celle de Bossuet, dont à vrai dire les *Elévations* le découragent et seraient plutôt propres à le « précipiter dans l'opposition (10) », celle de Pascal, qu'il déclare lui être d'un bien plus grand profit (11)...

(1) *Journal*, p. 550.
(2) *Id.*, p. 553.
(3) *Id.*, p. 560.
(4) *Id.*, p. 572.
(5) *Id.*, p. 572.
(6) *Id.*, p. 573.
(7) *Id.*, p. 580.
(8) *Id.*, p. 532.
(9) *Id.*, p. 534.
(10) *Id.*, p. 534. Et plus sévèrement encore : « Tout cela est lamentable et déshonnête. Je puis renoncer ma raison. Je ne la puis contourner. » *(Id.)*
(11) *Id.*, p. 538.

Comment s'étonner que, dans le Paris de 1917 et de 1918 où je passais en permissionnaire, il fût partout question d'une « conversion » d'André Gide? Le mot est certainement impropre. Mais jamais Gide ne fut plus près de ce qu'il voudrait signifier.

*
* *

Sur cette crise spirituelle, nous sommes aujourd'hui parfaitement renseignés : et par la partie du *Journal* qui concerne l'année 1916 (sans omettre les « feuillets » joints dans l'édition de la Pléiade); et par le « carnet vert (1) » dont le contenu a été publié (2) sous le titre de *Numquid et tu?...* (3) avec dédicace à Charles Du Bos. Longtemps clandestin et à demi désavoué, quelle émotion de retrouver aujourd'hui ce texte au centre pour ainsi dire géographique de l'œuvre et de l'y voir livrer tout son sens! Aveugle et sourd, qui ne percevrait pas ici l'intensité pathétique du sentiment. Méprisable, qui serait tenté d'en sourire.

Nous savons bien qu'à peine publié, l'auteur n'avouait plus qu'à demi ce petit livre inattendu.

« Par quelle modestie, par quelle humilité, quelle honte, ai-je jusqu'aujourd'hui différé d'écrire ce qui, depuis tant d'années, s'impatiente en moi?...

» J'attendais toujours plus de sagesse, de lecture, de connaissance, comme si la sagesse des hommes n'était pas folie devant Dieu.

» Seigneur, je viens à vous comme un enfant; comme l'enfant que vous voulez que je devienne, comme l'enfant

(1) Cf. *Journal*, p. 539 : « 9 février. Voir dans le carnet de toile verte *Numquid et tu?...* à cette date », et p. 621 : « C'est dans mon carnet vert que je devrais écrire ceci. »

(2) Une première fois en 1922, sans nom d'auteur ni d'éditeur, avec la seule mention de l'Imprimerie Sainte-Catherine à Bruges. Une seconde fois, en 1926, aux éditions de la Pléiade, chez J. Schiffrin, dans une « collection d'écrits intimes à tirage limité ». En 1939, à la N.R.F., dans la Bibliothèque de la Pléiade reprise par cet éditeur.

(3) Ce titre se réfère à l'épisode de Nicomède, Jean, VII, 47-52 : *Numquid et vos seducti estis?* Vous aussi vous êtes-vous laissé séduire?... *Numquid et tu Galilaeus?* Toi aussi, es-tu Galiléen?

que devient celui qui s'abandonne à vous. Je résigne tout ce qui faisait mon orgueil et qui, près de vous, ferait ma honte. J'écoute et vous soumets mon cœur (1).»

Ainsi parlait l'avant-propos de l'édition de 1922.

Le ton de l'édition de 1926 est tout différent.

« Je ne veux pas, y écrit Gide, que l'on se trompe sur la valeur du témoignage que ces pages apporteront. Sans doute les signerais-je encore aujourd'hui de tout mon cœur. Mais, écrites durant la guerre, elles gardent un reflet certain de l'angoisse et du désarroi de ce temps; et si, sans doute, je les signerais encore, je ne les écrirais peut-être plus.» Pour terminer par cette flèche : « Mon désir était de conciliation, non de discorde; bonne foi et bonne volonté me guidaient. Je remercie Monsieur Massis de m'avoir montré que sa religion ne pouvait être la mienne. Il n'y a plus de doute là-dessus, Dieu merci (2).»

La signification du livre pouvait prêter d'abord à controverse. Les plus méfiants adversaires de ce diable d'homme en coquetterie avec le diable ne pouvaient aller jusqu'à lui prêter l'intention d'une mystification : elle eût été trop inélégante et il y avait des répondants, à commencer par Charles Du Bos à qui le texte était dédié et la publication due pour une part. Mais de quoi s'agissait-il exactement? Phénomène de surface ou affleurement d'un courant profond? Crise passagère ou manifestation d'une préoccupation constante? Exercice plus ou moins gratuit de littérature, de critique ou d'exégèse, ou élan d'âme authentique?

Malgré le caractère « protéique» d'une personnalité qui ne cessera pas de nous surprendre, informés de ce qui a précédé et de ce qui devait suivre, nous pouvons aujourd'hui donner à ces questions une réponse sans ambiguïté. Tout bien considéré, cette fine arête marque toujours un des points où le paysage se compose. Un de ceux aussi où se découvrent certaines des couches indestructibles du sol, soulevé par une poussée des profon-

(1) *Journal*, p. 588.
(2) *Id.*, p. 606.

deurs. Et aucun déplacement des perspectives ne saurait rien changer aux conclusions d'une solide géologie.

*
* *

Certes, ce n'est pas encore la foi du chrétien, encore que le mot soit employé; ni même son humble recherche et attente, encore que tout semble la préparer. On ne fait pas place à plus grand que soi sans renoncer à soi. L'attitude religieuse est d'abord une attitude de soumission. « Que votre volonté soit faite, et non la mienne. » Gide n'en est pas là. Le texte sacré qu'il relit à nouveau quotidiennement, il paraît plus pressé de le tirer à soi que de se régler sur lui. L'habitude irritante subsiste, qui restera la sienne, d'utiliser les formules évangéliques — voire celles de saint Paul, qui pourtant... — pour introduire les thèses les moins subtilement naturalistes, et de leur demander autorisation et justification personnelles. Retrouver l'innocence du petit enfant, c'est parvenir, par-delà le commandement et la loi, à un « ravissement pur et riant (1) ». Naître de nouveau, c'est « oublier ce que les autres ont écrit, ont peint, ont pensé, et ce que l'on a pensé soi-même (2) ». En disant qu'il est la résurrection et la vie, le Christ nous invite, non pas tant à chercher, par-delà la vie présente, une vie future, qu'à vivre dès à présent dans l'éternité, à participer dès à présent et tout aussitôt à une plénitude de félicité (3). « *Venit hora, et nunc est.* Celui qui attendra cette heure par delà la mort l'attend en vain (4). » Ni prescriptions, ni ordres d'ailleurs en tout cela, mais seulement un secret

(1) *Journal*, p. 589.
(2) *Id.*, p. 589.
(3) *Id.*, p. 591 et 604.
(4) *Id.*, p. 605. Il est entendu, au reste, que l'expression de « vie future » est inadéquate, et ne va pas sans encourager dans certaines âmes d'assez grossières représentations. Le rapport du présent au futur ne doit pas être confondu avec le rapport du temps à l'éternité. La vie éternelle, ce n'est pas la condition d'un être pour qui le temps va durer indéfiniment, mais d'un être soustrait au temps, libéré du temps. Mais précisément c'est cette transcendance de l'éternité au temps qui, d'une autre manière, échappe complètement à Gide.

de joie immédiate et totale. Aimer sa vie, son âme, de cet amour dont il est dit qu'il vous fait les perdre, c'est « protéger sa personnalité, soigner sa figure dans le monde (1) » (entendez, par exemple, préférer l'Académie à *Corydon*); on ajoutera même plus tard : se soucier de son salut, en ce monde ou en l'autre. Renoncer à soi, c'est « répudier toute opinion personnelle, toute habitude, toute pudeur, toute vertu même (2) », s'abandonner au désordre provisoire des appétits et des sens, « confiant en un ordre plus sincère et plus naturel qui s'organiserait de soi-même ». Et lorsque vous lisez dans le saint Livre qu'il ne vous sera pas donné d'autre signe que celui du prophète Jonas, comprenez que ce n'est pas à cause du miracle qu'il faut croire, mais malgré cela (3).

Mais d'abord il s'en faut que tout soit sans profit dans les clauses gidiennes. Venant au verset de Matthieu : *Et qui non accepit crucem suam, et sequitur me, non est me dignus*, lorsque Gide conteste (4) la traduction classique : « Celui qui ne prend pas sa croix, et ne me suit pas », et propose de traduire : « Celui qui ne prend sa croix, *et qui me suit;* c'est-à-dire celui qui prétend me suivre sans avoir d'abord pris sa croix », je ne crois pas qu'aucune considération théologique se mette en travers, et un latiniste scrupuleux approuve (5).

Surtout, à travers et par-delà les textes, que de cris où l'âme entière s'élance! Cri de la confusion et de la honte devant la « souillure affreuse », la « salissure » du péché. « Délivrez-moi de cette captivité, Seigneur (6)! » Cri de la faiblesse qui demande secours : « Seigneur, si vous devez m'aider, qu'attendez-vous? Je ne puis pas, tout seul. Je ne peux pas... Ne vous laissez pas déposséder, Seigneur (7)! » Cri du désir qui devine le don et sa

(1) *Journal*, p. 594.
(2) *Id.*, p. 779.
(3) *Id.*, p. 595-596.
(4) *Id.*, p. 603-604.
(5) « Mais pas l'helléniste, me souffle-t-on. Relisez plutôt les Septante. » Dont acte.
(6) *Journal*, p. 597.
(7) *Id.*, p. 599.

richesse : « Abandon du souci mortel... Vous m'invitez, Seigneur! Et parfois je demeure aux écoutes, tremblant à la promesse immédiate de tant de joie (1).» Cri de l'amour qui s'offre : « Seigneur, puisse ma prière, comme celle des âmes très pures, n'être plus que le reflet de Vous qui Vous revienne, lorsque Vous Vous penchez sur moi (2).»

Et voici (3), pour clore les citations, un dialogue qui n'est pas indigne d'être rapproché du *Mystère de Jésus* et qui évoque aussi les *Souffrances du chrétien :*

« ... Sa main toujours tendue, que l'orgueil se refuse à saisir.

» — Préfères-tu donc enfoncer toujours, lentement, toujours plus profondément dans l'abîme?

» Penses-tu que cette chair pourrie, d'elle-même va se détacher de toi? Non, si toi tu ne te détaches point d'elle.

» — Seigneur! sans votre opération elle me pourrira d'abord tout entier. Non, ce n'est pas l'orgueil; vous le savez! Mais votre main, pour la saisir, je voudrais être moins indigne. Ma fange aussi la tachera plutôt que ne me blanchira Sa lumière...

» — Tu sais bien...

» — Pardon, Seigneur! oui, je sais que je mens. Le vrai c'est que, cette chair que je hais, je l'aime encore plus que Vous-même. Je meurs de n'épuiser pas son attrait. Je vous demande de m'aider, mais c'est sans renoncement véritable...

» — Malheureux qui prétends marier en toi le ciel et l'enfer. On ne se donne à Dieu que tout entier.

» T'étonnes-tu vraiment si, après avoir quitté Dieu si longtemps, tu ne parviens pas, aussitôt que tu te retournes vers Lui, à la félicité, à la communion, à l'extase? On n'y parvient que par l'intimité.»

Rien, on le voit, d'un débat théorique ou dogmatique — terrain que Gide évite soigneusement. « N'acculez donc pas ma raison. Vous savez bien que je ne la mets pas

(1) *Journal*, p. 600.
(2) *Id.*, p. 602.
(3) *Id.*, p. 601-602.

en avant (1)... L'Evangile est un petit livre tout simple, qu'il faut lire tout simplement (2).» Il s'agit de l'être même, et de son plus urgent besoin. Ce qui, à cette heure, ressaisit Gide, c'est bien le double et même sentiment dont sa jeunesse a été labourée : humiliation du péché, de la faiblesse qu'il révèle, de la servitude qu'il apporte; espoir d'une intervention possible qui serait la force, la liberté, la vie et la joie. Mais de combien d'expériences nouvelles enrichi!

En vain Gide se vantera-t-il parfois, non sans cynisme, de ne s'être jamais senti l'esprit plus allègre et la chair moins pesante qu'après le plaisir. Il n'ignore pas de quel prix se paye cette exaltation passagère et que, par exemple, l'esclavage de l'habitude, loin d'être brisé, ne peut que s'en trouver renforcé. « Le péché, c'est ce qu'on ne fait pas librement. Délivrez-moi de cette captivité, Seigneur (3)!» Créateur et critique, il sait aussi que jamais chef-d'œuvre n'est né du seul caprice, de l'abandon à l'impulsion instinctive, à la sollicitation du moment. Il écrivait en 1904 : « L'art est toujours le résultat d'une contrainte. Croire qu'il s'élève d'autant plus haut qu'il est plus libre, c'est croire que ce qui retient le cerf-volant de voler c'est sa corde (4).» En 1935, il écrira encore : « ... Combien il sied de se défier de ce qui vous flatte et que cela seul vous éduque vraiment, qui vous contrarie (5).» Comment en irait-il autrement de cette œuvre bien plus difficile encore qu'est un grand amour, une noble vie?

Certes de puissantes forces, de séduisantes voix cherchent à nous entraîner, à nous abuser. Mais, précisément trop puissantes, trop séduisantes, pour ne pas nous révéler autre chose qu'elles-mêmes, et autre chose qui demande réflexion. C'est le moment où Gide découvre le diable (6) et se reproche de n'avoir pas mieux discerné

(1) *Journal*, p. 601.
(2) *Id.*, p. 588.
(3) *Id.*, p. 597.
(4) *Évolution du théâtre*, O.C., IV, p. 206-207.
(5) *Journal*, p. 1237.
(6) Cf. ci-après, p. 193 et suite.

ses ruses : car le diable est intelligent, « bien plus intelligent que nous, et c'est surtout dans le raisonnement qu'il se cache (1) ». Jamais plus fort que lorsqu'il est parvenu à nous faire ignorer son existence. Derrière la tentation, le péché et ses servitudes, Gide discerne maintenant qu'il y a *quelqu'un*. Derrière le secours attendu, derrière la liberté pressentie, derrière la ferveur offerte et trop souvent gâchée, pourquoi n'y aurait-il pas aussi *Quelqu'un?* Quelqu'un susceptible d'intervenir dans notre vie de manière positive? Quelqu'un qui voudrait être désiré, aimé et prié?

De ce Quelqu'un, par le désir, par l'amour, par la prière, jamais Gide n'a été plus proche qu'à ce moment-là.

*
* *

Au reste, sur la route où il chemine ainsi, Gide, moins que jamais, n'est seul. Sans compter celle qui jamais ne lui manqua, de virils compagnons le devancent maintenant, dont l'un va devenir un intercesseur. Les autres, nous les retrouvons à leur heure. Parlons ici seulement de celui qu'hélas! nous ne retrouverons pas.

« Intelligent jusqu'au subtil, raffiné jusqu'au précieux, d'une sensibilité esthétique aiguë et profonde, d'un enthousiasme immodéré, doublé par un esprit critique qui l'inclinait à l'ironie, d'une ténacité féroce, d'une inépuisable curiosité, doublé enfin d'une souplesse et d'une force corporelles remarquables, aussi d'une séduction, dans ses manières comme dans ses propos, à quoi on ne résistait pas (2) », un jeune officier de marine s'était présenté, en 1903, chez André Gide, « tout ivre des cantiques sensuels des *Nourritures terrestres* », pour saluer en lui « celui qui l'avait délivré ». Mais, par la suite, la lecture de Claudel, un long travail intérieur, enfin son mariage avec l'exquise Mireille de la Ménardière l'avaient

(1) *Journal*, p. 608. Ici un jeu de mots détestable : « *Cogito ergo sum* Cet ergo, c'est l'ergot du diable. »

(2) Henri Ghéon, Introduction aux *Lettres* du lieutenant de vaisseau Pierre Dupouey. Réimpression des Éditions du Cerf, p. 10.

délivré à nouveau de cette ivresse. Et le même homme qui, quelques années auparavant, parlait de « toute conversion, tout retour à l'antique poison romain », comme d'un enlisement fatal — « Quelle aventure!... de partir couvert de fourrures pour le pôle, et de descendre à Ouest-Ceinture (1) » — n'avait plus finalement connu d'autre ambition que celle de l'*Unum necessarium*, dans la vie purifiée d'un foyer de lumière et de paix. Il était parti à la guerre « dans l'allégresse de se donner (2) » et, après quelques croisières méditerranéennes à bord du cuirassé *République*, devait tomber sur le front de l'Yser, à la tête d'une compagnie de fusiliers marins.

Cette mort allait renverser le sens de la vie d'Henri Ghéon qui avait fait la connaissance de Dupouey à l'heure où le besoin de sursaut et de prière criait aussi en son propre cœur : « Dans cet enfer, à qui s'en remettre (3) » et qui avait eu avec lui quelques entretiens inoubliables : révélation de la sainteté et du miracle (4). Elle devait bouleverser aussi Gide — ce Gide que Dupouey avait cru deviner « tyranniquement hanté par une foi, ou le regret d'une foi... par une inquiétude d'une espèce particulièrement féroce et permanente (5) ». En 1922, lorsque Mireille Dupouey acceptera de laisser publier par *La Nouvelle Revue Française* les lettres de son mari, Gide se chargera de les présenter au public; il en parlera du ton de l'homme qui n'éprouve aucun besoin de marquer les distances, mais veut au contraire les faire oublier.

(1) *Lettres*, p. 39.

(2) Rappelons l'admirable dialogue (même ouvrage, p. 28-29) :

« Après le dîner, Pierre peignait en grosses lettres son nom sur sa cantine en chantonnant un air de marche. Tout à coup, sans même se retourner, il me demanda : « Sais-tu que ceux qui s'offrent le plus volontiers, Dieu les choisit d'abord? »

« Et me regardant :

« — Je ne dis pas cela pour te faire pleurer...

» — Oh! non! je ne pleure pas...

» — Alors, tout est bien, ma chère femme.

» Et il continua de chantonner distraitement. »

(3) *Id.*, p. 55.

(4) Cf. *L'Homme né de la guerre. Témoignage d'un converti.* Nouvelle édition revue et augmentée, Bloud et Gay, 1923.

(5) *Lettres*, p. 37.

« Il ramenait de préférence notre entretien sur le terrain mystique. Mon esprit y inclinait de même... La correspondance qu'on va lire montre combien peu ce triomphe de la foi fut pour lui l'arrêt qu'il semblait craindre... O cœurs comblés de joie! vous nous direz, au mépris de la plus terrestre, comment la plus céleste est obtenue... Route obscure où tous les feux de la terre sont éteints pour laisser briller plus impérieusement ceux du ciel (1). » Dans la réimpression des Éditions du Cerf, ces pages témoignent encore pour le chrétien de désir que sans aucun doute fut Gide, aux heures dont nous venons de parler.

(1) *Lettres*, p. 34-41.

XIV

LE REFLUX

Tout cela est et restera... Et pourtant, il est trop vrai, dans l'évolution spirituelle d'André Gide, *Numquid et tu?*... marque moins un sommet qu'un terminus. A ce point la courbe s'infléchit brusquement. A partir de ce moment il y a chute et quasi verticale.

Dès 1917, le *Journal* apparaît envahi par des préoccupations dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles ne se concilient pas avec un christianisme vécu. Un certain amour, qui ose maintenant dire son nom, affirme son droit à l'existence avec une violence qui va balayer luttes et scrupules.

En 1919, *La Symphonie pastorale*, où les choses de l'âme sont encore traitées avec respect, malgré le « trouble du fond transparaissant sous la limpidité de la forme » (Du Bos), acquitte une « dernière dette envers le passé (1) » : un passé dont Gide a manifestement hâte de se dégager.

A l'égard de ce passé, *Corydon*, en 1924, *Les Faux-Monnayeurs*, en 1926, marqueront plus qu'une rupture : un défi. Voici venir le temps où Gide, raconte Pierre-Quint, aborde les gens en leur demandant : « Etes-vous inquiet? » Ajoutant tout aussitôt : « Car moi, je ne le suis plus. J'ai cessé de lutter contre mon démon. Je ne résiste plus au désir... Je laisse les contradictions vivre en moi... Je n'analyse pas... Ceci est ma voie, la vraie, la bonne (2). »

Nous allons connaître un Gide strictement, un peu platement humaniste, dont l'idée de progrès polarisera un

(1) *Le Dialogue avec André Gide*, p. 7.
(2) *André Gide. Sa vie et son œuvre*, p. 84.

moment toutes les pensées; un Gide communisant, qui ne semblera plus attendre ce progrès que d'une modification de la structure et du milieu social; voire un Gide voltairien, qui parlera de la famille et de la religion comme des « deux pires ennemis du progrès (1) ». Bref, suivant l'expression de Du Bos, un Gide peu à peu « déspiritualisé ».

Que s'est-il donc passé?

*
* *

Nous avons fait plus haut la part du choc de la guerre. Il faut réserver ici le rôle de l'après-guerre, de ses troubles, de ses insurrections, de ses audaces. Comment n'y eût-il pas trouvé son compte, l'immoraliste qu'irritent tous les conformismes et qui avoue un certain goût de s'encanailler? L'individualiste impatient de toute dépendance, de toute discipline? Le grand aventurier du monde des valeurs dont la devise est désormais : « Pour moi, je ne sais pas où je vais; mais j'avance. »

Dans ce désarroi du monde et spécialement de la jeunesse du monde — si on laisse de côté ce « parti de l'intelligence » où tout n'était pas pour déplaire à Gide (2), mais avec lequel, toutefois, ses rapports resteront très extérieurs — deux courants principaux se dessinent, l'un de révolte, l'autre d'inquiétude.

D'une part, la révolte (3). Depuis un certain temps elle

(1) *Journal*, p. 1066.

(2) Spécialement au point de vue politique. Le *Journal* apporte (p. 612, 648, etc.) un certain nombre de notations favorables à Maurras, dont les articles quotidiens dans *L'Action Française* sont déclarés « excellents ». Pendant la guerre, il ne pouvait être question que d'aider la France, de l'aider à vaincre, à sortir vivante. Une certaine « soumission de la pensée » était nécessaire. Mais elle ne pouvait durer indéfiniment (*Billets à Angèle*, O.C., XI, p. 51). C'est vrai que l'intelligence veut être défendue, et particulièrement l'intelligence française. Mais pour cela elle a d'abord besoin de désintéressement et de liberté.

(3) Nous simplifions beaucoup. En réalité, dans ce mouvement de révolte, on peut distinguer trois phases : la phase « dadaïste », inaugurée dès 1917 en Suisse, avec Tristan Tzara; la phase « surréaliste » qu'ouvrent la publication du « Manifeste du Surréalisme » et la fondation de la *Revue surréaliste*, toutes deux en 1924; la phase communisante qui se dessine à partir de 1930, avec la découverte du « matérialisme dialectique ». C'est en 1932 que Louis Aragon se détache du groupe surréaliste et adhère au parti communiste.

gronde dans la république des lettres contre toutes les formes consacrées de la logique et de l'éthique, de la vie et de l'art, du langage et de la poésie. Lautréamont et Apollinaire, dès avant la guerre, s'y sont distingués. Avec « Dada », elle pousse sa pointe la plus hardie, d'ailleurs à elle-même mortelle. Besoin de rajeunissement? Brusque revanche et détente des forces comprimées par la guerre? Rancœur contre l'absurdité du monde moderne? Recherche éperdue de la singularité et de la surprise? Anarchisme pur et simple? Tout cela, et d'autres choses encore. En tout cas, une superstition du désordre et de l'incohérence s'oppose au culte renouvelé de l'ordre et de l'harmonie. « Dada » ne signifie rien, que le mépris de la signification. « Dada » ne veut rien, sinon ridiculiser toute volonté d'affirmation et de construction. « Dada ne se donne à rien, ni à l'amour, ni au travail. Il est inadmissible qu'un homme laisse une trace de son passage sur la terre... Il ne peut plus être question de ces dogmes : la morale et le goût (1). » « Vous ne comprenez pas, n'est-ce pas, ce que nous faisons? Eh bien, chers amis, nous le comprenons encore moins (2). »

De l'autre côté, l'inquiétude. Là un rire forcené; ici une plainte grave, parfois douloureuse. Là le grand refus; ici une bonne volonté sincère. Là un lâchez-tout désespéré; ici une attente anxieuse. Dans le « nouveau mal du siècle », Marcel Arland (3) voit le vide laissé par l'absence de Dieu, « Dieu l'éternel tourment des hommes, soit qu'ils s'attachent à le créer ou à le détruire ». Il demande une littérature libérée des académismes, mais aussi des gesticulations, pénétrée du sérieux de la vie, « moyen de nous connaître et de nous éprouver », qui aurait la morale comme « premier souci », où chacun se pencherait sur son propre drame « avec l'enivrante grandeur de penser et d'être ému ». Il n'est pas seul à

(1) André Breton, *Les Pas perdus*, p. 78.
(2) Picabia, cité par Émile Bouvier, *Initiation à la Littérature d'aujourd'hui*, p. 89.
(3) *Sur un nouveau mal du siècle. Nouvelle Revue française* du 1er février 1924. Cf. notre livre : *Témoins du spirituel.*

parler ainsi. Dans *Examen de conscience* (1), il réunira un certain nombre de témoignages qui, sous des formes diverses, développeront des thèmes analogues : le malaise, le trouble, mais aussi le désir de dominer ce trouble, à force de lucidité et de sincérité.

D'un côté et de l'autre, d'ailleurs, des traits communs : un sentiment tragique de la vie; peu ou point de foi au bonheur; la multiplicité, l'incoordination, la dissolution commencée de la personnalité; la passivité, la répugnance à intervenir en soi et dans le cours des choses; l'horreur des truquages, des conventions et des mensonges.

Après avoir bien accueilli le mouvement Dada et même donné à *Littérature* (2) des pages qui prendront place plus tard dans *Les Nouvelles Nourritures* : « Table rase. J'ai tout balayé. C'en est fait. Je me dresse nu sur la terre vierge, devant le ciel à repeupler (3) », André Gide ne tarde pas à manifester à son égard une nette réserve (4). « Dada, c'est le déluge, après quoi tout recommence. » Tant mieux en un sens! « Chaque formule est devenue formule et dégage un ennui sans nom... Mettre devant nous le passé, c'est faire obstacle à l'avenir. » Mais... il y a un mais : « Cette possibilité de surenchère où le disciple, plus extrémiste que le maître, la compromet (l'école)... Effectivement, le jour où le mot Dada fut trouvé, il ne resta plus rien à faire. » Et puis, à cette « entreprise de négations », Gide souhaite tout de même des limites. « Il ne peut plus être question de ces deux dogmes : la morale et le goût », lisions-nous. Va pour la morale! Mais le goût? Ici Gide se sent atteint en ce qu'il a de plus irrécusable. Il croit au goût, lui, à l'art, et à leurs lois. Il ne peut pourtant pas répudier, sans inélégance ni injustice, ces jeunes qui lui doivent beaucoup et le

(1) *Cahiers du mois*, fascicule 21-22, 1926.

(2) La revue dirigée par Philippe Soupault, André Breton, Louis Aragon, où devaient se rencontrer, avec les aînés « cubistes » : Salmon, Max Jacob, Apollinaire, des littérateurs nouveaux venus : Éluard, Morand, Drieu La Rochelle; des peintres : Derain, Picasso, Lhote, Dufy; des musiciens : Erik Satie et son groupe.

(3) O.C., IX, p. 94.

(4) *Nouvelle Revue française*, avril 1920 et O.C., p. 17 et sq.

lui crient. S'ils avaient encore des dogmes, des classiques, des héros, il faudrait dire que la théorie de l'acte gratuit est un de leurs dogmes, *Les Caves du Vatican* un de leurs classiques, Lafcadio leur héros préféré. Et la satire de *Paludes*, déjà, allait en leur sens. « Cette génération est liée à lui, plus qu'à tout autre », prononce M. Bernard Fay à la fin de l'étude consacrée à Gide dans son *Panorama de la littérature française*. C'est l'évidence. Au surplus, peut-on faire sa part à la gratuité?

Voici, en regard, le témoignage de Marcel Arland : « Parmi les écrivains de sa génération, André Gide est peut-être le seul qui soit mystique... de tous, celui qui possède l'âme la plus religieuse, celui qui souffre le plus de son défaut de croyance, celui qui a cherché le plus ardemment à combler ce défaut; et, le faisant, il gardait encore son esprit religieux, si bien que toutes ses tentatives étaient vaines et qu'il ne trouvait rien d'autre que ce qu'il avait perdu (1). » C'est beaucoup dire, et Mauriac lui-même y mettra plus de nuances (2). Mais il était impossible de poser le problème de la sincérité et de l'authenticité; impossible de s'interroger sur les ressources et les limites de l'introspection; impossible de chercher à concilier l'émotion et la possession de soi, la ferveur et la lucidité — sans se souvenir de celui qui avait donné sur tout cela tant d'incisives leçons.

Quoi qu'il en soit, voici Gide définitivement sorti des cénacles et des tirages restreints. Le voici lu, célébré, glorieux, influent, populaire à l'occasion. Le voici du même coup entraîné dans un flot qui, pour l'ensemble, ne va certainement pas vers la spiritualité vraie, vers les disciplines salutaires, vers les valeurs essentielles. Le voici arraché à lui-même et à la poignante question qu'il était à lui-même, livré plus que jamais à la provocation du sensible et de l'immédiat.

La gloire, l'influence : deux pièges en toute occasion. La gloire, Gide est sans péché grave de ce côté. Du moins,

(1) *Examen de conscience*, p. 192.
(2) Cf. *infra*, p. 172-173.

s'il l'a désirée, il lui est vite apparu « que le succès, tel qu'il est offert d'ordinaire, n'en est qu'une imitation frelatée (1) ». Il aime « être aimé pour le bon motif » et n'a jamais sacrifié à l'*idola fori* ni la ligne droite de sa pensée, ni la liberté de sa parole, ni la dignité de son art. Mais l'influence, oui, il l'a toujours jugée digne d'être recherchée (2). Elle le flatte dans sa curiosité des êtres et de leurs multiples expériences, et aussi, se sachant plus réceptif qu'inventif, dans un certain besoin de la stimulation extérieure et sociale.

Et est-il possible de chercher l'influence sans être soi-même influencé? De se plaire à plaire sans se mettre à la remorque de ceux que l'on avait peut-être mission de conduire? Ne parlons pas de griserie, car notre homme a la tête solide et ne perd pas facilement la netteté du regard et du jugement. Mais Gide a certainement participé de plus d'une manière à la folie d'un temps qui demandait à la paix, non pas la tranquillité de l'ordre, mais la permission du désordre, et prétendait réparer les ruines de la guerre par de nouveaux et plus vastes chambardements. Une folie qu'il avait d'avance accueillie et cultivée.

*
* *

Sans doute, au même moment, d'autres amis entourent Gide, lui proposent une autre joie. Claudel, Jammes, Ghéon, Du Bos, sans compter Dupouey plus présent peut-être mort que vivant, sans compter Copeau et Rivière qui, à leurs heures aussi, se tournent vers Dieu : il vit entouré de convertis anciens et récents. Avec l'ardeur des néophytes, ils font le siège de cette belle place où ils se savent des complicités. Nouveaux Néarques, ils ne désespèrent point d'être devancés un jour par ce nouveau Polyeucte.

Le font-ils comme il faudrait? La faute est-elle à eux, ou à lui, ou à des circonstances indépendantes de leur

(1) *Si le grain*, O.C., X, p. 305.
(2) Se rappeler notamment la conférence *De l'Influence en Littérature*, O.C., III, p. 251 et sq.

volonté et de la sienne? Force est bien, en tout cas, de reconnaître leur échec. Loin de se trouver favorisée par leur amicale pression, il est possible que l'évolution religieuse de Gide en ait été contrariée : « Je ne jurerais pas qu'à certaine époque de ma vie je n'aie pas été assez près de me convertir. Dieu merci, quelques convertis de mes amis y ont mis bon ordre (1). »

« Front très peu haut, mais assez large; visage sans nuances, comme taillé au couteau; cou de taureau continué tout droit par la tête, où l'on sent que la passion monte congestionner aussitôt le cerveau (2) »; parlant d'une « voix saccadée, brève et autoritaire (3) », sans se laisser arrêter par aucune interrogation, comme si « toute autre opinion que la sienne n'(avait) pas de raison d'être et presque pas d'excuse à ses yeux (4) » et, lorsqu'il consent à écouter l'objection par politesse, reprenant « où il en était resté, au mot même, comme si l'autre n'avait rien dit»; toujours animé d'une colère sainte contre l'époque, dévastant la littérature à coups d'encensoir et terminant en vous donnant l'adresse de son confesseur (5) : Claudel lui en impose plus qu'il ne le séduit. Ce n'est pas ainsi qu'on lui fera trouver le joug doux et le fardeau léger.

Francis Jammes est un poète exquis dont Gide a parlé avec amour (6) et un amusant compagnon qu'il a associé à certaines fantaisies de jeunesse (7). Mais en se montrant sensible aussi à ses défauts : l'absence de tout intérêt effectif pour autrui et par suite de toute bonté véritable (8); l'incuriosité de ce qu'il ne comprend pas tout de suite et où il n'a point l'espoir de se montrer supérieur (9); l'absence aussi, en conséquence, de sincérité véritable

(1) *Journal*, p. 916.
(2) *Id.*, p. 186.
(3) *Id.*, p. 189.
(4) *Id.*, p. 384.
(5) *Id.*, p. 190-191.
(6) *Prétextes*, p. 241.
(7) Notamment le voyage en Afrique de 1896, y compris la familiarité d'Athman, *Journal*, p. 75-78.
(8) *Journal*, p. 207,
(9) *Id.*, p. 619.

si la sincérité d'abord consiste à « tâcher de voir vrai (1) »; une vanité déconcertante : « Il n'a plus de nez que pour l'encens (2) »; une naïveté à la fois trop naturelle et trop étudiée, où l'on craint que n'entre de la « sottise (3) ». Or, chose frappante, loin de s'atténuer dans le catholicisme, ces défauts s'y sont aggravés encore. « Beaucoup de littérature, et de littérature froissée (4). » A propos du *Rosaire*, Gide en vient à écrire : « C'est à la vraie piété ce que la polissonnerie est à l'amour (5). »

A la fois entraîneur au plaisir et compagnon de labeur, quelles bonnes heures Gide a passées auprès de Ghéon! Combien il a aimé sa franchise, sa force, sa santé, voire ce caractère « entier, intraitable, tout en protubérances »! Mais où est le temps où ce joyeux drille, bruyant et brillant, affirmatif et éclatant, faisait se retourner tout le monde sur le boulevard avec sa casquette de drap et son air de parfait pochard (6), ou entrait en paysan du Danube chez la comtesse de Noailles avec ses gros souliers crottés (7)? Où est le temps où ce critique ouvert et savoureux, sinon très original, se faisait, dans *La Nouvelle Revue Française*, l'interprète des « directions communes » sur le drame symboliste et le vers libre?

En 1915, Gide a fait un rêve étrange (8). Il se promenait avec Ghéon dans une vallée mystérieuse, pleine d'ombrages et de chants d'oiseaux. Au milieu de cette suavité, voici que son compagnon s'arrête brusquement, lui touche le bras et lui dit : « Pas plus avant... Pas plus avant, car désormais entre nous il y a ceci. » A son poignet droit, c'était un énorme chapelet qui pendait. Et désormais, en effet, ce chapelet devait les séparer...

Ghéon continuera à rechercher son ami, à l'entretenir, à lui écrire de la manière la plus touchante. Malgré les

(1) *Journal*, p. 288.
(2) *Id.*, p. 224.
(3) *Id.*, p. 752.
(4) *Id.*, p. 329.
(5) *Id.*, p. 534.
(6) *Id.*, p. 232.
(7) *Id.*, p. 292.
(8) *Id.*, p. 27-528, et Préface aux lettres de Dupouey, p. 42-44.

efforts pour rester proche, il s'éloigne, bientôt « pour moi plus perdu que s'il était mort. Il n'est ni changé, ni absent; il est confisqué (1)». « Ses exigences, sans qu'il s'en doute, ne sont plus à présent que d'ordre religieux ou moral. Il se tient pour satisfait si son œuvre est édifiante. Ce qu'il nous a lu hier (2) est consternant (3).» Il se dit heureux. Mais l'homme est-il fait pour le bonheur? surtout ce bonheur-là? Il parle encore du commun passé, mais en des termes qui ne sont pas plus habiles que justes : « En décontenançant de toute valeur réelle ta pensée précédente, tu déprécies d'autant la signification de ta victoire sur elle et forces de penser; parbleu! les poids creux qu'étaient précédemment pour lui Vie, Art, Beauté, Plaisir même, il n'est pas malaisé de les jeter par-dessus bord. Mais, pour certains esprits, tu sais bien qu'ils sont autre chose que cela (4).» Et cette production de plus en plus complaisante, de plus en plus apologétique et utilitaire, de moins en moins gratuite et désintéressée! Et cet effort inconscient mais visible pour se duper, cette manière d'incliner, d'attirer à soi tout ce qui paraît s'y prêter, La Fontaine ou Mozart, par exemple!

Se simplifier à l'excès, faire fi de l'art ou de la pensée pure, ce n'est pas ce qu'on peut reprocher à Charles Du Bos. Il est tout complexité et scrupule, souplesse et finesse, tours et détours, après comme avant sa conversion. Il a voué à Gide une affection fervente dont demeure un monument d'importance : *Le dialogue avec André Gide* (5), le meilleur ouvrage, et de beaucoup, qui ait été consacré au sujet. Mais lui aussi a laissé gauchir sa critique par la foi et les disciplines chrétiennes : il annexe Pater ou Keats avec la même désinvolture que fait Ghéon de La Fontaine ou de Mozart. De lui aussi il semble que les défauts se soient aggravés dans cette atmosphère nou-

(1) *Journal*, p. 627.
(2) *Le Mort à cheval.*
(3) *Journal*, p. 685.
(4) *Id.*, p. 647.
(5) Au Sans Pareil, 1929.

velle : un certain dolorisme d'abord : « Nul doute : ce que Charlie Du Bos aime en Nietzsche, c'est qu'il agonise. Il se détournerait de lui, guéri. Quelles cajoleries n'a-t-il pas eues pour moi tant qu'il m'a cru douloureux, inquiet (1)... »; une recherche anxieuse de la perfection qui dégénère aisément, point de vue artistique en un raffinement quintessencié, point de vue moral en une obsession égocentriste du salut; une complaisance en soi, un inconscient besoin de se plaire à soi, qui fait parfois de son journal un « monument d'immodestie (2) ».

D'autres catholiques portent à Gide un intérêt fraternel et guettent l'occasion de le lui témoigner. Tel Maritain, dont le *Journal* raconte, à la date du 14 décembre 1923 (3), une audacieuse démarche pour tenter d'arrêter la publication imminente de *Si le grain ne meurt*. Tel surtout Mauriac, qui exprime publiquement à Gide une sympathie courageuse, et dont celui-ci aime l'angoisse, le tourment, tout en se demandant s'il ne pouvait en être fait meilleur emploi (4). En 1924, au moment où Gide paraît s'éloigner définitivement, Mauriac a la clairvoyance de ne pas lui dire adieu. « Entre tous les écrivains non catholiques d'aujourd'hui, (Gide) apparaît le plus harcelé,

(1) *Journal*, p. 968.
(2) *Id.*, p. 916.
(3) *Id.*, p. 771-774. Retenons quelques lignes :

« Je ne voudrais pas vous quitter avant de... Me permettez-vous de vous demander quelque chose?

» — Demandez toujours, fis-je avec un geste indiquant que je ne répondais pas de répondre.

» — Je voudrais vous demander une promesse.

» — ?...

» — Promettez-moi que, lorsque je serai parti, vous vous mettrez en prière et demanderez au Christ de vous faire connaître, directement, si vous avez raison ou tort de publier ce livre. Pouvez-vous me promettre cela?

» Je le regardai longuement et dis :

» — Non.

» Il y eut un long silence. Je repris :

» — Comprenez-moi, Maritain : J'ai vécu trop longtemps, et trop intimement, vous le savez, dans la pensée du Christ, pour consentir à l'appeler aujourd'hui comme on appelle quelqu'un au téléphone. Même il me paraîtrait indigne de l'appeler sans m'être mis préalablement en état, moi-même, de l'entendre. Oh! je ne doute pas que je n'y puisse parvenir, etc. »

(4) *Journal*, p. 1047.

le plus tourmenté. En vain se secoue-t-il comme un sanglier coiffé d'une meute : Dieu est le centre de son drame... Rien qu'en suivant sa pente, Gide nous découvre un Gide que le Christ inquiète, obsède et peut-être importune... (De lui aussi peut-être) l'immoralisme n'est qu'une réaction, une défense, une fuite hors du filet sans cesse rabattu sur eux par un chasseur inlassable (1).» Mais à cette heure, Gide n'est pas plus en état de profiter de la leçon que Mauriac en mesure d'y apporter toute l'assurance nécessaire. C'est plus tard que leur amitié fructifiera.

Pourquoi fallut-il qu'au même moment vînt des milieux catholiques une attaque aussi dépourvue de finesse et de charité que celle d'Henri Massis (2)? Sans doute, du point de vue où se place légitimement ce dernier, il y avait beaucoup à dire de l'œuvre et de la personnalité de Gide. Mais pas de cette manière, pas sur ce ton. Le gauchissement est trop évident des textes et des intentions (3), la volonté trop manifeste de procéder à une opération de police. « Goût du pervers... Froide corruption... Conscience dans le mal... Volonté de perdition... démoniaque... démoniaque... démoniaque... » : ce n'est plus de la critique, mais de la bastonnade (et combien peu lyrique!); ce n'est plus un jugement, mais une exécution.

Quoi qu'il en soit des responsabilités de son entourage, il faut bien dire d'ailleurs que c'est de son propre fond que venaient à Gide les difficultés majeures. C'est à la vérité catholique essentielle qu'il répugnait, non à telle présentation plus ou moins contingente. Eût-il trouvé devant lui un saint authentique doublé d'un penseur génial, il se fût dérobé encore. Loin de prendre à notre compte, telles quelles, toutes les appréciations que nous venons de reproduire, nous accordons volontiers qu'elles sont souvent marquées d'irritation et par suite inévitablement affectées d'injustice.

(1) *La Vie et la Mort d'un poète*, p. 167 et 174.
(2) In *Jugements*, II, 1924.
(3) Exemple, dès la page 13. Affirmation : « C'est à nos inspirations les plus malsaines que Gide donnera la *primauté*. » Preuve : « Tout doit être manifesté *même* les plus funestes choses. » Et Massis se réclame d'une école où l'on chérit le syllogisme en forme!

Cela dit, comment ne pas regretter que les catholiques avec lesquels Gide s'est alors trouvé en relations — car le problème ne s'est jamais posé pour lui qu'en fonction du catholicisme; Jean Schlumberger est presque le seul protestant avec lequel il se soit trouvé en intimité intellectuelle — ne lui aient pas présenté de leur foi un visage plus constamment humain? A ce moment sévissait, jusque dans les sanctuaires, un prétendu intégrisme qui constituait en réalité une minimisation du message chrétien. On s'était habitué à juger de l'adhésion profonde de l'esprit par la raideur dogmatique de l'affirmation (1); sous prétexte de soumission à l'objet, on en venait à méconnaître l'apport toujours singulier du sujet dans l'acte de foi; une confusion mortelle régnait entre transcendant et extrinsèque; ressentant vivement le besoin de l'ordre, on eût volontiers exigé du chrétien conservatisme social et statisme intellectuel; il n'était point jusqu'à la réaction, légitime en un sens, contre le rationalisme des âges précédents qui ne fît sous-estimer scandaleusement le prix des certitudes et des vertus simplement humaines, de la connaissance critique et du droit naturel, de la sincérité et de l'esprit de justice ou de liberté. Bref, c'était le moment où le thomisme, s'aigrissant, risquait de tomber en une nouvelle scolastique; où Maurras était grand conseiller politique; où Léon Bloy apparaissait, non seulement comme le pèlerin, mais comme le théologien de l'Absolu.

Ajoutez l'enthousiasme habituel des convertis, leur joie de la délivrance, leur besoin instinctif de défendre

(1) Parmi les reproches faits par Gide à ses amis, revient souvent celui d'infatuation : « La certitude religieuse donne à ce robuste esprit (Claudel) une infatuation déplorable. » (*Journal*, p. 244.) « Il est curieux que, chez les trois artistes convertis que j'ai connus le mieux, Ghéon, Claudel et Jammes, le catholicisme n'ait apporté qu'un encouragement à l'orgueil. La communion les infatue. » (*Id.*, p. 742.) Oublions la note un peu blasphématoire du mot communion et avouons que nous n'avons pas toujours été sans éprouver une impression analogue. Quand on se souvient, d'autre part, des proportions qu'avait pu prendre la chasse à l'hérésie, on ne juge pas sans pertinence une remarque comme celle-ci : « Il (Claudel) y flaire l'hérésie : modernisme, protestantisme... Décidément tous les chemins ne mènent pas à Rome et celui-là seul qui se tait peut être bien sûr de rester dans l'orthodoxie. » (*Id.*, p. 549.)

plus jalousement une possession encore précaire, leur sentiment souvent justifié des privilèges de l'ouvrier de la dernière heure... L'enthousiasme intimidait la réflexion, l'anathème pleuvait, et la bourrade devenait l'expression préférée de la charité.

L'expérience, direz-vous, prouve que la méthode n'était pas si mauvaise, puisqu'elle réussissait, puisqu'elle faisait, précisément, de nombreux convertis? Peut-être, et ceci doit avertir les esprits d'une autre formation, leur rappeler, le cas échéant, la diversité des voies de l'âme et des moyens de la grâce, les détourner, pour autant qu'ils pourraient y être portés, de toute complaisance en leurs points de vue propres. Mais, quoi qu'il en soit des autres, s'il est un esprit pour lequel la méthode ne valait rien, et cela aussi l'expérience l'a prouvé, c'est celui d'André Gide.

*
* *

Au reste, s'agissant d'un drame spirituel de cette nature et d'une personnalité de cette classe, ce sont surtout les événements intérieurs qui comptent, inspirations et découvertes personnelles.

Que se passait-il à ce moment dans l'âme d'André Gide?

Quelque chose de tout semblable à ce qui avait enfiévré sa jeunesse.

Adolescent pas mort, précisément, à partir de septembre 1917, les expressions se multiplient, dans son *Journal*, d'une nouvelle et exigeante jeunesse. « Jamais je ne me suis senti plus jeune et plus heureux que le mois dernier (1)... Jamais je n'ai moins aspiré au repos. Jamais je ne me suis senti plus soulevé par cet excès de passions dont Bossuet fait l'apanage de la jeunesse, dans cet admirable Panégyrique de saint Bernard que je relisais ce matin (2)... Immense étourdissement de bonheur. Ma joie a quelque chose d'indompté, de farouche, en rupture avec toute décence, toute convenance, toute loi... Tout en moi s'épanouit, s'étonne; mon cœur bat, une surabondance

(1) *Journal*, p. 632.
(2) *Id.*, p. 635.

de vie monte à ma gorge comme un sanglot (1)... Jamais je ne me suis senti l'esprit plus actif, plus lucide, de corps plus souple, de cœur plus chaud. Jamais je ne me suis senti plus heureux. Jamais l'air n'a gonflé plus voluptueusement ma poitrine... Jamais je ne me suis senti plus de force ni plus de désir pour étreindre, plus de souffle pour inspirer (2).»

Une telle explosion de vitalité, c'est un grand don que la Providence nous fait, mais aussi une grande épreuve qu'elle nous envoie. Heureux celui qui sait employer cette surabondance à ses fins normales : aimer et grandir, servir et créer! Malheureux celui qui, dominé par le désir égoïste ou sensuel, en voit sa servitude encore aggravée! Servir, Gide n'en est pas incapable, nous le savons; mais qui dit service dit inévitablement dépendance et, nous le savons aussi, rien ne lui est plus odieux. Créer, c'est pour lui la grande affaire, inséparable de l'affaire même de vivre. Mais, plus prompt à projeter en œuvres ses propres expériences qu'à donner naissance à des êtres distincts de lui, il est ainsi fait que la création suppose chez lui une certaine exaltation antérieure de la vie et de la conscience. Et il est ainsi fait que cette exaltation il ne la sépare pas de la volupté sensible : convoitise de la jouissance, convoitise de la connaissance, convoitise de la puissance, les trois concupiscences l'assiègent, fortes de se savoir désirées et d'avance absoutes si elles réalisent leur promesse de joie, ne fût-ce qu'au présent instant. Et enfin, il est ainsi fait, puisqu'il y faut bien venir (3), que cette volupté, il ne la trouve nulle part plus complète que dans ces formes de péché que la sagesse humaine et chrétienne appelle contre nature, parce que le désordre de l'esprit s'y double du désordre des choses.

Le voici loin, bien loin du domaine de la grâce et de la charité. Comme il sait qu'ici aussi une promesse de vie

(1) *Journal*, p. 639-640.
(2) *Id.*, p. 649.
(3) Le *Journal* nous y contraint dès août 1917 : « Je compte jalousement les heures qui me séparent de M... Certains jours cet enfant prenait une beauté surprenante », etc. Voir p. 628-630, 634, 636, 651, 652, etc. C'est aussi le moment où s'élabore *Corydon*.

a été faite que sa connaissance de lui-même et des âmes ne lui permet pas de croire toute fallacieuse, à certains moments il s'interroge, se reprend, essaye de remonter la pente, de retrouver l'autre et meilleure route. En 1915 et 1916, nous l'avons trouvé à l'un de ces moments.

Mais combien Gide a raison de croire au démon et de s'en méfier! Sous combien de formes n'allons-nous pas le rencontrer sur ce chemin sans cesse retrouvé et reperdu, avant d'aboutir à l'éclat public de *Corydon* et de *Si le grain ne meurt!*

Gide lutte, mais il est vaincu, et avec le sentiment qu'il ne pouvait pas ne pas l'être. Alors la question se pose à nouveau et dans les mêmes termes, qui s'était posée avant le voyage d'Afrique. A quoi bon user mes forces à une tâche reconnue impossible? Pourquoi sacrifier sans espoir la véritable *virtus* à ce qu'il vous plaît d'appeler vertu? La volonté de Dieu peut-elle être que, moi sa créature, je me vide lentement de ce qu'il m'a donné de vie?

Gide lutte pour le bonheur qu'on lui a promis dans l'ordre. Mais il a l'impression de n'en avoir jamais été plus loin et cela dès ces mois de l'été 1916, « mois de travail nul et de profonde dissolution (1) ». A certains moments, le sentiment et le goût de la vie l'abandonnent : « Temps glorieux; exigence de joie. Plus rien en moi ne sait y répondre... Journée vide; perdue. Je me traîne tout le long des heures, et n'aspire à rien qu'au sommeil (2).» A d'autres, tel André Walter, il voit venir « les idées fixes et tous les prodromes de la folie. Vrai, je me faisais peur (3) ».

« C'est la roche de Sisyphe qui retombe... Va-t-il falloir encore et jusqu'à la fin recommencer cet effort lamentable (4).»

La boue? La vase?... C'est vous qui le dites. Je le répète passivement après vous. Mais, au fond, je ne sens

(1) *Journal*, p. 565.
(2) *Id.*, p. 562.
(3) *Id.*, p. 565.
(4) *Id.*, p. 572.

pas ainsi, je ne pense pas ainsi. « Ces plaisirs » dont vous voulez me faire honte, je ne dirai pas que j'en suis fier, mais enfin, c'est une élévation, non un abaissement du ton vital que j'y trouve, et lorsque je veux y renoncer, vous savez ce qui les remplace : une dépense solitaire, maniaque, épuisante. Ces anomalies sexuelles où vous voyez une monstruosité, je leur dois « une allégresse, une sorte de légèreté de l'âme et de la chair » (1) que j'ai en vain cherchée ailleurs. C'est décidément dans l'anomalie qu'est ma « normale ».

Les choses étant ainsi, pourquoi faire croire à moi et aux autres qu'elles sont autrement? Pourquoi mentir? Le moment est venu de me voir et de me faire voir tel que je suis. J'ai essayé de me convaincre, j'ai abouti à convaincre certains que j'étais un chrétien de désir, sinon de fait; je dois les détromper. Quelques-unes de mes déclarations et publications sont en train de me donner un visage de bien-pensant; ce visage est un masque; je dois le quitter. Je me suis lâchement conformé au conseil de saint Paul : « Que ces choses ne soient même pas nommées parmi vous »; je dois en parler au contraire, et non pas à la troisième personne, comme le voulait Proust (2), mais à la première.

Le besoin de sincérité est ce que nous appellerons une des constantes de Gide. Le besoin de justification en est une autre. Ce prétendu immoraliste est un moraliste tourmenté. Cet être de dialogue, mais non d'incohérence, ne se résigne pas à un désaccord reconnu et avoué de sa pensée et de ses actes (3). Il va donc faire confession, mais une confession sans repentir, dont il

(1) *Si le grain*, O.C., X, p. 347.

(2) « Vous pouvez tout raconter, s'écrie-t-il, mais à condition de ne jamais dire : Je. Ce qui ne fait pas mon affaire. » (*Journal*, p. 692.)

(3) Schwob surtout y a insisté dans son livre *Le vrai Drame d'André Gide*, p. 48 : « S'il débaptise le mal, s'il cherche si avidement, s'il va même jusqu'à découvrir tant d'intentions dans la nature en faveur de son cas, qu'on ne s'y trompe pas; c'est pour étendre le domaine de la moralité — pour y rentrer. » (P. 49.) « Sous l'apparence d'un essai de naturaliser la morale, il n'a jamais cherché qu'à moraliser la nature. » (P. 168.) « Possédé par une frénésie plus forte que lui... il passe son existence à la légitimer, à croire que l'honnêteté consistait à lui donner droit de vie. »

s'est d'avance donné absolution. Il va « manifester ». Il risque assez gros. Tant pis! Ou plutôt tant mieux! « Il faut qu'il arrive quelque chose. » Il répète le mot de Wilde. Mais ce n'est pas lui, prévient-il, qu'on verra ensuite faire amende honorable et écrire son *De profundis*. Du Bos va même jusqu'à découvrir chez lui quelque vocation « invertie » au martyre (1). Réservons le mot pour d'autres usages. Mais certaine attirance, noble en soi, du danger, peut avoir ici joué son rôle, non sans une pensée plus ou moins explicite de défi.

Et voici venir les publications qui vont peser lourdement sur la destinée de Gide, multiplier autour de lui les contresens, lui faire tant d'amis et d'ennemis qu'il ne méritait pas.

(1) « Que ce juvénile ascète se soit mué en martyr de la contre-ascèse... » (*Le Dialogue avec André Gide*, p. 298.)

XV

L'AMOUR QUI OSE DIRE SON NOM

On voudrait n'en point parler, ne fût-ce que parce qu'il en a été beaucoup parlé, beaucoup trop parlé.

Beaucoup trop pour la santé morale, ne disons pas de notre jeunesse, mais d'une certaine partie snob et littératurante de notre jeunesse. Dans quelle mesure un Gide doit-il être tenu responsable des faits d'uranisme et de pédérastie — mieux vaut sans doute se décider à appeler les choses par leur nom (1) — qui y sont signalés? Là où ils se durcissent ou se généralisent, la cause en est, soit à certaines dispositions de nature, soit à certaines conditions exceptionnelles de vie où les livres, au total, n'ont pas grand chose à voir. Nous savons l'équivoque de cette notion de nature. Mais justement parce que l'ensemble de possibilités que le mot désigne est susceptible de se déterminer sous des formes très diverses, avec

(1) Puisque nous prenons le parti d'y aller carrément, et que le lecteur serait pour le moins excusable de n'avoir pas longuement considéré tous les aspects de la question, versons au dossier ces précisions apportées par Gide lui-même :

« J'appelle *pédéraste* celui qui, comme le mot l'indique, s'éprend des jeunes garçons. J'appelle *sodomite*... celui dont le désir s'adresse aux hommes faits.

» J'appelle *inverti* celui qui, dans la comédie de l'amour, assume le rôle d'une femme et désire être possédé.

» Ces trois sortes d'homosexuels ne sont point toujours nettement tranchées; il y a des glissements possibles de l'une à l'autre; mais, le plus souvent, la différence entre eux est telle qu'ils éprouvent un profond dégoût les uns pour les autres...

» Les pédérastes, dont je suis (pourquoi ne puis-je dire cela tout simplement, sans qu'aussitôt vous prétendiez voir, dans mon aveu, forfanterie?) sont beaucoup plus rares, les sodomites beaucoup plus nombreux, que je ne pouvais croire d'abord... Quant aux invertis, que j'ai fort peu fréquentés, il m'a toujours paru qu'eux seuls méritaient ce reproche de déformation morale ou intellectuelle... » (*Journal*, p. 671-672.)

quel soin n'importe-t-il pas de surveiller la pente glissante qui conduit l'animal raisonnable de la connaissance à la curiosité, de la curiosité au désir, du désir à l'acte!

Beaucoup trop pour l'intérêt et l'importance intrinsèques de la question. Il est entendu que rien, pour le savant, n'est négligeable; que parfois le phénomène exceptionnel se trouve être le plus révélateur et emporter, pour l'hypothèse, la vérification décisive; qu'on ne saurait à priori interdire au moraliste ou au romancier aucun domaine, si peu flatteur soit-il, de l'expérience humaine. Mais à qui fera-t-on croire que la place tenue par les faits d'uranisme dans les œuvres d'un Proust ou d'un Gide — et dans les préoccupations de tels de leurs lecteurs — corresponde à celle qu'ils ont dans la réalité? Sans parler des moindres seigneurs et de leur valetaille. Une curiosité malsaine a été éveillée d'abord, exploitée ensuite, où la science et l'art sont également quinauds. (Le même malheur devait arriver à Freud, et par sa faute aussi, en dépit de titres scientifiques non contestables.) On comprend et approuve le vieux Souday s'écriant un jour, excédé : « En voilà assez! En voilà plus qu'assez! »

Beaucoup trop enfin pour le crédit de Gide et pour l'intelligence exacte de son œuvre. « Espère-t-il forcer ainsi la gloire? Est-ce une triste spécialité qu'il veut se donner? Est-ce que cela ne tourne pas à l'obsession morbide? A-t-on tort de parler ici de perversion systématique et d'influence démoniaque? » Il fallait peu connaître Gide pour se poser sérieusement ces questions. Mais enfin, même parmi les lecteurs qui ne se laissaient pas intimider, une gêne lourde existait, qui gâtait leur plaisir, qui les retenait de répandre ou de célébrer des livres par ailleurs pleins de beautés. « Dix ans de perdus », nous disait un jour un de ces sympathisants. Ne regrettons pas pour Gide, plus qu'il ne l'a fait lui-même, cette croix et cette Académie dont il s'est passé. Mais regrettons maintes amitiés qui s'offraient et qui, contact pris, se sont retirées découragées. Qui sait si l'une ou l'autre ne lui aura pas gravement manqué?

Cela dit, reconnaissons ceci : Il est absurde de consacrer à la pédérastie la moitié d'une étude sur les « valeurs gidiennes » *(sic)* (1); il ne le serait pas moins de passer la question sous silence, parce qu'elle n'est pas attrayante à traiter (2). Le thème de la pédérastie s'annonce dans *L'Immoraliste*, fait plus que percer dans *Saül*, éclate dans *Corydon*, s'avoue dans *Si le grain ne meurt*, orchestre en sourdine la savante musique des *Faux-Monnayeurs*. Il ne suffit pas à expliquer l'évolution morale et religieuse de Gide, commandée par des causes plus profondes que tout caprice ou anomalie de sensibilité, et qui eût été à peu près la même dans l'hypothèse contraire. Mais il en éclaire l'allure saccadée ou oblique, l'aspect agressif. Un Gide « normal » n'aurait eu besoin, pour se « libérer », ni des lentes approches ni des brusques dérobades qui caractérisent son comportement habituel. Enfin, il n'est pas exclu que s'y soient exaspérés, comme nous montrerons plus loin, certains besoins de l'âme de Gide : peut-être son besoin de tendresse pure, protégée contre toute impulsion sensuelle; en tout cas, son besoin de totale sincérité.

*
* *

Qu'on y voie ou non une aggravation du cas de l'auteur, trois choses sont à noter à propos de *Corydon* : il s'agit d'une publication prudemment réalisée, mais froidement délibérée et depuis longtemps décidée.

Relisons les courtes mais substantielles préfaces de Martin-Chauffier dans les *Œuvres complètes* :

« *Corydon* parut d'abord en 1911, tiré à douze exemplaires, lesquels — écrit l'auteur dans la préface de la seconde édition — furent remisés dans un tiroir d'où

(1) Comme Ramon Fernandez, p. 171 et sq. de son *André Gide*.

(2) Pour ceux qui désireraient des preuves explicites de la place que ces préoccupations ont tenue dans la vie de Gide, signalons, dans le *Journal*, les pages consacrées à Marc A. (p. 835, 844, 845, 848, 881 : « C'est pour lui que j'écrivis *Les Faux-Monnayeurs* », p. 885, 908, etc., sans compter *Le Retour du Tchad*, *passim*), à Émile D. (p. 939-944), au « petit Guido » : « La joie que tout mon être en éprouve est si forte qu'elle me fait oublier mon âge (Gide écrit à cinquante ans passés), domine toute préoccupation, tout sentiment des convenances (p. 969). »

ils ne sont pas encore sortis.» Le livre ne contenait alors que les deux premiers dialogues et le premier tiers du troisième.

» Malgré les instances de la plupart de ses amis (1), André Gide persévéra et, en 1920, il en donnait une seconde édition, augmentée, sans nom d'auteur, lieu ni nom d'éditeur, et tirée à 21 exemplaires, sur papier à chandelles.

» Enfin, en 1924, parut, à la *Nouvelle Revue Française*, l'édition définitive, destinée à être mise dans le commerce. Achevée d'imprimer au début de janvier, elle ne fut mise en vente qu'en mai. Encore l'auteur prit-il de grandes précautions pour donner à ce livre le moins de tremplin possible; c'est ainsi qu'aucun service de presse ne fut fait (2).»

Et par ailleurs :

« *Si le grain ne meurt* fut d'abord tiré à douze exemplaires sur papier à chandelle, sans nom d'éditeur, en 1920. Le deuxième volume, tiré à treize exemplaires, parut, de la même façon, en 1921. Deux éditions fragmentaires en furent données ensuite; l'une, à cent trente exemplaires, chez Champion, en 1924; le manuscrit y était reproduit en phototypie; l'autre à Oxford, Clarendon Press, en 1925.

» La première édition intégrale mise dans le commerce parut seulement en octobre 1926, à la *Nouvelle Revue Française* (3).»

Relisons, d'autre part, la préface qu'a reçue *Corydon* en 1922 et le projet de préface qui avait été écrit pour *Si le grain ne meurt :*

« Mes amis me répètent que ce petit livre est de nature à me faire le plus grand tort. Je ne pense pas qu'il puisse me ravir aucune chose à quoi je tienne... Je ne tiens qu'à l'estime de quelques rares esprits, qui, je l'espère, comprendront que je ne l'ai jamais mieux méritée qu'en écri-

(1) Qui tout de même obtinrent un délai. C'est à ce délai qu'*Isabelle* doit l'existence. Cf. O.C., VI, p. x.

(2) O.C., IX, p. VIII-IX.

(3) O.C., X, p. VIII.

vant ce livre et qu'en osant aujourd'hui le publier. Cette estime, je souhaite de ne pas la perdre; mais certainement je préfère la perdre que la devoir à un mensonge, ou à quelque malentendu (1).»

« Et d'autre part : Pourquoi publiè-je ces mémoires?

» J'estime que mieux vaut encore être haï pour ce que l'on est, qu'aimé pour ce que l'on n'est pas. Ce dont j'ai le plus souffert durant ma vie, je crois bien que c'est le mensonge. Libre à chacun de me blâmer si je n'ai pas su m'y complaire ou en profiter. Certainement j'y eusse trouvé de confortables avantages. Je n'en veux pas (2).»

Gide a donc beaucoup hésité devant ces publications. Surestimait-il la vigueur et la décision de la conscience française? Il semble qu'il se soit attendu à des réactions — tant d'ordre privé que d'ordre public — plus vives que celles qui se sont produites. On a beau faire fi des « applaudissements, décorations, honneurs, entrées dans les salons à la mode», il est certains désagréments auxquels on ne s'expose pas d'un cœur léger, et Gide n'était pas sans avoir médité sur le sort d'Oscar Wilde. Manquait-il encore d'assurance, la confession publique lui coûtait-elle d'abord? C'est possible. Les uranistes se sont enhardis depuis; ils étaient encore timides et bien caractéristiques sont les hésitations de Proust (3) — qui, il est vrai, n'était pas fait d'une étoffe héroïque. Mais les hésitations de Gide ont eu une autre cause — et infiniment plus noble. C'est son propre foyer qu'il s'agissait de découvrir. C'est sa propre femme qui allait se trouver mise en cause. C'est du statut, si l'on peut dire, de sa vie familiale, de sa vie conjugale, que le public allait avoir à connaître. Nous n'avons aucun droit de penser que Gide ait jamais pu y être indifférent (4).

(1) O.C., IX, p. 177.
(2) *Id.*, p. 453-454.
(3) *Journal*, p. 692 et 694.
(4) « Ce que l'on a pris parfois pour une certaine timidité de pensée, n'était le plus souvent que la crainte de contrister ces quelques personnes; de contrister une âme, en particulier, qui de tout temps me fut chère entre toutes. Qui dira de combien d'arrêts, de réticences et de détours est responsable la sympathie, la tendresse?» (*Corydon*, O.C., IX, p. 178.)

Rien donc d'un coup de tête ni d'un brûlot lancé « pour voir » : tout a été longuement calculé. Mais ce n'est pas assez dire. « Il n'y a pas pour moi d'entraînement (vers ce livre), déclare Gide (1) à propos de *Corydon*, il est certain que je l'écris hors de saison et quand je n'ai plus besoin de l'écrire... La difficulté vient précisément de ceci que je dois artificiellement réactualiser un problème auquel j'ai donné (pour ma part) une solution pratique, de sorte que, à vrai dire, il ne me tourmente plus. »

Alors, quoi, devoir austère à remplir? Ce n'est ni lieu ni matière à plaisanter. Mais enfin, plaisanterie à part, il est certain que le « tempo » (pour parler comme Charles Du Bos) d'allégresse et de lyrisme de *Si le grain ne meurt* contraste avec l'allure didactique, voire pédantesque et contrainte, de *Corydon* et cette espèce de « sentiment de l'indispensable » qui pèse sur lui (2). Paul-Albert Laurens aurait suggéré à Gide de « faire de cela une œuvre grave autant que (son) Enfant prodigue. Cette idée, déclare-t-il, lui donne à réfléchir longuement (3) ». Un autre jour, il se défend contre Marcel Drouin qui lui reproche d'avoir « mal économisé le pathétique » et, en conséquence, de cesser vite d'émouvoir. « Je m'adresse et me veux adresser à la tête et non point au cœur... Je prétends que ce livre soit écrit froidement, délibérément; qu'il y paraisse... Je ne veux pas apitoyer, avec ce livre; je veux gêner (4). »

Donnons acte enfin à Gide qu'il n'écrit pas, au moins d'intention, une « apologie », mais une « défense » de la pédérastie. Il ne croit nullement « que le dernier mot de la sagesse soit de s'abandonner à la nature, et de laisser libre cours aux instincts (5)... Que la convoitise soit

(1) *Journal*, p. 670. Même texte, p. 340.

(2) « Sentiment de l'indispensable. Je ne l'ai jamais eu plus fort, depuis que j'écrivis *André Walter*, qu'à présent pour *Corydon*. » (*Journal*, p. 306.) Par ailleurs, il y a sans doute lieu d'attacher quelque importance à cette notation du *Journal*, au moment où il y est question des charmes et attraits de « Michel » : « Le plus grand bonheur, après que d'aimer, est de confesser son amour. » (P. 654.)

(3) *Journal*, p. 356.

(4) *Id.*, p. 340.

(5) O.C., IX, p. 179-180.

homo ou hétéro-sexuelle, la vertu c'est de la dominer (1)». Il prétend n'enlever à cette vertu aucun de ses privilèges et n'apporter à la débauche aucun encouragement nouveau. Il est capable d'admirer la chasteté, comme forme d'abnégation ou exigence de tendresse, et estime même que tout grand amour tend à l'inspirer. Seulement, il ne la croit pas normalement possible. Alors, faiblesse pour faiblesse, souillure pour souillure, il demande pourquoi la même opinion, si indulgente à la débauche quand elle va d'un sexe à l'autre, qui « blanchit le vice si l'alcôve est conjugale», se montre impitoyable seulement pour une certaine catégorie de péchés et de pécheurs — pour laquelle il se décide à plaider.

*
* *

Compte tenu de tout cela, s'il est difficile de voir en *Corydon* une bonne action, il est presque aussi difficile d'y voir un chef-d'œuvre.

Les arguments de l'avocat sont les suivants :

1° On invoque la nature. Mais qu'est-ce que la nature? « Une première coutume», répond Pascal à la suite de Montaigne. L'homo-sexualité nous paraît contre nature — elle ne l'a pas toujours paru — parce que toute notre éducation, notre art, notre vie sociale s'orientent à l'opposé.

2° Il n'y a pas, à proprement parler, d'instinct sexuel, d'instinct de reproduction; au moins avec la fatalité et la précision immédiate que suppose d'ordinaire le mot. Il y a un faisceau complexe de tendances que régit la recherche du plaisir. Ce n'est pas la fécondation que demande l'animal. Il cherche la volupté et trouve la fécondation par surcroît.

3° Dans l'univers de la vie, et quant au nombre des individus, et quant au nombre des germes, il y a une disproportion considérable, si l'on ose dire, entre l'offre mâle et la demande femelle. Cette prodigalité de la nature,

(1) O.C., IX, p. 311.

cette surproduction de l'élément mâle appelle nécessairement une dépense stérile.

4° Les grandes époques artistiques (la Grèce, la Renaissance), les époques de l'aveu de tous glorieuses et saines ont été uranistes. « L'exaltation de la femme dans les arts plastiques est l'indice de la décadence (1). »

5° La femme n'a rien à perdre aux pratiques pédérastiques. Cela lui évite l'adultère et la prostitution. Andromaque, Iphigénie, Alceste, Antigone, « ces pures images de femmes, c'est à la pédérastie que nous les devons. Je ne crois pas hasardé de remarquer ici qu'il en va de même pour Shakespeare (2) ». « Faites des saints; sinon le désir de l'homme va détourner l'épouse, souiller la jeune fille (3). »

6° La société non plus. Le bataillon sacré « des Thébains était « composé d'amants et d'aimés », raconte Plutarque dans la *Vie de Pélopidas*. L'amitié passionnée d'un jeune et d'un aîné prend facilement une allure héroïque.

... Eh bien! franchement, ce n'est pas très fort...

D'abord, il y a ce que Gide dit, et il y a ce qu'il ne dit pas, et qui est d'ailleurs à peu près impossible à dire. Il y a le décor, qui peut paraître séduisant, dans tel dialogue de Platon ou telle sculpture de Praxitèle; et il y a l'envers répugnant et odieux du décor. Il y a ce qu'on peut consentir à appeler amour; et il y a la bestialité à laquelle il sert de prétexte et qu'il déchaîne à peu près inévitablement. Une seule question. Quoique vous vous donniez l'air d'en penser, il existe infiniment plus d'Edouards susceptibles de s'éprendre d'un Olivier que d'Oliviers susceptibles de s'éprendre d'un Edouard. Et puisque vous professez l'irrésistibilité de la convoitise, puisque votre intention déclarée est de demander pour l'homosexuel les mêmes licences et facilités que pour le débauché habituel, n'est-ce pas à une nouvelle prostitution que vous courez tout droit et aboutissez en fait?

(1) O.C., IX, p. 277.
(2) *Id.*, p. 300.
(3) *Id.*, p. 301.

Aussi bien, même dans *Si le grain ne meurt*, n'évitez-vous pas de noter l'avilissement rapide des éphèbes sollicités par vous et vos amis... Mais, non, on ne peut nous demander de nous engager dans cette sentine. Tenons-nous-en au terrain de discussion délimité par *Corydon*, assez scabreux déjà.

Que vaut d'abord cette prétention de résoudre un problème spécifiquement humain avec des exemples et des précédents empruntés à l'ordre animal? C'est avec l'aveu de Ramon Fernandez (1) que Charles Du Bos reproche ici (2) à Gide son inconséquence. Cette manière de traiter la science en « pourvoyeuse d'arguments », cet « obsédant souci d'assimiler l'amour de l'homme aux pariades animales » qu'il reproche au Rémy de Gourmont de *La Physique de l'Amour*, ne voilà-t-il pas qu'il y tombe à son tour?

La nature, dans l'ordre humain, ce n'est plus seulement de l'être, c'est du devoir être. Ce n'est pas seulement ce qui nous est donné par la constitution individuelle ou l'instinct fixé, par l'hérédité ou le milieu; c'est ce que nous nous sommes donné à nous-mêmes à l'appel librement suivi de l'ordre et de la valeur; c'est, plus encore, ce que nous avons à devenir, par soumission moins à une obligation extérieure qu'à une urgence intérieure. En d'autres termes, pour décider ici si une chose est contraire ou non à la nature, il n'y a pas seulement à se demander si notre désir peut s'y complaire et notre plaisir s'y trouver en fait, mais si elle est capable de nous réaliser dans nos plus hautes possibilités, de nous satisfaire dans nos plus intimes exigences. Essence à respecter, mais pour une conquête à faire.

Or, s'il est une finalité manifestement inscrite dans la nature essentielle de l'homme, c'est bien celle qui l'appelle à transmettre la vie. Et s'il est une conquête sur lui-même dont il ait le droit d'être fier et qu'il ait le devoir de poursuivre, c'est bien celle qui a opéré, disons,

(1) *André Gide*, p. 199.
(2) *Le Dialogue avec André Gide*, p. 251-252,

pour les pessimistes, rendu possible une progressive spiritualisation de l'appétit sexuel sous cette double influence : d'une part, la notion d'un amour total et exclusif, qui engage l'individu tout entier et pour toujours; d'autre part, l'institution de la famille monogame et indissoluble, où l'exaltation amoureuse vienne s'associer aux plus augustes responsabilités comme aux plus quotidiens services. Est authentiquement contre nature ce qui compromet cette unité en puissance, cet équilibre en devenir du destin humain; rien ne le fait davantage que les pratiques dont parle Gide; rien n'est plus légitimement dit contre nature.

Quant à la dignité féminine, quant à l'art, quant à l'héroïsme militaire ou autre, la preuve est faite, grâce à Dieu, qu'aucune perversion ne leur est nécessaire. Leur ennemi le plus redoutable n'est peut-être pas cette convoitise des sens que dénonce avec insistance un certain moralisme; le moins redoutable n'est sûrement pas cette soumission aux caprices de l'imagination et de la chair que prétend réhabiliter l'immoralisme.

On ne peut décidément inscrire ici que deux choses à l'actif de Gide : son souci de réserver pur le domaine de la tendresse, le refuge d'un amour libéré des servitudes charnelles qu'on satisfait ailleurs; son intolérance du mensonge même passif, du mensonge de silence, son refus de rien devoir à un malentendu, son impatience de l'aveu en dépit ou même en raison des risques qu'il implique. Nous n'irons pas jusqu'à dire avec Marcel Arland (1) : « Quelque indifférentes que me soient en elles-mêmes des pages comme celles de *Corydon* et comme les dernières de *Si le grain ne meurt*, j'admire profondément Gide de les avoir publiées. » Le « courage » et la « constance » sont des vertus, mais qui méritent un autre objet. L'admiration est de trop, mais, même dans cet enfer, nous reconnaissons une nostalgie de paradis inoubliés.

(1) *Essais critiques*, p. 93.

XVI

DEUX POSTULATIONS SIMULTANÉES

Avec le voyage au Congo (1), avec la triple publication des *Faux-Monnayeurs*, de *Si le grain ne meurt* et du *Journal des Faux-Monnayeurs*, l'année 1926 fera date dans la vie de Gide et verra se fixer de lui une image qu'il plairait à certains de considérer comme définitive (2).

D'une part, ses préoccupations religieuses semblent s'atténuer, sinon s'effacer. La double crise d'*André Walter* et de *Numquid et tu?...* est bien révolue; nous n'en reverrons pas l'équivalent de si tôt. La notion de dépassement est décidément dépouillée de toute signification métaphysique. L'horizon de Gide se limite à la terre, son ambition à l'homme. Exercer sa curiosité à la connaissance des êtres et de leurs particularités infinies, employer son énergie à la lutte contre l'ignorance et la misère, pour faire des hommes plus libres, plus heureux, plus fiers : la tâche est assez belle ainsi. Quant à Dieu, « le meilleur moyen d'empêcher qu'Il ne nous manque, c'est bien d'apprendre à se passer de Lui (3) ».

D'autre part, après ce que René Schwob (4) appelle la période de la « justification », nous entrons dans ce qu'il appelle la période de la « satisfaction ». Pour toujours? Totalement? C'est une autre question. Il y aura à voir en quelle mesure les œuvres postérieures justifient cette expression, ou si elles n'échouent pas, comme dit

(1) De juillet 1925 à juin 1926.
(2) Elle domine le livre agréable mais facile de Pierre-Quint et en circonscrit exactement les étroites limites.
(3) *Journal*, p. 865.
(4) *Le vrai Drame d'André Gide*, p. 309.

le même René Schwob (1), dans la fuite ou la détresse. En tout cas, le mot d'inquiétude est momentanément à exclure d'une définition de l'esprit gidien : il trahirait plus qu'il ne traduirait la réalité des choses. Complexité, instabilité, malaise, telles apparaissent, à l'analyse, les principales composantes de l'inquiétude normale. Complexité et instabilité compteront au dernier comme au premier jour parmi les caractéristiques immédiates de Gide; mais il semble, au grand scandale de Claudel, par exemple, qu'il ait réussi de mieux en mieux à s'en accommoder, à en faire, au moins un moment, la matière d'une euphorie peut-être médiocre, voire d'une « intensification pathétique du sentiment de l'existence, de la vie ». « Perplexe », oui, mais non « tourmenté », dit un texte capital de 1921 (2), auquel nous empruntons également cette dernière formule, « car le tourment accompagne un état dont on souhaite de sortir, et je ne souhaitais point d'échapper à ce qui mettait en vigueur toutes les virtualités de mon être; cet *état de dialogue* qui, pour tant d'autres, est à peu près intolérable, devenait pour moi nécessaire... il m'invitait... à l'œuvre d'art et précédait immédiatement la création, aboutissait à l'équilibre, à l'harmonie ». De même, dans une lettre à André Rouveyre du 5 novembre 1924 :« J'ai pu être inquiet dans le temps... Je le serais sans doute encore, si je n'avais pas su délivrer mes diverses possibilités dans mes livres et projeter hors de moi les personnages contradictoires qui m'habitaient. Le résultat de cette purgation morale, c'est un grand calme; osons le dire : une certaine sérénité (3).» Et plus loin :« Dans les bons jours, ceux où je donne ma mesure, où je livre ma vérité, rien n'est plus harmonieux que mon paysage intérieur; c'est la musique des grandes fugues de Bach qui l'emplit le plus adéquatement (4).»

Bref, la tentation peut être forte ici de courir tout de suite, comme au sommet le mieux éclairé et le plus éclai-

(1) *Le vrai Drame d'André Gide*, p. 318.
(2) *Journal*, p. 777.
(3) *Divers*, p. 144.
(4) *Id.*, p. 149.

rant d'un massif montagneux, à l'œuvre où Gide a rêvé de s'exprimer totalement en « versant sans réserve » tout ce que la vie lui a appris, et où, par ailleurs, il a eu l'impression de résoudre enfin en « équilibre » et en « harmonie » sa multiplicité intérieure : *Les Faux-Monnayeurs.*

Cependant, à brusquer ainsi les étapes nous risquerions fort de fausser les perspectives. La situation n'est pas aussi simple qu'on voudrait nous le faire croire. Sous une diversité plus ou moins heureusement harmonisée, Gide reste l'être doublement polarisé dont nous parlions. Même pendant la période d'élaboration, puis de présentation des *Faux-Monnayeurs*, à défaut d'inquiétude, le « souci » moral et religieux subsiste. Dieu s'éloigne; mais Satan impose, plus visible peut-être que jamais, sa présence. Le catholicisme prend visage d'ennemi; mais l'Evangile demeure familier et ami.

*
* *

Le diable... C'est en 1916-1917 que Gide a fait sa connaissance, au moins comme personnage susceptible d'être nommé et identifié (1). Jusque-là sa conception en était restée négative : « Je le condamnais par défaut; je limitais à Dieu son contour (2)... Je ne comprenais pas encore que le mal est un principe positif, actif, entreprenant; je croyais alors que le mal était fait du défaut du bien, comme l'ombre du défaut de la lumière, et volontiers rattaché-je à la lumière toute espèce d'activité (3). » En tout cas, il ne voulait voir en lui qu'une entité, un « être de raison ». Et certes, son ami Jacques Raverat l'avait bien surpris en lui disant un jour à Cuverville, en 1910, après une lecture de Milton : « J'ai commencé par croire au diable... Et c'est de croire à lui, *que je sentais*, qui m'a amené à croire à Dieu, que je ne sentais pas encore (4). »

(1) Charles Du Bos, *Le Dialogue avec André Gide*, p. 280, note.
(2) *Journal*, p. 606.
(3) *Id.*, p. 608.
(4) *Id.*, p. 608.

A la faveur des circonstances de guerre, ces paroles, accueillies d'abord avec ironie, avaient levé dans l'âme d'André Gide; derrière le mal, le Malin avait fini par lui apparaître, avec ses traits bien individualisés, et d'abord une étonnante souplesse de démarche, une extraordinaire habileté à s'adapter aux exigences de ses partenaires, à tirer parti de leurs inadvertances et faiblesses.

Comment ce qui t'est nécessaire ne te serait-il pas permis? Consens à appeler nécessaire ce dont tu ne peux pas te passer. Tu ne peux te passer de ce dont tu as le plus soif. Consens à ne plus appeler péché ce dont tu ne peux te passer. Une grande force te viendrait... si plutôt que de t'user à lutter ainsi contre toi-même, tu ne luttais plus que contre l'empêchement du dehors... Va, sache triompher enfin de toi-même et de ta propre honnêteté (1).»

Depuis cette date, l'horizon spirituel de Gide s'est bien modifié. Mais, de deux expériences capitales, l'enseignement est resté.

L'expérience du péché comme force mentale à certains moments irrésistible, née de la volonté et retournée contre la volonté. Nul qui ait trouvé en lui-même plus de raisons de méditer le mot célèbre de Baudelaire : « Il y a dans tout homme, à toute heure, deux postulations simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan» — dont il rapproche celui de Dostoïevsky (2) : « Je puis, comme je l'ai toujours pu, éprouver le désir de faire une bonne action, et j'en ressens du plaisir. A côté de cela, je désire aussi faire du mal et j'en ressens également de la satisfaction.» Nul pour qui le mot de concupiscence se soit chargé d'un sens plus lourd, et c'est un des communs dénominateurs qu'on lui découvre avec un chrétien jansénisant tel que Mauriac.

L'expérience de l'enfer, que tout pécheur clairvoyant fait un jour ou l'autre, comme intime et irrémédiable déchirure d'un être séparé de soi, expulsé de soi — et cependant toujours présent à soi. « N'est-ce pas déjà l'enfer; de connaître le lieu du repos, d'en savoir le

(1) *Journal*, p. 607.
(2) L'un et l'autre cités *in* André Gide, *Dostoïevsky*, O.C., X, p. 228.

chemin, la porte; et de rester forclos? de sentir la clarté de l'amour s'obscurcir, l'écran de la chair s'épaissir, cette chair s'aggraver sans cesse, et, soi, s'y rattacher toujours plus?... L'enfer, aussi bien que le paradis — est en nous (1).»

De tout cela, bien entendu, la psychologie, normale et pathologique, se tient prête à nous donner de savantes explications qui rendraient inutile tout recours au transcendant. « Seulement, et voilà ce qui me chiffonne : tandis qu'on ne peut servir Dieu qu'en croyant en Lui, le diable, lui, n'a pas besoin qu'on croie en lui pour le servir. Au contraire, on ne le sert jamais si bien qu'en l'ignorant. Il a toujours intérêt à ne pas se laisser connaître; et c'est là, je vous le dis, ce qui me chiffonne; c'est de penser que, moins je crois en lui, plus je l'enforce... Il sait qu'il ne se cache nulle part aussi bien que derrière ces explications rationnelles, qui le relèguent au rang des hypothèses gratuites (2).» Et plus loin : « Je voudrais un jour écrire une « conversation avec le diable» et savez-vous comment cela commencerait? J'ai trouvé la première phrase : ... *Pourquoi me craindrais-tu? Tu sais bien que je n'existe pas* (3).» « *Le traité de la non-existence du diable*. Plus on le nie, plus on lui donne de réalité. Le diable s'affirme dans notre négation (4).»

Aucune ratiocination qui vaille contre l'évidence du fait : « Dès l'instant que j'admets son existence... il me semble que tout s'éclaire, que je comprends tout : il me semble que, tout à coup, je découvre l'explication de ma vie, de tout l'inexplicable, de tout l'incompréhensible, de toute l'ombre de ma vie... Et je sens en moi, certains jours, un tel envahissement du mal, qu'il me semble déjà que le mauvais prince y procède déjà à un établissement de l'enfer (5).»

Comment quelques-uns peuvent-ils avoir l'impression

(1) *Divers*, p. 97.
(2) Appendice au *Journal des Faux-Monnayeurs*, O.C., XIII, p. 80-81.
(3) *Id.*, p. 82.
(4) *Journal des Faux-Monnayeurs*, O.C., XIII, p. 19.
(5) Appendice au *Journal des Faux-Monnayeurs*, O.C., XIII, p. 81-82.

d'échapper du moins à cette servitude par la création artistique? Si « c'est avec les bons sentiments qu'on fait de la mauvaise littérature », inversement « il n'y a pas d'œuvre d'art sans collaboration avec le démon (1) ». Sexualité plus ou moins déguisée et sublimée, nous a dit Freud, et les outrances de sa thèse, chez lui ou chez ses disciples, n'en compromettent pas la vérité essentielle. Mais aussi et surtout affirmation d'une volonté de puissance : « Si tendu que l'art soit vers le divin, il garde toujours quelque chose de diabolique, quelque écho du *Eritis sicut dii.* » Le Poverello? L'Angelico? Précisément, « le vrai saint, ce n'est pas l'Angelico, c'est François d'Assise. Il n'y a pas d'artistes parmi les saints; il n'y a pas de saints parmi les artistes (3) ».

C'est entendu : l'espèce de manichéisme auquel aboutit ainsi Gide n'est pas plus imposé par une saine théologie que justifié par une exacte psychologie, et le paradoxe ne serait pas plus insolent à soutenir — de même, pour Bremond, la poésie tend par nature à rejoindre la prière, met déjà en mouvement les mêmes forces et mécanismes psychologiques dont la grâce se sert pour nous élever à la prière — qu'il n'y a pas de grande création artistique sans une préfiguration et préparation de sainteté; plus précisément, sans une sorte de surélévation intérieure et de désintéressement personnel qui maintient le véritable artiste en dehors et au-dessus du mal au moment même qu'il le peint. Mais il n'est question présentement que de noter les aspects et phases de l'expérience spirituelle de Gide. On vient de voir quelle résistance imprévue y montre la triple certitude du mal, de l'enfer et du Malin. Dans un jeu d'ombres et de lumière révélateur encore à d'autres égards.

*
* *

Le christianisme contre le Christ; l'Eglise contre l'Evangile; les prêtres et saint Paul contre le message de

(1) *Dostoïevsky*, O.C., X, p. 280.
(2) Lettre au P. Poucel du 27 novembre 1927, in *Divers*, p. 165.
(3) *Dostoïevsky*, O. C., X, p. 284.

vie et de joie : le thème est ancien et nous le verrons survivre aux avatars de cette expérience qu'il a pour une part déterminée. Dans quelle mesure convient-il de rattacher à cette inspiration *La Symphonie pastorale* (1)?

Que ce petit livre amer et parfait soit pour une bonne part ironique, c'est hors de conteste. Avec « la perfection subtile et nuancée que le sujet exige » (Du Bos), il raille ce « je ne sais quoi d'ineffablement alpestre, paradisiaque et niais » qui irrite Gide dans certains milieux religieux, suisses notamment; il démasque le « piège des nobles sentiments » et le « jeu des mauvaises raisons » dans une « bonne conscience » de chrétien moyen; il dénonce le péril de mensonge et d'hypocrisie auquel elle se trouve trop aisément exposée.

Mais l'auteur n'est pas plus ironique que le héros lorsqu'il proclame qu'entre saint Paul et le Christ il y a lieu de choisir et qu'il choisit le Christ, c'est-à-dire la libre inspiration de la conscience et de l'amour contre la tradition dogmatique et la règle (2); lorsqu'il déclare chercher en vain à travers l'Evangile « commandement, menace, défense (3) »; lorsqu'il montre, avant tout, dans le texte sacré, « une méthode pour arriver à la vie bienheureuse (4) », l'appel à une joie qui n'est pas de par–delà le temps mais du temps même, *et nunc*; lorsque, libérés de la hantise du péché, il nous souhaite tournés vers un état d'innocence qui ne dévrait plus rien qu'à l'amour.

Au surplus, dans une atmosphère de neiges fondantes et de candeurs en déroute, le symbole est parfaitement clair : « Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché. » Cette petite aveugle qu'il a recueillie et élevée, et dont il a fini par s'éprendre, le pasteur la laisserait volontiers dans une ignorance de la vie qui s'accorde trop bien aux calculs inavoués de sa passion. Il lui cache tant qu'il

(1) N.R.F., 1919.
(2) *Symphonie pastorale*, O.C., IX, p. 62.
(3) *Id.* Sur quoi mon regretté ami Paul Maubert de remarquer pertinemment (*Quelques livres inquiets*, Éditions de la Nouvelle Journée, 1923, p. 77) : « Il me semble cependant qu'on y trouve quelques expressions comme : « *Haec mando vobis... Hoc est praeceptum meum... Manete... Nolite..... Nolite.* »
(4) *Id.*, p. 63.

peut le terrible verset : « Pour moi, étant autrefois sans loi, je vivais; mais, quand le commandement vint, le péché reprit vie, et moi aussi je mourus. » Mais Gertrude ne se prête pas à ce dessein confus. Elle veut voir et savoir. Elle pressent le risque qu'elle court : « Parfois... tout le bonheur que je vous dois me paraît reposer sur de l'ignorance (1). » Mais elle a décidé de le courir. « Je ne veux pas d'un pareil bonheur... Je ne veux pas être heureuse. Je préfère savoir (2). » Le jour où la vue lui est rendue, elle découvre l'univers plus beau, mais le front des hommes plus soucieux qu'elle n'avait imaginé. La tristesse du visage d'Amélie, la femme du pasteur, lui révèle sa faute, et la jeunesse de Jacques, leur enfant, son erreur : ce n'est pas le père qu'elle aime, mais le fils. Le sentiment du péché s'est éveillé en elle, du péché avec le déroulement indéfini de ses conséquences, et elle va en mourir. « Quittez-moi. Quittons-nous. Je ne supporte plus de vous voir (3). »

Gide nous parle de *La Symphonie pastorale* comme d' « une dernière dette envers le passé » et voudrait nous faire croire qu'à la date où il la publiait toute une part de lui-même ne pouvait plus s'y plaire (4). Ils ne sont pourtant pas dans la seule conscience du héros ce conflit de l'ingénuité et de la lucidité, et cet abandon quiétiste à sa fatalité intérieure, et cette nostalgie d'un état d'innocence et de béatitude au rabais, et cette sollicitation des textes évangéliques qui se laissent ici partout saisir... Accueil et abus à la fois d'une dignité dont on ne peut se déprendre, d'une grâce à laquelle on ne renonce pas. C'est ce que nous montrera plus clairement encore la rencontre de Gide et de Dostoïevsky.

*
* *

(1) *Symphonie pastorale*, O.C., IX, p. 73.
(2) *Id.*, p. 74.
(3) *Id.*, p. 86.
(4) *Incidences*, O.C., XI, p. 54.

Dès 1908, alors que « la masse énorme de Tolstoï encombrait encore l'horizon (1) » et que, avec l'auteur du *Roman russe*, l'opinion française s'arrêtait déconcertée devant l' « interminable histoire » des Karamazov, G:de avait su mesurer l'importance et la taille de Dostoïevsky. En 1921, dans une allocution lue au Vieux-Colombier pour la célébration du Centenaire, il saluait en lui, pour la puissance de son art comme pour la profondeur de sa pensée, « le plus grand de tous les romanciers (2) ». En 1922, dans les six conférences (3) qui lui sont demandées par Copeau et que devait publier la *Revue hebdomadaire*, ce n'est pas tant le romancier qui le retient que le psychologue et (jamais le mot n'a été plus exact) le métaphysicien, l'intrépide explorateur de nos plus secrètes et troublantes arcanes, l'homme qui a ressenti et dit, avec plus de puissance que quiconque, la présence et l'absence de Dieu.

Dans cet évangile qu'une femme inconnue lui mit un jour entre les mains, pendant son temps de Sibérie, et qui ne devait plus jamais en sortir, que lit Dostoïevsky? Ceci d'abord que « celui qui veut sauver sa vie la perdra » et que « celui qui donnera sa vie pour l'amour de moi la sauvera ». — Et il traduit (4) : « Le sacrifice volontaire, en pleine conscience et libre de toute contrainte, le sacrifice de soi-même au profit de tous, est selon moi l'indice du plus grand développement de la personnalité... Une personnalité fortement développée, tout à fait convaincue de son droit d'être une personnalité, ne craignant plus pour elle-même, ne peut rien faire d'elle-même, c'est-à-dire ne peut servir à aucun autre usage que de se sacrifier aux autres, afin que tous les autres deviennent exactement de pareilles personnalités arbitraires et heureuses. » On ne l'a pas assez remarqué :

(1) Il va de soi que, prise à la lettre, cette boutade est parfaitement injuste. Il n'est pas sûr, d'ailleurs, qu'aujourd'hui encore Gide ne trouve un peu encombrant le « géant Tolstoï » et ne fuie pas son voisinage.

(2) O.C., XI, p. 154.

(3) *Id.*, p. 157 et sq.

(4) Dans un chapitre du *Voyage à l'étranger* publié par Bienstock. Cf. André Gide, *Dostoïevsky*, O.C., XI, p. 68.

qu'il s'agisse de Raskolnikoff, de Stravoguine, de Kiriloff ou d'Ivan Karamazov, la « volonté de puissance », chez Dostoïevsky, aboutit toujours à la banqueroute. Il s'est posé la même question que Nietzsche : « Que peut l'homme? L'homme peut-il se dépasser? » mais pour aboutir à la conclusion opposée : « Nietzsche propose une affirmation de soi, il y voit le but de la vie. Dostoïevsky propose une résignation. Où Nietzsche pressent une apogée, Dostoïevsky ne prévoit qu'une faillite (1). »

Ceci encore que le Christ est venu sauver ce qui était perdu, qu'il sera accordé aux humbles ce qui a été refusé aux puissants. — Tandis que la vigueur du tempérament, la force de la pensée ou la prospérité terrestre s'accompagnent inévitablement, chez les personnages de Dostoïevsky, d'un orgueil facilement criminel, plus ses personnages se montrent physiquement et moralement misérables, méprisés, dévoyés, voire abjects, plus ils apparaissent pleins de grâce et proches de Dieu.

Ceci encore que le Royaume de Dieu appartient aux pauvres d'esprit et qu'on n'y entre pas sans se faire semblable à un petit enfant. — Dans ses romans, c'est toujours un rôle démoniaque que joue l'intelligence. « Ce qui s'oppose à l'amour, ce n'est point tant la haine que la rumination du cerveau (2). » L'enfer de l'âme, ce n'est point la passion, c'est la pensée (3).

Ceci encore qu'il faut, jusqu'au jour de la moisson, laisser croître l'ivraie à côté du bon grain. — Ainsi s'explique que Dostoïevsky ait été tourmenté toute sa vie à la fois par l'horreur du mal et par l'idée de sa nécessité (4) : souffrance ou péché.

Ceci encore que nous sommes appelés à une nouvelle naissance, et qu'à ce prix nous pouvons, dès ici-bas et tout de suite, entrer dans la félicité. « Vous croyez à la vie éternelle dans l'autre monde? — Non, mais à la vie éternelle dans celui-ci. Il y a des moments, vous arrivez

(1) *Dostoïevsky*, O.C., XI, p. 289.
(2) *Id.*, p. 207-208.
(3) *Id.*, p. 357.
(4) *Id.*, p. 280.

à des moments où le temps s'arrête tout d'un coup pour faire place à l'éternité (1).»

Nul besoin après cela que l'auteur nous en avertisse explicitement : « Dostoïevsky ne m'est souvent ici qu'un prétexte pour exprimer mes propres pensées (2).» Nous nous en serions avisés tout seuls.

*
* *

« Homme de Dieu», disait un jour Alain-Fournier à Jacques Rivière, parlant de Dostoïevsky (3). L'affirmation était encore du paradoxe. Aujourd'hui, après les livres d'un Berdiaeff (4) par exemple, elle peut paraître une banalité. « Prophète de la résurrection», « prophète de la vie éternelle», écrit à son tour le plus récent commentateur chrétien des *Karamazov*, à la fin d'un livre de grande classe sur *Le Drame de l'humanisme athée* (5). Prophète de la vie éternelle en face du nihilisme, de la philosophie du désespoir et du néant où aboutit l'appel nietzschéen à la volonté de puissance et de joie; prophète de la vie éternelle en face des tyrannies temporelles à quoi nous condamne le naturalisme d'un Comte ou d'un Marx.

Est-il possible de s'intéresser sous cet aspect précis à l'œuvre de Dostoïevsky, est-il possible d'en atteindre le cœur et le centre, sans être de quelque manière chrétien? C'est bien sous cet aspect précis que Gide s'y intéresse; c'est ce cœur évangélique et mystique qu'il touche et étreint. En vain essaiera-t-on de nous faire accroire qu'il

(1) *Possédés*, p. 256. Cité à deux reprises par André Gide, *Dostoïevsky*, p. 260 et 290.

(2) *Id.*, p. 282.
Même note dans le *Journal* : « Tout ce que je trouve le moyen de dire à travers Dostoïevsky et à l'occasion de lui, me tient à cœur et j'y attache une grande importance. Ce sera, tout autant qu'un livre de critique, un livre de confessions, pour qui sait lire; ou plutôt une profession de foi.» (P. 733.) Cf. aussi p. 739 : « ...Présenter ma propre éthique à l'abri de celle de Dostoïevsky.» Aussi bien trouve-t-on dans le *Dostoïevsky* (p. 262, 266) des utilisations textuelles du « carnet vert».

(3) Lettre du 3 janvier 1913. *Correspondance*, IV, p. 333.

(4) *L'Esprit de Dostoïevsky*, Éd. Saint-Michel, 1929.

(5) *Le Drame de l'humanisme athée*, par Henri de Lubac, Spes éd., 1944.

est désormais par–delà le bien et le mal et leurs luttes meurtrissantes, désormais en sécurité dans le monde de l'apparence sensible et du temps, ouvert à ses seules possibilités immanentes. Il sollicite étrangement les textes; mais son souci d'obtenir que l'Evangile témoigne pour lui, témoigne encore de l'emprise de l'Evangile sur lui. Il ricane et à l'occasion blasphème; mais parce que Dieu et le Christ ne peuvent décidément lui devenir étrangers. Les deux « postulations simultanées » sont toujours là; elles resteront toujours là.

Il est vrai pourtant : à cette heure, en 1926 exactement, l'une se fait entendre singulièrement plus haut et plus fort; l'autre peut paraître étouffée; à cette heure, Gide est tout à l'euphorie d'une nouvelle et plus totale libération, d'une nouvelle et plus avide possession du monde. C'est en cette provisoire euphorie — celle des *Faux-Monnayeurs* — qu'il nous faut le considérer maintenant.

XVII

DE LAFCADIO A BERNARD

Comment centrer, autour de quoi centrer un commentaire des *Faux-Monnayeurs*? Précisément, il n'y a pas de centre, et cela est voulu.

On trouve de tout dans ce livre : une nouvelle et acerbe critique de la famille et de la vie familiale : l'adultère est installé dans les foyers « bien pensants » des Profitendieu et des Molinier; le ménage du vieux La Pérouse est un enfer, et aucune séparation ne saurait être plus cruelle que cette union; la couvée Fedel-Azaïs est une couvée monstrueuse : Sarah une petite putain, Armand un raté tragique, Rachel une sacrifiée sans espoir; partout les fils sont en révolte contre les pères, qui ne leur en donnent que trop de prétextes. Une critique non moins acerbe des milieux et des mœurs littéraires de l'après-guerre : dans les personnages de Robert de Passavant et de lady Griffith, comme dans le récit du « Banquet des Argonautes », Gide se soulage de l'exaspération que lui causaient les prétentions et les illusions, la paresse et l'anarchie, le cynisme et le puffisme de nombre de jeunes auteurs, comme le snobisme encombrant d'une grande partie de leur public. Des vues détaillées sur la technique du roman : nous aurons l'occasion d'y revenir. Une tentative audacieuse pour introduire la pédérastie comme matière romanesque : l'amour d'Olivier et d'Edouard, le quadrille Edouard-Bernard-Olivier-Passavant avec ses attaques, ses virevoltes et ses retraits, avec ses mines et ses feintes, voilà l'une des principales, sinon la principale raison d'être du livre. Un voyage à la découverte de soi-même, un effort nouveau d'introspection : le

Journal d'Edouard, c'est encore le Journal d'André Gide, et il contient quelques-unes des formules qui peuvent le mieux servir à le définir : « Rien ne saurait être plus différent de moi que moi-même... Je ne vis que par autrui; par procuration... Force anti-égoïste de dépersonnalisation (1)... C'est Protée. Il prend la forme de ce qu'il aime (2). » Un chant à l'esprit dionysien de légèreté, de fantaisie, incarné dans Bernard : « Se diriger vers un but? Non. Mais aller de l'avant (3). » Une affirmation généralisée d'individualisme (chacun des personnages est à la recherche de soi, et en apparence de soi seul), démentie en fait par un persistant besoin de détachement et d'amour à quoi presque tous se montrent prêts (du moins les meilleurs et les plus intéressants). Des propos de moraliste, de philosophe, voire de naturaliste; les mœurs des animaux des profondeurs, qui passionnent Vincent Molinier; le freudisme et la psychanalyse, que pratique Mme Sophroniska; les douloureuses méditations de La Pérouse sur la « cruauté de Dieu ». Du lyrisme, de l'émotion, de la tendresse même, autour de délicates figures féminines : Laura Douviers, Pauline Molinier, la petite Bronja. Des faits divers, très divers : le naufrage de la « Bourgogne » et les poings coupés aux survivants qui s'attachent aux canots; le collégien surpris en train de dérober un volume à l'étalage d'un libraire; l'association clandestine des petits garnements, « La Confrérie des hommes forts »; le suicide du petit Boris...

Cette complexe matière semble, pour une bonne part, s'être organisée dans l'esprit de l'auteur au gré des circonstances. « Mon roman n'a point de sujet, écrit Edouard dans son journal... Mettons, si vous préférez, qu'il n'aura pas *un* sujet... « Une tranche de vie », disait l'école naturaliste. Le grand défaut de cette école, c'est de couper sa tranche toujours dans le même sens : dans le sens du temps, en longueur. Pourquoi pas en largeur? ou en profondeur? Pour moi, je ne voudrais pas couper

(1) *Faux-Monnayeurs*, O.C., XII, p. 109-110.
(2) *Id.*, p. 292.
(3) *Journal des Faux-Monnayeurs*, O.C., XIII, p. 59.

du tout. Comprenez-moi : je voudrais y faire tout entrer dans ce roman... Ce que je vois, ce que je sais, tout ce que m'apprend la vie des autres et la mienne (1)... Un plan, pour un livre de ce genre, est essentiellement inadmissible. Tout y serait faussé si j'y décidais rien par avance. J'attends que la réalité me le dicte (2). » Ce programme, si l'on peut encore dire, a été aussi celui de Gide lui-même. En 1907, la presse s'était fort occupée d'une affaire d'anarchistes faux-monnayeurs, dont il avait gardé des coupures de journaux, ressorties fortuitement en 1919. En 1909, l'opinion s'était plus vivement émue encore d'une sinistre (3) affaire de suicide d'écoliers à Clermont-Ferrand, autour de laquelle n'avait cessé de rôder son esprit, depuis longtemps attiré par les faits de criminalité juvénile. « Fondre cela dans une seule et même intrigue », dit le *Journal* à la date du 11 juillet 1919 (4). Avec beaucoup d'autres éléments qui, dans l'intervalle, s'étaient collectés comme tout seuls dans cet esprit toujours en éveil. Le livre devait se rattacher d'abord aux *Caves du Vatican* (5) et nous instruire de la suite des aventures de Lafcadio. Ce sont les découpures du *Journal de Rouen*, relatives à l'affaire des faux-monnayeurs anarchistes, qui semblent lui avoir donné son indépendance et l'avoir orienté dans la direction finale.

Il n'y avait pas de raison pour que le foisonnement

(1) *Faux-Monnayeurs*, O.C., XII, p. 271.
(2) *Id.*, p. 272.
(3) L'enquête avait révélé que : dans ce lycée une association de gamins s'était formée pour se pousser mutuellement au suicide; il y avait eu tirage au sort, entre trois élèves, pour savoir qui se tuerait le premier; les deux complices du malheureux Nény l'avaient pour ainsi dire forcé, en l'accusant de lâcheté, à mettre fin à ses jours; ils avaient fait la veille la répétition et la mise en scène de cet acte odieux; un élève entré à ce moment avait été jeté à la porte avec cette menace : « Toi, tu en sais trop long, tu disparaîtras »; le voisin de Nény, dix minutes avant la scène finale, lui avait présenté une montre en lui disant : « Tu n'as plus que dix minutes »; un des conjurés avait eu le sang-froid de se jeter sur le revolver et de le faire disparaître. (*Journal des Débats*, cité en appendice au *Journal des Faux-Monnayeurs*, O.C., XIII, p. 67-68.) On voit que la transcription, dans le roman, est le plus souvent très directe.
(4) O.C., XIII, p. 11.
(5) Les *Œuvres complètes*, XIII, p. 75 et sq., conservent des « Pages du Journal de Lafcadio, Premier projet des *Faux-Monnayeurs* ».

s'arrêtât jamais. Il n'y avait pas de raison pour qu'une conclusion intervînt. « Le livre s'arrêtera brusquement, non point par épuisement du sujet, qui doit donner l'impression de l'inépuisable, mais au contraire, par son élargissement et par une sorte d'évasion de son contour. Il ne doit pas se boucler, mais s'éparpiller, se défaire (1). » Il n'est pas jusqu'au titre qui, par la diversité des explications possibles, ne signifie la diversité des perspectives et des desseins qui ont fini par s'interpénétrer. Le faux-monnayage, c'est le délit légalement défini des anarchistes et des mauvais garçons; c'est l'insincérité et le truquage littéraires personnifiés par Passavant; c'est, plus généralement, cette émission de fausses valeurs que le monde moderne, un peu partout, essaye de substituer aux naturelles et authentiques valeurs. « Les idées de change, de dévalorisation, d'inflation, peu à peu envahissaient son livre, comme la théorie du vêtement le *Sertor Resartus* de Carlyle, où elles usurpaient la place des personnages (2). »

*
* *

Tel quel, le livre justifie-t-il l'espoir que l'auteur a mis en lui, l'importance qu'il nous veut lui voir attribuer?

Sur deux points au moins il y a réussite incontestable : cette précision, cette abondance, cette prestesse de l'observation qui a permis à certains (3) d'évoquer le souvenir de Stendhal; ce dépouillement de l'expression, cette exacte et constante adéquation de la forme et du fond qui égale ici Gide aux grands classiques. « Le style, écrivait-il, ne doit pas retenir l'attention; le livre ne doit présenter aucun intérêt de surface, aucune saillie (4). » Cette unique mais constante recherche du naturel, cette exquise et suffisante propriété du verbe dont l'auteur a fait depuis longtemps son idéal d'écrivain, on ne voit plus désormais en quoi il pourrait s'y surpasser. Rien qui distraye de

(1) *Journal des Faux-Monnayeurs*, O.C., XIII, p. 60.
(2) *Faux-Monnayeurs*, O.C., XII, p. 277.
(3) Notamment F.-P. Alibert, *En marge d'André Gide*, p. 87.
(4) *Journal des Faux-Monnayeurs*, O.C., XIII, p. 52.

l'objet; rien non plus qui se propose spécialement à l'admiration ou à l'imitation : perfection d'un art dont le triomphe est de passer inaperçu. Le besoin comblé ne se connaît plus.

Pour le reste, la critique a paru déconcertée. On remarque que c'est le plus réfléchi, le plus calculé des ouvrages de l'auteur; on n'accorde point que c'en soit le meilleur. Comme il lui advient souvent, il se peut que Gide se soit montré en l'espèce le plus exact censeur de Gide lui-même, en écrivant par exemple : « Purger le roman de tous les éléments qui n'appartiennent pas spécifiquement au roman. On n'obtient rien de bien par le mélange. J'ai toujours eu en horreur ce que l'on a appelé « la synthèse des arts », qui devait, suivant Wagner, se réaliser sur le théâtre (1). » Car la synthèse des genres n'est pas moins périlleuse, et d'abord cette synthèse ici partout voulue de la création romanesque et de l'analyse critique.

Non qu'à Gide surtout, intelligence qui serait bien en peine de se dépouiller de toute intellectualité, nous entendions reprocher d'avoir rempli son livre de suggestions et d'idées. Il est parfaitement fondé à distinguer roman à thèse et roman à idées, et à ne pas faire porter sur celui-ci la défaveur encourue par celui-là. Les thèses sont froides et réfrigérantes; les idées chaudes et stimulantes; « Elles vivent; elles combattent; elles agonisent comme les hommes. Naturellement on peut dire que nous ne les connaissons que par les hommes, de même que nous n'avons connaissance du vent que par les roseaux qu'il incline; mais tout de même le vent importe plus que les roseaux... Oui, je sais, les idées n'existent que par les hommes, mais, c'est bien là le pathétique : elles vivent aux dépens d'eux (2). ».

Notre critique serait autre et plus grave.

On sait l'artifice savant, un peu trop savant, sur lequel sont construits *Les Faux-Monnayeurs*. Le personnage central, Edouard, est lui-même un romancier en train

(1) *Journal des Faux-Monnayeurs*, O.C., XII, p. 40.
(2) *Faux-Monnayeurs*, O.C., XIII, p. 274-275.

d'écrire un roman avec, sous le même titre des *Faux-Monnayeurs*, des personnages, un sujet, des préoccupations tout analogues à ceux de Gide; par ailleurs, entre beaucoup de traits communs avec Gide, il a celui-ci, de tenir un journal intime. De la sorte, à mesure que les événements se déroulent devant nous, nous les voyons se réfléchir dans ce miroir; une sorte de va-et-vient s'établit entre la matérialité des faits et l'apparence qu'ils prennent dans un esprit qui les perçoit et les juge.

Mais ce n'est pas tout. A leur tour les images de ce miroir se réfléchissent dans un nouveau miroir, réactif et critique comme le premier, à savoir l'esprit de Gide lui-même; de Gide juge d'Edouard, soit directement, soit par personne interposée (Bernard, la doctoresse Sophoniska, etc.); de Gide écrivant et publiant (1), concurremment avec l'œuvre, un « journal » de l'œuvre où, alternativement, la vie spontanée de la création excite la réflexion et la réflexion propulse et rectifie la création.

Ce jeu de « navette entre le réel et ses interprétations, entre la vie et l'art, entre les faits et la conscience qu'on en prend (2) », devient peu à peu le « sujet profond du livre (3) » et paraît avoir passionné Gide.

Belle matière à penser, on l'accordera. Percevoir, c'est interpréter. Notre expérience en apparence la plus brute n'a jamais affaire au réel pur, mais à un réel simplifié et reconstruit, découpé par notre curiosité, informé par notre intelligence, chargé de nos souvenirs et sollicité par nos projets. Le romancier a beaucoup à apprendre et à nous apprendre sur tout cela.

Que cette « rivalité du réel et de la représentation » contribue au « drame de notre vie », comme le remarque Edouard, d'accord toujours. Les uns voudraient soumettre les faits à leurs idées; d'autres brutalisent ou

(1) D'abord, à tirage restreint, aux éditions Eos, en 1926; puis, en édition courante, à la N.R.F., en 1927. Ces « cahiers d'exercices et d'études » vont du 17 juin 1919 au 9 juin 1925.

(2) Benjamin Crémieux, in *Hommage à André Gide*, p. 94.

(3) *Faux-Monnayeurs*, O.C., XII, p. 297.

sacrifient leurs idées pour s'accommoder des faits; d'autres encore éludent le problème en se réfugiant dans un monde de rêve et d'espérance : rien de tout cela ne se fait sans douleur ni mutilation.

Qu'une semblable conception du roman convienne spécialement à un Gide (1), génie plus analytique qu'intuitif, plus réfléchi que spontané, ou qui du moins n'abandonne jamais à la spontanéité que l'ordre inférieur de l'instinct et de la sensation, et par ailleurs porte au plus haut point l'exigence de lucidité et de rationalité, c'est sûr. Est-elle pour cela la meilleure en soi?

Que *Les Faux-Monnayeurs* soient de ce point de vue un véritable tour de force technique; que les incidences et interférences des rayons à travers ces différents « miroirs » psychiques y aient été utilisées avec un art subtil, tous les lecteurs, encore une fois, en conviennent. Mais tour de force et chef-d'œuvre, est-ce même chose?

Parlant de son livre, Gide en vient à dire : « D'une part, l'événement, le fait, la donnée extérieure; d'autre part, l'effort même du romancier pour faire un livre avec cela. Et c'est là le sujet principal, le centre nouveau qui désaxe le récit et l'entraîne vers l'imaginatif. Somme toute, ce cahier où j'écris l'histoire même du livre, je le vois versé tout entier dans le livre, en formant l'intérêt principal, pour la majeure irritation du lecteur (2). » Le même homme pourtant écrivait un peu plus haut : « Le mauvais romancier construit ses personnages; il les dirige et les fait parler. Le vrai romancier les écoute et les regarde agir; il les entend parler dès avant que de les connaître, et c'est d'après ce qu'il leur entend dire qu'il comprend peu à peu ce qu'ils sont (3). »

Certes, la crainte de Gide est justifiée, lorsqu'il parle de ce « vice initial » (4) qu'il y a peut-être dans son roman et fait dire par Bernard : « Un bon roman s'écrit plus

(1) « Il y a dans *Paludes* aussi, remarque Edmond Jaloux (in *Hommage à André Gide*, p. 114), un Édouard qui pense le sujet de *Paludes*, et qui n'est pas André Gide qui l'écrit. »

(2) *Journal des Faux-Monnayeurs*, O.C., XIII, p. 31-32.

(3) *Id.*, p. 54.

(4) *Id.*, p. 31.

naïvement que cela. Et d'abord, il faut croire à ce que l'on raconte, ne croyez-vous pas? et raconter tout simplement (1). »

« Conception neuve (du roman) : active et critique, plaide pourtant Benjamin Crémieux (2). Le but du roman, ce n'est pas la création de personnages et d'événements (?) c'est de faire l'auteur, puis le lecteur, penser concrètement leur vie, la vie, de proposer des thèmes vivants sur lesquels exercer leur jugement, des figures stylisées en qui se retrouver, se multiplier et se critiquer. Au lieu d'une peinture immobile, statique, c'est une peinture dynamique, transformable que doit réaliser le romancier. » Conception neuve, possible, encore qu'on ait pu rapprocher l'œuvre tantôt du drame de Pirandello, tantôt du roman de Meredith ou de Browning. Conception critique, certain, et combien! Mais dynamique? A condition seulement qu'on ne tienne pas à inclure dans le mot, outre l'idée d'un déplacement subi, celle d'une puissance exercée. Car c'est un fait; en fin de compte, bousculé peut-être, jamais le lecteur ne se sent entraîné et dominé. Qu'un premier contact l'éprouve, il n'a pas le droit de s'en plaindre. Gide l'a ainsi voulu : « Le problème, pour moi, n'est pas : comment *réussir?* mais bien : comment *durer?* Depuis longtemps, je ne prétends gagner mon procès qu'en appel. Je n'écris que pour être relu (3). » Le grave, c'est qu'il n'atteigne jamais à cette plénitude heureuse, à ce rassasiement de l'âme que procure, à défaut de vision synthétique ou de pensée harmonieuse, une puissance irrésistible de vie.

*
* *

Nous faudra-t-il nous montrer plus réservés encore en ce qui concerne le contenu humain, la valeur humaine de l'œuvre? Devrons-nous rejoindre le jugement de Schwob par exemple (4), dénonçant le « manque de

(1) *Les Faux-Monnayeurs*, O.C., XII, p. 294.
(2) In *Hommage à André Gide*, p. 93.
(3) *Journal des Faux-Monnayeurs*, O.C., XII, p. 28.
(4) *Le vrai Drame d'André Gide*, p. 328-329.

lyrisme » et la « pauvreté de la conception de la vie » dont elle souffrirait?

Rien de plus désastreux que le bilan dressé par les dernières pages. L'angélique petite Bronja est morte; nous venons d'apprendre que Vincent a assassiné lady Griffith, quelque part en Afrique; Armand, syphilitique, ricane et bouffonne plus que jamais, à ses propres dépens; le petit Boris se suicide, pour obéir à la loi de la « Confrérie des hommes forts »; Olivier a failli en faire autant dans une crise d'exaltation amoureuse — par simple « excès de vie », par « enthousiasme », comme dit Dmitri Karamazov (1); toute la famille Vedel a été entraînée dans la chute de la pension Azaïs; le vieux La Pérouse divague dans le désespoir : « La cruauté, voilà le premier des attributs de Dieu (2) »; et Edouard, témoin de ces catastrophes, songe surtout au profit que pourra ou non en tirer son roman : « Je ne me servirai pas pour mes faux-monnayeurs du suicide du petit Boris... je n'aime pas les « faits-divers ». Ils ont quelque chose de péremptoire, d'indéniable, de brutal, d'outrageusement réel... Il me déplaît d'être surpris. Le suicide de Boris m'apparaît comme une *indécence*, car je ne m'y attendais pas (3). »

Et pourtant, chacun de ces personnages avait reçu ses dons, ses promesses, sa grâce. Chacun était habité par une aspiration, une attente, un élan. Qu'est-ce donc qui les paralyse ou les démolit tous?

Une bonne partie au moins de la réponse est apportée par une lucide conversation d'Edouard et de Bernard sur la notion de but (4). Ce qui manque à chacun et à tous, et à l'auteur lui-même, pour échapper à cette cendre partout répandue, c'est de savoir où il va et pourquoi il y va. Se lancer dans l'inconnu... « Consentir à perdre de vue d'abord et longtemps, tout rivage... Le développement de soi... Suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant », formules flatteuses aux heures d'impétuosité

(1) *Les Faux-Monnayeurs*, O.C., XII, p. 438.
(2) *Id.*, p. 549.
(3) *Id.*, p. 546.
(4) *Id.*, p. 493-496.

juvénile, mais combien décevantes dès que la réflexion s'en mêle! Comment parler de développement de soi si, dans cette diversité confuse qui s'offre, nul moyen n'est donné de reconnaître et de choisir le meilleur? Comment savoir si l'on monte ou simplement si l'on se meut, en l'absence de tout repère fixe, de tout axe de référence?

C'est Bernard qui se pose ces questions. Bernard qui, en fin de compte, va nous réconcilier avec l'œuvre, avec l'auteur, avec l'humanité.

Olivier, je crois bien, est celui que Gide voudrait nous faire aimer; c'est de lui qu'il est amoureux. Mais si les préférences de la passion sont indiscutables à celui qui est épris, elles ne s'imposent pas pour autant aux autres. Les indécisions et lassitudes de cet éphèbe trop sensible n'ont pas finalement pour nous autant d'attrait que pour son amant.

L'intelligence d'Edouard est merveilleuse, et sa bonté réelle, encore que bien passive. Mais, nous l'avons vu, cette intelligence tourne parfois à vide, et, comme le dit Gide lui-même (1), d'une manière d'autant plus méritoire qu'il sait avoir prêté beaucoup de lui à ce personnage, si « Edouard comprend bien des choses », il « se poursuit lui-même sans cesse; à travers tous et à travers tout... Le véritable dévouement lui est à peu près impossible; c'est un amateur ». Un « raté », ajoute même le texte.

La peinture est bouleversante du couple La Pérouse, de ce vieux musicien candide rivé à une femme méchante, torturé par l'idée que « notre univers est en proie à la dissonance » et s'impatientant d'avoir tant à attendre « pour la résolution de l'accord » (2). Il s'agit de personnages réels et d'un drame effectivement vécu, comme l'attestent divers passages du *Journal* (3). L'émotion avec laquelle en parle toujours André Gide est signifiative autant que contagieuse; rien n'attesterait mieux, s'il en était besoin encore, ce que nous avons appelé « l'humanité d'André Gide ».

(1) *Journal des Faux-Monnayeurs*, O.C., XII, p. 42.
(2) *Faux-Monnayeurs*, O.C., XII, p. 242.
(3) Notamment p. 246-248.

Mais décidément, c'est bien Bernard qui nous retient et nous détend. « Il est un sens où Bernard représente le rachat de Lafcadio » (1), a dit Charles Du Bos en un de ses nombreux jours d'heureuse inspiration. Rapprochement d'autant moins arbitraire que, nous l'avons dit, *Les Faux-Monnayeurs* avaient d'abord été conçus dans le prolongement des *Caves du Vatican*. En commun avec Lafcadio, Bernard a le goût de l'inconnu, du risque, de l'aventure; aimés et poursuivis pour eux-mêmes. « Je voudrais montrer dans mon Bernard une nature haute et noble, et qui cependant s'avance dans la vie sans but, chez qui le but ne soit que l'acte même de vivre », aurait dit André Gide en 1924 à Charles Du Bos précisément (2). Mais, à la différence de Lafcadio, Bernard a pressenti ce qu'il pouvait entrer de servitude dans cette fallacieuse liberté. Son amour pour Laura lui a révélé la souffrance humaine et l'a introduit en un état de « dévotion » où il devine un meilleur et plus authentique dépassement. Entouré d'êtres dont l'amour n'a voulu qu'incomplets, « pour moi, peut-il dire, je me sens indivisible; je ne puis me donner qu'en entier » (3). Nous ne savons jusqu'où il ira, mais il est de la logique de ce principe de mener loin. La voie des autres est close. La sienne est ouverte. Son dernier geste, presque à la dernière page du livre, est de rentrer chez son père malade, non en vaincu des événements, comme le prodigue, mais en vainqueur de soi, parce qu'il sent qu'il a été brutal et injuste et voudrait ne plus l'être. Nous avons confiance. Et nous respirons. On peut encore vivre dans cet univers-là.

(1) *Le Dialogue avec André Gide*, p. 185, note.
(2) *Id.*, p. 186, note.
(3) *Faux-Monnayeurs*, O.C., XII, p. 293.

XVIII

NE JUGEZ POINT

En 1928, fait remarquer Martin-Chauffier (1), Gide est à nouveau en crise. Il « ne tient pas en place, va d'Allemagne dans le Midi, part pour Tunis, rentre à Paris, cherche secours à Pontigny, puis à Saint-Clair, ou au Tertre, chez Roger Martin du Gard, projette un voyage en Nouvelle-Guinée, à la recherche d'un équilibre qui le fuit du dedans; ou plutôt dans la vaine poursuite d'un cadre qui lui rendra quelque vigueur. Il cherche à s'abuser, s'évade pour s'éviter, mais partout se traîne avec lui. Il lit beaucoup, se remet au piano, travaille l'allemand, corrige sans goût les épreuves de sa grande édition du *Voyage au Congo*, de l'édition définitive de *Si le grain ne meurt*... que tout cela est mauvais signe »!

Dans le *Journal* de cette période se multiplient, de fait, les notations lasses et désenchantées : Gide se sent vieillir... Il lui semble qu'il a passé le bon temps d'écrire... Il manque de génie à un point qui n'est pas croyable... Il perd contact avec lui-même et la réalité, faisant semblant de vivre et se demandant s'il existe réellement... Morosité... Torpeur... Supputation de la mort... Orgie de néant... Incuriosité totale... Heures vides, mornes... Pas une aspiration, pas un désir (2).

L'activité littéraire n'est assurément pas suspendue. *L'Ecole des Femmes* est sur le chantier et *Robert* suivra très vite. L'*Essai sur Montaigne* et *Suivant Montaigne* (3) apportent une contribution d'importance au vieux débat :

(1) Notices du t. XV des *Œuvres complètes*, p. XI et XII.
(2) *Journal*, p. 863, 880, 885, 887, 890, 893, 906, 907, etc.
(3) Tous deux dans une plaquette publiée en 1929 aux Éditions de la Pléiade, J. Schiffrin.

Dans quelle mesure Montaigne était-il et n'était-il pas chrétien (1)? *Un esprit non prévenu* (2) est à retenir à la fois par ceux qui se préoccupent d'élucider l'attitude spirituelle de Gide à cette époque et ceux que ne laissent jamais indifférents ses jugements critiques. Sous une forme assurément discutable — projeter le rire de Voltaire sur le masque de Sophocle, n'y a-t-il pas là quelque chose comme un sacrilège? — c'est en tout cas à de hauts débats que nous introduit *Œdipe* (3). Les *Notes sur Chopin* (4) sont une des plus extraordinaires pages de critique musicale qui aient été écrites; sans rien perdre de sa résistance, la langue de Gide s'insinue dans les moindres méandres de la plus exquise sensibilité artistique. Grande leçon pour ceux qui pensent ne pouvoir atteindre à la souplesse qu'en se désarticulant!

Mais tout cela, en définitive, manque de spontanéité et d'exigence créatrice. Les grands desseins font défaut et les petits mêmes ne se réalisent qu'à la faveur des événements. Il faut la sommation de l'éditeur, fort des promesses qui lui ont été faites, pour que soit achevée *L'Ecole des Femmes* (5).

(1) Nous craignons que Gide ne soit dans le vrai lorsqu'il écrit : « Chaque fois que Montaigne parle du christianisme, c'est avec la plus étrange (on dirait presque parfois la plus malicieuse) impertinence. Il parle souvent de la religion; jamais du Christ. Pas une fois il ne se reporte à ses paroles; c'est à douter s'il a jamais lu l'Évangile; ou plutôt c'est à ne pas douter qu'il ne l'a jamais bien lu. » (O.C., XV, p. 18.) Et ailleurs : « Montaigne est le premier de ces catholiques non chrétiens qui font profession de se rattacher à Rome et qui, pourtant, ignorent le Christ. » (*Id.*, p. 43.)

(2) Éditions du Sagittaire, 1929.

(3) Cf. ci-après, p. 258 et sq.

(4) Publiées d'abord dans la *Revue musicale* de décembre 1931. Cf. O.C., XV, p. 95 et sq. Gide estime que l'interprétation courante des virtuoses défigure cette musique, « la plus pure des musiques ». Il voudrait qu'on la jouât à mi-voix, sans aucun éclat, avec lenteur, ou mieux avec comme une incertitude : « La phrase musicale qui, peu à peu, se forme sous ses doigts, j'aime qu'elle semble sortir de lui, l'étonner lui-même, et subtilement nous invite à entrer dans son ravissement. » (P. 99.) Rapprocher une non moins étonnante page du *Journal*, p. 915, sur la manière de jouer, notamment, le 17e *Prélude*.

(5) O.C., XV, p. 12. Gide « semble s'y lancer en mars et avril, après un séjour à Saint-Clair et un passage au Tertre, mais s'en détourne à nouveau et demande un délai à la revue américaine le *Forum*, qui doit le publier. Le *Forum* refuse le sursis en octobre et Gide, amusé et ragaillardi par cette obligation, part pour Roquebrune le 20 octobre, et en revient le 3 novembre, ayant achevé son ouvrage ».

C'est en 1931, nous dit encore l'éditeur des *Œuvres complètes* (1), que l'on verra renaître chez Gide une nouvelle ferveur, née cette fois d'un nouveau et grand spectacle que donne le monde. « Satisfaisant son besoin d'espérer, son goût de l'avenir (Gide a toujours été un homme de proue), son amour de l'homme, sa révolte contre la misère, et s'offrant comme une excellente épreuve de sa propre réalité; répondant à ce persistant besoin religieux hors des voies tracées qui errait pour l'heure à la recherche d'un Dieu nouveau, les approches de l'autre lui paraissant alors par trop rebutantes et par trop mal fréquentées; si haut, si lointain enfin, et si peu connu qu'il conservait toute sa pureté d'attrait, provoquait un élan tout pur »; lié enfin à une expérience politique et économique d'une ampleur sans précédent, un idéal humain inédit prend forme, se propose à l'est de l'Europe : « J'aimerais vivre assez pour voir le plan de la Russie réussir, et les états d'Europe contraints de s'incliner devant ce qu'ils s'obstinaient à méconnaître... Jamais je ne me suis penché sur l'avenir avec une curiosité plus passionnée. Tout mon cœur applaudit à cette gigantesque et pourtant tout humaine entreprise (2). »

C'est l'adhésion retentissante de Gide au communisme, c'est le voyage en Russie qui vont dénouer la crise et — provisoirement! toujours provisoirement! — paraître fixer cette mouvante destinée. Sous prétexte que la « nouvelle ferveur » retombera vite à son tour, la méprise serait grave d'en sourire et de passer outre. Cette adhésion, ce voyage, Gide s'y est engagé autant qu'il est capable de s'engager; il en gardera durablement le sillage, pour autant qu'il est pénétrable à la durée. Mais on les comprendrait mal si on les détachait d'un ensemble de préoccupations bien antérieures à l'expérience communiste, et qui lui survivront : anxiété tôt conçue et sans cesse grandissante devant la misère humaine; résolution peut-être mal tenue, mais sincèrement prise, de travailler à amélio-

(1) O.C., XV, p. XIII.
(2) *Journal*, p. 1044.

rer la terrestre condition; sentiment exigeant de la justice et intolérance absolue de l'oppression. La vérité, c'est que l'expérience communiste marque chez Gide l'extrême pointe, mais une pointe seulement, d'une inquiétude sociale qui ne s'est jamais séparée en lui de l'inquiétude spirituelle. La vérité, c'est que, sous le Gide moraliste, un Gide réformateur est né qui, en fait, à partir des *Faux-Monnayeurs* (1), occupera presque constamment la scène et auquel le moment est venu de prêter toute l'attention qu'il mérite.

Sous le bénéfice encore et toujours de cette notation essentielle : « A vrai dire, les questions politiques m'intéressent moins et me paraissent moins importantes que les questions sociales; les questions sociales moins importantes que les questions morales (2). »

Etant bien entendu par ailleurs que, chez Gide, esprit critique plus que constructeur, plus défiant aussi de l'imagination que de la sensibilité, la pensée sociale revêtira surtout la forme d'une revendication de justice et de pitié pour toutes les victimes, grandes ou petites, d'un ordre humain.

Parmi ces victimes, il en est quatre qui ont particulièrement intéressé Gide : le criminel, la femme, l'indigène colonial, le prolétaire. Sur chacun de ces points, il sera nécessaire de marquer l'arrêt (3).

*
* *

(1) On voit ici, une fois de plus, à quelles conséquences proprement absurdes on serait amené en cédant à l'invitation, de temps en temps renouvelée, de ne juger Gide que « du seul point de vue esthétique ». C'est la moitié de l'œuvre et la moitié de la vie qu'il faudrait passer sous silence.

(2) O.C., XI, p. 135.

(3) Encore qu'elles n'aient pas fait l'objet d'une étude distincte, il y a lieu de relever aussi les observations çà et là présentées par Gide sur le sentiment national, notamment dans l'ordre littéraire.

Elles s'organisent autour de ces deux principes qui sont censés se renforcer l'un l'autre (à vrai dire la thèse est plutôt suggérée que démontrée, et d'aucuns trouveront la conciliation hâtive), excluant à la fois « l'infatuation isolante du nationalisme » et « cette dépersonnalisation que voudrait l'internationalisme » : « C'est en étant le plus particulier qu'on sert le mieux l'intérêt le plus général », et « c'est en se renonçant qu'on se trouve ». (Réponse à une enquête du *Journal de Genève*, 1929, O.C., XI, p. 135.)

« Quoi de plus national qu'Eschyle, Dante, Shakespeare, Cervantès,

« De tout temps, nous dit Gide au début de ses *Souvenirs de Cour d'Assises*, les tribunaux ont exercé sur moi une fascination irrésistible. » Il ne parvint pas sans peine à satisfaire sa curiosité (1). L'occasion s'étant présentée enfin en mai 1912, aux Assises de Rouen, c'est un sentiment d'angoisse que le consciencieux juré confesse avant tout, à constater « à quel point la justice humaine est chose douteuse et précaire » (2).

Molière, Gœthe, Ibsen, Dostoïevsky? Quoi de plus généralement humain? Et aussi de plus individuel?» (A propos d'une enquête de *La Phalange*, O.C., VI, p. 4.) Ne craignons donc point de perdre le contact du reste du monde ou de mettre en péril la communauté humaine en restant fidèles à notre génie national; nous ne pouvons instruire les autres qu'en ce par quoi nous différons d'eux. Mais, inversement, ne refusons pas aux autres le droit de cultiver, voire de chérir leurs particularités; ne nous étonnons pas s'ils ne se laissent ni absorber ni déposséder. (La même observation vaut d'ailleurs à l'égard du problème régionaliste.) Il semble que la France doive pour une part sa fortune littéraire, comme la Grèce antique, à ce qu'elle réalise un heureux mélange de races : « Nos plus grands artistes sont le plus souvent le produit d'hybridations et le résultat de déracinements, de transplantations veux-je dire. » (*Id.*, p. 7.)

Les rapports franco-allemands demandent à être éclairés à la même lumière. Comme Jacques Rivière, dont il admire le petit chef-d'œuvre, *L'Allemand*, Gide sait combien nos voisins sont différents de nous. Il relève surtout cette absence de forme propre qui, là-bas, permet si difficilement à l'individu de se séparer de la masse, qui le soumet si facilement « à la méthode, aux règles, à toutes les vénérations », ce « défaut de contours » qui explique en même temps la force d'expansion de la masse allemande, qui la rend apte à se glisser pour ainsi dire dans tous les interstices, à remplir tous les trous. (*Réflexions sur l'Allemagne*, N.R.F. de juin 1919, O.C., IX, p. 108-110.) Opposition du grégaire et de l'individuel. Opposition du colossal et du mesuré. Opposition aussi de la ligne arrêtée et de la fluidité. Nous sommes des dessinateurs; ils sont des musiciens. (*Projet de Conférences pour Berlin*, O.C., XV, p. 507-508.) En quoi nous sommes certes dissemblables, mais aussi complémentaires. Nous avons le droit de le constater avec fierté : « La France est la grande école de dessin de l'Europe et du monde entier. » (O.C., IX, p. 116.) D'autant que « le grand instrument de culture c'est le dessin, non la musique », laquelle « risque de déséprendre chacun de lui-même et de l'épanouir trop vaguement » (*Id.*, p. 109). Le droit aussi de défendre notre raison d'être et de vivre : « Doit être asservi tout ce qui prétendait asservir. » (*Id.*, p. 114.) Mais les autres aussi ont leur note à donner dans le concert.

Sur l'attitude de Gide pendant le conflit 1939-1945, voir *infra*, p. 269 et sq.

(1) Les listes sur lesquelles est tiré au sort le nom des jurés de Cour d'assises sont établies, comme on sait, par les municipalités. Pour y être inscrit, Gide avait dû insister beaucoup auprès du maire de sa commune qui, comme il est fréquent à l'égard des « notables », hésitait à l'y porter par crainte de « le déranger ». Il lui fallut attendre ensuite six ans pour que son nom sortît. Cf. *Réponse à une enquête* (de *L'Opinion*), O.C., VII, p. 95.

(2) O.C., VII, p. 3. Les *Souvenirs de la Cour d'assises* ont paru à la N.R.F. en 1914.

Les exploits récents de certains bandits, Bonnot entre autres, viennent d'émouvoir l'opinion. « Surtout, pas d'indulgence! » soufflent les journaux aux jurés chargés de défendre la « société ». Ainsi, quelque décidés qu'ils soient dans l'ensemble à remplir honnêtement leur tâche, ils sont inclinés et prévenus. Et d'ailleurs, combien difficile, leur tâche!

Voici une affaire de cambriolage qui amène à la barre un Alphonse et un Arthur. Tout le système de défense de ce dernier repose sur la double oblitération de cartes postales glissées dans une même enveloppe transparente, qu'il envoyait à sa maîtresse le jour du vol. Or, ses explications, et celles de l'employé des postes cité à la barre, sont tellement confuses que le jury renonce à comprendre. Il jugera « à la tête ».

Passons sur l'odieux de l'interrogatoire d'enfants, à huis clos, dans des affaires de viol dont ils ont été victimes ou témoins.

Voici un journalier agricole de quarante ans, sans antécédents judiciaires, à qui l'on reproche quatre incendies. « Pourquoi avez-vous mis le feu? — J'avais pas de motifs... — Vous aviez bu ce jour-là? — Non, monsieur le Président... — Vous ne voulez pas dire pourquoi vous les avez allumés? — Je vous dis que je n'avais pas de motifs. » Comment apprécier le degré de culpabilité d'un criminel, là où il n'y a pas de motifs, au moins discernables et conscients?

Voici un cambrioleur qui se prétend victime d'une méprise. « Encore qu'elle ne me persuade point, je voudrais pouvoir suivre un peu mieux sa défense; mais le Président le bouscule et ne (le) laisse point s'expliquer. A quel point il appartient au Président de gêner ou de faciliter une déposition (fût-ce inconsciemment), c'est ce que je sens de nouveau, non sans angoisse (1). »

Voici une affaire d'agression nocturne où toute la question est de savoir si le coupable a pu être reconnu, à la lueur d'un bec de gaz, par une femme qui a mis le

(1) O.C., VII, p. 38.

nez à la fenêtre. A quelle distance se trouve le bec de gaz du lieu exact de l'agression? Un témoin dit cinq mètres, un autre vingt-cinq. Personne n'a songé à établir un plan des lieux. Dans une affaire de ce genre, comment le jury sortira-t-il d'une trop compréhensible perplexité? Il votera la culpabilité, parce que l'accusé a une réputation déplorable, mais il votera aussi les circonstances atténuantes, pour atténuer sa propre responsabilité. Châtions, parce qu'il faut un châtiment. Mais ne châtions pas trop, parce qu'il y a un doute. Cet empirisme vous rassure-t-il?

Voici un assassin qui, dans un moment de fureur, a tué sa maîtresse à coups de couteau. Cette fois, les antécédents sont bons, l'aspect n'est pas déplaisant. Pourquoi le jury refusera-t-il les circonstances atténuantes? Parce qu'un témoin a entendu le couteau faire « crac » dans la plaie, et que les jurés comme le public sont sous l'impression toute nerveuse de ce détail horrifique.

Voici un gars de dix-huit ans, Cordier, entraîné à un mauvais coup, en état d'ivresse, par des escarpes professionnels. Gide a l'impression d'une tête faible plutôt que d'un mauvais cœur; il croit qu'on sauverait ce gars en lui tendant la perche. Il ne peut empêcher la condamnation mais, dès le lendemain, soumet à l'avocat une demande de diminution de peine, qui aboutira. Mais que fût-il advenu de Cordier, sans ce secours inattendu? Et puis, après la prison, ce sera le bataillon d'Afrique. Que fera-t-il, que sera-t-il après cela?

Voici enfin une bande de voleurs et de receleurs qui ont soustrait des marchandises au dépôt des chemins de fer de Sotteville. Ce qui ressort des rapports, c'est que les voleurs, vieux employés, seraient restés honnêtes sans la gabegie qui a suivi le transfert à l'Etat de l'ancien réseau de l'Ouest. Par contre, les receleurs ne méritent aucune indulgence. Et voici les jurés amenés à voter : « Oui » (coupable) pour le recel, et « Non » pour le vol. Evidemment, la défaite est piteuse et le Président est fondé à demander une nouvelle délibération. Mais le compromis qui interviendra ne vaudra sans doute guère mieux.

Conclusion : La société ne saurait se passer de tribunaux, et pourtant, « assis sur le banc des jurés, on se redit la parole du Christ : Ne jugez point (1). » Se défendre, mais sans juger : autant qu'on le peut discerner, c'est en ce sens que s'oriente la pensée de Gide... Hélas! l'idée est plus tentante que la solution technique facile à formuler.

*
* *

« J'avais pas de motifs. » Nous avons retrouvé là une déjà vieille connaissance : l'acte « gratuit », l'acte « autochtone » des *Caves* et du *Prométhée*.

C'est en homme d'abord que Gide se penche sur le criminel, en homme sensible à la souffrance et à l'injustice, et qui voudrait y remédier.

Mais en psychologue aussi, en psychologue curieux des mystères de la vie des âmes, et fasciné — presque inhumainement cette fois! — par cette énigme : un acte qui échappe, non seulement aux motifs habituels, non seulement aux motifs explicitement pensés, non seulement aux mobiles subconscients susceptibles d'être retrouvés par l'analyse sous la croûte trompeuse des motifs conscients, mais, en apparence du moins, à tout mobile déterminable, sinon peut-être l'envie de voir et d'entreprendre par-delà toute détermination.

Une quinzaine d'années plus tard, cette même fascination devait amener Gide à ouvrir, dans *La Nouvelle Revue Française*, une rubrique *Faits divers* (2) d'ailleurs vite abandonnée, puis à lancer une collection, « *Ne jugez pas* », à laquelle il donna lui-même deux volumes de « documents » : *L'Affaire Redureau* (3) et *La Séquestrée de Poitiers* (4).

En 1913, un jeune ouvrier agricole de quinze ans, Marcel Redureau, assomme son patron après une réprimande, puis égorge à la ferme femme, enfants, domes-

(1) O.C., VII, p. 3.
(2) Février, mars et avril 1927.
(3) Suivi de *Faits divers*, N.R.F., 1930.
(4) N.R.F., 1930.

tique; sept personnes en tout. Quel mobile? Aucun connu. Ni vol, ni amour, ni jalousie. Cependant, les médecins légistes ne considèrent Redureau ni comme un dément, ni comme un dégénéré, et amènent le tribunal à conclure qu'il a agi avec plein discernement. Vingt ans de réclusion. Condamnation bénigne au point de vue légal, mais troublante au point de vue moral. Comment appeler œuvre de justice la condamnation d'un adolescent chez qui n'apparaît ni volonté calculée de tuer, ni même intention formelle de nuire? Dont la conscience reste impénétrable aux juges comme à lui-même?

En 1901, ressuscitée par Gide trente ans après, histoire peut-être plus extraordinaire encore. Dans une rue paisible de Poitiers, au fond d'un immeuble d'aspect aristocratique, une dénonciation fait découvrir une fille de cinquante ans, recluse depuis vingt-quatre ans dans une chambre aux volets cadenassés, où elle gît nue sur un grabat couvert d'ordure et assiégé de vermine : demi-folle demi-lucide qui a pris goût à sa réclusion et supplie qu'on la laisse dans « sa chère petite grotte ». Près d'elle : sa mère, née de Châtreux, veuve d'un ancien doyen de la Faculté des Lettres; son frère, ancien sous-préfet. Personne d'autre, sinon des domestiques dont on trouvait le moyen d'obtenir le silence. Enquêtes, vérifications, instruction, qui ne feront jamais la lumière. Dure, autoritaire, violente, la mère ne paraît pourtant pas avoir systématiquement torturé sa fille : elle mourra d'ailleurs avant le jugement. Le frère, doué d'une intelligence médiocre, d'une vue basse et d'un odorat inerte, est d'abord condamné par le Tribunal correctionnel, puis acquitté en Cour d'appel : car le « délit d'omission », seul finalement susceptible d'être retenu contre lui, ne peut l'être que s'il porte « sur un devoir incombant juridiquement à son auteur ».

Gide ne conclut pas, ou du moins n'ajoute rien à ce texte des *Faux-Monnayeurs* reproduit en exergue au volume : « Il suffit bien souvent de l'addition d'une petite quantité de faits très simples et très naturels, chacun pris à part, pour obtenir un total monstrueux. »

Evidemment, dans un tel cas, l'opinion est vivement choquée par l'acquittement. Elle n'admet pas, ni qu'une créature humaine puisse se laisser acculer à une telle déchéance sans subir la pression d'une volonté perverse, ni que cette volonté perverse puisse rester impunie. Et pourtant, comment condamner là où tout reste inintelligible? Le mystère impose l'abstention et le silence. Et il ne règne pas seulement dans les affaires dites mystérieuses!

Autrement dit, dans certains cas, il faut renoncer, non seulement à juger les hommes, mais à apprécier les faits. Que deviennent les prétentions de la justice humaine? Qu'il s'agisse de châtier un coupable ou de faire respecter le droit d'un opprimé, nous la voyons également démunie.

*
* *

Ne prêtons pas à ces notions fragiles plus de consistance qu'elles n'en ont.

Invité à préciser ses vues devant une commission de sociologues et de juristes, Gide se fût trouvé apparemment bien embarrassé. Encore que les deux domaines restent distincts, c'est toujours une contre-indication fâcheuse, pour une idée, de ne pouvoir affronter l'épreuve de l'action.

D'autre part, plus on presse cette notion d'acte gratuit, plus décidément elle se révèle fuyante et, de position de repli en position de repli, Gide finira par en convenir — à propos précisément de faits comme ceux dont il est question ici. « Il n'y a pas d'effets sans cause. Les mots « acte gratuit » sont une étiquette provisoire qui m'a paru commode pour désigner les actes qui échappent aux explications psychologiques ordinaires, les gestes que ne détermine pas le simple intérêt personnel, et c'est dans ce sens, en jouant un peu sur les mots, que j'ai parlé d'actes désintéressés (1). » Autrement dit, le nom donné

(1) *Faits divers* (dans *L'Affaire Redureau*, Coll. « Ne jugez pas », Gallimard, 1930), p. 109.

par une psychologie encore rudimentaire à des espaces intérieurs qu'une psychologie mieux outillée devra explorer. Sans espoir peut-être de pénétrer jusqu'au cœur du pays inconnu. Mais avec l'espoir justifié de le cerner d'un peu plus près.

Il ne s'agit donc là nullement de thèses définies, mais de sentiments et de pressentiments — d'une inquiétude, disions-nous. L'inquiétude de Gide et de ses pareils mettra peut-être un jour nos enfants sur la voie de solutions que nous n'avons pas su découvrir.

XIX

UNE IMMENSE PLAINTE M'HABITE

Ce n'est qu'un cri — mais combien révélateur à la fois de l'amour-propre qui se défend, qui voudrait peut-être se dérober, et de l'amour d'autrui qui appelle, qui assiège! « Désormais, une immense plainte m'habite; je sais des choses dont je ne puis pas prendre mon parti. Quel démon m'a poussé en Afrique? Qu'allais-je donc chercher dans ce pays? J'étais tranquille. A présent je sais; je dois parler (1). »

Non. Ce n'est pas pour cela que Gide partait en Afrique, en Afrique équatoriale cette fois. Quoi qu'il en soit des occasions qui purent s'offrir, — de quelle nature exactement, cette mission dont on nous dit qu'il était chargé? — il y partait surtout pour éprouver une nouvelle jeunesse, une nouvelle fringale de vie sur cette terre où sa première jeunesse s'était libérée des tabous, et avait cru atteindre aux sources de la joie. Il y partait pour élargir encore son horizon, connaître d'autres cieux, d'autres plantes, d'autres animaux, d'autres hommes, d'autres mœurs. Il y partait pour secouer la poussière et les oripeaux des bibliothèques, des salons, des « foyers clos », des débats tarabiscotés, des relations asservissantes, de toute une civilisation d'artifice, pour se retrouver nu sur une terre vierge. Et loin de dire l'anxiété, son premier mot avait été d'enthousiasme, au seuil de la forêt mystérieuse : « A vingt ans, je n'aurais pas eu joie plus vive... Mon cœur ne bat pas moins fort qu'à vingt ans (2). »

Mais très vite, le voici, avec son inexpérience, mais aussi

(1) *Voyage au Congo*, O.C., XIII, p. 96-97.
(2) *Id.*, XIII, p. 189.

avec sa sensibilité et clairvoyance, en face du grave problème de la colonisation.

Il ne songe pas à contester le principe. Le portage requis, le travail forcé sont pour les indigènes des charges pénibles. Mais comment les éviter? Quel autre moyen de mettre en valeur ces immenses territoires où aucune sorte de transport n'existe encore? De ravitailler en vivres, en munitions, en médicaments, les postes de l'intérieur sans lesquels les résultats obtenus se trouveraient immédiatement réduits à néant? de secouer l'indolence des noirs et de mettre fin aux misères dont ils souffrent — à commencer par celles du portage même? Devant le réseau routier de 4.200 kilomètres créé depuis 1917 en Oubangui-Chari, ce n'est que de l'admiration que Gide éprouve : car il constate quel soulagement en résulte déjà pour la population du pays.

Mais, si le principe de la colonisation ne saurait être mis en cause, il n'en va pas de même de ses méthodes. La partie de l'Afrique où pénètre Gide est, depuis 1899, sous le régime des grandes compagnies concessionnaires qui y ont notamment le monopole du caoutchouc — du caoutchouc recueilli en forêt, sinon de celui cultivé en terrain préparé. Or, ce régime est au service d'intérêts privés fortement organisés; contrôlé en théorie par l'administration coloniale, il jouit en pratique d'une irresponsabilité absolue; il est dirigé de loin par des hommes qui n'en connaissent guère que les résultats comptables; il est mis en œuvre sur place par des agents parfois médiocrement recrutés ét qui se savent jugés du point de vue du « rendement ». Comment des abus ne se produiraient-ils pas? Gide a l'occasion d'observer quelques-uns de ces abus.

Le 27 octobre, à N'Goto, dans la région de Bangui, par un chef indigène qu'on a tout fait pour empêcher de l'atteindre et qui a confiance tout de même dans la justice des blancs, il apprend les faits suivants : Un sergent, Yemba, est envoyé pour exercer des représailles contre un village qui a fait preuve d'indocilité dans l'exécution des ordres relatifs au travail forcé. Avec l'aide de trois

gardes, Yemba attache à un arbre douze hommes de ce village et les abat. Il s'en prend ensuite aux femmes et en tue un certain nombre à coups de machette. Puis il s'empare de cinq enfants en bas âge, les enferme dans une case à laquelle il met le feu. Total : trente-deux victimes.

Un autre jour, à Bambio, dix récolteurs de caoutchouc qui n'ont pas livré la quantité prescrite sont condamnés à tourner une journée entière autour de la factorerie, sous un soleil de plomb et en portant de grosses poutres sur les épaules. Le « bal » a lieu sous les yeux d'un administrateur et d'un agent de la Forestière. Des gardes relèvent à coups de chicotte ceux qui se laissent choir. L'un deux tombe finalement pour ne plus se relever.

Ailleurs, il s'agit de prisons où les indigènes « insuffisamment actifs dans leurs travaux de récoltes » meurent dans la proportion de 50 %, par suite de sévices ou faute d'alimentation.

Ailleurs, des femmes et des enfants sont employés au portage ou, à l'entretien des routes dans des conditions inhumaines, parqués sans abris sous les nuits froides, pendant que les hommes vaquent loin des villages à la récolte du caoutchouc.

Faits exceptionnels? Peut-être, encore que la conspiration du silence soit bien organisée autour d'eux. Au reste, plus que par ces incidents douloureux, qu'il n'entend pas généraliser — il cite avec honneur de grands coloniaux qui se sont montrés humains et bienfaisants — Gide est ému par le comportement, l'état d'esprit qui les ont rendus possibles et qui étendent fort loin les complicités. Ce gaspillage d'effort et de vies qui, finalement, dévaste les territoires qu'on prétendait enrichir : des régions entières sont abandonnées; en d'autres, on ne trouve plus que des femmes et des vieillards. Ces multiples « combines » auxquelles recourent commerçants et agents de la compagnie pour retirer encore aux indigènes une part de leur maigre profit. Cette indifférence de la plupart des coloniaux à la situation matérielle et morale de populations dont ils affectent de se tenir responsables et qu'ils laissent dans leur misère. Ce parti pris de ne voir dans les

noirs que des paresseux, voleurs et fourbes incorrigibles...

Pour lui, Gide, il ne veut témoigner que de ce qu'il a vu, et il n'exclut pas l'exercice d'une ferme, voire rigoureuse autorité. Mais il est sensible surtout à ce qu'il a trouvé, chez ses boys ou porteurs, chez les indigènes rencontrés sur la route, de bonne volonté, de fidélité, d'honnêteté, de gentillesse, voire de délicatesse. A la vérité, « prodigieusement malléables, les noirs deviennent le plus souvent ce que l'on croit qu'ils sont — ou ce que l'on souhaite ou que l'on craint qu'ils soient » (1). Traités de voleurs, ils volent; traités avec confiance, ils ne le font plus. Quelle joie enfantine quand le chef de la troupe a pu améliorer l'ordinaire ou organiser quelque jeu : « Merci, gouvernement, merci! » Quelle dignité dans la requête, « quelle reconnaissance désespérée envers celui qui veut bien, enfin, considérer leur plainte »! Les premiers à reconnaître la supériorité du blanc et à trouver naturel qu'il ne peine pas comme eux; les premiers à offrir la tipoye à celui qui marchait à pied pour les ménager. Le récit du départ d'Adoum, le boy de Gide, pourrait être signé Richardson ou Bernardin de Saint-Pierre : « ... Je lui cachais mes larmes.Il était tout glacé, tout tremblant, quand j'ai posé ma main sur son épaule. Ne sachant pas de mots pour exprimer sa tristesse ou sa reconnaissance, il murmurait simplement, d'une voix comme dolente : Merci... Merci (2). »

*
* *

« Toute une humanité souffrante, une pauvre race opprimée, dont nous avons mal su comprendre la beauté, la valeur... Que je voudrais pouvoir ne plus quitter. »

Ne plus quitter?... Manière de parler. Gide n'est pas homme à se laisser accaparer par une seule idée, une seule tâche. Même après que le problème colonial sera devenu le « principal intérêt » du voyage, en Afrique même, bien d'autres faits ou idées occuperont le voyageur.

(1) *Voyage au Congo*, O.C., XIII, p. 224.
(2) *Retour du Tchad*, O.C., XIII, p. 126-127.

Gide voyageur... Qui plus qualifié que Paul Morand pour en parler? Voici comment il en parle (1) :

« Curiosité affinée, esprit parvenu à la plus extrême précision, certitude d'être le premier écrivain de ce temps, et de voir sa pensée demeurer intacte derrière le cristal d'un style incorruptible; plaisir de se sentir l'égal des plus jeunes, sans rien de cet isolement amer des vieux prophètes, simplicité parfaite à l'âge des honneurs (muet enseignement que nous n'oublierons pas). Le ciel a récompensé une vertu si rare; il a donné à Gide le bien le plus précieux pour un voyageur, la santé. Résistance physique admirable qui lui permet, à cinquante ans passés, de marcher à pied tout le jour, dans l'exténuante forêt équatoriale, et de se baigner joyeusement le soir, malgré les avis contraires. Chaque matin, des réveils triomphants. Les physiologistes nous disent que le cerveau diminue de poids après quarante-cinq ans; Gide n'en croit rien. Toujours prêt à chasser les insectes, à ouvrir son flacon de cyanure, ou à piquer une idée sur un bouchon. Connaissances scientifiques; goût du mot propre, de l'expression neuve, et, aux heures dites du repos, contemplation reconnaissante des grands classiques dont l'art policé vient, par un raffinement suprême, rehausser, dans le livre congolais, les scènes barbares de tam-tam ou de dépeçage d'hippopotames. A ces diverses qualités, qui font de Gide un voyageur d'aujourd'hui, si différent des grands voyageurs romantiques, il faut ajouter une vertu rare en France et surtout aux colonies : l'indépendance... Gide est un juste. Toute la beauté, tout le drame de sa vie, c'est la justice. Il faut parler. Il se rend compte que sa voix doit porter. ».

Tout y est, dans cette page « bien tassée ».

Curiosité affinée... Et combien diverse! Spécialiste en rien : Gide regrette, par exemple, de n'avoir pas lu avant le voyage les livres de Lévy-Bruhl sur la mentalité primitive, qui lui auraient évité, dit-il, certaines méprises. Mais intéressé par tout et sachant faire son profit de

(1) In *Hommage à André Gide*, p. 155-156.

tout : géographie, ethnographie, botanique, zoologie, technologie, etc. Spécialiste en rien, mais apte à tout devenir : bonne définition de la culture; Gide est le parfait « honnête homme » de notre temps.

La plus extrême précision... Jamais d'à peu près, jamais d'enflure. Mais le fait noté le plus exactement possible, dans la forme la plus adéquate possible. Miracles d'expression sans aucune recherche distincte de l'expression. Morand cite des pages saisissantes de tam-tam et de chasse. Il faudrait citer telle minutieuse description de fleur (1), telle étonnante transcription de musique nègre (2), telle notation non moins prestigieuse sur les cases, la danse ou la vannerie Massa (3). Assurément, nous sommes loin de la phrase de Chateaubriand ou de Loti; aussi bien, n'avons-nous à nous poser ici aucune des questions que soulève leur exotisme. Au moment où il l'observe, Gide appartient tout entier à l'objet et livre sans apprêt tout ce qu'il en recueille.

Cristal d'un style incorruptible... Oui, et l'on ne saurait mieux dire.

Contemplation reconnaissante... La Fontaine, Corneille, Racine, Bossuet, Gœthe tiennent compagnie au broussard aux heures de détente, malheureusement pas aux heures de route : car les mouvements de la tipoye s'y opposent. Et c'est cela la civilisation, non ces blancs vulgaires qu'on rencontre à l'hôtel, ces jeunes gens épateurs qu'on retrouvera sur le bateau.

Simplicité parfaite... Pour accueillir ces honneurs qu'on ne peut refuser, parce qu'ils s'adressent, à travers l'homme, à une race, à un pays dont on a le droit d'être fier. Pour écarter les autres, qui ne sauraient flatter qu'un amour-propre assez grossier; et la leçon de Gide là-dessus mérite, comme dit Morand, d'être retenue. Pour effacer les distances avec ces indigènes, avec ces enfants, avec ces simples dont le contact peut être instructif et émouvant. Non sans cette nuance de timidité fréquente chez

(1) *Voyage au Congo*, O.C., XIII, p. 332-333.
(2) *Retour du Tchad*, O.C., XIV, p. 44.
(3) *Id.*, p. 22-32.

Gide : « Pour moi qui crains sans cesse de déranger autrui, la pensée d'autrui, le repos d'autrui, la prière d'autrui... Je voudrais écrire un éloge de la délicatesse (1). »

Santé, résistance, jeunesse, état d'allégresse... Grâce de voyageur. Mais grâce à laquelle la volonté a dû répondre. Comment y démêler la part du physique et du moral, celle d'un corps que la nature a fait endurant, celle d'une âme qu'elle a faite « reconnaissante et ravie »?

Sentiment de la justice, humanité profonde... C'est par là que Morand finit. C'est par là qu'il nous plaît aussi de finir. Les amis des bêtes se plairont à l'histoire de Dindiki (2). Les amis des hommes, qui nous intéressent davantage, doivent gré à Gide d'avoir dénoncé de manière si émouvante « cet abominable crime de repousser, d'empêcher l'amour » (3), péché mortel de trop nombreux coloniaux. Non point par simple sensibilité à la souffrance et à la peine d'autrui. Mais par exigence essentielle de la raison, de la conscience, de l'âme en proie au mystère de la cité des âmes.

*
* *

L'intervention de Gide ne fut pas sans mérite, elle ne fut pas non plus sans efficace. La lettre où il signalait au Gouverneur général de l'Afrique Equatoriale les faits racontés ci-dessus avait déclenché une enquête administrative qui eut elle-même des suites judiciaires. L'opinion fut alertée de son côté par deux articles de Léon Blum dans le *Populaire* (4); par une étude de Gide lui-même,

(1) *Retour du Tchad*, O.C., XIV, p. 234.

(2) Il s'agit d'un « pérodictique potto », petit animal de la famille des primates, semblable à un « hérisson à poils doux » ou à un « très petit ours, un ours de poche », qui avait été donné à Gide par un chef indigène et qui fit avec lui une grande partie du voyage, accroché à son épaule ou blotti dans son giron. Il occupe de nombreuses pages du *Journal* par sa gentillesse, sa fantaisie — et les soins maternels qu'il réclamait, surtout dans sa fâcheuse tendance à la constipation. Il a fait l'objet d'une plaquette parue sous ce titre *Dindiki*, à Liége, aux Éditions de la Lampe d'Aladin, 1927.

(3) *Retour du Tchad*, O.C., XIV, p. 129.

(4) Numéros des 5 et 7 juillet 1927.

reprenant d'ensemble la question des Concessions dans la *Revue de Paris* du 25 octobre 1927, sous le titre *La Détresse de notre Afrique équatoriale;* par une interpellation de M. Fontanier, député du Cantal, le 25 novembre de la même année. M. André Périer, ministre des Colonies, qui avait reçu André Gide, déclarait à cette occasion : « Ce régime des grandes concessions, tel qu'il a été institué, doit prendre fin. Du reste, toutes les grandes concessions expirent en 1929. Je donne à la Chambre l'assurance qu'aucune d'elles ne sera renouvelée ou prolongée, du moins dans les conditions où elles ont été accordées. » Hélas, le scepticisme ne perd jamais ses droits en politique... On apprenait bientôt que le privilège de la Compagnie Forestière Sangha-Oubangui n'expirait qu'en 1935 et le 29 novembre 1927, quatre jours avant l'interpellation, elle avait annoncé une augmentation de capital.

Les ministres passent, les Compagnies aussi, et plus vite encore les combinaisons des affairistes et des parlementaires. Ce qui doit demeurer, c'est la volonté de justice, seule capable, mais toujours capable d'extraire de ces misères mêmes un peu de mieux-être et de meilleur-être humain. Ce jour que nous avons dit Gide avait bien travaillé pour elle. Dans des conditions, il est vrai, moins périlleuses que Spinoza, il était descendu écrire sur les murs de la Cité son : *Ultimi barbarorum*. Ce jour-là, M. Benda lui-même dut juger que ce clerc avait bien rempli sa mission de clerc.

XX

ÉCOLE DES FEMMES

« Qu'est-ce que, de nos jours, une femme est en mesure et en droit d'espérer (1)? » Telle est, explicitement, la question que veulent poser ces trois petits volumes emboîtés les uns dans les autres : *L'Ecole des Femmes* (1929), *Robert. Supplément à l'Ecole des Femmes* (1929) et *Geneviève* (1936). Si l'on est tenté, tout à l'heure, de nous reprocher d'en avoir parlé sur un mode trop grave, de les avoir chargés d'un poids trop lourd d'idéologie, du moins voudra-t-on reconnaître que nous n'y étions point sans excuse.

Robert représente la somme de tout ce que Gide déteste le plus, de tout ce qu'il reproche aux dévots de facilement devenir, de tout ce qu'il a craint lui-même de devenir, s'il les suivait.

Ce n'est pas un malhonnête homme : de son enfance ingrate il a gardé le goût du travail, l'idée d'un devoir qui le réclame, une application réelle à s'en acquitter. Ce n'est pas un sot; les principes dont il se réclame sont solides, sinon l'application qu'il en fait; il y aura quelque chose à retenir de ses observations sur une fallacieuse sincérité, qui en vient à condamner tout effort pour devenir meilleur, sur une fallacieuse liberté, qui nous enchaîne à nos désirs et nous déchire de leurs contradictions. Ce n'est même pas, au sens propre du mot, un hypocrite, car il se fait illusion à lui-même sur les sentiments qu'il exprime et croit réellement avoir; ou bien il faut voir hypocrisie dans toute préférence et assistance donnée à une part de soi-même.

(1) *Geneviève*, p. 10.

Mais c'est un homme qui s'est tellement livré à l'apparence qu'elle est devenue pour lui, non seulement une seconde réalité, mais la vraie réalité. Ce qu'il dit a pris la place de ce qu'il est; ce qu'il annonce la place de ce qu'il fait. Constamment l'observation cruelle de sa fille (1) le surprend à soutenir comme siennes des opinions empruntées, à mettre en avant des sentiments sublimes qu'il est incapable d'alimenter, à cacher, sous un étalage de convictions intransigeantes, le caractère le plus pliable et le plus complaisant.

Avec une certaine adresse à éviter les clichés trop voyants, il s'est muni sur toutes choses de formules qui le dispensent de réflexion et lui tiennent lieu de réalisation. « Servir », dit-il, « faire valoir les autres », « aider au triomphe de certaines idées »; en réalité, pas un de ses actes qui ne cache une arrière-pensée ou un calcul. Assez bon connaisseur en matière de peinture, il a deviné la valeur d'un artiste de ses amis, et lui a acheté un certain nombre de toiles susceptibles de plus-value; mais il ne les pend au mur que lorsqu'une campagne orchestrée par lui a commencé à produire ses fruits. Il a fondé une revue qui, sous des simulacres d'impartialité, est une agence de complaisances réciproques; il s'en désintéresse quand il en a obtenu ce qu'il espérait. Religieux parce que sa famille l'était et que le secours d'une religion lui paraît indispensable à la faiblesse humaine, il finit par donner dans un cabotinage et une cagoterie insupportables. Victime d'un accident d'auto sans gravité, il prend le personnage intéressant d'un homme revenu des portes de la mort, adresse aux siens, d'une voix étudiée, des *novissima verba* sublimes, multiplie pour l'édification les marques d'humilité et de contrition. Vienne la guerre, il est de ceux qu'on verra contracter avec de savantes précautions un engagement-embusquage, parader dans les services en bel uniforme, et trouver tout de même le moyen de faire figure de héros à Verdun, d'où il rapportera la croix de guerre.

(1) *Geneviève*, p. 37.

Trompée par ces faux-semblants, la candide Eveline s'est éprise de Robert et, dans son journal de fiancée, lui a voué tout ce qu'elle est. « Ma vie entière doit être désormais consacrée à lui permettre d'accomplir sa glorieuse destinée... Peut-être, à force d'amour, parviendrai-je à m'élever jusqu'à lui (1). »

Mais elle n'a pas tardé à déchanter et lorsque, dix ans plus tard, elle rouvre ce journal, c'est pour crier qu'il lui est devenu impossible de vivre avec un fantoche aux suffisances désormais dégonflées. « Le seul moyen pour moi de ne pas en venir à le haïr, c'est de ne plus le voir. Oh! ne plus l'entendre surtout!... (2) Il a une façon de parler du devoir qui me ferait prendre tout « devoir » en horreur; de se servir de la religion, qui rendrait toute religion suspecte, et de jouer des beaux sentiments, à vous en dégoûter à jamais (3). » Est-il possible que cette apparence d'être soit mon essentielle, voire mon unique raison d'être? Est-il possible que ma destinée s'enferme en la sienne? Bien entendu, Robert le trouvait naturel : « Il ne me considère plus que comme une dépendance de lui (4). » Naturel aussi, de quelque manière, le vieil ami abbé Bridel, qui ne voit d'abord en Eveline qu'une enfant indocile. Et lorsqu'il a compris que Robert, sous de spécieux dehors, ne cachait, en effet, qu'un grand vide : « Dans ce cas, mon enfant, votre devoir est de l'aider à cacher ce vide... au regard de tous... et particulièrement de vos enfants (5). » « Aux yeux de Dieu », a-t-il dit, rappelant la beauté du renoncement. « Mais j'ai cessé de croire en Dieu en même temps que j'ai cessé de croire en Robert (6). » Orgueil, humilité, a-t-il dit encore. « Je me répète ces mots sans plus les comprendre (7). »

Mais, si Eveline est de celles qui se débattent, elle n'est

(1) *L'École des Femmes*, p. 16 et 48.
(2) *Id.*, p. 85.
(3) *Id.*, p. 85.
(4) *Id.*, p. 91.
(5) *Id.*, p. 100.
(6) *Id.*, p. 105.
(7) *Id.*, p. 107.

pas de celles qui se libèrent. Le nœud a été trop bien passé à son cou : chaque effort pour s'en dégager le resserre. Ces paroles de l'abbé Bridel contre lesquelles elle s'est d'abord rebellée, tout de même ont trouvé écho en elle. Son propre père, d'abord fort prévenu contre Robert, ne voit pas ce qu'elle peut avoir maintenant à lui reprocher et lui démontre qu'en quittant le domicile conjugal, elle mettrait tous les torts de son côté. Une tentative d'explication qu'elle a avec son mari se retourne contre elle : elle ne parvient même pas à formuler un grief précis. Par ailleurs, quelques mots qu'il a eu l'occasion de lui dire après son accident prouvent qu'il l'aime encore à sa manière. Quant aux autres affections qui semblent timidement s'offrir, sa fille Geneviève lui a dit carrément : « Tu auras beau faire, ma pauvre maman, tu ne seras jamais qu'une honnête femme (1). » A d'autres cette liberté dont elle a pu rêver mais dont elle ne saurait faire l'emploi! Elle ira chercher ailleurs la grandeur et la valeur. Pendant que Robert s'embusque, elle se fait accepter comme infirmière dans un hôpital de contagieux et y mourra martyre sans la foi. Sans la foi? Non pas cependant sans la foi de désir : « Tout est mieux ainsi. »

*
* *

Eveline s'est posé le problème, mais n'a pas su le résoudre. Est-ce sa fille qui le résoudra?

Eveline est une passive, une craintive. Son individualisme s'exprime et s'épuise en résistances. Un certain besoin de prendre sa part de la vie, une certaine insoumission de la pensée lui ont fait ouvrir la porte de la cage; mais, devant l'espace vide à parcourir sans appui, elle a pris peur. Elle mourra réconciliée avec Dieu, sinon avec ce monde qui l'a meurtrie, mais qu'elle renonce à changer.

Geneviève est une militante, une offensive. C'est la même pensée mais singulièrement plus décidée, plus hardie à tirer les conséquences et à passer aux actes. « Toutes les inquiétudes, tous les doutes qui peuvent

(1) *L'École des Femmes*, p. 128.

m'effleurer parfois, sont devenus chez elle autant de négations effrontées (1). » Au surplus, entre les deux générations, la guerre est passée, où tant de femmes ont eu l'occasion de faire preuve d'une énergie et d'une valeur qui les ont encouragées elles-mêmes, en désarmant leurs censeurs. Dévouement, soumission, fidélité; entendez : dévouement à l'homme, soumission à l'homme, fidélité à l'homme; et sans réciprocité — il s'agit bien de cela! La liberté que les mères souhaitaient, les filles la revendiquent; elles la prennent, fallût-il bousculer pour cela pas mal d'idées faites et de positions prises.

Les traditions, la déférence à l'égard du passé et de ceux qui le représentent? Relisez *Clarisse Harlowe* (2) : tous les malheurs de Clarisse lui viennent de sa docilité, de son respect pour un père indigne.

Le sacrifice? Quelle noblesse peut-il y avoir à se sacrifier à quelqu'un ou quelque chose qui ne vous vaut pas?

La chasteté? Eprouvant, on ne sait trop pourquoi, le besoin de mêler au récit un piment inattendu de saphisme, Gide montre Geneviève vivement troublée par la beauté brune et mate d'une camarade de lycée. Mais au total, c'est une chaste. Elle a la curiosité plus que l'attirance des choses sexuelles et entrevoit « combien souvent, dans l'abandon charnel, l'âme même se démantèle (3) ». Non, ce n'est pas de cette libération-là qu'elle est impatiente. Mais elle n'entend pas davantage qu'on fasse de la chasteté une vertu et surtout un dogme : affaire de circonstance et de mesure, voilà tout.

La fidélité à la parole donnée? Eh bien! ne jurons point, voilà tout. Telle est la conclusion à laquelle Geneviève aboutit, comme les deux amies de collège avec lesquelles elle débat la question. Certes, il est peu de femmes qui n'aiment l'amour, peu de femmes aussi qui n'aiment l'enfant. Mais quel besoin en cela d'autorisation ou d'engagement? S'il est vrai que le mariage doive inévi-

(1) *L'École des Femmes*, p. 122.

(2) A noter que Gide aime Richardson et a, un jour, vivement reproché à Thérive d'en parler sans égards.

(3) *Geneviève*, p. 119. Un de ces mots qui échappent à Gide et qui vont si loin, tellement plus loin que ses thèses.

tablement conférer au mari ces prérogatives qui nous pèsent, ne nous marions pas, voilà tout. De celui dont nous nous éprendrons, faisons un associé, un camarade, non un époux. Quant à avoir des enfants, cela n'exige pas qu'on lie toute son existence à celle d'un homme qu'on cessera peut-être d'aimer; cela peut se faire à moindres frais et moindres risques.

La maternité sans la servitude de la loi, sans même la servitude de l'amour; pas plus d'amant que d'époux, si l'on a lieu de craindre que l'amant ne soit trop exigeant : sur cette idée finit par se fixer la pensée de cette enfant volontaire. Savez-vous à quoi cela l'amène finalement? A aller demander à un ami de sa mère, le docteur Marchant, homme loyal mais sceptique et désabusé, et de la quarantaine bien passée... de lui faire un enfant! Avec d'autant plus d'audace qu'elle y allait sans attrait et que « son être physique n'approuvait nullement cette embardée de son esprit ». Mais de quoi est-il question, sinon de se donner de nouveaux devoirs et d'y employer une nouvelle valeur? Une voix s'est fait entendre : « Il ne tient qu'à toi... Lève-toi, prends ton lit et marche. » Une victoire remportée sur la timidité et la pudeur, c'est peut-être le signal d'indépendance qu'attend de moi le confus espoir féminin? On n'a pas toujours le choix des moyens!

*
* *

Conclusion pour le moins déconcertante.

Robert, disions-nous, représente ce que Gide déteste le plus : paresse d'esprit, suffisance, conformisme, pharisaïsme. Mais l'auteur a tellement poussé la charge qu'il n'a bientôt plus laissé au personnage d'autre réalité que celle d'une figure de massacre. Résultat : nous ne le prenons plus au sérieux, ce qu'il dit ne tire plus à conséquence, ne peut plus servir d'argument à quoi que ce soit. Au premier abord, nous étions tentés de nous plaindre de voir « l'ordre », les « principes » représentés par un si piteux seigneur et de crier que le jeu était truqué. A la réflexion, ce sont les militants du « progrès » et de la « liberté » qui semblent avoir lieu de faire la grimace :

ils s'échignent contre quelque chose qui n'existe pas.

Eveline devait figurer l'innocente victime d'une condition injuste et d'une morale qui l'aggrave. Elle devait nous révolter contre une conception du rôle de la femme qui l'immole à la famille et surtout au mari. Mais, au fond, c'est le seul héros du livre qui donne une impression de vie humaine authentique. En face des duretés et des impuissances des autres, son effacement a tant de dignité que nous nous refusons à admettre qu'il puisse être sans valeur ni joie. Nous voilà prêts à comprendre que c'est Eveline qui a choisi la meilleure part.

Geneviève était chargée d'ouvrir les portes du monde nouveau où la femme libérée disposera d'elle-même, connaîtra d'autres alternatives que de s'assujettir à l'homme ou de se l'assujettir. Mais, pour cela, elle ne trouve à faire qu'un geste dérisoire d'« enfant indécente et folle » que nous sommes tout disposés, comme le docteur Marchant, à traiter avec indulgence, mais nullement à proposer pour modèle. Elle a, d'ailleurs, conscience de son échec : « La vie avait encore tout à m'apprendre, et principalement ceci : c'est qu'il faut n'aimer point pour disposer de soi librement (1). »

La même impression de stabilité gardée sous un déchaînement tout extérieur, de bon sens irréductible aux chimères nous est donnée au surplus par les personnages secondaires : Gisèle Parmentier, par exemple, lorsqu'elle demande à ses amies si, à supposer que la femme perde inévitablement sa liberté dans le mariage, elle la garde forcément dans l'union libre (2)? Si, se sentant faite pour un seul amour, le plus sage, pour elle du moins, n'est pas d'épouser (3)? Par le docteur Marchant, lorsqu'il perce de sa réflexion acérée les bulles de savon de Geneviève : Il n'est pas de femme qui songe à l'enfant sans songer d'abord à l'amour (4). Et quelle dépendance, au-dessus de toutes, l'enfant (5)!

(1) *Geneviève*, p. 148.
(2) *Id.*, p. 63.
(3) *Id.*, p. 134.
(4) *Id.*, p. 154.
(5) *Id.*, p. 150.

Un mot de plus, et nous allons conclure que le problème féministe est un faux problème, qu'on ne changera rien ici à rien, et que telle est précisément l'opinion que Gide veut insinuer.

Ce mot, Gide ne le dit pas. Nous ne le lui ferons pas dire. « La femme aussi est une personne. » Dans l'amour, au foyer, il y a un esprit à introduire, des mœurs à établir, des aménagements institutionnels à trouver, susceptibles d'améliorer son sort en effet plus lourd, et de lui enlever en tout cas l'impression d'une gratuite contrainte sociale s'acharnant à renforcer l'inévitable dépendance naturelle. Ajoutons seulement que ce n'est pas le lieu d'en débattre.

Mais il y a aussi l'évidence des faits, et la logique des idées.

L'évidence des faits, c'est que, dans les misères de la condition féminine, la nature reste la grande coupable. Non pas seulement la nature physique de la femme, sur quoi on insiste en général lourdement, son corps plus vulnérable et plus immédiatement voué au génie de l'espèce. Mais sa nature morale, son cœur plus sensible à l'amour, son esprit plus difficile à déprendre et à détacher. « Je ne puis accepter de me donner toute à quelqu'un » (1), proteste Geneviève. Mais à ce point surtout s'applique le mot de sa mère : « Tu parles comme quelqu'un qui n'a pas encore aimé (2). » Nous l'avons vu : elle fait plus que le pressentir.

Logique des idées aussi. Celle qui est ici en cause, comme partout dans l'œuvre gidienne, c'est l'idée de liberté. Mais nulle part n'apparaît plus clairement que cette idée ne se suffit pas, qu'elle se détruit elle-même, lorsqu'on lui refuse, ne disons pas tant la justification, que la matière, l'appui d'un devoir. Et qu'elle est la première bien embarrassée de sa propre victoire, lorsqu'elle l'a voulue totale et inconditionnée. Du double fait de sa clairvoyance et de son honnêteté, Gide est plus incapable que quiconque de se soustraire à cette conclusion.

(1) *Geneviève*, p. 154.
(2) *Id.*, p. 164.

XXI

VOYAGE ALLER ET RETOUR EN U.R.S.S.

Il y a un communisme de la lettre, et un communisme en esprit et en vérité.

Au communisme de l'esprit, Gide n'a pas eu à se convertir — pas plus que Péguy à la chrétienté : il en a toujours été de quelque manière (1). Dès 1893, un « feuillet » porte ceci : « Contemplation du labeur des pauvres; le travail forcené peut seul, à mes yeux, excuser ma richesse. La fortune considérée uniquement comme permission d'un travail libre (2). » Tout au long du *Journal*, on retrouvera des notations analogues : humiliation de n'avoir pas eu à gagner son pain, de n'avoir pas connu la servitude du travail (3); mauvaise conscience devant le luxe (4); souffrance de voir le bonheur le plus simple permis à si peu de gens (5); pitié devant l'immense misère humaine rencontrée dans les chaumières normandes ou les cases africaines, sur les bancs de la Cour d'assises ou au Foyer Franco-Belge; étonnement aussi que tant de misère réelle n'enlève pas aux privilégiés l'envie de se plaindre de malheurs plus ou moins imaginaires (6). De ce communisme-là, Gide a nommé la source profonde en écrivant : « Il faut bien que je le dise, ce qui m'amène au communisme, ce n'est pas Marx, c'est l'Evangile. Ce sont les préceptes de l'Evangile, selon le pli qu'ils ont fait

(1) « Communiste, de cœur aussi bien que d'esprit, je l'ai toujours été même en restant chrétien. » *Journal*, p. 1132.
(2) *Journal*, p. 48.
(3) *Id.*, p. 838.
(4) *Id.*, p. 883.
(5) *Id.*, p. 1187.
(6) *Id.*, p. 868.

prendre à ma pensée, au comportement de tout mon être, qui m'ont inculqué le doute de ma valeur propre, le respect d'autrui, de sa pensée, de sa valeur, et qui ont, en moi, fortifié ce dédain, cette répugnance (qui déjà sans doute était native), à toute possession particulière, à tout accaparement (1). » Au fond, il n'y a pas loin ici de cet esthète sentimental au vieux militant quarante-huitard se réclamant du « camarade Jésus » ou au jociste cent pour cent parlant avec une liberté amoureuse du « Grand Caïd ». On peut être gêné de leur familiarité, non mettre en cause leur sincérité.

Pour l'autre communisme, celui que devaient cristalliser doctrinalement l'œuvre de Marx et politiquement la révolution des Soviets, c'est vers 1930 que Gide l'a rencontré.

Pendant longtemps l'Europe, horrifiée ou sceptique, a refusé de s'intéresser à une expérience dont les débuts furent si douloureux. De jour en jour, elle a attendu, escompté, annoncé l'échec. Puis le régime russe s'est affermi; les résistances intérieures ont été liquidées, la guerre civile et la famine surmontées. De grandioses projets ont pu être amorcés, de premières réalisations mises en évidence. Par contre, et pendant le même temps, une série sans précédents de crises s'abat sur les vieux pays à structure bourgeoise; le marasme gagne des zones de plus en plus étendues de la planète, des secteurs de plus en plus larges de l'économie mondiale; la fin de l'ère capitaliste s'annonce. Après les sociologues et les politiques, intellectuels et écrivains s'interrogent, en quête de formules nouvelles. Des publications nombreuses leur révèlent Marx. Non pas seulement l'économiste, l'analyste de la valeur et du profit; mais le philosophe, le théoricien d'un « matérialisme dialectique » qui hérite des ambitions hégéliennes, mais en les enracinant au sol lourd du travail et des besoins; l'interprète apparemment aventureux, de plus en plus clairement prophétique, d'une histoire dont il a décrit d'avance le cours; l'annonciateur enfin d'un homme, d'une condition humaine libé-

(1) *Journal*, p. 1176.

rés des antiques servitudes. Il semble à beaucoup voir là un aliment de pensée possible, un retour d'espérance permis. Ils regardent vers la Russie maintenant non plus comme un *no man's land* de terreur et de brigandage, mais comme la terre d'une nouvelle promesse, d'une nouvelle révélation. Sous des formes et avec des nuances diverses *Europe*, avec Guéhenno et Jean-Richard Bloch, *Commune* (1), avec Aragon et Nizan, *Vendredi*, avec Chamson, diront cette attirance générale (2).

(1) « Organe des écrivains et des artistes révolutionnaires », puis, au temps du Front Populaire, « Revue littéraire française pour la défense de la culture ».

(2) Par contre, malgré une opinion assez répandue, la *Nouvelle Revue Française* ne suivit le mouvement qu'avec réserve.

Lorsque Gide fit connaître son adhésion au communisme, à peu près seul Ramon Fernandez manifesta (*Lettre ouverte à André Gide*, N.R.F. d'avril 1934) une approbation d'ailleurs nuancée. Les Benda, Crémieux, etc., en polémique continuelle contre les fractions de droite, restaient attachés à un idéal socialo-libertaire.

En 1934, la revue publia un compte rendu du premier « Congrès des Écrivains soviétiques » tenu à Moscou en août 1934, quelques pages de Jacques Decour et un article de Jean Louverné, *Conversion*, apologie de l'évolution idéologique de Gide; en 1935, *Qu'est-ce que la dialectique?* de Henri Lefebvre, exposé orthodoxe de la doctrine hégélienne et marxiste, et sur le même sujet une lettre de Pierre Herbart à Julien Benda. C'est tout.

Les surréalistes, qui représentaient l'élément révolutionnaire de la *N.R.F.*, rompaient dès 1935 avec Moscou et le parti, traitant sans ménagement Aragon, directeur de *Commune* et représentant de l'orthodoxie marxiste. « Lorsqu'un poète accepte de plier sa pensée à l'état social du moment, il ne le fait qu'à son détriment, sans rien apporter en échange à la Révolution. Le cas d'Aragon fournit un exemple de la dégradation qu'un poète peut ainsi subir... en acceptant de conformer ses convictions à des mots d'ordre politiques. » (Rolland de Renéville, in *N.R.F.* d'octobre 1935.)

Par ailleurs, la collaboration de Malraux à la revue se limite à la publication de certains de ses romans. C'est ailleurs qu'il précise ses positions révolutionnaires.

Quand la *N.R.F.* prend position pour son compte, c'est d'abord pour se désolidariser de Gide communisant (certainement avec l'approbation de Gide lui-même, qui ne voulait pas l'entraîner dans une aventure politique). Dans le numéro de décembre 1934, paraît une *Note sur la politique*, de Jean Schlumberger, qui reçoit un encadrement spécial, soulignant son caractère officiel. Relevant la phrase de Gide : « L'U.R.S.S. nous donne aujourd'hui l'exemple de cette société nouvelle que nous rêvions, que nous n'osions plus espérer... », Schlumberger riposte : « Dès aujourd'hui? Il vient pourtant de là-bas des bruits bien gênants : déportés, affamés, Guépéou, propagande qui ne recule devant aucun mensonge. Il faudrait d'abord y aller voir. Ce que vous n'osiez plus espérer, est-ce bien cela?... Cette phrase révèle une pensée prête à des affirmations qui sont de purs actes de foi. »

Au contraire quand, en 1936, paraît *Retour d'U.R.S.S.*, la *N.R.F.* ne ménage point ses approbations : « On comprend que Gide ait voulu voir les choses de ses propres yeux, mais on comprend moins bien qu'il n'ait pas

En ce qui concerne Gide, le *Journal*, assez copieux pour cette époque, permet de suivre, sinon la série de ses engagements publics (1), au moins les étapes de son évolution intérieure.

Dès la fin de 1931, il prend aux événements sociaux, et particulièrement à la situation de la Russie, un intérêt assez vif pour le détourner des préoccupations littéraires et priver presque de raison d'être, à ses yeux, les « jeux exquis » de l'art racinien. « Du moins, note-t-il, j'entrevois une littérature et une poésie différentes, d'autres permissions, d'autres invites d'enthousiasme et de ferveur, des chemins nouveaux. Mais je doute si mon cœur est assez jeune encore pour y bondir (2). »

Les objections restent présentes à son esprit, mais ne l'arrêtent pas.

La liberté? Peut-être après tout n'est-elle qu'un leurre. « L'homme ne fait rien qui vaille sans contrainte et bien rares sont ceux capables de trouver cette contrainte en visité l'U.R.S.S. *avant* de jeter dans la balance en sa faveur le poids de son autorité spirituelle... Le communisme à la moscovite que Gide dénonce, le monde n'en veut pas plus que du fascisme, auquel il ressemble comme un frère. » (Benjamin Crémieux, in *N.R.F.* de décembre 1936.)

Au reste, dès avril 1936, donc avant le retour de Gide de Russie, sous le titre *L'Age d'or des orthodoxies*, la *N.R.F.* avait publié un violent réquisitoire de Jean Grenier contre le marxisme : « Nous sommes en plein messianisme, un messianisme qui justifie d'avance tous les massacres... On a vu ce paradoxe : l'initiative d'un congrès pour la défense de la culture prise par un parti qui fait régner un régime de terreur sur les intellectuels. »

En août 1937, le *Figaro* ouvre une enquête sur l'expérience russe de Gide. Les réponses des écrivains de la *N.R.F.* confirment les prises de position antérieures. Jean Schlumberger : « La prétention du communisme russe à sauver la culture ne m'a jamais paru qu'un boniment destiné à conquérir les intellectuels occidentaux. » Julien Benda : « Je me suis toujours douté que le gouvernement staliniste interdisait la liberté intellectuelle et pense que Gide aurait pu s'informer, puisqu'il était si étonnamment ignorant, avant de donner sa bruyante adhésion à ce régime. » Jules Romains souligne que la réponse communiste au réquisitoire de Gide tend à dénier aux écrivains du parti tout droit de critique. Marcel Arland approuve sans réserve la nouvelle position de Gide.

(1) Trois points de repère à cet égard. En 1933, Gide est membre du Comité directeur de *Commune*, à côté de Barbusse, Vaillant-Couturier, Romain Rolland, etc., avec Aragon et Nizan comme secrétaires de rédaction. En 1935, il prononce le discours d'ouverture du « Congrès International pour la Défense de la Culture ». C'est pendant l'été 1936 qu'il fait le voyage de Russie.

(2) *Journal*, p. 1100.

eux-mêmes.» Du reste, c'est l'uniformité de la masse qui permet à quelques rares individus de s'élever, tranchant sur elle. La sagesse du « Rendez à César... » pourrait bien être en ceci : « Du côté de Dieu, la liberté, celle de l'esprit; du côté de César, la soumission, celle des actes (1).»

Les machines, statistiques, plans quinquennaux, tout ce lourd appareil? Matérialisme en apparence, mais en apparence seulement. Les jeunes formés par la morale nouvelle s'y approvisionnent de confiance et d'enthousiasme (2). Pas plus ridicules en cela, certes, que les petits bourgeois de chez nous qui, chaque soir, se penchent sur les cours de Bourse, les employés paresseux qui attendent anxieusement le résultat complet des courses (3).

L'individu? Assurément il y a danger, pour la société même, à n'en pas tenir compte. Mais le communisme le nie-t-il vraiment? « Pas de héros », fait-on dire à Staline. Il doit y avoir malentendu. « Suspendons jusqu'à plus ample informé.» Dailleurs, « le discours de Staline (été 1931) répond admirablement à ces objections (4) ».

« Ne plus aller simplement devant soi, mais se diriger vers quelque chose... Satisfaction indicible! (5) » Ici sans doute une plus vive inquiétude s'empare de Gide. « Trouver une *fin* à la recherche, à la quête, à l'agitation de l'esprit. *Id est :* faire une fin... Se dévouer à une noble cause... Se décider, opter, avoir trouvé... » (6) : n'est-ce pas là le péril suprême? Celui contre lequel toute l'œuvre de Gide veut nous mettre en garde? Celui qu'il s'était donné vocation d'écarter de nous? « Pour vouloir *servir*, ne risqué-je pas de délaisser mon véritable usage? Je sens, je sais qu'à vouloir prendre parti j'ai tout à perdre; et les autres mêmes, ceux que je voudrais servir, peu à gagner (7).» Mais, s'il est des heures où la foi ne

(1) *Journal*, p. 1084.
(2) *Id.*, p. 1066.
(3) *Id.*, p. 1108-1109.
(4) *Id.*, p. 1109.
(5) *Id.*, p. 1118.
(6) *Id.*, p. 1120.
(7) *Id.*, p. 1120.

sait plus se défendre du doute, il en est d'autres où le doute n'atteint plus la foi. Dans ce climat nouveau, Gide retrouve un « goût de vivre » (1) qu'il croyait perdu, un « état de dévotion » semblable à celui de sa jeunesse. « Je me suis, pour un temps très long, volontairement *déconvaincu* de tout *credo* dont le libre examen causait aussitôt la ruine. Mais c'est de cet examen même qu'est né mon *credo* d'aujourd'hui. Il n'entre rien là de « mystique »... Simplement mon être est tendu vers un souhait, vers un but... Et, s'il fallait ma vie pour assurer le succès de l'U.R.S.S., je la donnerais aussitôt... J'écris ceci la tête froide et en toute sincérité (2). »

On sent combien serait peu justifiée ici l'hypothèse d'une dernière expérience « pour voir », perverse ou désespérée. Bien plutôt pourra-t-on s'étonner de l'ingénuité qui s'étale sans respect humain dans certaines de ces pages. Gide est aussi juvénilement sincère aujourd'hui qu'au temps d'*André Walter*. Il y a décidément chez lui, comme disait, je crois, Raymond de Becker, un élément « bon petit jeune homme », qui résiste à l'usure de la critique comme à l'intoxication du plaisir. Nous laisserons à d'autres la petitesse de s'en gausser.

*
* *

Croire est bon, mais voir serait meilleur. La foi est méritoire, mais la connaissance directe plus rassasiante. Un beau jour, avec cinq compagnons (3) comme lui dési-

(1) *Journal*, p. 1118.

(2) *Id.*, p. 1126. Et encore, p. 1140 : « Je ne pense à peu près à rien d'autre. Tout ce que je vois, tout ce que je lis m'y ramène, ou sinon ne m'intéresse pas. »

(3) Dabit (l'auteur d'*Hôtel du Nord*), Jef Last (écrivain hollandais, auteur de *Zuyderzée*), Schiffrin (éditeur), Guilloux (romancier révolutionnaire) et Pierre Herbart (communiste plus ou moins orthodoxe).

A la dernière étape du voyage, Sébastopol, Dabit est atteint de scarlatine et meurt quelques jours plus tard. Gide a consacré à son ami des pages (*N.R.F.* d'octobre 1936, p. 581) qui témoignent de leur communauté de vues : « Dabit était trop honnête pour incliner la vérité à des fins tendancieuses. Il se réservait le droit de critique; c'est bien aussi pourquoi, pleinement communiste de cœur, il avait refusé de s'inscrire au parti... Il déclarait sans cesse que la vie humaine importait plus à ses yeux que n'importe quelle valeur

reux de voir et de savoir, Gide part pour la Mecque nouvelle... Hélas! Ce pèlerinage est une déception, qu'il fallut bien avouer avec la même sincérité que le reste (1).

Les premières impressions sont favorables et le resteront sur plus d'un point. D'abord, celle d'un peuple qui s'épanouit dans la confiance. Impression de bonheur dans ces camps de pionniers où l'on a réuni tout ce qui peut s'imaginer pour le bien-être, l'entraînement et l'amusement des enfants, dans ces groupes de « Komsomols » où l'on fait à l'étranger un accueil tout d'amabilité et de curiosité. Impression de bonheur dans ces parcs de culture où l'on se réunit le soir, après la journée de travail finie, où l'on joue et danse sans « le moindre soupçon de rigolade bête ou vulgaire », où l'on s'exerce sans contrainte à diverses acrobaties, où l'on profite sans se faire prier de toutes occasions de s'instruire, devant de minuscules estrades ou dans des théâtres de plein air. Sans doute les foules qui rassemblent le « tout-venant » du peuple russe, celles que Gide voit défiler, par exemple, aux funérailles de Gorki sur la Place Rouge, offrent-elles un autre spectacle, souvent douloureux. Mais, cela, c'est la Russie d'hier. La Russie d'aujourd'hui semble livrée à une ferveur joyeuse.

Et cette Russie d'aujourd'hui a le droit de se réjouir, en effet, des réalisations que ses dirigeants lui montrent avec ostentation, comme au monde : usines géantes et admirablement équipées, cités ouvrières modèles, maisons de repos installées dans les palaces ou anciens hôtels aris-

morale pour laquelle on la sacrifie, la sienne propre ou celle des autres... Mûris par une extraordinaire expérience, nous ne songions plus qu'au retour, au travail. »

Après la publication de *Retour de l'U.R.S.S.*, Moscou demanda à Jef Last de désavouer Gide. Il refusa, et écrivit même une préface pour une traduction en hollandais des *Nourritures terrestres*. Jef Last gagna ensuite l'Espagne rouge où il combattit quinze mois, fut blessé et promu capitaine. Mais, en Espagne aussi, il blâmait la politique soviétique. En lutte contre le parti communiste, il dut quitter précipitamment la péninsule et rejoindre la Hollande.

Schiffrin et Guilloux semblent avoir partagé la déception de Gide en U.R.S.S., mais, à notre connaissance, ne s'en expliquèrent pas.

(1) *Retour de l'U.R.S.S.*, Gallimard, 1936. *Retouches à mon retour de l'U.R.S.S.*, Gallimard, 1937.

tocratiques, tentatives massives de rééducation de criminels ou d'anormaux...

Mais, plus il va, plus Gide est sensible à certain envers bien pénible de ces belles choses: A côté des cités modèles subsistent des taudis où l'on s'entasse pour une vie sordide. Dans les usines géantes, l'ouvrier est attaché à son métier comme Ixion à sa roue. Il n'a aucune liberté de choisir ni sa résidence ni son travail. Aucune liberté de formuler une quelconque revendication. Des déportations en masse sanctionnent la moindre résistance. Sans doute, pour lutter contre l'extraordinaire indolence russe, a-t-il été nécessaire de recourir à l'émulation stakhanoviste, à l'appât des hauts salaires, à la surveillance continuelle. Mais comment ne pas s'étonner, quand on voit — sans parler d'autres avantages — le salaire, qui s'abaisse souvent à 5 roubles par semaine, s'élever à 10.000 roubles et plus pour les responsables, les spécialistes, les fonctionnaires de haut rang? Et quelle gêne, pour le voyageur « bourgeois », de se trouver à nouveau bénéficiaire des privilèges dont il souffrait dans son pays et qu'ici du moins il voulait croire abolis : articles grassement payés, appartements luxueux dans des palaces, banquets onéreux, etc. Bien sûr, il n'a pas à se plaindre de l'accueil qu'on lui fait. Mais il n'était pas venu pour cela, il a l'impression qu'on cherche à le séduire. Et s'il exprime son étonnement : « Le communisme ne s'oppose qu'à l'exploitation des hommes par l'homme... Dans votre mépris et votre haine de l'argent, de la possession, je vois une regrettable survivance de vos premières idées chrétiennes (1). »

On ne voit plus de mendiants? Il y a pourtant des pauvres, mais invisibles. « La misère en U.R.S.S. est mal vue. Elle se cache, on la dirait coupable (2). » Au reste « la philanthropie n'est plus de mise, ni plus la simple charité. L'Etat s'en charge. Il se charge de tout et l'on n'a plus besoin, c'est entendu, de secourir. De là

(1) *Retouches à mon retour*, p. 60.
(2) *Id.*, p. 63.

certaine sécheresse dans les rapports, en dépit de toute camaraderie (1).»

Il n'y a plus de capitalistes? Mais il y a encore de pauvres diables qui triment et peinent dans des conditions de vie misérables, et des favorisés — des souples, des habiles, des bien-vus — qui exploitent leur travail. Une bureaucratie fainéante s'installe peu à peu dans d'innombrales sinécures, et c'est toujours le peuple qui paye. « Du train dont va l'U.R.S.S., tout ce que nous blâmons le plus dans le régime capitaliste va bientôt se trouver restauré (2).»

Surcharge d'un lourd passé? Rançon d'un développement rapide? Sans doute pour une bonne part. Mais, pour qu'on pût se rassurer, il faudrait que le mal fût reconnu et jugé tel, qu'il y eût, en haut, la volonté d'y mettre terme, en bas la liberté de le dénoncer. Nous en sommes loin. « On me dit : Acceptez l'état présent; le mal est passager; c'est un palier, c'est la marche d'un escalier. Mais cet escalier, l'U.R.S.S. ne le monte pas; elle le descend (3).»

On en est revenu à l'inégalité capitaliste. Il y a plus grave encore. On en est revenu au dogmatisme ecclésiastique.

« C'est aux grandes forces internationales qu'incombent le soin, le devoir de défendre, de protéger et d'illustrer à neuf la culture (4)», s'écriait le voyageur dans son premier enthousiasme, sur la Place Rouge, lors des funérailles de Gorki. Une culture qui ne sera plus l'apanage d'une classe privilégiée, mais le bien de tous, une culture qui ne sera plus asservie par les nationalismes haineux et saura s'intégrer ce qu'il y a de vivant dans la littérature particulière de chaque pays.

Mais Gide reste fidèle à son postulat : point de culture sans le jeu de la critique, la liberté de l'esprit, l'affirmation de l'individualité. Or, sa plus décevante découverte,

(1) *Retouches à mon retour*, p. 65.
(2) *Id.*, p. 103.
(3) *Id.*, p. 103.
(4) *Retour*, p. 97.

c'est que tout cela, en U.R.S.S., disparaît ou est devenu suspect. Partout, dans les choses de l'esprit comme dans la vie matérielle, une « complète dépersonnalisation ».

Il y a, en Russie soviétique, un extraordinaire élan vers l'instruction. Mais ce qu'on attend de l'instruction, ce sont seulement de nouvelles raisons de s'y féliciter de l'état présent des choses. On parle couramment d'auto-critique. Mais ce qu'on entend par là, c'est ou bien la dénonciation, la délation (1), ou bien une référence à « la ligne » qui, elle, n'est jamais discutée. L'art n'est apprécié qu'en fonction des tendances idéologiques; le reste est « formalisme », valeur « bourgeoise ». Quand un étudiant interroge un étranger, ce n'est pas pour savoir ce qui se passe au pays de celui-ci, mais si l'on y est assez renseigné sur ce qui se passe en Russie, si on l'admire assez. Rien ne peut être fait de meilleur que ce qui se fait en U.R.S.S.

Et loin de réagir contre ce conformisme, le gouvernement, qui se dit révolutionnaire, l'encourage de toutes manières, l'exige même. Ce qu'il lui faut, ce n'est pas seulement l'obéissance, ni une approbation résignée, mais l'enthousiasme. Même pour louer le régime, il est dangereux en U.R.S.S. de s'exprimer en un autre style que la phraséologie officielle (2). Et malheur à qui voudrait y regarder de trop près, en savoir trop long! Sous le nom de dictature du prolétariat, ce qui s'exerce, c'est la dictature d'une bureaucratie satisfaite et, au sommet de cette hiérarchie, celle d'un homme vers qui vont à la fois l'adoration, l'amour et la crainte. Non seulement Staline est tout-puissant, mais Staline a toujours raison. « Je doute, conclut sévèrement le livre, qu'en aucun autre pays

(1) « On en vient à se défier de tout et de tous. Les propos innocents des enfants peuvent vous perdre. On n'ose plus parler devant eux. Chacun surveille, se surveille, est surveillé. » (*Retouches à mon retour*, p. 32.)

(2) Un exemple amusant : Dans le texte, écrit d'avance et soumis à qui de droit, d'un discours aux Gens de Lettres de Pétrograd, Gide avait parlé de l'« avenir » de l'U.R.S.S. et du « Grand monarque » (Pierre le Grand) qui avait établi le premier des relations entre la Russie et l'Europe. On lui fit comprendre qu'il convenait d'ajouter « glorieux » à avenir et de supprimer « grand » comme ne convenant jamais à un monarque. (*Retour*, p. 105-106.)

aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne d'Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé (1). »

*
* *

L'esprit vassalisé... On sent de quel poids pouvait être la constatation pour un Gide, qui tant de fois s'était écrié, pensant précisément à la Russie des Soviets : « Tout doit être remis en question, remis en doute. » Là-bas, il n'y a plus de doute, plus de question.

Jusqu'au bout, dans le *Journal*, il remâchera cette aventure, d'autant plus amère que plus tardive et laissant moins d'espoir de recommencement.

La lecture de Marx le décourage. Dans ses écrits, il étouffe. Il en sort « courbaturé, l'intelligence meurtrie comme par les brodequins de torture » (2). Tout en reconnaissant la nécessité d'une discipline, peut-on croire qu'elle doive être aussi rigoureuse? Croire, obéir, combattre, sans examen, sans critique, avec aveugle soumission (3), en quoi l'idéal communiste, s'il se réduit à cela, se distingue-t-il de l'idéal fasciste? La dureté du régime, surtout, le heurte. « Une charité qui prendrait son parti de l'injustice, une justice qui se sentirait quitte d'aimer » : deux mutilations détestables. « De ceux-là seuls je me sens frère, qui sont venus au communisme par amour, par grande exigence d'amour (4). »

Mais le grief fondamental reste celui-ci : le communisme est devenu un dogme, une orthodoxie (5). Va pour une mystique! Mais une religion avec un Credo, avec un : « Il est écrit », non, ce n'est pas possible! Catholiques et marxistes sont à mettre dans le même sac.

(1) *Retour*, p. 67.
(2) *Journal*, p. 1288-1289.
(3) *Id.*, p. 1268.
(4) *Id.*, p. 1291.
(5) *Id.*, p. 1175 et 1182.

Qui oserait encore parler ici des exigences d'une discipline de parti? « Il n'y a pas de parti qui tienne...Dès que le mensonge intervient, je suis mal à mon aise; mon rôle est de le dénoncer. C'est à la vérité que je m'attache, si le Parti la quitte, je quitte du même coup le Parti (1). »

(1) *Retouches à mon retour*, p. 67-68. Le Parti fut d'ailleurs assez long à prendre acte de la démission. Dès 1936, pourtant, la *Pravda* avait accusé Gide de duplicité et dénoncé ses « sales calomnies ». « Gide est le représentant typique de la bourgeoisie décadente; c'est un individualiste. Il est le plus raffiné de ces écrivains qui trouvent un charme particulier à la perversion. Sa révolte contre la morale bourgeoise a été très banale. Elle peut conduire un homme fort dans les rangs du prolétariat révolutionnaire. Mais elle mène souvent un homme faible dans le camp du fascisme. » Mais les communistes français avaient fait un tel bruit autour de l'adhésion de Gide qu'ils crurent bon, quelque temps, d'adopter à son égard la tactique du silence. Ce n'est qu'en juillet 1937 qu'Aragon glissa, dans un discours prononcé au Congrès international des Écrivains, la phrase suivante : « Pour moi, on ne trahit que les hommes, et non point les idées, ou si vous aimez mieux, le clerc qui trahit est celui qui sert quelques-uns contre le peuple par l'habileté qu'il a acquise à manier les idées et les mots. J'ai nommé André Gide. » Dans *Commune*, c'est Wurmser qui fut chargé de répondre à Gide, plus exactement de dire qu'on ne répondrait pas : « Ce qui rend tout article sur *Retouches* faible et quelque peu inutile, c'est la voix de Bergamin criant de Madrid : Celui-là nous a trahis... Répondez à Bergamin. Lorsque l'Espagne vous aura pardonné, nous reprendrons la conversation. » En août 1937, le *Figaro* interrogea Aragon, Vaillant-Couturier, Malraux, Nizan et Bloch. Tous refusèrent de répondre. De son côté, *Vendredi* persista à se taire.

XXII

HUMAIN, TROP HUMAIN...

L'expérience communiste est close. Marx a découragé Gide par son dogmatisme, le Parti par sa discipline, la Russie soviétique par sa bureaucratie. Il s'éloigne et ne reviendra pas. Mais ce désenlacement n'est pas une rupture. Il reste certain mouvement de cœur et de pensée qui avait préparé l'expérience, certaine conception de l'homme et de son destin qui l'a orientée, certains enseignements qu'elle a apportés... A la date où nous voici parvenus, le visage de Gide n'offre rien que de reconnaissable. Mais quelque chose de plus fruste, de plus dur, de plus anguleux y révèle l'aboutissement d'un travail intérieur où les uns verront un achèvement, d'autres une dégradation.

D'abord, pour la première fois, on peut avoir l'impression d'un Gide décidément athée et délibérément antichrétien.

Le mot Dieu ne lui a jamais offert un sens bien défini, et l'on se souvient des complaisantes formules des *Nourritures terrestres* : « Ne souhaite pas, Nathanaël, trouver Dieu ailleurs que partout... Chaque créature indique Dieu, aucune ne le révèle... Toutes les formes de Dieu sont chérissables, et tout est la forme de Dieu (1). » Mais dans son imprécision même la définition gardait quelque chose d'ouvert et n'interdisait pas une tentative nouvelle d'approche, vers une moins indécise réalité. Aujourd'hui ce mot apparaît bien « à peu près vide de substance » (2).

(1) O.C., II, p. 61 et 122. Voir aussi la « Ronde des belles preuves de l'existence de Dieu » et leur tour ironique.

(2) C'est le mot même des *Nouvelles Nourritures*, p. 78.

« Dieu me tient; je le tiens; nous sommes. Mais en pensant ceci, je ne fais qu'un avec la création entière; je me fonds et m'absorbe dans la prolixe humanité (1). » « Appelons donc Dieu la nature, si vous voulez, mais c'est pour plus de simplicité (2). » Et commençons par dire de quoi nous parlons. Le Dieu de Gœthe et des naturalistes, l'ordre admirable et imperturbable d'une nature animée et inspirée, soit. Mais le Dieu des théologiens? Ce Dieu étroit, localisé « dans une certaine région suprasensuelle, inaccessible ou presque », vers lequel il s'agirait de monter « avec une ambition d'alpiniste (3) »? Ce Dieu courroucé qu'on pourrait, qu'il faudrait, par des prières et supplications, « inviter à revenir sur l'arrêt de sa justice, de sa sagesse (4) »? « Je ne comprends même plus qu'à peine *de quoi il s'agit* (5). » Et le sarcasme, voire le blasphème, de venir : « Bernard dira (dans une supposée *Nouvelle Ecole des Femmes*) : Je remercie Dieu de m'avoir donné une grande force de mépris. Ce mépris, c'est contre Lui d'abord que je le tourne. C'est ma façon de l'adorer. Si j'étais dieu (ce qu'à Dieu ne plaise) je me foutrais de leurs génuflexions (6). » « J'appelle « esprit faux » celui qui admet que Dieu puisse fourrer son œil, son doigt ou son nez, dans les besognes de cette terre (7). » En tout cas, si c'est un tel Dieu qui est à connaître, il gagne trop peu à être connu (8).

A l'égard du Christ, des cris se font encore entendre qui disent l'ineffaçable souvenir, la constante pensée : « C'est vous que je retrouve partout, alors que je croyais vous fuir, ami divin de mon enfance (9). » En face de cette personnalité unique, Gide ne peut décidément comprendre ni le détachement de Gœthe (10), ni la résistance

(1) *Nouvelles Nourritures*, p. 79-80.
(2) *Id.*, p. 154.
(3) *Journal*, p. 1268-1269.
(4) *Id.*, p. 864.
(5) *Id.*, p. 1173.
(6) *Id.*, p. 1173.
(7) *Id.*, p. 1189.
(8) *Id.*, p. 1218.
(9) O.C., X, p. 466.
(10) *Journal*, p. 918.

orgueilleuse et jalouse de Nietzsche (1). A-t-il jamais cessé d'y croire (2)? En tout cas, une grande partie de ses enseignements lui est devenue chair et sang (3). Et ses formules lui demeurent autant que jamais familières.

Mais plus que jamais, à l'égard de ces formules, sévit l'indiscrétion des entraînements et des complicités forcés. Nous avons déjà eu l'occasion de signaler la plupart de ces exégèses audacieuses dont Gide s'est fait une spécialité : l'épître aux Romains nous invitant à repousser toute loi pour nous éviter toute occasion de péché; le *Et nunc...* à mettre nos espérances dans le temps au lieu de les reporter sur l'éternité; le *Si le grain ne meurt...* à accepter une certaine corruption comme condition d'une vie supérieure; le « naître de nouveau » à repousser toute attache avec le passé; le « vends ton bien » à dilapider nos trésors spirituels eux-mêmes, etc. Chacun de ces complaisants contresens est entretenu avec soin. Il s'en ajoute d'autres qui les surpassent encore en hardiesse : « C'est en renonçant à sa divinité que le Christ vraiment devient Dieu. Et, réciproquement, en se renonçant dans le Christ, Dieu se crée (4). »

Par ailleurs, l'opposition à toutes les formes mystiques, dogmatiques ou ecclésiastiques de la vie religieuse prend un accent d'agressivité qu'on ne lui avait pas encore connu. On croirait parfois entendre un langage de meeting anticlérical : « La religion et la famille sont les deux pires ennemis du progrès (5)... L'idée d'une modification profonde de l'homme et de la société (l'une ne pouvant aller sans l'autre) voit se dresser contre elle, nécessairement, la religion qui, fort justement, se rend compte que,

(1) *Journal*, p. 1281.
(2) *Id.*, p. 1156.
(3) *Id.*, p. 1176.
(4) *Nouvelles Nourritures*, p. 37. Par contre, lorsqu'elle paraîtra abonder dans son sens, on verra Gide exiger l'interprétation littérale : « On a discuté sur le chameau, discuté sur le chas, discuté sur l'aiguille... Il saute aux yeux les plus myopes que « faire passer un chameau par le trou d'une aiguille » est l'équivalent oriental de « prendre la lune avec les dents », ou de quelque image analogue dont l'énorme absurdité tend à exagérer l'impossibilité. » (*Journal*, p. 898.)
(5) *Journal*, p. 1066.

par là, l'homme lui échappe (1). » « Douloureusement' mais de tout (son) cœur », Gide se déclare d'accord avec un « Comité national d'Etudes », affirmant sa « volonté de détruire toute religion (2) ». Plus de demi-mesures! « L'athéisme seul peut pacifier le monde d'aujourd'hui (3). » Plus de ménagements! La sagesse commence avec la révolte de Prométhée (4). Plus de tolérance! « Notre sympathie paraîtra faiblesse, et notre indulgence sera jugée sans indulgence (5). » Nous sommes las de vous accorder au nom de nos principes ce que vous nous refusez au nom des vôtres.

*
* *

De cette attitude nouvelle, particulièrement significatif est le drame d'*Œdipe* (6).

Quel est le sujet d'*Œdipe?* (7)

(1) *Journal*, p. 1287.
(2) *Id.*, p. 1057.
(3) *Id.*, p. 1131.
(4) *Id.*, p. 1193.
(5) *Id.*, p. 884.

(6) Écrit en 1930, représenté pour la première fois sur la scène du théâtre de l'Avenue (mise en scène, décors et costumes de Georges Pitoëff) le 18 février 1932.

(7) En posant ainsi la question on s'expose sans doute une fois de plus au reproche de confondre les deux plans : le plan du jeu artistique et celui de la vie spirituelle. Mais, une fois de plus, on s'y expose avec l'aveu de Gide lui-même. « Non pas : *Le Nouvel Œdipe*, spécifie le *Journal* (p. 840), mais bien : *La Conversion d'Œdipe.*» Et, plus explicitement encore : « Le palais de la foi... On y entre les yeux fermés; les yeux crevés. C'est bien ainsi qu'y entre Œdipe. *Œdipe*, ou le triomphe de la morale.» (*Id.*, p. 837.) Sans doute le développement de ces thèmes, comme celui du drame lui-même, manque-t-il d'ampleur. Mais seulement par exigence technique. A Roger Martin du Gard, qui lui en avait fait l'observation, Gide répond : « C'est volontairement que j'en ai supprimé toutes les résonances amplificatrices, qu'il me suffit d'éveiller dans l'esprit du lecteur.» (*Id.*, p. 1030.) Un peu plus de spontanéité conviendrait? Gide ne sait plus s'abandonner, il n'ose plus écrire que « la tête froide ». Sans doute encore le ton n'est-il pas celui de la discussion philosophique. Mais ces plaisanteries, ces incongruités, ces anachronismes grossiers dont la pièce est pleine, tout cela est délibéré. L'intérêt est bien « dans le combat des idées », mais sur un autre plan que celui de la tragédie antique. Hartung, à Darmstadt, a été bien inspiré de soutenir et de motiver tous les anachronismes de la pièce (qui, du coup, ne parurent plus forcés) par un décor mi-antique, mi-moderne, mêlant les colonnes d'un temple grec à une projection, sur la toile de fond, de Notre-Dame de Paris (*Id.*, p. 1129). Un *Œdipe* « sublime, et de grand style, et pur de lignes, et dépouillé de toutes scories, eût pu, sans doute, prétendre

En second plan, il évoque le problème de la prédestination — forme chrétienne du problème du destin. « Crime imposé par Dieu, embusqué par Lui sur ma route. Dès avant que je fusse né, le piège était tendu, pour que j'y dusse trébucher. Car, ou ton oracle mentait, ou je ne pouvais pas me sauver. J'étais traqué (1). » « Sans doute cette offrande de moi était-elle prévue, elle aussi, de sorte que je ne pusse pas m'y soustraire (2). »

En second plan encore, on y voit l'idée de conversion subir un tête-à-queue analogue à celui de Brunschvicg parlant de « la vraie conversion », la conversion du transcendant à l'immanent, du divin à l'humain. « Un bonheur fait d'erreur et d'ignorance, je n'en veux pas. Bon pour le peuple!... C'en est fait! Toute la nuée de cet enchantement doré se déchire. Tu peux venir, Tirésias (3). »

Accessoirement, on s'y amusera de fléchettes décochées au Marcel Arland du *Nouveau mal du siècle* et au Daniel-Rops de *Notre inquiétude*, en la personne d'Etéocle : « Je sens en moi son interrogation incessante. Il me dévore à coup de questions... Depuis que le dernier sphinx a été tué par notre père, les monstres ni les dieux ne sont plus parmi les airs ou les campagnes; mais en nous (4). »

Essentiellement, il constitue une âpre satire de la foi religieuse, de la mystique religieuse. C'est Tirésias qui les incarne ici (5), Tirésias le devin, non pas tant inspiré que dévôt, Tirésias l'homme de la tradition contre la recherche, de la soumission contre la critique, de l'intolérance contre la liberté, de la crainte et du remords contre la joie. Tirésias est aveugle. Mais « Dieu n'inspire tout à fait bien que les aveugles (6). » Lorsque les yeux de la

à quelque succès, mais n'eût plus présenté pour moi aucun intérêt.» Il s'agissait d'avertir le public. « Vous avez la pièce de Sophocle et je ne me pose pas en rival; je lui laisse le pathétique; mais voici ce que, lui, Sophocle, n'a pas su voir et comprendre et qu'offrait pourtant son sujet, et que je comprends, non parce que je suis plus intelligent, mais parce que je d'une autre époque.» (*Id.*, p. 1151.)

(1) *Œdipe* (*in* André Gide, *Théâtre*, Gallimard, 1942), p. 295.
(2) *Id.*, p. 301.
(3) *Id.*, p. 293.
(4) *Id.*, p. 281-282. Rapprocher *Journal*, p. 1072.
(5) Le conformisme social étant par ailleurs représenté par Créon.
(6) *Œdipe*, p. 268.

chair sont fermés, les yeux de l'âme n'en sont que mieux ouverts (1). Ce n'est pas du sphinx et de ses énigmes que nous viendra la seule science qui nous importe, mais de la crainte de Dieu. Tu affectes de ne pas le connaître, mais Lui surveille tes pas, scrute tes pensées les plus secrètes (2). Loin de Lui, tu te crois heureux; mais le pire malade est celui qui se croit sain (3). « Ouvre les yeux sur ta détresse... Il te manquait, pour être régénéré, la souffrance. Repens-toi! Viens à Dieu qui t'attend! Ton crime te sera remis (4). »

Essentiellement encore, il faut y voir enfin un appel à l'homme; à l'homme, seul mot de l'énigme, seul mot de la passe, à l'homme dont la clairvoyance, l'ardeur, le courage vont, sinon surmonter le destin, du moins lui opposer la seule protestation qui ne soit pas dérisoire. « Il n'y a qu'une seule et même réponse à de si diverses questions; et cette réponse unique, c'est : l'Homme; et cet homme unique, pour chacun de nous, c'est : Soi (5). » L'épreuve qu'il pressent, qui lui est annoncée, Œdipe s'apprête en effet à l'affronter, non comme une humiliation à subir, mais comme un orgueilleux exploit à accomplir. « Ah! je voudrais échapper au dieu qui m'enveloppe, à moi-même. Je ne sais quoi d'héroïque et de surhumain me tourmente. Je voudrais inventer je ne sais quelle nouvelle douleur. Inventer quelque geste fou, qui vous étonne tous, qui m'étonne moi-même et les dieux (6). »

Le surhumain l'appelle.

Malheureusement, sa rupture avec le divin l'a voué au trop humain, voire à l'inhumain.

*
* *

(1) *Œdipe*, p. 286.
(2) *Id.*, p. 285.
(3) *Id.*, p. 285-286.
(4) *Id.*, p. 295.
(5) *Id.*, p. 284.
(6) *Id.*, p. 297.

A qui Dieu manque, sans qu'ait disparu le besoin d'adoration, deux objets et deux seulement se proposent : la nature et l'homme.

Un certain panthéisme naturaliste, qui a été pour Gœthe le succédané de la religion, n'était pas inconcevable chez l'auteur des *Nourritures terrestres*. « J'ai raté ma vocation; c'est naturaliste que j'aurais voulu être, dû être (1). » Sous la seule condition que liberté fût donnée au savant de s'élever à l'état poétique. A quoi vont certaines pages de *Si le grain ne meurt* sur les élevages du jeune garçon, sur ses états de contemplation, j'allais dire d'oraison, devant les eucalyptus en fleurs ou les étranges végétations des anses méditerranéennes. A quoi vont aussi certaines pages du *Voyage au Congo*, où la scrupuleuse observation se prolonge en enthousiasme dévot. Telle eût peut-être été la solution pour un Gide allemand. Mais notre Gide est français, et français entre tous. C'est donc, non vers le cosmos, qu'ira l'exigence religieuse de son être, mais vers l'homme. Sa pensée finale se dessine comme un humanisme, un humanisme hélas! plus intégriste qu'intégral (2), un humanisme de plus en plus strictement anthropocentrique, de plus en plus replié, et clos à toute sollicitation théocentrique.

L'homme, dirons-nous donc avec Œdipe. Mais quel homme?

Non pas la créature de chair et de sang que souillent tant de violences, non pas la créature d'émotion et de passion exposée à tant d'aveuglements, mais la créature intelligente capable de « peser », de juger, de comprendre, capable ainsi de dire non, et donc de s'affranchir et de surmonter. Car chez Gide le véritable nom, la véritable fonction de l'intelligence est analyse et critique.

Non pas seulement l'homme particulier que je suis et que vous êtes, encore qu'il ne soit nullement question, nous l'avons vu, de le sacrifier. Mais aussi et surtout, du moins à cette heure, l'homme collectif dont la réalité nous

(1) *Journal*, p. 1305.
(2) Au sens de Jacques Maritain, dans *Humanisme intégral*, Fernand Aubier, 1936.

est de plus en plus sensible, l'Humanité qui à la fois nous enlace et nous nourrit, le Grand Etre qui a toujours de quoi autoriser nos espoirs et justifier nos sacrifices.

Non pas tant l'homme réel et présent offert aujourd'hui par l'histoire, que l'homme virtuel et futur préparé par les pionniers, les expérimentateurs, les créateurs. L'homme qui demande à être et qui sera, si nous mettons au creuset assez de volonté et d'audace.

Rationalisme critique; humanitarisme socialisant; foi au progrès : trois caractéristiques, sinon trois originalités de l'humanisme gidien en ces années 1930-1935 où l'*intelligentzia* française découvrait le communisme et où le communisme découvrait Diderot.

Sur le premier point, il nous reste peu à ajouter, et ce qui reste à dire nous préférons le réserver pour un de nos chapitres de conclusion.

Sur le second, le voyage, aller et retour, de Gide en U. R. S. S. nous a à peu près instruits.

Arrêtons-nous seulement un instant à considérer ce mélange de candeur et d'aigreur, de noblesse et de vulgarité, de bon sens un peu gros et d'illusion un peu folle que va former, dans cette solide tête gidienne, une des plus fragiles constructions de la plus fragile des philosophies.

C'est un des titres de gloire de Nietzsche, aux yeux de Gide (1), d'avoir délibérément substitué à la question : « Qu'est-ce que l'homme? », la question : « Que peut l'homme? » Mais, cela disant, il semble n'avoir songé qu'aux audacieuses réussites de quelques individualités exceptionnelles surnageant, *rari nantes*, au–dessus de l'incurable médiocrité générale. Non seulement il était familiarisé, comme on sait, avec l'idée de décadence, mais l'image du « retour éternel », hantise de ses dernières années, excluait l'hypothèse d'une poussée heureuse, d'une sortie libératrice entraînant finalement l'humanité assiégée vers des climats meilleurs. Tel semble avoir été d'abord le point de vue de Gide : Ménalque, en tout cas,

(1) *Dostoïevsky*, p. 230.

n'en connaissait point d'autre. Mais, à mesure que s'éveillait son sens social, devant l'effroyable spectacle que nous présente l'histoire, une autre exigence naissait en lui : celle d'un meilleur avenir, d'un meilleur être qui dédommagerait l'humanité de ses longues souffrances, qui leur donnerait un sens, et d'où cette fois aucun homme ne serait exclu. C'est en ce sens optimiste et universaliste, en se référant aux plus excités des encyclopédistes du XVIII^e siècle, qu'il faut l'entendre quand il parle, en 1931, de « cette entrevision d'un progrès possible qui a si profondément labouré (ses) pensées, et modifié (son) allure (1) ». Quelle erreur, de la part de Rousseau, d'avoir fait de l'homme une donnée de nature, qu'il suffirait de retrouver pure de tous les éléments adventices; « L'homme n'a pas toujours été ce qu'il est... Il ne le sera pas toujours (2). » Il s'est lentement, progressivement obtenu. A la vérité, il s'est fait lui-même (3). Quelle illusion aussi que celle d'un « homme accompli » dont les périodes classiques auraient fourni l'insurpassable modèle, qu'il suffirait de préserver de toute dégradation! L'homme n'est pas, il « devient (4) ». A quelque date et en quelque état de son évolution qu'on le considère, il n'est pas appelé à demeurer, mais à changer, et donc à progresser pour ne pas déchoir. En obtenant toujours davantage de soi et des autres (5).

Progrès qui n'est pas tant, on le voit, de la production, des échanges, des beaux-arts, de la connaissance, que de l'homme même (6). Progrès qui ne se fera pas tout seul, mais qui doit être enlevé à la pointe de l'épée, au prix de grands efforts. Progrès qui ne nous mène pas à quelque statique paradis terrestre, mais à une possibilité continuelle de dépassement et de novation. A ces trois points de vue, Gide se situe par–delà les conceptions primaires et simplistes que ses formules évoquent parfois. Ce fils

(1) *Journal*, p. 1027.
(2) *Nouvelles Nourritures*, p. 137.
(3) *Journal*, p. 1278 et 1281.
(4) *Nouvelles Nourritures*, p. 138.
(5) *Journal*, p. 1067.
(6) *Nouvelles Nourritures*, p. 137.

tardif et inattendu du XVIIIe siècle porte des hérédités trop diverses pour borner ses ambitions à mettre en valeur l'assez maigre philosophie paternelle. A cette heure où il la découvre, il semble qu'il l'accepte en tout cas comme position de départ et postulat d'action.

Ce n'est pas sans étonnement que le lecteur compare les gourmandises raffinées des premières nourritures et le brouet spartiate des nouvelles. Nathanaël, maintenant, s'appelle camarade. La cuisine s'en ressent, le langage aussi. Qu'en allait-il en fin de compte et au fond? Le vrai, c'est que, ici encore, la pensée de Gide reste vouée au dialogue. « Chacun sa vérité? » Ce n'est pas dire assez encore. En chacun plusieurs vérités s'affrontent. Il y a une vérité de la science qui interdit l'illusion; et une vérité du cœur qui lui est volontiers complice. Il y a une vérité de la propagande et de l'action qui réclame des mots d'ordre sommaires et sans appel; et une vérité de l'art qui se plaît dans la nuance et vit d'insatisfaction. Tout cela se mêle à cette heure dans l'âme de Gide, touché d'une grâce de charité, désireux de prendre service dans quelque Armée du Salut, s'offrant avec bonne volonté aux duretés de la vie publique, mais toujours dangereusement armé des facultés de subtile perception et discrimination qui le caractérisent. Il convient moins à notre sens de sourire que de s'émouvoir de ce débat intérieur. « Ne permets pas qu'aucun amour du passé te retienne. Vers l'avenir élance-toi... N'admets plus rien de plaintif en ton cœur... Fais ton bonheur de celui de tous... Sache te répéter sans cesse : il ne tient qu'à moi... N'accepte pas... Ne sacrifie pas aux idoles (1). » Ces pages tiendront sans doute peu de place dans les anthologies de l'avenir; nous voudrions pourtant qu'elles n'en fussent pas méconnues.

Autrement dit :

Nous comprenons qu'à leur sujet — ou de pages d'inspiration voisine — Charles Du Bos ait parlé de « rationa-

(1) *Nouvelles Nourritures*, p. 158-163.

lisme tant soit peu primaire (1) ». Nous comprenons aussi que, comparant le Gide de 1932, avec tant de choses jetées par-dessus bord, et le Gide de 1916, chez qui un « gémissement inénarrable couvrait la voix de l'homme charnel », Mauriac ait pu juger l'œuvre moins lourde et l'homme lui-même « terriblement allégé (2) ». Mais, de s'être ainsi mutilé dans son zèle exaspéré de néophyte, nous ne sommes pas loin de l'aimer davantage encore. En tout cas, ce n'est pas le Gide d'une heure d'exaltation partisane, c'est le Gide de toujours et des profondeurs qui, « éperdument penché à l'avant du navire », regardant venir à lui « les flots sans nombre, les îles, les aventures du pays inconnu », nous jette cet appel : « Ce qui a été m'importe moins que ce qui est; ce qui est, moins que ce qui peut être et qui sera. Je confonds possible et futur... Je sais surtout que l'on n'avance qu'en repoussant derrière soi le passé (3). »

(1) *Le Dialogue avec André Gide*, p. 277.
(2) In *Écho de Paris*, du 16 juillet 1932. Cité par L. Chaigne, *Vies et Œuvres d'écrivains*, p. 104.
(3) *Nouvelles Nourritures*, p. 160-161.

XXIII

L'ÉLAN RETOMBÉ

Que signifie ce gros trait noir qui barre, au sommet de la page 1309, comme un liséré de deuil, le Journal d'André Gide?

Ceci d'abord qu'un grand deuil l'a, en effet, frappé. Emmanuèle est morte et, depuis qu'elle l'a quitté, j'ai, dit-il, « perdu goût à la vie »; « je n'ai fait que semblant de vivre, sans plus prendre intérêt à rien ni à moi-même, sans appétit, sans goût, ni curiosité, ni désir, et dans un univers désenchanté (1) ». « J'ai perdu ce « témoin de ma vie » qui m'engageait à ne point vivre négligemment, comme disait Pline à Montaigne (2). » « C'est avec elle que j'avais entrepris la partie. Depuis qu'elle s'en est retirée, je ne sais plus; je me désintéresse du grand jeu de la vie et aspire à me retirer à mon tour (3). » Il ne faut sans doute point séparer de ces souvenirs le mot sur lequel s'achève le *Journal* (4) : « Me voici libre, comme je ne l'ai jamais été; libre effroyablement, vais-je savoir encore *tenter de vivre?* »

Ceci encore — aggravant le deuil et s'en aggravant — que la vieillesse est venue.

Inattendue et par surprise? Non pas. Gide a écrit d'avance, par fragments, son *De Senectute*. « Je saurai me prouver que ce temps d'automne est le plus beau temps de la vie, à le bien prendre. Pas plus que de considérer la jeunesse seulement comme une promesse, sied-il de

(1) *Journal*, p. 1309-1310.
(2) *Id.*, p. 1315.
(3) *Id.*, p. 1327.
(4) *Id.*, p. 1332.

ne voir dans la vieillesse qu'un déclin. Chaque âge est capable d'une perfection particulière (1). » Sans doute se flatte-t-il que le défendront jusqu'au bout de la mélancolie — à laquelle il se juge réfractaire — cette alacrité d'esprit, cette finesse de sensibilité, cette faculté de s'oublier dans le plaisir ou l'admiration, ce pouvoir de rebondissement continuel qui lui ont fait la vie précieuse et digne d'être vécue. A certains moments, il ne sent plus son âge. « Je ne crois pas que ma joie ait été jamais plus profonde et plus vive. L'air n'a jamais été plus suave, que je n'ai jamais plus amoureusement respiré. Mon esprit subtilement actif, que n'obombre aucune inquiétude, sourit à la plus humble et plus aimable pensée comme ma chair à l'azur, au soleil, et mon cœur à tout ce qui vit. Je ne me sentais pas plus jeune à vingt ans; et je sais mieux le prix de l'heure (2). » Le lendemain, il est vrai, l'accent sera différent : « J'ai désappris de vivre... Je savais si bien!... Infidèle, je n'ai su m'astreindre à tenir à jour ce carnet. Et pourtant, je comptais sur lui pour me *sortir d'indifférence* (3). » Mais le surlendemain, il se sentira à nouveau « tout réconcilié avec l'univers et (lui)-même (4) ». Ces sautes d'humeur, ces variations brusques de potentiel vital et de niveau mental, il les a toujours connues. Pourquoi seraient-elles moins supportables aujourd'hui qu'hier?

Hélas! l'épreuve vient généralement autre, et donc plus éprouvante, qu'on ne l'attendait. Il est toujours difficile de vieillir. Même et surtout pour un André Gide.

*
* *

Il reste l'incomparable critique que nul ne conteste. Son cher Montaigne, dont il prépare une anthologie (5), continue à l'inspirer et de la manière la plus heureuse. De Gœthe, dont il présentera le théâtre dans l'édition de la

(1) *Journal*, p. 910-911.
(2) *Id.*, p. 1011-1012.
(3) *Id.*, p. 1262.
(4) *Id.*, p. 1263.
(5) Parue chez Corrêa.

Pléïade, il dit en termes définitifs la grandeur et les limites (1). Du livre auquel il pense depuis longtemps sur Chopin, il nous met en impatiente attente (2). Et sur des sujets à notre gré trop souvent mineurs (3), les articles réunis sous le titre *Interviews imaginaires* (4), font entendre toujours la note exquise, transparente et irréformable.

Mais André Gide a eu d'autres ambitions. Il s'est essayé en d'autres genres. Pourquoi maintenant abandonnés? C'est souvent la plus secrète douleur qui s'exprime le plus difficilement. Nous n'entendrons pas sa plainte. Mais Gide se plaint sûrement que certaines veines, ouvertes avec enthousiasme, se soient révélées si faciles à épuiser, que certaine faculté créatrice, qui n'a jamais égalé en lui la faculté de discernement et d'analyse, l'ait finalement abandonné. « Tous les livres que j'aurais dû écrire, tant de pays que j'aurais pu connaître, tant de bonheur que j'aurais pu donner (5) »; non, ce ne sont pas seulement les « scrupules », ni la « peur de peiner », ni une « excessive compréhension de l'autre partie » qui l'ont arrêté et limité. Si généreuse qu'elle

(1) « Avec lui, le « je » tout aussitôt se magnifie. La généralité se livre dans l'individuel; ou plutôt : l'individuel s'affirme en symbole d'une vérité universelle dont il manifeste l'essence. Il nous donne le plus bel exemple, à la fois souriant et grave, de ce que, sans aucun secours de la grâce, l'homme, de lui-même, peut obtenir. » En revanche : « Raisonnable, certes, il le fut au plus haut degré; mais traversant tant de sagesse, j'entends le cri de saint Paul (II, Cor., XI, 1) : Ah! puissiez-vous supporter de ma part un peu de folie... J'évoque les masques ravagés ou tragiques et douloureux de Dante, de Beethoven, de Nietzsche, de Leopardi : leur voix est la plus frémissante. » Nous citons d'après le texte du *Figaro littéraire*, nos des 17, 24, 31 janvier et 7 février 1942.

(2) *Journal*, p. 1328-1331.

(3) Relever pourtant p. 24 et sq., 108 et sq., la demande d'œuvres « viriles » et « héroïques », une mise au point de la formule sur les bons sentiments et la mauvaise littérature — et les réflexions sur « peuple et poésie ». « Le peuple anglais goûte Shakespeare; le peuple russe, Pouchkine et Tolstoï; et le peuple espagnol, Cervantes. Les villageois d'Allemagne savent par cœur des lieder de Gœthe, de Schiller; et l'on m'a promis, en Toscane, de me faire entendre des vers du Dante récités par de simples paysans.... O peuples fortunés! O fortunés poètes! » (p. 60.) Cf. encore, p. 225, à propos de l'Iphigénie de Racine, rapprochée de la Pauline de Corneille : « L'âme chrétienne s'en reporte et remet à Dieu tandis que la païenne ne se repose et prend appui que sur elle-même, ce qui comporte non plus tant de dévotion que d'orgueil (ou du moins ce que le chrétien taxera d'orgueil). »

(4) Gallimard, 1942.

(5) *Journal*, p. 978-979.

ait été, la nature n'avait pas tout donné; une espèce de « paresse » a beaucoup laissé perdre; le temps et la force manquent décidément pour y remédier (1).

A-t-il du moins réussi, nous ne dirons pas à s'accomplir et à s'achever, car telles expressions sont par lui d'avance récusées, mais à garder la ligne montante du destin qu'il s'était conçu?

Il a par-dessus tout et passionnément cherché la joie, attestation et aliment de la vie. C'est elle encore, sur un autre registre, à l'adresse d'un public élargi, que proposent et veulent chanter *Les Nouvelles Nourritures*. « Tout aime d'être et tout être se réjouit (2)... La vie peut être plus belle que ne la consentent les hommes (3). » Et elle *doit* l'être. La joie n'est pas seulement un besoin naturel, mais une « obligation morale (4) ». « Il y a, dans le renoncement à la joie, de la faillite et comme une sorte d'abdication, de la lâcheté (5). » Saisis donc l'instant, fugitif mais suffisant. Redoute le regret du *non acti*. Balaye le passé, ses gaines et ses bandelettes. Va vers l'avenir, où tout redevient possible. « Les soifs non étanchées, les appétits insatisfaits, les frissons, les attentes vaines... que tout cela te soit épargné » et que t'atteignent enfin « toutes les caresses de l'air, les rayons du soleil et toutes les invitations au bonheur (6). »

Mais Gide lui-même a parlé (7) du caractère « trop résolu et partant factice » de ces chants appliqués et Jean Hytier, de son côté, a noté que « les thèmes poétiques y sont remplacés par des convictions raisonnées d'une éloquence un peu bien pédagogique, qui ne peuvent aucunement jouer le rôle de la passion déchaînée (8) ». Oui, le devoir d'être heureux est plus difficile à remplir que

(1) « Il est bon d'avoir remis tout en doute et de ne prendre appui que sur un sol bien nettoyé. Mais c'est pour repartir à neuf. Le pourrai-je moi-même? Ai-je encore assez de force aujourd'hui? » (*Journal*, p. 1211.)

(2) *Op. cit.*, p. 13.

(3) *Id.*, p. 22.

(4) *Id.*, p. 64.

(5) *Id.*, p. 111.

(6) *Id.*, p. 159.

(7) *Journal*, p. 1314.

(8) *André Gide*, p. 27.

ne prévoyait Gide, et il le devient chaque jour davantage.

Le train brutal du monde, les menaces précises qui pèsent sur toute culture et civilisation y sont pour beaucoup. Gide en souffre et se plaint qu'ils n'aillent à rendre impossible tout travail artistique en même temps qu'à interdire toute sérénité intérieure. « Où que se portent mes regards, je ne vois autour de moi que détresse (1)..., désordre et folie; que justice bafouée, que bon droit trahi, que mensonge. Et je me demande ce que la vie pourrait bien encore m'apporter, qui m'importe. Qu'est-ce que tout cela signifie? A quoi tout cela va-t-il aboutir, et le reste? Dans quel gâchis absurde l'humanité s'enfonce! Comment et par où s'évader (2)? » Prenons acte de ces beaux sentiments sans toutefois en être dupe plus que Gide lui-même, prévoyant qu'« un nouvel élan de santé » (3) aurait tôt fait de les bousculer et de rendre effective l'évasion. Et ne leur demandons pas d'expliquer ce qui, en large mesure, les explique.

Si Gide ne voit pas le sens de ce qui se passe autour de lui, c'est qu'il cherche encore le sens de ce qui se passe en lui-même. S'il se sent peu de force pour affronter le monde, c'est qu'il n'en a plus assez pour se soutenir lui-même. Cet élan de santé qu'il attend, il ne l'éprouve que plus rare, et pour retomber plus bas.

*
* *

Qu'allait-il advenir de Gide dans la grande tempête?

Déterminerait-elle en lui une de ces lames de fond qui bousculent tout, bouleversant les paysages, renversant les obstacles, portant êtres et choses bien loin de leur lieu primitif? Ou se bornerait-elle à le ballotter sur place, multipliant l'intensité de ses agitations et oscillations sans en modifier substantiellement la nature et le sens?

(1) *Journal*, p. 1211.
(2) *Id.*, p. 1262-1263.
(3) *Id.*, p. 1211.

A qui prophétise après coup, la réponse semblera inscrite d'avance, et dans les deux petits livres qui racontent le voyage en U. R. S. S., et dans les pages du *Journal* consacrées à la guerre d'Espagne (1) ou à la crise de Munich (2) : amour sincère de la liberté et de la justice; perplexités indéfinies quant à leurs exigences précises et aux meilleurs moyens de les servir; impossibilité de s'engager sérieusement et sans retour; grande envie de s'évader pour s'affranchir, en laissant ce monde absurde et cruel à ses conflits et querelles... Mais n'anticipons point, et suivons pas à pas, au cours de ces années terribles, la pensée de Gide, telle que nous permettent de la saisir les *Pages de Journal* publiées en 1944 aux Editions Charlot, à Alger.

Aucune connivence, à coup sûr, entre la pensée de Gide et cette inhumanité essentielle qui marque le régime hitlérien, cette « désindividualisation systématique » à quoi il tend. Gide se sent ici totalement solidaire, non seulement de la démocratie, mais du christianisme, « cette incomparable école d'individualisation, où chacun est plus précieux que tous (3) ».

Mais on sait aussi sa répugnance à se laisser enrôler et la confusion qu'il a éprouvée après coup à s'être prêté, si fugitivement que ce soit, en 1914, à une espèce de mobilisation de la pensée. Ne serait-ce pas fournir à l'Allemagne hitlérienne un premier et tout gratuit triomphe,

(1) « C'est ce même sentiment (horreur de la « brutalité absurde ») qui me faisait écrire cette supplique aux dirigeants de Barcelone, de respecter les droits de la défense et les règles de la justice pour leurs prisonniers politiques... Ce qui me fit traiter aussitôt de renégat et de traître, même par Bergamin hélas! J'en veux à tout ce qui ternit la cause qu'on voudrait être uniquement celle du bon droit. » (*Journal*, p. 1320.) « Obsédé par la pensée de l'atroce agonie de l'Espagne. » (*Id.*, p. 1331.)

(2) « Qu'adviendrait-il, si la France ne résistait pas à l'Allemagne?... Que serait-il advenu, si la France n'avait pas opposé de résistance?... Les préceptes *triomphants* de l'Évangile ne sont-ils applicables qu'à l'individu? Cette doctrine de la non-résistance perd-elle sa vertu lorsqu'il s'agit d'un peuple, d'une nation?... L'Allemagne pouvait bien avaler la France; elle n'aurait pas pu la digérer. » (*Journal*, p. 1321.) « L'Allemagne eût-elle cédé devant une attitude plus ferme, ou du moins devant une fermeté moins tardive? Une guerre eût-elle assuré le triomphe de la justice? ou seulement celui de la force brutale? » (*Id.*, p. 1323.)

(3) *Op. cit.*, 26 mai 1940.

que de laisser s'insinuer chez nous les mœurs intellectuelles où elle se complaît (1)?

Par ailleurs, il est depuis longtemps sensible à cet « état de délabrement » dans lequel la guerre a trouvé notre pays et qui l'a fait s'effondrer brusquement comme un édifice vermoulu (2), à ce « laisser aller », ce « relâchement dans la grâce et l'aisance », pis que cela, cette « ignoble veulerie » qui devait « nous conduire, les yeux bandés, à la défaite (3) ». Aussi écoute-t-il d'une oreille favorable l'allocution où le maréchal Pétain la dénonçait, le 14 juin 1940, avec un incontestable bonheur d'expression (4).

Dès le 24 juin, il est vrai (5), il réagit tout différemment : c'est avec stupeur qu'il entend « parler de France « intacte » après la livraison à l'ennemi de plus de la moitié du pays ». Mais, à l'encontre de telles réactions, quelque chose fait frein : les « illimitées possibilités d'acceptation » qu'il a toujours trouvées en lui, que la vieillesse a renforcées et qui, dans son « esprit mal essuyé de la défaite », finissent par atteindre le domaine même de la pensée : « Si demain, comme je le crains, toute liberté de pensée ou du moins d'expression de cette pensée nous est refusée, je tâcherai de me persuader que l'art, que la pensée même y perdront moins que dans une liberté excessive. L'oppression ne peut arrêter les meilleurs, et quant aux autres, peu importe. Vive la pensée comprimée! Le monde ne peut être sauvé que par quelques-uns. C'est aux époques non libérales que l'esprit libre atteint à la plus haute vertu (6). »

Il fallut le livre de Chardonne, *Chronique* 1940, pour lui faire relever la tête (7), pour lui rappeler ce qui était

(1) « Non décidément, je ne parlerai pas à la radio. Je ne participerai pas à ces émissions d'oxygène. Les journaux contiennent déjà assez d'aboiements patriotiques. Plus je me sens Français, plus je répugne à laisser s'enrôler, s'incliner ma pensée. » (*Pages de Journal*, 30 octobre 1939, p. 13.)

(2) *Id.*, 21 septembre 1940, p. 71.

(3) *Id.*, 28 juillet 1940, p. 58.

(4) *Id.*, 14 juin 1940.

(5) *Id.*, p. 34.

(6) *Id.*, 28 septembre 1940, p. 74.

(7) *Id.*, Avertissement du 3 septembre 1943, p. 9.

en cause et où nous en étions. Ce n'est pas lui qu'on verra assez vil ou naïf pour glisser de l'acceptation à la complaisance, de la complaisance à la collaboration, de la collaboration à la complicité. « Mon esprit n'est que trop enclin, par nature, à l'acceptation; mais dès que l'acceptation se fait avantageuse et profitable, j'entre en garde (1). » Au total, la note dominante de ce dernier *Journal* est celle du désarroi, de l'accablement : « Je demeure sans opinion devant les événements (2)... Je me sens une âme d'oiseau migrateur et ne songe plus qu'à partir... L'absurdité de tout cela m'accable (3). » Et lorsque, très accidentellement, après la Libération, il arrivera à Gide de reparler de ces choses en public, ce sera pour dire l'épreuve d'une conscience partagée, anxieuse de voir « donner le pas, pour un temps qui pourrait être long, à l'idéal tout humain et approximatif de la justice, sur celui, si évidemment supérieur, de la charité (4) ».

Titres de « résistant » médiocres, comme on voit...

Réservons en tout cas le droit d'être sévères à Gide à ceux qui ont tout risqué dans une lutte où il s'agissait en effet de tout. Et souhaitons (5) que tel soit bien le cas d'Aragon, avec son algarade irritée dans les *Lettres françaises* du 25 novembre 1944 : *Retour d'André Gide* (6).

Pouvaient-ils vraiment attendre plus et espérer mieux? Pour nous, nous ne refuserons pas de contresigner ce témoignage que Gide se rend à lui-même à la fin de sa vie : « Mon âme... est restée fervente. Je ne suis pas un tiède; j'ai passionnément aimé la vérité et ce n'est pas faiblement que je hais le mensonge (7). » Mais nous savons

(1) *Pages de Journal*, 6 avril 1941, p. 85.
(2) *Id.*, 1er janvier 1942, p. 100.
(3) *Id.*, 13 avril 1942, p. 106.
(4) *Figaro* du 25-26 février 1945, *Justice ou charité.*
(5) Il est un peu puéril de reprocher son application à l'étude de l'allemand à un écrivain qui avait à parler de Gœthe — et un peu trop évident que ce qu'Aragon ne pardonne pas à Gide, c'est le *Retour de l'U.R.S.S.*
(6) A propos d'extraits, qu'avaient publiés *Les Lettres françaises*, de notes (d'intérêt moyen d'ailleurs) sur la *Délivrance de Tunis.*
(7) *Journal*, p. 1285.

aussi que ceci lui manque, sans quoi il ne saurait guère y avoir de ferveur qu'intermittente et d'évidence qu'à éclipses : la foi en un Absolu vivant capable de surmonter nos défaillances comme nos doutes; le sentiment d'une Présence inévitable encore que le plus souvent inaperçue, telle que, mis face à face avec elle, rien ne vaut plus pour nous qui n'en émane et ne la rejoigne, rien ne pèse plus pour nous qui puisse nous retenir et nous attacher. Si quelqu'un, en tout cas, a le droit de s'étonner et faire reproche, ce ne sont pas les tenants de ce rationalisme dont Pascal disait que la vérité même y devient une idole. Car la logique serait ici du côté de Gide, de ses réserves, reprises et tergiversations. L'éthique de l'engagement total qu'appellent de plus en plus les circonstances et les consciences ne saurait se fonder sur quelque forme que ce soit de relativisme doctrinal. Et c'est à ce point qu'un « homme de proue » comme on a dit qu'était Gide, apparaît encore tourné vers le passé. Permis au XVIII^e^ siècle de subordonner tous espoirs de progrès humains au triomphe d'une indigente « philosophie des lumières », précautionneux mélange d'empirisme de surface, d'argumentation abstraite et de railleuse critique. Il nous faudra autre chose pour affronter le monde de passion, de violence et de mystère où nous entrons.

Reste ce rare exemple de loyauté : ayant un moment accepté l'idée de notre défaite, s'étant un moment demandé s'il ne faudrait pas nous en accommoder, Gide n'a pas cru pouvoir effacer, d'un *Journal* devenu public, les pages qui perpétueraient le souvenir de cette faiblesse. Il a accepté de paraître, après le débarquement en Afrique du Nord, ce qu'il avait un moment été auparavant. Cela aussi est une forme du courage, et qui n'est pas apparue si banale.

*
* *

Comment le verront-ils, ceux à qui il apparaîtra tel qu'en lui-même enfin l'éternité l'aura changé? Nous n'avons vu, nous ne verrons sans doute jamais que les aspects fluides de cette personnalité, née cependant,

comme toutes les autres, pour les cristallisations immortelles. On prête ce mot à l'un de ses amis chrétiens : « Gide?... Bien sûr, il se convertira!... Mais prions que ce ne soit pas trop tôt, Car cela ne durerait pas. » Quiconque tentera de convertir Gide à une cause quelconque devra faire son profit de la remarque.

Chrétiens qui misent sur l'amour; communistes qui misent sur la révolution; penseurs libres qui misent sur le pouvoir nu de l'intelligence nue : avec chacun il aura fait un bout de route; chacun un moment l'aura pu croire sien; chacun à son tour l'aura vu s'éloigner décevant et déçu.

Chacun aura entendu de lui cet appel : « De nouveaux titres de noblesse, de nouvelles formes de sainteté, de dévouement, d'héroïsme (et non point du tout comme vous le dites : de nouvelles facilités); voilà ce dont nous avons besoin. On ne le méconnaît que par une absurde méprise, une méconnaissance profonde de la nature humaine et de ses mystérieux appétits (1). » Son apport propre sera resté celui d'une loyauté, d'une bonne volonté avec lesquelles tout commence, mais par lesquelles seules rien ne se peut achever.

(1) *Journal*, p. 1153.

XXIV

CONSTANTES DE L'INCONSTANT

Qui est André Gide? nous demandions-nous au début de ce travail. Un ciseleur de phrases ou un authentique vivant? Un sceptique incapable de foi ou l'annonciateur d'une foi nouvelle? Un faux inquiet ou une âme de désir et d'attente? Un individualiste exaspéré ou un philanthrope sans défense? Un artificieux sophiste ou un maître de lucidité? Un sensuel ou un tendre, un brutal ou un délicat? Un personnage masqué ou un héros de sincérité? Un cynique amoraliste ou un puritain incorrigible? Une âme damnée ou un chrétien prédestiné?

En première approximation tout au moins, la réponse demeure valable : d'une certaine manière, Gide est tout cela, parce qu'il n'y a rien qu'il ne souhaite d'être; parce que rien ne lui est moins nécessaire que l'unité, la détermination, la continuité; parce que rien ne lui répugne plus que le choix définitif, l'engagement irrévocable, la possession fixée, ainsi que Jacques Rivière le notait dès 1906, en un coup d'essai qui était un coup de maître.

N'être rien pour pouvoir tout devenir; ne posséder rien pour pouvoir jouir de tout; n'adopter rien pour pouvoir ne rien répudier; ne s'installer jamais pour rester prêt à chaque instant à lever l'ancre; à l'irrémédiable passé préférer toujours l'imprévisible avenir; se maintenir dans l'indifférente attente, dans l'égale capacité de tout ce qu'il peut apporter d'inédit et de surprenant : nous ne songeons pas à contester l'importance de ce thème pour l'explication de l'œuvre et de la pensée gidiennes. Il a été fort vulgarisé, on en a probablement abusé; cela n'excuserait pas de l'omettre.

Il apparaît dès les premières pages du *Journal* : « Je n'ai plus d'émotions personnelles; je n'ai plus d'émotions, que celles que je veux avoir, ou que celles des autres... Je crois cet état excellent pour produire. Je suis moi-même *ad libitum* (1). » Pourquoi opposer en soi un moi à un autre moi? « Quel que soit le vaincu, c'est toujours une part de soi-même; et voilà de l'usure inutile (2). » Il éclate en hymnes et en chants dans les *Nourritures terrestres* : « Heureux, pensais-je, qui ne s'attache à rien sur la terre et promène une éternelle ferveur à travers les constantes mobilités... Palingénésies merveilleuses!... Don du poète, m'écriai-je, tu es le don de perpétuelle rencontre (3). » Il est une pièce essentielle de l'enseignement de Ménalque : « C'est du parfait oubli d'hier que je crée la nouvelleté de chaque heure... Je n'aime pas regarder en arrière, et j'abandonne au loin mon passé comme l'oiseau, pour s'envoler, quitte son ombre... Que chaque instant emporte tout ce qu'il avait apporté (4). » Jusqu'à la fin, dans le *Journal*, le sentiment s'exprimera d'une « foule contradictoire toujours assemblée » en toute âme vivante, l'appréhension d'une injustice inévitablement cachée en toute préférence, la crainte de se préparer d'inconsolables remords en faisant d'irréparables choix.

Il commande l'œuvre de Gide où chaque chapitre en appelle un autre, chaque livre un autre (5), un peu à la manière dont la thèse, chez Hegel, appelle l'antithèse, étant entendu que, dans la dialectique gidienne, la synthèse ne viendra jamais, ou plutôt que la synthèse est

(1) *Journal*, p. 31.
(2) *Id.*, p. 42.
(3) O.C., II, p. 113-115.
(4) *Id.*, IV, p. 114-115.
(5) Nous avons eu l'occasion déjà de citer de nombreux textes. En voici un encore, caractéristique : « Critiques de *La Porte étroite*. — Il leur reste malaisé d'admettre que ces différents livres ont cohabité, cohabitent encore, dans mon esprit. Ils ne se suivent que sur le papier et par grande impossibilité de se laisser écrire ensemble. Quel que soit le livre que j'écris, je ne m'y donne jamais tout entier, et le sujet qui me réclame le plus instamment, sitôt après se développe cependant à l'autre extrémité de moi-même... Si quelqu'un, dans mon dernier écrit, pense saisir enfin ma ressemblance, qu'il se détrompe; c'est toujours de mon dernier-né que je suis le plus différent. » (*Journal*, p. 275-276.)

ici même « sous nos yeux, dans cette succession et ce mouvement même d'un être complet développant et poussant jusqu'au bout, simultanément ou tour à tour, toutes ses possibilités » (1). Il commande sa vie, pleine aussi de contradictions, de tours et de détours, de surprises et de reprises, sa vie aux incessants départs, où nul billet d'aller ne semble avoir été pris qu'avec ticket de retour.

Il répond chez Gide à une disposition de nature : nature essentiellement « prospective », toujours tournée vers le futur et le possible, éprise de recherche plus que de découverte et d'expérience plus que de réussite; s'il est vrai que tout l'épicurisme classique s'explique par la distinction du « plaisir en repos » et du « plaisir en mouvement », nul moins épicurien que cet hédoniste. Il répond aussi à un dessein délibéré, à un parti-pris systématique : parti pris d'opposer certaine conception préférée de la valeur, de la grandeur, du bonheur, à certaines formes jugées inférieures de la valeur, de la grandeur, du bonheur, certaine morale, en fin de compte, à d'autres morales. De quoi le moment est venu de nous expliquer à fond.

*
* *

Car enfin, si épris que l'on puisse être de diversité, il faut bien reconnaître que l'unité aussi est loi de l'être, loi de la pensée, loi de l'action. Une matière totalement informe, privée de tout principe interne d'organisation, ne se distinguerait plus du néant, conviennent les philosophes, péripatéticiens ou non. En tout cas, là où il n'y a plus de forme, il n'y a plus ni pensée ni conscience possible. Penser, c'est ordonner, c'est retrouver ou imposer un ordre, dit la philosophie la plus classique, et la moderne n'innove ici qu'en retrouvant ce besoin dans les fonctions les plus élémentaires de la connaissance, dans la perception du plus humble objet. Même en ces états pathologiques pour lesquels on parle de dédoublement

(1) F.-P. Alibert, *En marge d'André Gide*, p. 31.

ou de dissolution de la personnalité, la psychiâtrie aujourd'hui, montre volontiers qu'une mystérieuse activité de synthèse reste au travail, rétablissant du dedans la continuité apparemment rompue au dehors, restituant un minimum de cohérence à l'incohérence au premier regard totale du délire et de la folie. A plus forte raison une certaine convergence des représentations et mouvements est-elle la condition de l'activité efficace et réalisatrice. Et l'on n'échapperait pas à la loi en abandonnant à l'instinct ce que notre condition humaine destine à la volonté réfléchie; car l'instinct, lui aussi, a ses orientations et polarisations définies, ses « intentionnalités » irréductibles; ce qui est capricieux en lui, ce ne sont pas ses rejets naturels, ce sont les greffes de l'imagination et de l'occasion.

Que Gide soit né pour l'activité réalisatrice, c'est une question; son destin trouve là une de ses limites. Sur deux points, en tout cas, il relève des normes que nous venons de rappeler : par son besoin de comprendre, par son besoin de justifier. Certes, il entend se réserver toujours le droit de surprendre, de dérouter, de contredire — les autres et soi-même. De bouleverser à chaque instant l'image qu'il avait paru nous inviter à nous faire du train du monde et de sa propre conduite. Non pas cependant sans nous en fournir quelque explication pertinente; et il est de la nature d'une bonne explication de valoir universellement. Non pas surtout sans tendre à quelque justification, sans requérir l'approbation et l'estime là même où il semble la défier; et comment justifier, comment juger sans présupposer quelque principe, quelque hiérarchie de biens et de valeurs?

Singulière position pour un immoraliste? Sans doute, mais précisément, notre tâche finale va être de dénoncer l'équivoque de ce terme. A un Stendhal, peut-être, l'opinion d'autrui finit par devenir indifférente, comme l'aveu de sa propre conscience. Dans sa révolte un Nietzsche paraît à certains moments (non pas tous) se satisfaire de l'orgueil d'avoir franchi les seuils interdits. Rien de semblable dans le cas de Gide. Aucun de ses commen-

tateurs n'a pu se dispenser de le noter : il « n'a jamais pu vivre sans légitimer son action (1) ». Schwob surtout y a insisté (2) : Gide, répète-t-il, veut s'estimer et être estimé (3). Ménalque lui-même l'avait déclaré en termes significatifs : « Je dois me prouver à moi-même que je n'ai pas outrepassé mon droit (4). » A ce point de vue, un livre comme *Corydon*, dans ce qu'il a de plus irritant, n'est pas sans témoigner d'on ne sait quelle candeur à la fois perverse et ingénue : il faut que l'anomalie même finisse par relever de quelque norme et puisse en recueillir le bénéfice.

Mais rien de tout cela n'est évidemment possible sans que, à travers l'instabilité d'une pensée et d'une vie en apparence livrées au caprice du moment, certaines immobilités plus ou moins volontaires ne se dessinent : centre autour duquel on tourne; axe que l'on suit; systématisation que l'on poursuit dans le désaveu de tout système; nouvelle table des valeurs qui tend à surgir des ruines des anciennes.

Si nous ne nous trompons, c'est précisément en cherchant les raisons de l'inconstance gidienne que nous aurons la chance de découvrir les constantes de cette personnalité et de ce génie.

*
* *

Primat du désir et de la préférence immédiate; disponibilité savamment sauvegardée d'un esprit *ad libitum;* insatiabilité; répugnance à s'engager et refus de sacrifier; dessein d'ubiquité et volonté d'universelle présence? Sans doute et, dans ce tumulte de voix que nous fait entendre l'œuvre gidienne, c'est encore le chant des *Nourritures terrestres* qui parle le plus clair. C'est lui qui porte l'orchestration. Mais enfin, rien de tout cela, en

(1) Léon Pierre-Quint, *André Gide. Sa vie. Son œuvre*, p. 194.
(2) *Le vrai Drame d'André Gide*, passim.
(3) Dans le même sens, Gabriel Marcel : « Le besoin de porter sur soi des appréciations valables est une constante de sa nature, même si, comme c'est au reste certain, il regimbe contre cette exigence et semble souvent aspirer à un mode d'existence qui exclurait toute contrainte et ne comporterait aucune évaluation. » (*Vie intellectuelle* du 25 février 1940.)
(4) *L'Immoraliste*, O.C., IV, p. 169.

soi, n'est absolument nouveau. Beaucoup d'âmes, de tout temps, en ont été tourmentées. Peu d'âmes, même parmi les plus timides, y échappent tout à fait. Sans l'avoir inventé, le dilettantisme d'avant-hier — celui d'un Renan, d'un France, d'un Barrès première manière — en a fourni d'assez belles illustrations. L'originalité d'un Gide est d'y avoir porté — inconnues, du moins à ce point, aux hommes que nous venons de citer — certaines exigences qui lui confèrent une virulence exceptionnelle et une grandeur incontestable, portant en fin de compte une entreprise de divertissement aux limites de la tragédie.

Exigence, d'abord, de *sincérité* totale, de loyauté absolue. Avoir une foi, un principe, un amour, une tâche, et prétendre s'y tenir, c'est inévitablement, a-t-il semblé à Gide, incliner sa pensée, et bientôt la soumettre; c'est s'exposer à la tentation fatale de la dissimuler, de se la dissimuler à soi-même, pour autant qu'elle apparaîtrait hostile. Le sophisme de l'esprit faux, puis l'hypocrisie du pharisien, tels sont les fruits naturels de tout engagement qui se veut irrévocable. Seul échappe au danger « l'esprit non prévenu » qui ne s'est fait aucune obligation de s'entêter, qui ne s'est imposé aucune fidélité, et d'abord pas celle de la mémoire et de l'habitude. Dans quelle mesure Gide lui-même a-t-il réussi à échapper ici à des difficultés qui tiennent peut-être moins aux raidissements de notre morale qu'au jeu le plus spontané de nos énergies naturelles? Nous aurons à en discuter. Ses détracteurs les plus sévères doivent convenir que personne n'a poussé plus loin la résolution de voir ce qui est, tout ce qui est, rien que ce qui est, et de le traduire tel qu'il est.

Mais la force d'une idée est faite surtout de celle des tendances qu'elle entraîne, ou mieux qui l'entraînent; son rôle habituel est de chevaucher l'élan vital. On peut le dire sans lui être injurieux : l'exigence de sincérité n'eût pas été aussi impérieuse chez Gide, si elle n'avait chevauché une exigence de *vitalité*. On sait le conflit qui s'est élevé à cet égard dans l'âme de Nietzsche, lorsque la

volonté de puissance, s'emparant définitivement de lui, crut discerner un ennemi dans l'esprit rationaliste et critique, dans l'idéal de rigoureuse objectivité que lui avaient enseigné les maîtres de la philosophie française. Lorsque la devise : *Fiat Veritas, pereat Vita!*, qui résume sa première philosophie, eut fait place à celle-ci, où pourrait se résumer la seconde : *Fiat Vita, pereat Veritas!* (1) Gide ne semble pas avoir eu à affronter le même conflit. Peut-être parce qu'il s'agit moins avec lui de volonté de puissance que de volonté de jouissance — d'une certaine sensualité de la pensée qui, redoutant au même degré les engagements de l'acte et ceux de l'affirmation, espère échapper aux uns et aux autres par la série indéfinie de ses métamorphoses, par la chasse inlassable de sa curiosité et de son désir.

Est-ce à dire que la conception gidienne de la vie nous laisse sur le plan du sensualisme? Elle s'y attarde dangereusement et peut-être s'y enlise. Non sans faire, en tout cas, une belle résistance. A qui écarte de son champ spirituel tout but déterminé, toute norme impérative, toute valeur transcendante, il reste de se griser du sentiment de sa *liberté* intacte et de chercher, dans l'exercice chaque jour plus audacieux de cette liberté, l'apparence au moins d'un perpétuel *dépassement*. Et c'est où croit rebondir cette volonté d'accueil universel acculée à une volonté de refus total, à l'impossibilité d'un don réel.

Liberté de la pensée à l'égard de tous les dogmatismes; liberté de la conduite à l'égard de tous les conformismes; liberté de la décision à l'égard de toutes les sollicitations et influences; liberté inconditionnée de faire ou de ne pas faire, de dire oui ou de dire non, de prendre ou de laisser, de demeurer ou de partir, au plus discret signal de la préférence ou de l'occasion : nul à qui la seule menace de la contrainte soit plus intolérable. Combien significative la brusquerie de ses démarches, dès qu'elle se dessine! Un séjour a été agréé, une maison bâtie, une tâche

(1) Lou Andréas-Salomé, *Nietzsche*, Trad. Jacques Benoist-Méchin Grasset, 1937, p. 136.

commencée, une conviction assise, une affection élue; on pouvait croire notre homme momentanément fixé; tout à coup, le voici ailleurs, loin, fuyant à toutes jambes; personne ne peut dire où il sera demain. Comme le loup de La Fontaine, il a cru voir, au cou pelé du chien, la trace du collier. De tous vos repas, il ne veut plus en aucune sorte. Rien du réalisé ne lui est plus, dès lors que le champ du réalisable en semble restreint.

Mais l'idée de liberté peut-elle se détacher ainsi de toute possession, de toute valeur, sans apparaître tout de suite vide et stérile? Ce qui permet à certains esprits de se faire là-dessus illusion, c'est que l'acte même de vouloir leur devient un objet supérieur à tout objet de vouloir, le mouvement de la marche un but supérieur à tout but de marche. Mystérieuses philosophies et obscures poussées vitales entremêlées, dont un certain dynamisme ou activisme moderne cherche la formule. Gide en relève par l'esprit plus encore que par la lettre. Ni son constant atticisme d'expression ne doit là-dessus nous tromper, ni le rationalisme de sa formation classique et française, ni les hésitations dont il accuse les résistances d'autrui, ni la prudence avec laquelle il aura conduit au total son aventure personnelle : c'est le besoin de pousser outre, par-delà et plus loin toujours, qui le domine, curiosité de l'esprit et impatience du corps à la fois, servant d'excuse et d'aiguillon à ses audaces. Et il ne lui déplaît pas qu'il aille à l'excès, à l'extrême, car l'excès l'attire et « les extrêmes le touchent »; par eux la conscience s'exalte, la conscience s'avive, la chaleur vitale s'entretient, la valeur s'éprouve. « L'étincelle de vie ne saurait jaillir qu'entre deux pôles contraires et d'autant plus belle et grande qu'il est entre eux plus de distance et que chacun de ces pôles reste chargé d'une plus riche opposition (1). » En tant qu'artiste, ce sont les fines arêtes qui lui agréent, les reliefs modérés, les équilibres harmonieux; en tant qu'homme, c'est aux paysages bouleversés, altitudes et abîmes, explosions et irruptions, déserts brûlés et souffles

(1) *Journal*, p. 801.

glacés, qu'il se complaît ou plus exactement peut-être qu'il lui plaît de se complaire; car il arrive alors que quelque chose en lui s'effraye ou résiste; mais il n'en sait aucun gré à la faiblesse de tempérament ou au scrupule de conscience qui le retient; une éthique de l'« aussi loin que possible » est seule capable de lui apporter une satisfaction totale, une justification plénière; la trahir, ce serait se trahir lui-même.

Exigence de sincérité; exigence de vitalité; exigence de liberté; exigence de dépassement : voilà les constantes de cet inconstant. Reste à dire dans quelle mesure ces exigences ont été réalisées et pouvaient l'être sous la forme et sur la voie qu'il a voulues. S'en expliquer, ce sera du même coup définir et qualifier la morale de l'immoraliste.

XXV

LE PIEGE DE LA SINCÉRITÉ

Dire la vérité... Ne pas mentir... Ne tromper personne... Devoir simple en apparence, très complexe en réalité. Aussi bien, dans les traités des moralistes, n'est-il pas de chapitre plus chargé de casuistique et plus embarrassé de circonlocutions.

Ne dire que la vérité. Soit. Mais toute la vérité? A tout venant et en toute occasion? Même lorsqu'elle est de nature à nous nuire gravement sans profit pour personne? Même lorsqu'elle doit apporter aux autres peine ou scandale? N'y a-t-il pas aussi des devoirs de prudence, de pudeur et de discrétion? N'avons-nous pas à nous ménager nous-mêmes et, en nous-mêmes, ce que nous nous trouvons peut-être détenir ou représenter? N'avons-nous pas à ménager surtout les autres, leur intérêt, leur sensibilité, leur honneur? Et s'il faut enfin confesser ou révéler, de quelle manière convient-il de le faire? Toute réticence est-elle dissimulation et toute dissimulation mensonge? N'y a-t-il de recours contre l'hypocrisie que dans une brutale dénudation?

Il y a la sincérité envers autrui. Il y a aussi la sincérité envers soi-même. Nouvelles complications, plus redoutables encore. Y a-t-il intérêt à sortir des ténèbres où ils se cachent tels sentiments ou désirs indignes de la lumière? A donner consistance et forme à tels autres qui ne sont encore que vagues et peut-être inoffensives possibilités? Va-t-il falloir faire bénéficier des forces de l'attention précise, de la formulation explicite, de la mise en œuvre consciente, cela même qui le mérite le moins? Ouvrir le même crédit au mal qu'au bien? Il faut se

croire capable de grandeur pour le devenir, faire la vérité pour venir à la lumière. Facile de parler à ce sujet d'auto-suggestion. Moins facile d'éviter que la suggestion ne joue, en effet, en un sens ou l'autre. Son raisonnable usage importe grandement à la santé du corps. A plus forte raison à celle de l'esprit.

Et puis, pour conformer sa parole et ses actes à sa pensée, son paraître à son être, encore faut-il s'assurer de ce qu'ils sont. Qui donc est sûr de se connaître? L'introspection suscite un des problèmes les plus complexes de la philosophie. Elle constitue aussi une des apories les plus délicates de la vie intérieure. Il y a le moi conscient et le moi inconscient; le moi personnel et le moi social; le moi des pensées et le moi des actes; le moi d'hier, le moi d'aujourd'hui qui le prolonge et le dément, le moi de demain qui déjà le travaille et l'incline. Lequel est le vrai? Comment démêler le jeu de leurs influences réciproques? Chacun d'eux, au surplus, voilé de mystère, muré de réticences, raidi de préjugés, masqué de déguisements. Il n'est pas jusqu'à la confession qui ne puisse cacher une embûche à la sincérité : répudiation irritée, complaisance secrète ou obscure demande de complicité. « Connais-toi toi-même. » Ah non, le philosophe ne savait pas ce qu'il nous demandait (1).

*
* *

La grandeur de Gide est d'avoir porté au maximum la résolution de la sincérité dans une conscience, maxima elle aussi, de ses difficultés.

Il n'a pas tout dit; aussi bien, qui peut tout dire? De sa vie, certains faits commencent à être publics, et des plus importants, dont le *Journal* ne souffle mot (2). Il

(1) « *Connais-toi toi-même.* Maxime aussi pernicieuse que laide. Quiconque s'observe arrête son développement. La chenille qui chercherait à bien se connaître ne deviendrait jamais papillon. » (*Les Nouvelles Nourritures*, p. 113-114.)

(2) Déjà un peu moins vrai à la date où nous révisons ce chapitre. Les *Pages de Journal* publiées chez Charlot (Alger) en 1944 mentionnent l'existence de « Catherine ».

ne s'est que peu à peu décidé à dire, il n'a dit que peu à peu avec force précautions dans une progressive audace : de ce qu'il est convenu de considérer comme l'essentielle révélation de *Si le grain ne meurt*, *Corydon* ne parlait encore qu'à la troisième personne et *L'Immoraliste* par allusions. Mais dans ces silences et précautions, Gide s'est toujours senti mal à l'aise, guettant la première occasion d'en sortir. « Il finira par tout dire, vous verrez », disent ceux qui le connaissent bien, avec un mélange d'admiration et d'effroi.

Il s'est probablement ménagé lui-même plus qu'il n'a cru. Prenant son parti des censures, mais s'efforçant de les désarmer. Plaidant coupable, mais plaidant. Frappant sa poitrine, mais avec un regard qui demande l'indulgence. Sacrifiant certaines amitiés, mais sachant qu'il en ferait d'autres. Renonçant à certaines formes de notoriété, mais pour s'en assurer de meilleures : de quel prix l'Académie et le Conseil de l'Ordre, pour qui attend l'audience fervente de toute une jeunesse? Et enfin, il faut bien le dire, trouvant le moyen d'éviter les trop gros dégâts.

Toutefois si l'on relit, en même temps que le *Journal* de Gide — nous l'avons déjà dit; nous en demeurons frappé — les grands documents autobiographiques dont on peut le rapprocher, bien peu apparaissent aussi exempts d'apprêt, de pose prise devant le public et la postérité. Aucun ne le dépasse dans la fidélité au fait brut et nu, indépendamment de toute tentative ultérieure d'explication ou de justification.

S'il s'est probablement ménagé lui-même plus qu'il n'a cru, Gide a certainement ménagé les autres plus qu'il ne jugeait de strict devoir de le faire. Dans bien des cas où l'on m'a cru hésitant, a-t-il souvent déclaré, j'étais seulement empêché par « la crainte de contrister quelque personne qui me soit chère (1)... Sentir sans cesse que ma pensée peut et doit meurtrir ceux que j'aime. Ceux qui vont de l'avant sans crainte de blesser autrui, je les admire et je les envie (2). » Nous avons vu, par notre

(1) *Journal*, p. 740.
(2) *Id.*, p. 1095.

chapitre IV, qui principalement vise cette observation. Secondairement, elle en vise d'autres encore. Gide est de ceux pour qui autrui existe, irréductiblement.

Mais de ceux aussi qui ne peuvent manquer d'en vouloir à autrui de cette présence irréductible. « Celui-là peut aller loin dont le cœur est libre (1)... » Ce n'est peut-être ici qu'un regret. Ailleurs, le regret tournera en animosité irritée. Et l'on devine que cet individualiste sensible pourra se montrer impitoyable jusqu'à la cruauté, lorsque retentira l'autre appel, qui est celui de la liberté et du plaisir, mais aussi d'une sincérité intégrale : « Assez de malentendus dans l'ombre! Avant tout et à tout prix la lumière! »

Gide répugne aux formes grossières de l'insincérité, mais il s'attache surtout à dénoncer les subtiles, les insinuantes :

L'esprit systématique, la préoccupation tyrannique d'une unité où il faut que les faits rentrent de gré ou de force. Le seul système dont je veuille, dit-il, est celui qui se serait lentement et naturellement formé en moi, par le jeu de propositions antagonistes peu à peu accordées dans le dialogue même (2).

Les préconceptions et préjugés où l'on s'entête au lieu de chercher à s'instruire, chacun ne regardant de l'événement que ce qui lui donne raison (3). Un « esprit non prévenu » et qui par conséquent ne soit pas sollicité de solliciter le réel : lui seul se flatter de n'être point dupe.

Les principes... Eh ! oui, les fameux principes prétendus éternels et absolus. Les gens à principes « ne font jamais que ce que leurs principes ont décrété qu'ils devaient faire, ou, sinon, ils regardent ce qu'ils font comme mal fait (4) ».

Les résolutions par où l'on s'engage, et qu'il faudra que l'on puisse dire que l'on tient, même en ne les tenant pas. Le héros de *Paludes* inscrit chaque jour sur un agenda,

(1) *Journal*, p. 979.
(2) *Id.*, p. 842.
(3) *Divers*, p. 41.
(4) *L'Immoraliste*, O.C., IV, p. 109.

page de gauche ce qu'il a décidé de faire, page de droite ce qu'il a fait. Aujourd'hui, son agenda porte : Se lever à six heures. Mais il ne se réveille qu'à huit. Il prend sa plume, biffe et écrit : se lever à onze heures. Et se recouche. L'exemple est caricatural. Mais les caricatures se font avec des réalités.

L'habitude, qui nous presse de nous répéter et de nous continuer, de continuer cette seconde nature qui s'est substituée à la première et voudrait être prise pour elle, qui en usurpe les droits et le visage même.

L'enflure, l'outrance, tout ce par quoi l'on essaye d'en faire accroire à soi et aux autres, tout ce que Gide déteste chez les grands et surtout chez les petits romantiques. « Que jamais le mot ne précède l'idée (1). » Que jamais non plus il ne la dépasse.

Les mauvaises raisons dont on camoufle les bonnes, c'est-à-dire les vraies, celles qu'on ne veut pas s'avouer. Entre tous resplendit ici, par sa quasi innocente hypocrisie, le pasteur de *La Symphonie pastorale*, lorsqu'il lui faut bien s'apercevoir qu'il aime Gertrude, et qu'il a un rival en son fils. « Plutôt que de te voir porter le trouble dans l'âme pure de Gertrude... Ah! je préférerais ne plus te revoir... J'ai charge de Gertrude et je ne supporterai pas un jour de plus que tu lui parles, que tu la touches, que tu la voies (2). » Presque tous les « bien-pensants » de l'œuvre gidienne, en tout cas ceux des *Faux-Monnayeurs*, justifient cette définition de l'esprit faux : « Ce qu'on appelle un esprit faux... eh! bien, je vais vous le dire : c'est celui qui éprouve le besoin de se persuader qu'il a raison de commettre tous les actes qu'il a besoin de commettre (3). »

La morale, bien entendu. Plus un homme est « moral », plus il est intimement sommé de préférer son idéal à lui-même. Et peut-on le faire autrement que dans les mots? « La morale consiste à supplanter l'être naturel (le vieil homme) par un être factice préféré. Mais alors

(1) *Journal*, p. 28.
(2) *Symphonie pastorale*, O.C., IX, p. 43.
(3) *Journal des Faux-Monnayeurs*, O.C., XIII, p. 33.

on n'est plus sincère. Le vieil homme, c'est l'homme même (1). » Plus aussi l'expression du sentiment conforme à cet idéal, en lui, tend à devancer la réalité dans l'espoir que le sentiment, un peu plus tôt ou un peu plus tard, viendra le rejoindre (2); mais toute notre vie intérieure s'en trouve truquée.

Et enfin la notion même de vérité, du moins si l'on y inclut référence à une norme quelconque. Car, à partir du moment où le souci d'une telle norme m'a pénétré, le parti pris et la simulation me menacent. Aussi bien, ce que Gide appelle volontiers chacun à manifester, ce n'est point *la* vérité, mais *sa* vérité, une vérité strictement particulière qui ne doit rien qu'à elle-même : « Ce que personne d'autre que moi ne disait et ne pouvait dire, c'était ce que j'avais à dire » (3), déclare l'Immoraliste.

La sincérité ainsi entendue est une divinité dévorante. N'en vient-elle pas à se dévorer elle-même? Nous aurons à nous le demander. Non pas sans avoir noté une fois encore combien cette recherche de l'authenticité est ici elle-même authentique. Au moins de constante intention. Qu'elle ait suffi à préserver toujours cette vie et cette œuvre du sophisme, comment l'affirmer? La sainteté s'achète d'un autre prix. Elle en éclaire en tout cas plus d'un aspect étonnant, à commencer par la véhémence, parfois aussi le simplisme d'affirmation et de négation qu'on voit cet homme si changeant apporter en chacun de ses états successifs. Elle le disculpe du soupçon souvent conçu d'avoir délibérément cherché l'éclat et le scandale. Gide est de ceux qui ne créent qu'à condition de se livrer à leur sujet au point de paraître d'abord s'y perdre. « Le livre, sitôt conçu, dispose de moi tout entier, et pour lui, tout en moi, jusqu'au plus profond de moi, s'instrumente. Je n'ai plus d'autre personnalité que celle qui convient à cette œuvre. Objective? Subjective? Ces mots perdent ici tout leur sens (4). » Et ailleurs :

(1) *Journal*, p. 30.
(2) *École des femmes*, p. 102.
(3) *L'Immoraliste*, O.C., IV, p. 96.
(4) *Journal*, p. 737.

« Rien n'est fait, si, ce personnage que j'assume, je n'ai pas su vraiment le devenir, jusqu'à me donner le change... En vérité, je ne sais plus bien qui je suis (1). » Tournure d'esprit en somme fréquente dans le monde écrivain, accentuée seulement ici par une particulière plasticité d'intelligence et d'âme. Mais voici qui est plus particulier à Gide et nous ramène au problème de la sincérité. A peine s'est-il livré ainsi à son personnage qu'un scrupule lui vient. « Et pourtant ce n'est pas moi! Ce n'est encore qu'une phase, un aspect de moi. Je me dupe moi-même, je dupe les autres en parlant, en faisant comme si j'étais seulement celui qu'un jour je me suis plu à devenir. Détrompons-nous! Détrompons-les! » Et c'est alors ce subit besoin « aussitôt délivré d'un livre, de bondir à l'autre extrémité de (lui)-même... et d'écrire précisément le moins capable de plaire aux lecteurs que le précédent (lui) avait conquis » (2), voire de désabuser, dans le livre même, les lecteurs trop crédules qu'il devine tentés de le prendre tout à fait au sérieux. Avec cette raideur subite, habituelle au nerveux qui prend assurance contre lui-même. Avec, à l'occasion, une nuance de sarcasme mal contenu : « Trop naïfs vraiment! Me prennent-ils, comme eux, pour un jobard? Montrons-leur à qui ils ont affaire, et de telle manière que la leçon leur soit inoubliable. »

*
* *

Disposition à l'accueil, dirons-nous plus loin, bonne grâce à comprendre et bonne volonté à consentir, à vider la place et à « laisser le dernier mot », suivant la locution qui lui est, paraît-il, familière. Ainsi Gide en agit-il vis-à-vis des autres. Ainsi en agit-il vis-à-vis des diverses personnalités dont sa personnalité est faite. Chacune a ses titres et son droit. Il faut les lui laisser, et pour cela se garder de la malmener ou de l'intimider.

(1) *Journal*, p. 829-830.
(2) *Id.*, p. 255.

Voilà, semble-t-il, un premier élément de la sincérité gidienne.

En voici un second, plus essentiel peut-être, en tout cas plus obvie : résolution de ne pas violenter la nature, c'est-à-dire ce qui en nous est antérieur à toute construction de l'intelligence, à tout jugement de la conscience, à toute décision réfléchie de la volonté et surtout à toute détermination sociale — ce qui est instinctif et spontané.

Non que la contrainte et l'effort n'aient leur place dans l'éthique de Gide, et bien au contraire. Car, s'il y a un plaisir de s'abandonner, il y a un plaisr de se contrarier; nager à contre-courant n'est pas moins attrayant au vrai sportif que suivre le fil de l'eau; pénétrer une œuvre difficile pas moins attrayant au lecteur intelligent que voir flatter son intime conviction. Ce plaisir-là aussi est naturel. Ce plaisir-là aussi veut être recueilli.

Instinct, spontanéité, nature, que faut-il mettre en fin de compte sous ces mots équivoques? A quoi reconnaître qu'on est encore dans l'ordre de la nature? Au plaisir que l'acte promet ou procure, précisément. A quoi reconnaître qu'on en est sorti? A la répugnance qui se manifeste alors. Tout se passe, comme si, démenti ailleurs par d'autres tendances, le postulat hédoniste animait ici toute la pensée gidienne : *Trahit sua quemque voluptas*. L'homme ne cherche naturellement — donc authentiquement — donc sincèrement, que son plaisir; le reste est falsification et trompe-l'œil.

Une totale passivité à l'égard de l'impulsion naturelle, telle que la décèle le plaisir : voilà donc, à la limite, la sincérité ainsi entendue. « L'homme sincère, écrit Jacques Rivière sous cette influence (1), n'ose plus toucher à ses sentiments; il aurait honte de les réformer... Il en vient à ne plus pouvoir même souhaiter d'être différent. Il abdique tout empire sur ce que lui propose son âme; il obéit à tout lui-même. »

(1) *De la sincérité envers soi-même*. Édition des « Cahiers de Paris », 1925, p. 20-21.

Dans cette incisive étude qui voulait semble-t-il, être un plaidoyer, Rivière a pourtant montré mieux que personne l'artifice et le danger d'une telle position.

De quel droit d'abord, identifier le spontané et le vrai? « Rien de plus menteur que le spontané, rien de plus étranger à moi-même. Ce n'est jamais par moi que je commence; les sentiments où j'entre naturellement ne sont pas miens... Ce sont mes secondes pensées qui sont les vraies, celles qui m'attendent, celles jusqu'où je ne vais pas (1). » La sincérité ne saurait donc exclure une activité intelligente et critique de l'esprit, une surveillance inquiète et défiante de soi, une chasse inlassable dans les fourrés de la vie intérieure. Mais comment s'y livrer sans courir le triple risque — de perdre toute foi en soi-même et en ses sentiments? de donner force aux monstres et aux bouffons que l'âme abrite et qui prétendent la régenter? de se trouver finalement réduit à la stérilité et à l'impuissance? Voyez un Stendhal peu à peu amenuisé, paralysé, isolé des hommes, coupé des événements, expulsé de lui-même par sa persévérance à ne rien omettre et à ne rien négliger. « Pauvre grande âme maladroite! Elle est exclue de partout. On s'est passé d'elle. Plus rien ne lui est demandé. Elle est frappée du grand malheur d'être inutile (2). » Comment ne pas redouter le même sort quand on n'estime rien au-dessus de vivre, quand on ne veut rien moins laisser échapper que de vivre? Quand aussi on a décidé de ne pas faire défaut là où d'autres peuvent avoir besoin de vous?

Il y a plus, sinon mieux à dire... Artifice, danger, les mots sont beaucoup trop faibles. Il s'agit d'une impossibilité organique, essentielle, qui accule à la duplicité ou à l'absurdité.

Avec tout son savoir, son agilité d'esprit, un Gide en reste ici, pour les choses de la vie intérieure, à l'image grossière d'une conscience-regard contemplant une âme-spectacle livrée à son jeu « naturel ». Malentendu fonda-

(1) Jacques Rivière, *De la sincérité avec soi-même*, Les Cahiers de Paris, 1925, p. 8 et 9.
(2) *Id.*, p. 22-23.

mental. La conscience n'est pas vision; elle est inévitablement interprétation, organisation, construction. La vie mentale n'est pas déroulement d'événements; elle est tendance, effort, dynamisme, recherche, recherche d'une forme et d'une synthèse qu'elle est bien loin de porter d'avance toutes faites en elle. Autrement dit, nous sommes toujours deux de jeu : le « moi » ou individu, avec l'ensemble de ses déterminations plus ou moins subies; le « je » ou personne, avec la faculté de se déterminer soi-même; le courant de la conscience et de la vie, et ce qui en moi le connaît, le juge et l'ordonne. Mais cela ne fait pas deux êtres, ni deux systèmes d'activités distinctes, aux manifestations simplement parallèles. Tout s'interpénètre. Ce que je pense conditionne ce que je suis; ce que je veux et fais conditionne ce que je pense; et inversement.

S'interdit-on, sous prétexte de sincérité, d'intervenir dans le jeu de ses activités dites naturelles et spontanées? S'abstenir de toute intervention, ce sera encore une manière d'intervenir. Celui qui, par crainte de se déformer, hésite à se réformer, n'en est pas moins informé de quelque manière; mais il l'est par l'événement fortuit et l'influence inconnue au lieu de l'être par le choix libre et réfléchi de la conscience. Celui qui se flatte de ne rien préférer de lui-même laisse le champ libre aux préférences confuses de l'instinct et de l'habitude. L'action non délibérée n'échappe au déterminisme supérieur du motif rationnel que pour retomber au déterminisme inférieur du mobile charnel. L'effort de sincérité vraie, dès lors, doit s'exercer dans une double direction : du côté du « moi » sans doute, afin que rien n'y reste dissimulé, masqué, falsifié par quelque, prénotion ; du côté du « je », afin que son regard maintenu clair et pur sur les êtres, ne soit pas troublé par de grossières séductions. Autrement dit, loin d'exclure l'amour et la recherche de ce qui doit être, l'amour et la recherche de ce qui est les appellent. Autrement dit encore, se connaître et se construire, cela ne fait pas deux, cela fait normalement une seule et même chose.

Ce n'est pas l'amour du bien qui risque d'aveugler, mais l'indifférence à la valeur.

Le point de vue hédoniste et sensualiste où Gide reste placé ne permet encore de connaître qu'une sincérité passive, facilement veule et servile. La véritable sincérité, la sincérité active, efficiente, est par-delà. Et quelque sens qu'on donne à ce nom, elle seule mérite le nom de vertu.

XXVI

L'ÉQUIVOQUE DU BONHEUR

La philosophie de Proust est une philosophie de vieillard, a écrit Ramon Fernandez, celle de Gide une philosophie de jeune homme (1).

La distinction est importante, et l'application heureuse.

Un vieillard — question de tempérament plus que d'âge — est un homme qui ne croit plus à la vie, qui a renoncé à vivre. Non qu'il dédaigne de recueillir au passage les précaires satisfactions que la vie peut encore lui offrir. Au figuré comme au propre, il arrive qu'il soit plus gourmand, voire plus glouton que le jeune homme. Mais c'est précisément parce qu'il n'attend plus grand-chose de l'avenir, qu'il se jette avec cette avidité sur le présent : d'autant plus précieux que moins espéré. Il ne projette plus, il n'entreprend plus, il n'ose plus. Sa grande curiosité est de l'histoire, ce qu'il a vécu, ce qui a été vécu, et il excelle en effet à le réanimer, le parant souvent de charmes qu'il n'a pas eus. Sa vision du monde est essentiellement rétrospective.

Un jeune homme, c'est un homme qui croit à la vie, qui a l'espoir et le goût de la vie. La privation, le risque, le sacrifice même lui sont plus faciles qu'à quiconque. Observation paradoxale au premier abord. Ne devrait-il pas doublement tenir à ses possessions, celui qui possède encore si peu? Au premier abord seulement. Le jeune homme pense moins à l'acquis qu'au possible. Sa véritable richesse est de ce qu'il attend et qui le dédommagera. Sa véritable pensée est de l'avenir, vers quoi il tend de

(1) *André Gide*, p. 25.

toutes ses forces, auprès de quoi tout le reste se décolore. Sa vision du monde est essentiellement prospective.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, du cas de Proust, Gide est bien ce jeune homme qui croit à la vie, ce jeune homme tourné vers l'avenir et ses ressources inépuisables, et qui n'admet pas que la vie et l'avenir puissent finalement le décevoir. Semblable en cela à Nietzsche, mais avec une différence capitale. Réserve faite de quelques instants d'inspiration et d'enthousiasme, l'optimisme de Nietzsche — et cela fait la noblesse douloureuse de ce destin — est un optimisme volontaire et héroïque. L'optimisme d'un homme qui se sent menacé, qui est revenu de beaucoup d'illusions sur l'humanité et la condition humaine, qui aurait pour sa part de nombreux motifs de désespoir, mais qui les écarte comme une tentation, et a résolu de les surmonter. *Volonté* plus que *sentiment* de puissance, qui submergera, qui convertira à soi les pensées décourageantes, les fatalités de la maladie et jusqu'aux absurdités cruelles de « l'éternel retour ». L'optimisme de Gide est un optimisme instinctif et spontané, j'allais dire un optimisme de facilité. Il n'a pas plus à affirmer la vie, à vouloir la vie que l'arbre en sève ou l'adolescent en fièvre. En lui la vie s'affirme et se veut comme une flamme dont il est l'aliment joyeux, qui le consume, mais lui permet de renaître indéfiniment de lui-même, vainqueur des déceptions, des destructions et des échecs.

Vitalité d'André Gide. Vitalité de son corps qui brave la fatigue, l'insomnie, les excès, qui, à soixante ans passés, se plaît encore aux escalades dans les rochers, aux douches glacées dans les cascades, aux marches pieds nus dans la neige (1). Vitalité de ses sens toujours prêts au plaisir, à l'ébriété, pressant les nourritures terrestres « comme un fruit plein de saveur sur les lèvres pleines de désir » (2). Vitalité de son intelligence, toujours en appétit de savoir, de comprendre, d'explorer, d'expérimenter, également apte aux précisions de l'esprit de géométrie et aux nuances de l'esprit de finesse. Vitalité

(1) *Journal*, p. 763-766.
(2) *Nourritures terrestres*, O.C., II, p. 213.

de son cœur même, à la vérité plus accueillant que fidèle, mais qu'il ne faut pas méconnaître non plus, et qui a toujours en réserve de la pitié pour la misère, de la sympathie pour l'effort, de l'admiration pour la vertu.

Amour de la vie d'André Gide. Amour de la vie à la fois naturel et calculé, sauvage et savant. Amour de la vie, de toute la vie, dans cet «immense monde de délices» dont il aime entendre parler Blake et qu'habite le tigre aussi bien que l'agneau. Amour de la vie pour elle-même (1), indépendamment des profits qu'on en peut attendre et des valeurs à quoi elle peut servir.

Il est bien vrai que la notion de vie « est tout à fait centrale » chez Gide, « comme la pierre angulaire de son œuvre et de sa doctrine » (2).

* * *

Seulement, cela dit, rien n'est encore dit, car c'est précisément à ce carrefour que s'ouvrent les voies divergentes. Ramon Fernandez, pour avoir fait la remarque que nous rappelions à l'instant, n'ignore d'ailleurs pas qu'il n'est « rien de plus confus » que cette notion de vie; elle ne se détermine qu'en fonction d'expériences fort diverses (3).

(1) Là est probablement l'explication de la place importante que tient le jeu dans l'activité humaine comme dans l'activité littéraire de Gide. Jouer, c'est se complaire en une activité gratuite, détachée de toute fin utilitaire. Le jeu est le propre de l'enfant, qui n'a pas encore ressenti l'urgence du but et la contrainte de la nécessité. Il reste la ressource de l'homme, qui ne les a que trop ressenties et voudrait y échapper. Le *Journal* (p. 886) livre cette historiette : « Si l'on ne connaissait pas Gide, on croirait vraiment qu'il s'amuse, dit à Martin du Gard (qui me rapporte ce propos) un jeune étudiant présent à la seconde décade (de Pontigny). C'était pendant les jeux du soir. Martin du Gard lui répond que ces mots montrent au contraire qu'il ne me connaît pas du tout. » Et ailleurs (p. 964), à propos d'une partie de ballon en piscine : « Je me souviens que Charles Du Bos, après lecture de *Si le grain ne meurt...*, s'excusant du peu d'intérêt qu'il avait pris au récit des jeux de mon enfance, me disait : « Que voulez-vous, cher ami, je n'ai jamais joué. » C'est le secret d'un manque énorme, et que *celui qui n'a jamais joué* ne voit pas. Pour moi, toujours, et par contre, je suis enclin à considérer l'art lui-même comme un jeu; et comme un jeu de Dieu, le Cosmos. »

(2) Ramon Fernandez, *André Gide*, p. 219-220.

(3) Remarquant, par exemple (p. 221), que les mêmes disciplines qui, pour Gide, sont contraires à la vie, chez Claudel la portent à son paroxysme, précisément par l'effet de freinage et d'arrêt.

La vie, soit... Mais quelle vie? Telle est notre condition : notre vie est faite de multiples vies enchevêtrées. Il y a une vie du corps et une vie de l'esprit. Il y a une vie des sens et une vie de l'intelligence. Il y a une vie active et une vie contemplative. Une vie de la solitude et une vie de la communion. Une vie qui est conflit et lutte et une vie qui est entraide. Une vie qui se détend dans le plaisir et une vie qui se tend dans l'effort. Une vie qui gaspille et une vie qui épargne. Une vie qui s'étale en surface et une vie qui creuse en profondeur. Une vie qui se disperse dans le temps et une vie qui se concentre pour l'éternité...

Or ces vies ne se recouvrent pas, elles ne s'harmonisent pas naturellement. Elles se contredisent souvent; elles se gênent et s'entrempêchent toujours. Nous pouvons avoir à opter entre elles; nous avons en toute hypothèse à les ordonner, à les hiérarchiser dans l'unité complexe de notre destin. Lorsque nous ne le faisons pas délibérément, en suite d'un plan réfléchi et d'une métaphysique explicite, nous le faisons sans le savoir et sans le vouloir, sur les suggestions de l'occasion et de telle ou telle de ces métaphysiques implicites que toute conduite humaine porte en soi, comme M. Jourdain la prose ou la poésie. La réalité et la signification de cette option peuvent n'être pas d'abord visibles; elles se manifesteront de plus en plus clairement à mesure que se dérouleront les conséquences et que la logique inéluctable de l'action augmentera l'écart entre les positions initiales, comme d'un angle dont nous suivrions les côtés. Et la même expérience qui nous en avertira nous informera qu'en laissant la décision au hasard, nous avons à peu près immanquablement décidé pour l'inférieur contre le supérieur, pour le pire contre le meilleur. Car il n'est pas vrai que notre nature soit inévitablement attirée par le mal; mais il est vrai que, si elle n'est mise en garde, elle cède inévitablement à la facilité. Or, la facilité, c'est bien en bas qu'elle est. C'est là qu'il y a le moins de résistance à vaincre et de complexité à dominer. La métaphysique de ceux qui n'en veulent point d'autre, c'est celle du plaisir immédiat,

c'est à dire de l'instinct sous sa forme élémentaire et la plus fruste.

La prétention de Gide et d'autres, c'est pourtant, nous le savons, d'échapper à cette double loi. D'échapper à la nécessité du choix par l'adresse à tout embrasser, à tout concilier. D'échapper à la fatalité de la descente par une certaine noblesse de l'âme tournée vers les altitudes, familière des pentes montantes.

Reste à savoir ce que vaut cette double prétention.

*
* *

Nous parlions de plaisir... Un assez bon test, en l'espèce, paraît résider dans l'emploi fait de ce mot, et des mots exprimant des idées voisines, comme ceux de bonheur, de volupté ou de joie. Plaisir, bonheur, volupté, joie : ce n'est point là la vie même; mais ce sont les signes qui la révèlent, plus que cela, les fleurs et les fruits qui manifestent son degré de richesse et sa hauteur de niveau. Or, si indécises que restent ici nos terminologies, si grossières nos classifications, ces notions sont reliées du dedans par une dialectique qui porte bien au-delà d'une question de vocabulaire.

Le *plaisir*, disions-nous, c'est la solution immédiate et facile, la solution de ceux qui n'en ont point d'autre, la solution de ceux qui ne voient point de solution. Aussi attire-t-il à la fois les sensuels, les indolents et les sceptiques; les sensuels, en ce qu'il flatte leurs désirs; les indolents, en ce qu'il se laisse cueillir sans effort ni peine; les sceptiques, en ce qu'il s'accommode parfaitement de l'absence de toute préférence, de toute conviction. Et plus encore que tous, bien entendu, ceux qui sont à la fois sensuels, indolents et sceptiques : un Horace, un Montaigne, un France.

Mais, autant la solution peut paraître simple quand on a pris le parti de ne se poser point trop de questions, autant elle apparaît décevante dès que la réflexion

reprend ses droits. Car le plaisir révèle vite deux faiblesses. Il est court et passe extrêmement vite; à peine atteint, parfois, il s'évanouit. Il est dangereux, chargé de conséquences; il ne s'achète pas tout de suite, mais se fait cher à l'usage; on a vu un instant de plaisir se payer d'une vie de souffrances. D'où la double préoccupation de durée et de sécurité qu'il éveille sans y répondre. Mais une satisfaction qui dure et d'où soit exclu tout gros risque, n'est-ce pas ce que le commun des hommes appelle le *bonheur?* A son tour, cette idée requiert analyse. Sous ses formes supérieures, on la verrait s'orienter vers l'idée de béatitude : ainsi l'ont entendue les théologiens et métaphysiciens pour qui l'aspiration au bonheur est constitutive de la nature humaine. Sous ses formes inférieures, elle reste enlisée dans la notion d'intérêt : tendance incontestable de l'épicurisme doctrinal, et aussi de cet épicurisme pratique, de cet épicurisme bourgeois ou mieux encore petit bourgeois dont le titre de rente ou le livret de Caisse d'Epargne était aux yeux de Péguy le haïssable symbole. D'un côté comme de l'autre, marquée d'un caractère statique : le plaisir est mouvement, devenir; le bonheur est conçu comme état, possession. Et alors elle pose un double problème. Problème psychologique : comment éviter l'atonie, l'ennui? Problème moral : comment prévenir le relâchement, l'affaissement de l'énergie?

Comment éviter l'atonie? Par le plaisir à nouveau, répondront certains, non plus le plaisir simplement attendu et recueilli, mais le plaisir savamment aiguisé et diversifié par la recherche, le raffinement, l'artifice — pourquoi pas le vice ou l'inversion? Nuance particulière qu'apporte le mot *volupté*. Ici éclate le mot de Wilde et d'autres avec lui : « Pas le bonheur! Surtout pas le bonheur! Le plaisir! Il faut toujours vouloir le plus tragique », avec cette parodie d'ascétisme : « Mon devoir à moi, c'est de terriblement m'amuser (1). » Le plus tragique! Les pressen-

(1) Cité par André Gide dans *In Memoriam*, O.C., III, p. 487. Cf. *supra*, p. 48-49.

timents de Wilde ne le trompaient que par défaut : il ne savait pas jusqu'où devait le mener cette solution de désespoir. Tous les voluptueux ne finissent pas au *hard labour*. Mais la geôle n'est pas encore la pire peine dont nous parle *De Profundis*. Même là où elle n'aboutit pas à quelque éclat public, la volupté ruine en nous tout ce qui est le fondement et fait la valeur de la personnalité : aptitude à juger bien, force de vouloir, charme d'aimer. Or, quoi qu'il en puisse parfois sembler, aucun homme ne se satisfait de détruire en soi son humanité même.

Heureusement, il y a une autre solution, celle des forts. Elle est, non plus de se livrer passivement aux choses, ni de les pressurer fiévreusement, mais de les dominer par l'effort, par la création, et de faire de cette domination même la matière d'un plaisir plus haut que le plaisir, d'un bonheur moins fade que le bonheur, d'une volupté plus saine que la volupté : la *joie*. La joie, signe et cri de la vie, qui a réussi, qui a gagné du terrain, remporté une victoire (1). La joie, qui est mouvement, mais aussi montée, progrès. La joie, qui est jouissance, mais aussi puissance, et au sens le plus noble du mot. La joie qui, loin de répugner à la lutte et au risque, au contraire, s'en exalte. C'est pourquoi, autant le mot bonheur reste inadéquat ou mesquin quand il s'agit de la mère qui enfante, de l'homme d'action qui réalise, du savant qui découvre, de l'artiste qui crée à grand ahan, du mystique que dévore une flamme sacrée, autant le mot joie sonne ici clair et juste. Nous approchons des sommets où tout aboutit.

Comment réagit, à l'égard de ce test idéologique, la sensibilité d'André Gide?

Première constatation : sa langue d'ordinaire si précise se montre ici incertaine, mal fixée. Soit par exemple le mot bonheur. Tantôt Gide le prend au sens banal et usuel qui dissout toutes les nuances et embrasse toutes les formes, durables ou non, statiques ou dynamiques, particulières ou générales, du sentiment de l'agréable (1);

(1) Bergson, *L'Énergie spirituelle*, p. 24.

tantôt il le revêt d'une coloration spéciale et nettement péjorative. Tantôt il l'évite manifestement, comme dans les premières *Nourritures* (2); tantôt il l'utilise de manière courante comme dans *Les Nouvelles Nourritures*. Tantôt, et par exemple dans *L'Immoraliste*, il l'oppose au plaisir : « Qu'avais-je besoin de tranquille bonheur?... Ce qu'elle appelait le bonheur, je l'appelais repos, et moi je ne voulais ni ne pouvais me reposer » (3); tantôt, au contraire, il l'incline en ce sens (4); tantôt il l'emploie indifféremment comme synonyme de joie, d'être, d'élan vital et de volupté, ainsi qu'on voit dans *Les Nouvelles Nourritures* (5).

Il y a équivoque dans les mots. Il y a probablement équivoque aussi dans les idées. Au profit de qui et de quoi?

Le virage se prend, avons-nous dit, au point où la recherche du bonheur incline décidément soit vers la joie, soit vers la volupté.

A la solution haute et virile, Gide pouvait sembler préparé par sa répugnance naturelle à toutes les formes de la facilité : confort et sécurité, laisser-aller et conformisme, complaisance en soi et soumission à autrui; par son aspiration constante à une valeur qui serait le fruit d'un effort et l'enjeu d'un risque. « Non s'efforcer vers le plaisir, mais trouver son plaisir dans l'effort même, c'est le secret de mon bonheur (6)... J'ai souvent éprouvé combien une obligation facilite en moi le bonheur : une tâche à accomplir (7)... Je ne suis pas sûr que, dans la vie,

(1) En ce sens-là seulement, nous semble-t-il, on peut parler du « devoir d'être heureux » (*Journal*, p. 715) ou de « la somme de bonheur due à chaque créature » (*Les Nouvelles Nourritures*, p. 30).

(2) Auxquelles s'appliquerait particulièrement le mot de Charles Du Bos : « Toujours ce mot de bonheur il le tiendra en suspicion, toujours il lui préférera ceux de joie et de volupté. » (*Le Dialogue avec André Gide*, p. 48.) « Toujours » est pourtant de trop, comme on va voir sans tarder.

(3) *Op. cit.*, O.C., IV, p. 143 et 154.

(4) Assez souvent dans le *Journal*, par ex., p. 778 : « Pour nombre d'âmes, et que je crois des mieux trempées, le bonheur n'est point dans le confort et dans la quiétude, mais dans l'ardeur. »

(5) Par exemple, les très caractéristiques p. 12 et 13.

(6) *Journal*, p. 902.

(7) *Id.*, p. 1042.

les devoirs ne m'intéressent pas plus encore que les plaisirs (1). » Ces formules sont certainement sincères, encore qu'elles demandent le préjugé favorable. Et ce n'est pas seulement pour le domaine esthétique que vaut cette fière leçon : « L'art est toujours le résultat d'une contrainte. Croire qu'il s'élève d'autant plus haut qu'il est plus libre, c'est croire que ce qui retient le cerf-volant de monter, c'est sa corde... C'est sur la résistance que l'art doit pouvoir s'appuyer pour monter... Le grand artiste est celui qu'exalte la gêne, à qui l'obstacle sert de tremplin. L'art naît de contrainte, vit de lutte, meurt de liberté (2). »

Mais trois choses l'handicapaient lourdement, qui devaient transformer pour lui cette voie en impasse.

D'abord une conception toute négative de la liberté qu'essayera de préciser notre prochain chapitre. Car les mots ne doivent pas nous égarer; la seule contrainte qu'accepte Gide, c'est celle qu'il s'impose à lui-même, en suite non pas d'une discipline intrinsèquement et perdurablement valable, mais d'une préférence subjective, à tout instant susceptible d'être révoquée par une autre préférence.

Ensuite, une sensualité très despotique qui non seulement lui fait réclamer l'émoi, la vibration, l'ivresse, l'extase charnelle, mais le porte à y chercher le signe le moins trompeur de l'authenticité du sentiment et de la valeur de l'acte, comme si une certaine défiance des « consolations sensibles » n'était pas le commencement de toute vie spirituelle.

Enfin, relevée avec force par Du Bos notamment, l'absence presque complète, chez Gide, de la notion du but, l'effort et la vertu devant trouver en eux-mêmes leur justification, en dehors de toute réalisation intérieure ou extérieure, de toute œuvre ou objet.

Triple cause pour un même effet. La joie, disions-nous, est créatrice. Mais comment concevoir une création qui ne nous contraigne pas? Une création qui ne nous éprouve

(1) *Journal*, p. 1250.
(2) *L'Évolution du théâtre*, 1904, O.C., IV, p. 206-207.

pas? Une création qui ne nous dépossède pas de quelque manière de nous-mêmes? Le véritable créateur vit pour l'œuvre et non pour soi. Il ne s'accomplit en elle qu'en acceptant d'abord toutes les conditions de son accomplissement à elle. Elle ne s'accomplit en lui qu'au prix d'une onéreuse parturition.

Gide était exclu de la véritable joie. Il lui restait la volupté. C'est donc de la volupté qu'il s'empara (1) à défaut de mieux, plus sans doute qu'il ne la choisit délibérément.

Le mouvement de descente l'emporte sur le mouvement de montée. La promesse n'est pas tenue qui avait été faite, la promesse de vie pleine et harmonieuse. Gide perd sa vie d'en haut pour ne sauver que sa vie d'en bas.

Qu'est-ce donc qui l'aveugle? Qu'est-ce qui lui cache l'évidence de l'échec? Une illusion de liberté et une illusion de dépassement que nous avons maintenant à tirer au clair.

(1) En ses jours claudéliens, Jacques Rivière en eut la sensation vive : « Ce qui est beau là-dedans (il s'agit de *Paludes*), c'est cette haine du bonheur, ce refus, ce reniement du bonheur. Gide toujours prépare Claudel. C'est pour cela que Claudel ne le comprend pas, prétend qu'il n'a rien à dire. Gide dit : « Rien. Il n'y a rien. Rien n'est. Le bonheur. Mais il est affreux. Je n'en veux pas. » Claudel vient et dit : « Il y a la joie. Que j'atteigne la plus grande joie. »

« Le seul remède que Gide trouve au rejet du bonheur, c'est encore la recherche du bonheur sous sa forme non plus — terne — de confort, mais de volupté. Or, chercher le bonheur ainsi, c'est s'apprêter une perpétuelle déception. De là tout l'œuvre de Gide, qui est comme la dégustation éphémère de ces fruits délicieux, qui laissent au palais un souvenir écœurant. Par là encore Gide prépare Claudel — en montrant où n'est pas *la joie*.

« La joie! » (*Correspondance* avec Alain-Fournier, t. III, p. 71-72. Lettre du 20 février 1907.)

XXVII

LE DRAME DE LA LIBERTÉ

C'est à Gide lui-même, parlant par la bouche de Ménalque, que nous pouvons emprunter la formule des deux idées directrices autour desquelles s'organisera notre exposé : « Savoir se libérer n'est rien, déclare le héros de *L'Immoraliste* avant de commencer sa confession; l'ardu, c'est savoir être libre (1). » Et après l'avoir terminée : « Arrachez-moi d'ici à présent, et donnez-moi des raisons d'être. Moi je ne sais plus en trouver. Je me suis délivré, c'est possible; mais, qu'importe? Je souffre de cette liberté sans emploi (2). » Nous sommes ici tout de suite au centre, au point crucial.

Etre libre, pour la grande majorité des hommes, c'est n'avoir à subir *aucune contrainte* d'ordre matériel ni moral; c'est pouvoir agir, parler, penser à sa guise, sans rencontrer d'autres limites que celles de ses forces ou de ses désirs. C'est en ce sens-là que le prisonnier parle de sa liberté retrouvée et l'écolier de la liberté des vacances.

Mais il est évident qu'une conception aussi négative reste bien en deçà de la réalité à définir. Aussi les philosophes y ont-ils inclus un pouvoir positif qu'ils ont appelé *libre-arbitre* : pouvoir de choisir entre différents partis sans être déterminé à aucun, ou plutôt en se déterminant soi-même par un acte *sui generis* où la conscience a l'impression d'un commencement absolu, d'un fiat créateur.

Mais que veut dire se déterminer soi-même? Si l'on entend par là se déterminer en l'absence de tout motif,

(1) O.C., IV, p. 15.
(2) *Id.*, p. 169.

ou contrairement au motif reconnu le meilleur, rien ne distingue plus la liberté d'un pouvoir de caprice, d'un pur arbitraire. Si l'on entend par là se déterminer conformément au motif reconnu le meilleur, si l'on fait de la volonté elle-même une sorte d'appétit supérieur tourné inévitablement non plus vers le sensible mais le rationnel, n'en vient-on pas à substituer simplement une détermination à une autre? Difficulté à laquelle essaye de parer une autre conception de la liberté dont Bergson a fourni l'expression la plus élaborée : l'acte libre est celui que ne suffit pas à expliquer un motif particulier et par là plus ou moins extérieur à l'être, mais qui exprime la *personnalité entière*, en sa réalité intime et profonde. Il s'agit moins d'une oscillation ou conflit entre motifs différents, et d'une sorte de fait du prince intervenant pour le résoudre, que d'une récapitulation intérieure de tous les motifs et mobiles entraînés dans le courant de la conscience, s'y résolvant finalement en spontanéité et harmonie. Nous sommes libres quand nous pouvons totalement nous reconnaître et nous ressaisir dans notre acte.

Le débat peut-il être clos ici? Pas encore. Sans doute ce serait déjà beaucoup de pouvoir nous organiser et nous unifier nous-mêmes. Mais nous nous apercevons vite que nous ne le pouvons sans mettre en cause autre chose que nous-mêmes. Nous ne sommes des valeurs que grâce à d'autres valeurs; nous ne sommes des êtres que par rapport à d'autres êtres. C'est à tout cet ensemble de valeurs et d'existences qu'il nous faut nous ordonner pour nous réaliser nous-mêmes dans la plénitude de nos puissances. De là les paradoxes célèbres chargés de substance : être libre, c'est *servir;* être libre, c'est obéir à Dieu; il n'est de parfaitement libre que le saint parfait; par-delà toute hétéronomie, il n'est d'autonomie véritable que dans la « théonomie ».

En résumé : liberté d'indépendance; liberté d'option; liberté de spontanéité personnelle; liberté proprement spirituelle : telles sont les principales notions que peut éveiller le mot de liberté. Non pas simplement juxtaposées ou superposées. Mais reliées, ici encore, par une vivante

dialectique qui les fait surgir les unes des autres comme les phases successives d'un même développement (1).

Mais rares sont ceux qui mènent cette dialectique à son terme. Tel l'adolescent naïvement satisfait de n'avoir plus de compte à rendre à personne, l'homme émancipé en resterait volontiers à cette illusion de puissance que peut procurer une faculté de s'engager qui ne s'est encore liée par aucun engagement, qui plane au-dessus des sentiments et des idées, des obligations et des vocations comme un démiurge capable d'en tirer toutes choses et leurs contraires.

Mais alors, de pénibles expériences l'attendent, dont nous retiendrons deux types.

Ou bien, pour s'être affranchi des disciplines qui soutenaient en lui l'idéal trop exigeant du bien, il s'aperçoit qu'il est devenu incapable de résister à la pesanteur du mal. D'autres influences, d'autres habitudes ont occupé tout de suite la place vide. Il n'a fait que changer de maître, débarrassé des monitions de la sagesse, mais exposé à toutes les violences de l'instinct. Il a troqué l'obéissance contre l'esclavage. Il s'est libéré peut-être. Mais il n'a pas su rester libre.

Ou bien, pour avoir repoussé cette limite de la détermination dont Gœthe a dit pourtant qu'elle était la condition de toutes les grandes choses, pour avoir prétendu garder pure de toute réalisation finie sa faculté indéfinie de réaliser, il se fait bientôt à lui-même l'impression

(1) Veut-on nous permettre encore quelques précisions susceptibles d'éclairer le débat?

Le libre arbitre, faculté du bien et du mal, « liberté mineure », possibilité de ne point pécher, pour parler comme saint Augustin, n'est encore que le point de départ; le terme, la « liberté majeure », est épanouissement dans un bien désormais inamissible, impossibilité de pécher. Sans libre arbitre, l'homme ne serait encore qu'un automate; avec le seul arbitre, il ne se possède pas encore, il est seulement mis à même de se posséder.

Un élément d'indétermination, d'activité pure et illimitée, pour parler maintenant comme Hegel, est au principe de la synthèse que constitue la liberté concrète; mais la détermination aussi lui est nécessaire. « La liberté est de vouloir quelque chose de déterminé, mais de rester soi-même dans cette détermination. » (Cité par H. Lefebvre et N. Guterman, *Hegel. Morceaux choisis*, Gallimard, éd. 1939, p. 239.) Nous ajouterons : de rester soi-même dans la détermination suprême de l'ordre universel et absolu.

d'une machine qui tourne à vide, sans raison ni profit, d'une forme qui cherche en vain sa matière. Il s'inquiète, il s'irrite, bientôt il se désespère de n'avoir avivé en lui la conscience d'une puissance virtuelle que pour aviver aussi celle d'une trop actuelle impuissance. Un « A quoi bon! » désenchanté succède au « Tout est bon » initial. Il souffre de cette liberté sans emploi.

Nous rejoignons, avec les formules de *L'Immoraliste*, le cas de Gide lui-même.

*
* *

A quel point peut être impérieux, ombrageux, chez Gide, le besoin d'indépendance, nous l'avons dit.

Tout chez lui en porte la marque : sa vie, dominée par la parabole (revue et corrigée) de l'enfant prodigue; sa pensée, centrée autour de l'idée de déracinement (1); son cœur, capable certes d'attachement, mais farouchement rebelle à l'enlacement; son intelligence, bien plus avide de recherche que de certitude.

Toutes les influences qu'il a subies ont contribué à l'incliner en ce sens : une nature impatiente et bondissante; une éducation qui abusait trop de l'impératif catégorique pour n'en point donner l'horreur; une situation de fortune qui lui laissait la disposition de son temps et de son travail; des amitiés souvent profondes, mais qui se neutralisaient par leur diversité; des maîtres — Nietzsche, Blake, Dostoïevsky — qui étaient des révoltés;

(1) Point de vue biologique : « Le repiquage est de la plus haute importance pour la grande majorité des plantes», déclarent MM. Vilmorin et Andrieux. Cité dans *Autour de M. Barrès, Prétextes*, p. 58-59.

Point de vue moral : « Le déracinement peut être une école de vertu... Faute d'être appelées par de l'étrange, les plus rares vertus pourront rester latentes. »

Point de vue intellectuel : « Toute instruction est un déracinement par la tête. »

Point de vue social et national même : « La doctrine de l'enracinement, trop rigoureusement appliquée, risquerait, en protégeant et en accentuant l'hétérogénéité des divers éléments français, de les faire à jamais se mésentendre. » (*La Normandie et le Bas-Languedoc, Id.*, p. 76.)

On pourrait suivre chacune de ces veines dans l'œuvre entière.

une époque instable où chancelaient les institutions, les disciplines, les certitudes.

Gide semble se faire un jeu de n'être jamais où on le croit, ni tel qu'on le croit. Mais un jeu sérieux. C'est pour se soustraire à toute délimitation et définition — fût-ce à la définition qu'il serait tenté de se donner de lui-même, — c'est pour se prouver sans cesse à lui-même son pouvoir d'auto-disposition, qu'il se dérobe ainsi à tout ce qui menace de disposer de lui, gens ou choses, habitudes ou opinions, demeures ou événements. La seule question qui reste à se poser à ce sujet est de savoir si c'est la nature de Gide qui s'est préparé le milieu qui lui convenait, ou si le milieu qui lui convenait l'a fait à son image.

« Identifier liberté avec libération », confondre en somme le texte et la préface : telle est, remarque avec pénétration Ramon Fernandez, l'erreur de Gide. « L'effort pour se libérer suffisait à le pénétrer d'une telle ivresse qu'il a pu croire y puiser le vin fort de la liberté (1). »

Faut-il suivre Fernandez dans l'interprétation au total assez péjorative qu'il donne ensuite de cette disposition? Faut-il y voir la réaction instinctive d'un nerveux chez qui, en dépit des apparences, la vitalité ne surabonde pas et s'épuise vite? De sorte que le choc incessamment renouvelé de la sensation lui serait nécessaire pour ne pas tomber dans l'inertie? De sorte que, perpétuel convalescent, il unirait à une « réceptivité plus parfaite », privilège d'un organisme encore débile, cette fragilité qui interdit longs efforts et durables desseins? Nous ne disposons pas d'appareils pour mesurer le dynamisme intérieur. Et les signes, nous le répétons, sont chez Gide d'une vitalité vigoureuse, résistant à des gaspillages qui seraient désastreux pour d'autres, retombant sans doute assez vite sur elle-même, mais par refus de la durée plutôt que par impuissance à durer.

Le fait est là en tout cas : « Gide est plus intéressé par les commencements que par les fins, par les départs

(1) Ramon Fernandez, *André Gide*, p. 224.

que par les arrivées (1).» Mais, cette fois, ce n'est pas assez dire. Non pas davantage, mais exclusivement intéressé. Arriver est décevant; c'est partir qui vaut la peine. Finir est terriblement lourd; commencer toujours léger. Dès qu'il est question d'un but à atteindre et surtout d'un terme à trouver — nouvelle confusion où Gide s'égare, comme s'il n'était pas de l'essence d'un véritable but, d'un véritable idéal, de demeurer inépuisable! — l'ennui menace, puis la répugnance, puis la phobie. Etre libre, c'est pouvoir à chaque instant interrompre, se détacher — et n'avoir aucune explication à en donner.

Mais ici commence ce qu'on a appelé « le drame de la liberté ».

Y a-t-il expérience plus totalement faite par l'homme moderne que celle du pouvoir destructeur de la liberté, lorsqu'elle se prend elle-même pour fin, lorsque toute autre réalité ou valeur ne lui est plus qu'une occasion, en soi indifférente, de s'affirmer son propre pouvoir, lorsqu'elle néglige de s'alimenter par l'amour en même temps qu'elle se dépense dans le jeu ou l'effort? Ce n'est pas seulement le cadre social qui est brisé, c'est la vie personnelle qui est atteinte en sa source. Certitude, règle, joie, faculté de conquête ou de don, valeur, nature même, rien n'est plus soustrait à la flamme dévoratrice. Quand le reste est consumé, il lui reste à se consumer elle-même et elle n'y manque pas; un nihilisme radical, une totale désagrégation, est à la limite de l'expérience.

L'acte concret d'une volonté libre est la synthèse au moins de deux éléments : un bien qui s'offre par le canal de la pensée ou de la sensibilité; une initiative proprement volontaire par laquelle ce bien devient le bien propre et personnel de l'être qui l'accueille. Vraiment inséparables : faute du second, l'acte n'est plus libre et reste dans l'automatisme; faute du premier, il n'est plus un acte, mais un geste. Et appelés à se développer en raison l'un de l'autre : plus la valeur est haute, plus il y faut de réflexion et d'effort; plus la liberté est audacieuse,

(1) Ramon Fernandez, *André Gide*, p. 225.

plus elle demande, pour manifester pleinement et sans péril son pouvoir, un bien substantiel et pour ainsi dire nourricier. La liberté absolue ne se conçoit que dans le bien absolu.

« L'ardu, c'est savoir être libre. » Deux grands esprits ont laissé échapper cet aveu, qui comptent précisément parmi ceux que Gide a le plus fréquentés.

Nietzsche d'abord : « Libre, te dis-tu? Ta pensée maîtresse, c'est elle que je veux entendre, et non point que tu t'es libéré d'un joug.

» Es-tu de ceux qui devaient se libérer d'un joug? Il en est beaucoup qui, se délivrant de la faculté de servir, se délivrent du même coup de leur dernière valeur.

» Libre de quoi? Qu'importe à Zarathoustra! Mais avec clarté ton œil doit m'annoncer : libre pour quoi (1) ?»

Dostoïevsky surtout, lorsqu'il accule Kiriloff au suicide par le besoin de « se montrer libre dans la plus haute acception du mot » et de ne pas se contenter d'une « insubordination d'écolier ». « Si Dieu existe, tout dépend de lui, et je ne puis rien en dehors de sa volonté. S'il n'existe pas, tout dépend de moi, et je suis tenu d'affirmer mon indépendance... C'est en me tuant que j'affirmerai mon indépendance de la façon la plus complète. Je suis tenu de me brûler la cervelle... Je me tuerai pour affirmer mon insubordination, ma nouvelle et terrible liberté (2). »

Cette voie sans issue, n'est-ce pas celle où s'est engagé Gide lui-même?

*
* *

Non qu'il soit absolument sans défense contre cette fatalité. Plusieurs de ses constantes inspirations contrebattent au contraire la tendance libertaire et anarchiste.

Œdipe parle certainement au nom de l'auteur lorsqu'il abdique « une royauté non conquise et non méritée » et dit son mépris à ceux qui, d'un certain idéal de no-

(1) *Ainsi parlait Zarathoustra;* Des voies du créateur, trad. Henri Albert, p. 84.
(2) Cité par Gide, *Dostoïevsky*, O.C., XI, p. 300.

blesse humaine, « n'ont pris que ce qui les flatte, les autorisations, les licences, laissant échapper la contrainte : le difficile et le meilleur (1) ». Et aussi le Michel de *L'Immoraliste* lorsque, admirant comment s'unissent dans la campagne normande « l'éclatement fécond de la libre nature » et « l'effort savant de l'homme pour le régler » (on croirait entendre le dialogue de la chapelle et de la prairie chez Barrès), il conclut à une éthique qui serait « une science de la parfaite utilisation de soi par une intelligente contrainte (2) ». Et aussi l'Alissa de *La Porte étroite* — c'est un des points par où les deux livres se rejoignent — lorsque, tantôt se demandant « s'il est d'autre vertu que d'aimer, d'aimer le plus possible et toujours plus », tantôt se refusant à « appeler vertu le plus naturel penchant de (son) cœur (3) », elle se réfère finalement à ce principe : « Plus le devoir est ardu, plus il éduque l'âme et l'élève (4). »

Le bonheur lui-même refusé, en tant qu'il est facilité, et la facilité par-dessus tout refusée, parce qu'elle est médiocrité : deux thèmes sans cesse reproduits chez Gide, et plus encore à la fin du *Journal* qu'au commencement : « Je crois de plus en plus que l'idée de liberté n'est qu'un leurre... que l'homme ne fait rien qui vaille sans contrainte et que bien rares sont ceux capables de trouver cette contrainte en eux-mêmes (5)... Combien il sied de se défier de ce qui vous flatte... Cela seul vous éduque vraiment, qui vous contrarie (6). » Sans doute, outre qu'il faut toujours se méfier du vocabulaire de Gide dans l'ordre spirituel, son art a profité de la leçon infiniment plus que sa vie. Il n'est pourtant point malaisé d'en discerner ici même les applications : ces habitudes sportives, voire ascétiques qui ont fait de Gide, jusqu'à la vieillesse, un marcheur et nageur endurci; ce goût de

(1) *Théâtre*, p. 302.
(2) O.C., IV, p. 76.
(3) O.C., V, p. 224.
(4) *Id.*, p. 150.
(5) *Journal*, p. 1084.
(6) *Id.*, p. 1237. Il y aurait à utiliser aussi les beaux textes de la Préface à *Vol de nuit*, de Saint-Exupéry. Cf. *infra*, p. 323, note.

décevoir, de provoquer, qui marque ses relations avec le public; cette recherche continuelle de sa singularité, de sa dissemblance — vis-à-vis des autres, vis-à-vis de soi-même — qu'il serait grossier de prendre pour un calcul d'amour-propre ou d'ambition; surtout cette horreur du « confort spirituel » qui constituera peut-être le plus noble exemple laissé par Gide.

D'autre part, nous l'avons montré, la notion gidienne de « l'acte gratuit » se laisserait volontiers incliner vers la théorie bergsonienne de la liberté, et c'est même le seul sens raisonnable qu'elle puisse recevoir. On s'étonne d'y voir l'acte indifférent jugé supérieur à l'acte utile et motivé, l'acte spontané supérieur à l'acte réfléchi. Toutes réserves faites sur les venins mêlés à un breuvage en soi salubre, la pensée de fond de Gide semble la suivante : dans l'hypothèse la plus favorable, le motif ou mobile n'exprime qu'une partie de notre être; le plus souvent, il ne l'exprime pas authentiquement. Venu du dehors, nous le portons bien plus qu'il ne nous constitue. Suivant la métaphore célèbre de *L'Essai sur les données immédiates*, il est la feuille morte sur l'étang; il ne révèle rien des profondeurs. Le seul moyen d'atteindre à l'activité vraiment personnelle, n'est-ce donc pas d'échapper à tous les mécanismes, qu'ils soient de l'ordre de l'habitude, du sentiment commun ou de la pensée discursive, et de s'abandonner à ce qui en nous est, au contraire, dynamique et spontané, l'impulsion et l'intuition? Par là s'explique un texte comme ce « feuillet non utilisé » des *Faux-Monnayeurs* qu'on retrouvera dans le *Journal* (1) : « Je n'agissais encore que selon le meilleur motif, tant que je soumettais mes actes à cette approbation qui impliquait, avant d'agir, une sorte de délibération et de contrepesée imaginative, par où l'action était d'autant retardée, entravée. L'action la plus prompte, la plus subite, me parut dès lors la préférable; il m'apparut que mon action était d'autant plus sincère que je balayais devant elle tous ces considérants par quoi je tentais de me la justifier

(1) P. 775-779.

d'abord. Désormais, agissant n'importe comment et sans me donner le temps de réfléchir, mes moindres actes me paraissent plus significatifs depuis qu'ils ne sont plus raisonnés. » Et plus loin : « Je m'abandonnai donc à ce désordre provisoire, confiant en un ordre plus sincère et naturel qui s'organiserait de soi-même, pensais-je, et du reste estimant que le désordre même était moins dangereux pour mon âme qu'un ordre arbitraire, et nécessairement factice puisque je ne l'avais pas inventé. »

Brillant mais pauvre sophisme au total.

Gide est sincèrement désireux de service (d'autrui, de sa propre valeur) et prêt à la contrainte exigée par ce service. Mais écoutez à quelle condition : « S'il me plaît de servir, être ou pensée, et de me renoncer par amour, je veux que, librement consenti, le bail soit renouvelable à toute heure, et que la raison ou l'amour m'en dicte sans cesse les clauses à neuf (1). » A quoi l'on peut bien ajouter que l'on ne doit pas plus être esclave de son doute que de sa foi, de sa haine que de son amour. Or la partie est manifestement trop inégale : Il me plaît... Il ne me plaît pas... : certaines choses s'en accommodent, d'autres non. Le doute n'a rien à craindre d'une incessante remise en question qui, au contraire, l'alimente. Mais la foi? Elle suppose, sinon un mystère dissipé, certains débats clos, certains points dépassés. La haine et surtout l'indifférence n'impliquent aucun engagement, ni vis-à-vis de soi, ni vis-à-vis des autres, ni vis-à-vis du passé ni vis-à-vis de l'avenir. Mais l'amour? Il est à base de don et son exigence naturelle est que ce don soit irrévocable. Et vit-on jamais rien de grand se faire sans foi ni amour?

Quant à la théorie bergsonienne de la liberté, voici bien le moment de nous souvenir — trop de commentateurs l'oublient — qu'elle fait corps avec une théorie particulière de la durée, une durée dont les moments se succèdent moins qu'ils ne s'interpénètrent, se prolongeant les uns dans les autres, s'organisant les uns avec les autres, à la manière d' « une phrase musicale qui serait toujours

(1) *Journal*, p. 670.

sur le point de finir et toujours reprendrait vie dans la ligne de son mouvement antérieur », une durée où le présent, comme disait Leibniz, est chargé du passé et gros de l'avenir. Or, chez Gide, cette notion de la durée est complètement exclue. Tout ce qui relie le passé et l'avenir — habitude, mémoire, promesses, projets — est obstacle et nullement appui au renouvellement intérieur, esclavage et non maturation. Le présent s'isole, réclame une autonomie souveraine, s'y installe, s'y absorbe. C'est dire que les reproches souvent faits à la théorie bergsonienne de la personnalité — par la faute de Proust notamment — s'appliquent ici parfaitement. Détaché à la fois d'autrui et de lui-même, privé à la fois d'aliment extérieur et de dynamisme propre, l'acte flotte dans le vide, libre peut-être, mais stérile, sans postérité comme sans ascendance; il y meurt à peine posé.

Gide n'a point tort de manifester de la liberté cette peur qu'avouent parfois ses notes intimes : « J'ai toujours eu horreur (ou peur) de la liberté et les dieux me l'ayant accordée presque aussi complète que le peut souhaiter être qui vive, j'ai toujours cherché à la limiter, la compromettre et la réduire (1)... Je vous assure que le sentiment de la *liberté* peut plonger l'âme dans une sorte de détresse (expliquer et développer) (2). » Il est mieux placé que quiconque en effet, pour ressentir ce « drame » d'une liberté qui, pour avoir prétendu se suffire, en vient à se vider de tout contenu. Par peur de l'esclavage, il s'est voué à l'aventure, à l'insoumission, à l'immédiat. Or il peut y avoir une « servitude de l'aventure (3) », une soumission à l'insoumission, un crucifiement à l'immédiat (4). La « phobie de la prison (5) » devient à son tour une espèce de prison.

Gide est vraiment cet « homme en proie à soi-même, alors encore et surtout qu'il croit se dominer », dont a

(1) *Journal*, p. 739.
(2) *Id.*, p. 893.
(3) Charles Du Bos, *Le Dialogue avec André Gide*, p. 185.
(4) René Schwob, *Le vrai Drame d'André Gide*, p. 88 et 113.
(5) *Id.*, p. 109.

parlé quelque part Marcel Arland (1). Plus dramatiquement encore, comme il le dit à propos de Dostoïevsky, il est « celui qui ne sait plus où aller (2) ».

Répondra-t-on que justement, à cause de cela, il est celui qui peut aller n'importe où? Ce serait ajouter la preuve par l'absurde à la preuve directe. Sur le mode mi-sérieux mi-ironique, Michel Mohrt (3) peut bien adresser à Montherlant « homme libre » cette ultime invitation : « Vous vous êtes libéré des préjugés de classe, des entraves de votre milieu et de votre éducation; vous vous êtes libéré de la foi religieuse, de l'attrait du sacrifice et de la peur du péché; vous vous êtes libéré des conformismes familiaux et moraux, de la tyrannie du couple et de la tentation du bien; vous vous êtes libéré des révérences patriotiques elles-mêmes, de la fierté d'être Français et de la crainte de blesser votre pays; il vous reste un dernier pas à franchir, une dernière affirmation de liberté à faire : le crime. » Quoi qu'il en soit du cas de Montherlant, ce n'est pas auprès de Gide qu'une telle invitation a des chances d'être prise au sérieux. Il a bien défénestré Fleurissoire par l'intermédiaire de Lafcadio? Sans doute, mais Fleurissoire est un fantoche, non un vivant, pas même un vivant du monde des images. L'audace livresque, non seulement s'accommode fort bien de la timidité réelle, mais parfois la dénonce : l'impuissance se venge en des viols de pensée, et y trouve le seul accomplissement qui lui soit possible. Admettons Gide ici criminel. Le voilà « catharsisé », « purgé », comme dirait un aristotélicien — ou un freudien.

Au surplus, nous avons mieux à faire que de discuter des hypothèses pour le coup bien gratuites, et qui s'évanouissent dès qu'à la complaisance des mots on substitue la solidité des choses. Outrepasser... Dépasser... Se dépasser... Il est vrai, ce sont là, chez Gide, des préoccupations fondamentales. Mais c'est une autre pente qu'elles suivent. Laquelle et avec quel succès? Il reste à nous en expliquer.

(1) *Cahiers du mois*, 21-22, *Examen de conscience*, p. 194, Émile-Paul, 1926.
(2) O.C., XI, p. 282.
(3) *Montherlant homme libre*, Gallimard, 1943.

XXVIII

L'ILLUSION DU DÉPASSEMENT

Temps et espace, infirmités et fatalités, ombres et mystère, indigence et péché : nous sommes entourés de limites. La plus grave de toutes, c'est l'individualité. Elle s'insère en chacune et les résume toutes. Si le mot dépassement a un sens, c'est à ce point que doit se faire le départ. Etre soi pour soi et par soi : toutes nos misères proviennent de cette ambition perverse. Etre soi pour les êtres et par les êtres : c'est le principe et le terme de toute perfection. Il n'y a finalement qu'un vice : l'égoïsme, et qu'une vertu : la charité.

André Gide fait plus que le savoir : il en a le sentiment vif, soutenu par un désir en acte. Sortir de soi, il s'y efforce par les voies ouvertes à tous les hommes de bonne volonté : de manière négative, voie « purgative », en se désencombrant par le dénûment, le désintéressement, la « désappropriation »; de manière positive, voie « unitive », en s'offrant à autrui par la sympathie, à la grandeur par la générosité.

« En vieillissant, il poursuivra de plus en plus le dénûment », dit de lui Jacques Copeau (1). Formule d'art, refus de la surcharge, de l'emphase, de l'ornement, de la rhétorique. Formule de vie : « souci du moindre bagage » (2). Le luxe lui est de plus en plus à charge, la commodité incommode, dès qu'elle se fait habitude ou besoin. « Un voyageur, non point installé, mais campé... Partout où il se pose, il a l'air de s'installer,

(1) In *Hommage à André Gide*, p. 81.
(2) *Journal*, p. 1050.

mais toute installation l'invite au départ (1). » Il ne comprend plus pourquoi il s'est fait construire cette grande maison d'Auteuil, minutieusement appropriée aux exigences présumées de son travail. Un banc de square, une table de café, une salle d'attente, un compartiment de troisième classe lui sont, le cas échéant, un suffisant atelier d'écrivain. Un repas de trente sous, dans un restaurant d'étudiants, lui cause tant de satisfaction qu'il est obligé de se demander si quelque avarice ne s'y mêle pas. Le courant vient d'assez loin. Nous avons besoin d'y être aidés pour voir dans *Les Nourritures terrestres* cette « apologie du dénûment » dont nous parle la préface de la réédition de 1927; elle y est pourtant. Les joies qui y sont chantées sont des joies simples, des joies pour simples — sinon ici goûtées par un simple : étés et automnes, jours et nuits, réveils et sommeils, jardins et sources, fermes et auberges, greniers et étables, arbres et fruits. Comme dans quelque « Possession du Monde » à la vérité plus fiévreuse et moins recueillie que l'autre. Avec le même thème fondamental : en tous lieux foisonne le bonheur; il n'est que de savoir le cueillir. Mais à condition d'éviter ce mot suspect : possession. C'est le désir même qui est la possession, l'attente la découverte, la soif le rafraîchissement. « Ah! de combien de choses, Nathanaël, on aurait encore pu se passer! Ames jamais suffisamment dénuées pour être enfin suffisamment remplies d'amour — d'amour, d'attente et d'espérance, qui sont nos seules vraies possessions (2). » Avec la grande image du désert sur tout cela. Ce ne sont pas les mêmes voix, ni hélas! les mêmes conseils que le désert fait entendre à un Gide et à un Psichari; ce n'est pas à la même contemplation qu'il l'incline; mais à lui aussi il annonce une libération possible, celle de l'artifice et du superflu.

Dénûment : ce n'est pourtant encore que simplification, réduction à l'essentiel : ce peut être même souci de l'allégement, donc d'une certaine aisance ou élégance,

(1) Jacques Copeau, *loc. cit.*
(2) *Nourritures terrestres*, O.C., II, p. 147.

donc encore recherche de soi et amour-propre (1). Il faut aller plus loin pour voir commencer le véritable exode : jusqu'au désintéressement, jusqu'à une forme ou une autre de renoncement.

Désintéressement... Renoncement.. Les mots sont dangereux, avec les équivoques que tant de querelles du pur amour, sacré ou profane, ont soulignées. On connaît le dialogue avec Claudel rapporté dans le *Journal des Faux-Monnayeurs* (2) : « Je me suis complètement désintéressé de mon âme et de mon salut. — Mais Dieu, Lui, ne se désintéresse pas de vous. » Et les raffinements vertueux d'Alissa : « L'idée d'une rémunération de sa peine est blessante à l'âme bien née (3)... Et quoi! oserais-je appeler vertu le plus naturel penchant de mon cœur (4). » Et la fréquentation assez assidue que Gide paraît avoir faite du Fénelon des *Lettres spirituelles* (5). Va-t-il falloir pour cela engager la discussion sur un plus ou moins authentique « quiétisme » de Gide? Heureusement, nous pouvons aller à notre but à moindres faits. Quoi qu'il en soit d'états exceptionnels sur lesquels la discussion reste ouverte, le désintéressement, en psychologie normale, ne saurait consister à cesser de se porter intérêt à soi-même; il y a désintéressement dès lors que la considération du bien propre cesse d'être le motif distinctement perçu et directement déterminant de l'acte, pour s'intégrer à la considération et à la recherche d'un bien commun. Aimer, ce n'est pas renoncer à être heureux, c'est mettre son bonheur dans celui d'autrui; ou plutôt faire de l'un et de l'autre un seul et même bonheur.

Le désintéressement, l'altruisme ainsi compris, Gide y a-t-il accès? Nous n'en saurions douter.

(1) Ainsi que l'a noté Gabriel Marcel : « On peut se demander si ce précepte (« Vends ton bien ») ne signifie pas surtout pour lui : Allège-toi, désencombre-toi de ce qui pourrait te charger inutilement et t'empêcher d'*éprouver* la légèreté merveilleuse de l'existence pure. » (*Vie intellectuelle* du 25 février 1940, p. 279.)

(2) O.C., XIII, p. 49.

(3) *La Porte étroite*, O.C., V, p. 221.

(4) *Id.*, p. 223.

(5) Cf. *Journal*, p. 541, 542, 556, 598, 603, 744.

Il le manifeste, dès l'abord, par cette disposition à l'accueil, cet art d'écouter et de comprendre, cette facilité à s'effacer et à consentir que note souvent le *Journal* sans risquer d'être démenti.

Il le manifeste par cette faculté de sympathie dont toute l'œuvre témoigne, faculté de sympathie « poussée parfois, a-t-on dit (1), faisant d'ailleurs écho à un mot de Gide lui-même (2), jusqu'à une *dépersonnalisation* provisoire, plus ou moins importante, plus ou moins prolongée » : d'où vient, par exemple, qu'il lui est plus facile de faire parler un personnage que de s'exprimer en son nom propre (3).

Il le manifeste, comme homme public, par ce sursaut dont il est saisi en face de la misère et de l'injustice. Si nous nous sommes arrêtés assez longtemps aux pages consacrées par Gide au problème colonial ou à la question sociale, malgré, au total, leur peu d'importance et d'originalité intrinsèques, c'est que sans elles on risquerait de se tromper sur le cœur de Gide. Les négligeant, on ne ferait peut-être pas grand tort à l'artiste, mais on commettrait vis-à-vis de l'homme une grave injustice.

Il le manifeste, aux sommets de sa vie spirituelle,

(1) Roger Martin du Gard, in *Hommage à André Gide*, p. 131, note.

(2) Par la plume d'Édouard : « Mon cœur ne bat que par sympathie; je ne vis que par autrui; par procuration, pourrais-je dire, par épousailles, et ne me sens jamais vivre plus intensément que quand je m'échappe à moi-même, pour devenir n'importe qui... Cette force antiégoïste de décentralisation est telle qu'elle volatilise en moi le sens de la propriété — et partant de la responsabilité. » (*Les Faux-Monnayeurs*, O.C., XII, p. 110.)

(3) *Journal des Faux-Monnayeurs*, O.C., XIII, p. 48. Une précision importante à ce sujet. Qu'un homme ait plus de facilité à faire parler un personnage qu'à s'exprimer en son nom propre, cela ne suffit évidemment pas à prouver qu'il soit capable de charité héroïque. Mais que ce personnage parle encore en son nom et place ne suffit pas davantage à prouver qu'il soit incapable de se déprendre de soi-même. André Walter, Alissa, Ménalque, Michel, Lafcadio, Édouard, Bernard, etc., c'est bien Gide encore, mais un Gide détaché de Gide, projeté au dehors, entrant avec Gide dans un certain genre de relations qui ne sont plus de l'image à l'objet ou de la copie au modèle, mais mettent deux sujets en relation d'amour. Ce n'est plus en Gide que Gide se complaît, ni en un autre Gide, mais en un Gide autre, armé de ses propres attraits et exigences. Et si cet homme a poussé plus loin qu'aucun autre le sens et l'art du dialogue intérieur, c'est qu'en lui s'affrontent, non plus des thèmes et des idées, mais des êtres véritables, chacun avec sa raison d'être et son droit à être.

par cette sensibilité à l'héroïsme que nous lui découvrons (1), par cet « état lyrique (2) », cet état d'enthousiasme et d'inspiration où nous le surprenons en ses meilleures heures.

L'individualité de Gide n'est pas cette individualité repliée et close dont l'égoïsme fait son domaine, mais cette individualité dépliée et ouverte que demande la sympathie et d'où peut s'élancer la charité.

*
* *

Tout est-il par là expliqué et résolu? L'individualisme fondamental est-il surmonté, dont nul ne peut songer à défendre Gide et dont au surplus il ne se défend pas lui-même?

Dans les mots assurément, les mots sont si complaisants! « C'est en étant le plus particulier qu'on sert le mieux l'intérêt général » et « c'est en se renonçant qu'on se trouve » : pas d'affirmations qui reviennent plus souvent sous la plume de Gide (3), sinon celle de leur foncière unité. Individualisme et communisme (entendez : esprit communautaire); culte du moi et service d'autrui; bien propre et bien commun; renoncement et accomplissement; sacrifice et salut : ce serait finalement même chose.

Mais la facilité même de ces solutions verbales met tout

(1) Combien révélateurs les cris nus, dépouillés des deux préfaces aux *Lettres* de Pierre Dupouey et à *Vol de nuit* de Saint-Exupéry! Éblouissement sous les purs rayons de cette histoire et de cette correspondance où l'on voit l'acheminement de la terrestre à la plus céleste joie; pressentiment ravi d'un bonheur qui n'est plus « dans la liberté, mais dans l'acceptation d'un devoir », et d'un devoir où l'homme « ne trouve (plus) sa fin en lui-même, mais se subordonne et se sacrifie à je ne sais quoi, qui le domine et vit de lui ». (Préface à *Vol de nuit*, p. 12 et 13. Rapprocher de *Journal*, p. 1042.) Gide nous a infligé ailleurs la confession d'humiliantes misères : une noblesse native est ici retrouvée, où nous avons sans doute le droit de retrouver aussi un mystère de grâce.

(2) Cf. *Les Faux-Monnayeurs*, O.C., XII, p. 445-446. Manque de lyrisme l'homme qui « ne s'oublie jamais dans ce qu'il éprouve, de sorte qu'il n'éprouve jamais rien de grand ». « J'appelle lyrisme l'état de l'homme qui consent à se laisser vaincre par Dieu. » Avec cette conclusion : « On n'est artiste qu'à condition de dominer l'état lyrique; mais il importe, pour le dominer, de l'avoir éprouvé tout d'abord. »

(3) Notamment *Incidences*, p. 18, 30, 31, 38; *Journal*, p. 541, 594, 1111, 1216, 1219, 1230, 1259, 1290, etc.

de suite en défiance. Eh quoi? Il suffirait de les énoncer avec plus de précision pour rendre inoffensives ces apories redoutables? Et c'est faute de quelques formules que l'humanité se serait débattue jusqu'ici à travers tous ces conflits?

Sur un point, il y a incontestable réussite et c'est, une fois de plus, en ce qui concerne la forme littéraire. Là, dispositions naturelles, génie national, règles formelles, classicisme éternel ont pu se rejoindre et opérer sans peine apparente cette synthèse qui est le miracle de l'art gidien. Là, Gide a pu retrouver la « contrainte » et tendre à la « banalisation » par « le plus haut effort de l'individualisme (1) ». Là, il a su « réaliser sa dissemblance », cultiver ses différences sans s'isoler de la communauté, sans sacrifier l'universel.

Mais la réussite, la synthèse qui spécifient dans sa forme l'œuvre gidienne ne se retrouvent plus dans le fond, dans la vie des héros non plus que dans la substance des pensées. Ni Michel, ni Alissa, ni Ménalque, ni Edouard ne sont des âmes harmonieuses, réconciliées avec elles-mêmes dans le sentiment d'une plénitude intérieure. M. Pierre-Quint nous la baille belle (2) en nous expliquant que, s'ils s'enfoncent dans l'impasse, s'ils aboutissent à l'échec, c'est pour n'avoir développé qu'une partie d'eux-mêmes, pour avoir poussé à la limite extrême l'une ou l'autre seulement des tendances normales de l'individualité. Il n'est pas vrai que Michel ne compte qu'avec son élan vital : les « grands maudits » s'étonnent de lui trouver encore tant de scrupules. Il n'est pas vrai qu'Alissa ne vive que par l'abnégation : les « grands ascètes » discerneraient encore chez elle une inquiète recherche d'elle-même. En réalité les seules figures gidiennes qui ne soient pas tourmentées sont celles où, précisément, une de ces tendances a éliminé les autres, Lafcadio, pour qui autrui n'existe pas, Rachel, la fille aînée du pasteur Vedel, pour qui il existe seul.

(1) *Journal*, p. 1122; *Divers*, p. 42.
(2) *André Gide. Sa vie et son œuvre*, p. 233-234.

Et que dire de sa vie à lui, de son comportement réel en face des êtres, pour autant que nous pouvons le connaître et avons le droit de le juger?

Sens d'autrui, faculté d'accueil, ouverture à la sympathie — pâtir d'autrui et par autrui; souffrir de la souffrance d'autrui comme d'une souffrance propre — oui, Gide l'a incontestablement.

Impressionnabilité affective, sentimentalité native, don des larmes, oui, Gide l'a encore, au point, dira-t-il (1), d'en perdre le calme et le sommeil, au point de s'en rendre à lui-même un peu risible (2) — et c'est un des traits par où il s'apparente à un autre auteur de *Confessions*, d'un cynisme comme le sien vêtu de poésie.

Mais l'amour véritable, l'amour authentique et efficient? L'amour capable de dévouement sans réserve, de sacrifice sans retour? L'amour bienfaisant et pas seulement bienveillant, effectif et pas seulement affectif, comme dirait François de Sales?

Songeons aux rapports de Gide avec ses proches — ses proches qu'il sait si bien faire lointains, et tenir à distance, dès que l'instinct migrateur a parlé.

Songeons à son rôle public, plein de bonnes intentions, pauvre au total de réalisations, même à terme.

Songeons à son œuvre même, si souvent capable de ravir et d'émouvoir, mais où nous attendons en vain le grand souffle capable de nous arracher à notre misère.

Certes, alors même qu'on s'en sentirait digne, il est certains jugements que l'on hésite à porter quand ils doivent atteindre l'homme lui-même, dans son être intime. Mais il faut penser aussi à ceux qui le regardent, qui attendent son signal, qui guettent ses paroles. Ses

(1) *Journal*, p. 1109, 1167, 1211, etc.

(2) « J'ai assez de larmoiements dans mon âme pour irriguer trente livres. » (*Journal*, p. 21.) — « J'ai grande abondance de larmes à répandre... à propos de n'importe quelle manifestation de beauté, de noblesse, d'abnégation, de dévouement, de reconnaissance, de courage... Il fut un temps où le seul nom d'Agamemnon ouvrait en moi de secrètes écluses. » (Dans une page d'abord destinée à *Si le grain ne meurt*, O.C., X, p. 442-443.) — La comparaison s'impose de Rousseau avec Gide — cet « homme sensible » du XX^e^ siècle, parfaitement capable, lui aussi, de confier ses victimes, peut-être ses enfants à l'Assistance publique — et elle pourrait mener assez loin.

paroles... qui sont des leçons et aussi des actes. Il n'est pas que des versets de l'Evangile que Gide ait terriblement abusé. Amour, désintéressement, renoncement, dénûment, sacrifice, héroïsme; on ne doit pas employer ces mots-là à la légère; ils engagent et obligent; ils obligent... eh bien! oui, à quelque chose de plus que ce qui nous est, ici, finalement donné.

« Vends ton bien! » Hélas! il apparaît trop que Gide n'a finalement vendu que ce à quoi il ne tenait pas. Trop de signes nous avertissent que ce chantre du risque et de l'aventure a refusé le grand risque, a refusé la grande aventure, la seule qui puisse justifier les autres : l'amour qui n'écoute plus rien que lui-même.

Non pas tant peut-être par la faute d'*Anima*, qui était ici sincère et saine, que par la faute d'*Animus*, qui lui posait le problème de manière insoluble, qui lui en soustrayait certaines données essentielles. Voici, plus clairement, ce que nous entendons par là.

*
* *

Il n'y a d'amour véritable que dans le service ou la création d'uné valeur. Il n'y a de valeur véritable que dans l'aveu d'une transcendance.

L'amour, ce n'est pas, bien entendu, la recherche du moi. Mais ce n'est pas non plus la recherche du toi, en tant qu'individualité close, ni même du nous, en tant que « dyade » fermée. C'est la recherche commune d'une valeur où le toi et le moi puissent se rejoindre par le nous, où le toi, le moi et le nous puissent s'enrichir et s'agrandir de concert. A ce point, en effet, le conflit cesse, qui opposait les êtres et leurs fins. A ce point le sacrifice devient gain, la perte salut, la mort vie. A ce point, en effet, il est vrai de dire que « c'est dans la parfaite abnégation que l'individualisme triomphe, et le renoncement à soi est le sommet de l'affirmation (1) ». Mais le conflit n'a pris

(1) *Journal*, p. 541.

fin que parce qu'un tiers est intervenu, plus grand que nous deux, en qui moi, toi et nous trouvons un nous-mêmes meilleur que nous-mêmes. « Je n'aime pas les hommes; j'aime ce qui les dévore », a répété André Gide (1). C'est un de ces mots par où il attire le respect, mais par quoi aussi il s'abuse et nous abuse. Peut-être, en définitive, s'agit-il moins de dévorer l'homme que de le nourrir. Est-il sûr qu'il n'y a pas moyen de servir à la fois et l'un par l'autre, et l'homme, et les hommes, et ce à quoi l'homme se doit et pourquoi il vit?

La valeur est ce moyen, mais elle ne l'est que si, surhumaine de quelque manière, elle nous surpasse les uns et les autres. Non simple projection de nos désirs, ni construction théorique née de nos raisonnements et calculs, mais réalité universelle où nos réalités singulières s'achèvent et s'unissent. Autrement dit, si elle est, au sens métaphysique du mot, transcendante, intérieure mais supérieure à ce que nous sommes, supérieure à tout ce que nous pouvons être.

Or, les deux idées de valeur en soi et de transcendance sont, non pas tant absentes chez Gide, que constamment refusées, de sa volonté la plus obstinée, sinon la plus profonde. Des deux conceptions de Dieu qui se sont de bonne heure partagé son âme : « Les choses ne sont pas des buts... Notre but est plus loin qu'elles... Notre but unique, c'est Dieu (2) » et : « Ne souhaite pas trouver Dieu ailleurs que partout... Tout est la forme de Dieu » (3), c'est la seconde, en fin de compte, qui triomphe. En fin de compte le transcendant est ramené à l'humain, et l'humain au sensible.

En vain, désormais, s'élancera-t-il hors de lui-même; il ne trouvera plus que le vide. En vain se vouera-t-il à l'inconnu, à l'extraordinaire, à l'extrême; il ne réalisera que l'extrême d'un seul et même genre. En vain aspirera-t-il à l'éternel à l'infini, à l'absolu; il ne connaîtra pas d'autre éternité que celle de l'instant isolé ou du temps

(1) *Le Prométhée mal enchaîné*, O.C., III, p. 130.
(2) *La Tentative amoureuse*, O.C., I, p. 242-243.
(3) *Les Nourritures terrestres*, O.C., II, p. 61 et 122.

prolongé (1); pas d'autre infinité que la multiplicité indéfiniment entassée; pas d'autre Dieu qu'un Panthéon de nobles idoles (2).

Et ce sera le règne généralisé de l'ersatz que dénonce R. Schwob (3) : ersatz de la confession et de l'absolution; ersatz de la pureté et de la sérénité; ersatz de la ferveur et de l'extase; ersatz de la sainteté et de l'amour. Tout cela alourdi d'une sensualité qui, pour se donner l'illusion d'une spiritualité véritable, n'en apporte pourtant qu'une contrefaçon.

Impossible de ne pas souscrire à ce verdict final de Du Bos : « Qu'il faille toujours « aller plus loin »; que de

(1) « Est-ce qu'il n'y a pas chez vous une sorte de primat du temps sur l'éternité, un primat exclusif, absolu, du temps et des choses temporelles, de l'instant qui fuit? Et certes, c'est *maintenant* que le Christ nous atteint, c'est *maintenant* que jaillit en nous la vie éternelle; mais l'erreur est de nier l'autre *maintenant*, celui de l'éternité qui est au-dessus du temps. Toute votre recherche des choses évangéliques, c'est exclusivement dans l'ordre du temps et de la vie qui passe, dans l'ordre de l'*ici-bas* du sens que vous l'avez poursuivie. » (De Jacques Maritain : *André Gide et notre temps*, cité par André Rousseaux, *Le Paradis perdu*, Grasset, 1936, p. 253.)

(2) Nous adhérons donc pleinement à la déclaration d'André Rousseaux : « Gide est au premier rang de ceux qui rêvent de réaliser absolument le surnaturel dans la nature et par les forces de la nature... Toute la vie de Gide tend à absorber et à fondre l'infini dans le fini, de telle sorte que le fini se donne à lui-même figure d'infini. » (*Op. cit.*, p. 201.) Nous partageons sa sévérité pour les méthodes d'interprétation que Gide applique aux textes évangéliques. Devant certaines équivoques voulues, sacrilèges de fait, sinon d'intention, nous comprenons même, tout en le regrettant, ce cri qui lui échappe, parlant de cette « sorte de Golgotha satanique... où la mort est remplacée par l'abjection, où le témoignage prend la forme d'un aveu déshonorant ». (*Id.*, p. 271-272.) Mais nous croyons que Rousseaux exagère (et déforme sensiblement) la part de l'influence spécifiquement protestante dans la pensée de Gide. Sans doute a-t-elle été inclinée, d'une part, par la souveraineté de l'esprit d'examen, d'autre part, par une certaine inconsistance de la notion de nature qui, en effet, laisse à la volonté humaine peu de jeu entre le Diable et Dieu. Mais un Gide catholique eût-il échappé beaucoup plus aisément aux pièges que lui tendaient à la fois sa sensibilité et sa sensualité? « Qu'est-ce qu'un Luther? écrit Rousseaux (*op. cit.*, p. 242). Un moine qui a voulu se marier. Qu'est-ce qu'Henri VIII? Un théologien couronné qui a voulu inscrire dans le code canonique le droit de changer d'épouse... André Gide, à cet égard, ressemble aux réformateurs les plus illustres. L'acte capital de sa vie est l'écrit par lequel il donne forme de vérité générale et spirituelle à une aspiration de sa nature. *Corydon* et *Si le grain ne meurt* sont ses « Propositions de Wittemberg », son « Acte de suprématie ». Eh bien! non, les histoires d'âme — et aussi celles de politique — sont toujours plus compliquées que cela. En tout cas, l'histoire du catholicisme est pleine, elle aussi, d'aventures analogues.

(3) *Le vrai Drame d'André Gide*, p. 205 et sq.

ne pas le faire corresponde *ipso facto* à « revenir en arrière »; que la vertu suprême réside dans une certaine notion du *dépassement*, le dépassement étant envisagé comme valant en soi, indépendamment de la qualité de ce que l'on quitte et de ce vers quoi l'on va; cette conception toute ensemble *spatiale* du *spirituel* et *temporelle* de l'*intemporel*, ah! voilà bien la tentation majeure dont tels grands esprits modernes et contemporains sont le réceptacle d'occasion (1). » A cette tentation Gide a succombé et il en a subi la sanction inévitable : une pseudo-transcendance ne saurait procurer qu'un pseudo-dépassement.

(1) *Le Dialogue avec André Gide*, p. 236.

XXIX

MORALISME ET IMMORALISME

Et maintenant, relisons Nietzsche. Ecoutons à nouveau Zarathoustra, et son appel à la vie forte, libre, allègre, joyeuse, créatrice :

Oh! homme, sache que tu n'es pas à toi-même ton but, dans ta réalité immédiate et commune. « L'homme est quelque chose qui doit être surmonté. » Je viens t'enseigner le surhumain et te demander : Qu'as-tu fait pour te surmonter? Mais sache aussi qu'il n'y a au-dessus de toi ni Dieu qui commande ton destin, ni bien ou mal qui limite ta liberté, ni Ciel d'idées et de valeurs sous lequel tu doives vivre courbé, ni éternité qui puisse te dédommager des sacrifices et des échecs du temps.

Les dieux sont morts, Dieu est mort et avec eux cette Vérité, cette Justice immuables et absolues qu'ils incarnaient. C'est l'homme qui évalue et qualifie toutes choses, c'est l'homme qui leur donne sens et valeur. Non pas sans doute l'homme de la foule et de la rue, cette populace capable seulement de suivre et d'obéir. Mais cet être de noblesse et de force, d'audace et de lutte qui s'élève au-dessus du troupeau et lui donne sa loi.

Ne te laisse pas entraîner, bien entendu, par ces médiocres profiteurs, affamés de jouissances vulgaires et livrés à de bas calculs. Mais fuis aussi ces vertueux serviles, couronnés de pavots, dont la vertu n'est que routine ou sommeil; — et qui veulent en être payés, par-dessus le compte! — ces sages séniles dont la sagesse répand une odeur de marécage, ces « consciencieux de l'esprit » qui s'échignent à la considération d'infimes objets et ignorent le reste; — ces phtisiques de l'âme, ces fatigués du monde

qui vivent petit, qui pensent petit, et se vengent par le ressentiment des grandeurs dont ils ne sont pas capables.

Rejoins ces puissants de l'âme et du corps, ces hommes du grand désir et du grand mépris qui ont le courage de briser les vieilles tables de valeurs en même temps que les antiques servitudes. Comme eux, aie foi en la vie et en la terre, en cette vie qui vaut toujours d'être vécue, même quand elle meurtrit, même quand on la déteste, en cette terre qui est notre vrai Royaume, et non le Royaume des cieux. Avec eux cherche non plus *le* bien, qui n'existe pas, mais *ton* bien — qui est précieux et irremplaçable : ne fais pas d'autre volonté que ta volonté propre, et que tes passions mêmes te deviennent vertu. Ose envoyer promener scrupules, craintes et décences, ose chanter, rire et danser sous « le ciel hasard, le ciel innocence, le ciel à peu près, le ciel pétulance (1) », délivré de « la servitude du but », et que l' « esprit de lourdeur » soit ton essentiel ennemi. Ose regarder, non vers le passé, qu'il faut laisser aux fossoyeurs et aux héritiers, mais vers l'avenir, vers « le pays de tes enfants », « la terre inconnue parmi les mers lointaines », où doit te porter ta voile. Ose refuser la paix — sinon « comme moyen de guerres nouvelles » — et accepter la guerre, la guerre qui, par la conquête et la victoire, « sanctifie toute cause (2) ». Ose surtout dire non à la Croix, « le pire de tous les arbres (3) ».

Peut-être n'est-ce pas le bonheur que tu trouveras, ou du moins ce qu'on nomme d'ordinaire de ce nom. Mais plus que le bonheur importe l'œuvre, et plus que le bonheur vaut la joie; elle ne manque jamais à qui ne manque pas à son œuvre. On te traitera d'égoïste. Mais s'il y a un égoïsme pauvre et affamé de malade, il y a un égoïsme sain et sacré, fait de plénitude et de surabondance. Tu ne pourras éviter la compagnie des criminels. Mais tu apprendras que nul ne peut être créateur sans être destructeur, donc criminel de quelque manière, que

(1) *Ainsi parlait Zarathoustra.* Trad. Henri Albert, p. 231.
(2) *Id.*, p. 62.
(3) *Id.*, p. 287.

« c'est du plus bas que le plus haut doit atteindre son sommet (1) » et, donc, que « le plus grand mal est nécessaire pour le plus grand bien du surhumain (2) ». Il te faudra être dur. Mais la pitié est faiblesse et impuissance, mensonge et bêtise. Ce n'est pas ton prochain que tu dois aimer, mais toi-même et le lointain vers lequel voguent tes plus longs espoirs. Tu auras peut-être eu à malmener « l'immaculée connaissance », mais elle ne mérite pas mieux. « Je suis sorti de la maison des savants en claquant la porte derrière moi (3) », et je n'ai jamais eu à m'en repentir. Tu auras vécu solitaire, privé de la foule et des satisfactions vulgaires, mais puissant, fier, pur, agile, chargé de fardeaux comme le chameau, indompté comme le lion, simple comme l'enfant — libre surtout, libre par-dessus le créé et l'incréé, libre de la liberté glorieuse des navigateurs et des grands réalisateurs.

Et si la tentation du dégoût ou du désespoir vient t'assaillir — par exemple avec la pensée de cet « éternel retour » qui nous guette peut-être — tu auras de quoi la surmonter, car tu auras éprouvé qu' « il vaut la peine de vivre sur la terre (4) ». « Est-ce là la vie? » diras-tu à la mort. « Eh bien! encore une fois! » Car, si la douleur est profonde, la joie est plus profonde encore :

La douleur dit : passe et finis!
Mais toute joie veut l'éternité
— Veut la profonde éternité.

... Voudriez-vous que nous nous distrayions à mettre en face de chacun de ces aphorismes nietzschéens un texte consonant de Gide?

Au point où nous en sommes, c'est devenu inutile, et nous avons mieux à faire.

*
* *

(1) *Ainsi parlait Zarathoustra*, p. 214.
(2) *Id.*, p. 408. Encore que « ces sortes de choses ne soient point dites pour les longues oreilles » (p. 409).
(3) *Id.*, p. 175.
(4) *Id.*, p. 858-859.

Il ne s'agit pas de faire de Gide un disciple ou épigone de Nietzsche. La question du rapport historique des deux œuvres nous semble réglée par des textes parfaitement clairs. Relisant, en 1931, *Ecce homo* « avec l'émotion la plus vive », Gide écrira : « Chaque fois que je reprends Nietzsche, il me semble que plus rien ne reste à dire, et qu'il suffise de citer (1). » Mais cela n'enlève rien de son poids à cette déclaration antérieure : « Le livre *(L'Immoraliste)* était tout composé dans ma tête et j'avais commencé de l'écrire lorsque je fis la rencontre de Nietzsche, qui m'a d'abord beaucoup gêné. Je trouvais chez lui, non point une incitation, mais bien un empêchement tout au contraire (2). » La vérité, dira encore Gide, c'est que j'attendais Nietzsche « avant de le connaître — de le connaître, fût-ce de nom... Ensuite, le lisant, il me semblait qu'il excitait *mes* pensées (3) ». Il en va de lui comme de Dostoïevsky et de tel et de tel autre : Ne les eussé-je pas connus, « j'aurais pensé tout de même, et j'ai trouvé chez eux plutôt une autorisation qu'un éveil. Surtout ils m'ont appris à ne plus douter de moi-même, à ne pas avoir peur de mes pensées et à me laisser mener par elles, puisque aussi bien, *je les y retrouvais* (4) ».

Il ne faut pas non plus méconnaître les divergences, qui ne sont pas seulement d'accent et de forme, mais de substance et de fond. Tous deux se veulent « le cœur en ébullition et la tête froide (5) ». Mais combien la réaction de la tête sur le cœur est différente chez l'un et chez l'autre! Autant Nietzsche est déchaîné, abondant, intempérant, autant Gide est contenu, sobre, discret, et l'on comprend qu'à certaines heures le ton de *Zara-*

(1) *Journal*, p. 1049.
(2) *Id.*, p. 858-859.
(3) *Lettres à Angèle*; O.C., III, p. 236. L'intérêt de cette notice nous semble surtout en ceci : à une époque où l'on ne voyait en Nietzsche qu'un nihiliste désespéré, Gide discerne un vivant qui « voulait la joie à tout prix ». — La *Lettre à Angèle* est de décembre 1898. *L'Immoraliste* de juin 1902. N'en concluons pas que la mémoire de Gide a été défaillante, mais que le livre est resté longtemps sur le chantier.
(4) *Journal*, p. 781.
(5) *Ainsi parlait Zarathoustra*, Trad. Henri Albert, p. 126.

thoustra ait pu lui être parfaitement « insupportable (1) ». Chez l'un et chez l'autre se mêlent volonté de puissance et volonté de jouissance; mais nullement dans la même proportion. La note héroïque domine chez Nietzsche; la note voluptueuse chez Gide. L'un et l'autre se vouent à la vie d'aventure, à la vie dangereuse; mais chez l'un le « lâchez tout » est effectif, le risque totalement accepté; chez l'autre, il entre beaucoup plus de calcul. Nietzsche est joyeux de volonté et d'intention, mais douloureux de nature et de fait; à ce « tragique et féroce bonheur » qu'il admire pourtant, Gide préférerait « celui de saint François (?)... cet adorable bonheur qui rayonne (2) ». Nietzsche croit au retour éternel; Gide au progrès humain : et cela le rend attentif à des réalités historiques, soucieux de problèmes sociaux auxquels Zarathoustra, dans son désert, entend rester étranger. Nietzsche « mésentend résolument le Christ », le tient « pour responsable de tous les nuages et de toutes les ombres qu'a projetés sur terre la triste interprétation de ses paroles » et lui oppose une « résistance orgueilleuse et jalouse (3) »; Gide protestera jusqu'au bout de sa vénération pour le « dieu hébreu », de sa fidélité à l'enseignement évangélique authentique. Bref, Nietzsche a plus de grandeur épique; Gide plus de sensibilité humaine et de souplesse insinuante.

Mais ceci demeure, comme le dit Du Bos, que Gide est « non seulement le premier en date, mais peut-être faudrait-il ajouter le seul Français qui ait appréhendé, apprécié, senti Nietzsche à sa juste valeur — non point Nietzsche héros de la pensée (par où s'explique en partie le glissement auquel j'ai fait allusion) (4) — mais Nietzsche ébranlement vital, celui dont j'écrivais ailleurs que son passage ici-bas m'apparaît comme le plus grandiose orage qui ait éclaté à l'horizon humain (5) ».

(1) *Journal*, p. 990.
(2) *Ainsi parlait Zarathoustra*, p. 715.
(3) *Journal*, p. 1281-1282.
(4) En note : « Glissement du problème Nietzsche au problème Wilde. »
(5) *Dialogue avec André Gide*, p. 217-218.

Les deux esprits sont très différents, et les penseurs, et les écrivains. Mais plus on souligne ces différences, plus il apparaît significatif qu'à travers eux une même protestation, une même revendication se formulent, où l'on veut voir un des faits caractéristiques de notre civilisation.

*
* *

Dans les temps modernes (1), diffuse plus souvent que localisée en des doctrines explicites, sous des influences multiples qu'on ne peut nous demander ici d'analyser, intéressant des milieux historiques et spirituels très divers, une certaine conception de la vie morale a tendu à se formuler, pour laquelle nul autre nom ne paraît mieux convenir que celui de moralisme. Qu'est-ce à dire?

Dans cette conception l'idéal moral se présente sous la forme de *règles* avec lesquelles il s'agit de se mettre et de rester en règle, d'une législation à laquelle il faut se soumettre de bon ou de mauvais gré et qui, au surplus, dispose de sanctions susceptibles d'assurer cette soumission. De quelle nature cette législation? Rationnelle ou sociale, immanente ou transcendante? En général, elle est supposée réunir ces caractères, les deux autorités se mêlant et se soutenant l'une l'autre, d'une société ouverte à l'expérience humaine mais divine dans son origine, d'un Dieu faisant connaître sa volonté par la double voie de la conscience et du pouvoir établi.

Ces règles sont surtout *formelles*. Sans doute on professe que c'est l'intention qui fait la valeur de l'acte, que l'esprit

(1) Car les moralistes antiques étaient gardés de cette déformation par la faiblesse chez eux (Brochard disait même l'absence) du sens de l'obligation, du devoir, de « l'impératif catégorique », et la place prépondérante que tenaient en leur pensée les notions de beauté ou de bonheur. Et ceux du moyen âge l'étaient davantage encore, dans la mesure où ils restaient fidèles à l'inspiration chrétienne fondamentale, qui est de ne point séparer l'effort moral de la vie religieuse et de fonder celle-ci sur une relation d'amour. Nous ne voulons d'ailleurs pas dire que le « moralisme » ne se soit jamais développé en climat chrétien même orthodoxe.

vaut plus que la lettre. Mais on est avant tout attentif à la conformité de la conduite du sujet moral avec la volonté du législateur. Dans les intentions comme dans les œuvres, dans la pensée comme dans les actes, c'est surtout cette volonté qui compte. D'où l'importance donnée à une casuistique qui a surtout pour but de faire rentrer l'exception même dans la règle, de retrouver une certaine légalité sous l'illégalité inévitable. D'où encore le risque constant et souvent l'habitude prise, non pas d'une hypocrisie consciente, mais d'un pharisaïsme tout de suite endormi et rassuré dans sa « bonne conscience », lorsqu'il est parvenu à sauver des apparences qui lui cachent la réalité.

Ces règles sont *universelles*. Elles commandent à tous les mêmes choses dans les mêmes cas : c'est à la possibilité de devenir loi universelle, expliquera Kant (1), que se reconnaît la maxime conforme au devoir. Laisser croire que chacun puisse avoir ici-bas une tâche à lui, qui ne peut être remplie et même reconnue que par lui, c'est inciter à l'orgueil et vouer à l'anarchie. L'individualité, même ouverte, est traitée en ennemie. La notion de vocation personnelle reste à l'arrière-plan. Du moins la question ne se pose-t-elle que pour des êtres ou états d'exception. Le grand nombre n'a qu'à regarder les « gens comme il faut », et à faire comme eux.

Ces règles sont essentiellement *négatives et restrictives*. Elles formulent des interdits, dénoncent des dangers, profèrent des menaces. Ne pas faire ce qui est défendu, ne pas se souiller de ce qui est impur, s'arrêter au seuil de la voie périlleuse : voilà la vertu. La justice consiste à ne pas faire de tort, la charité à ne point faire de peine, la pénitence à se priver de ce que l'on aime, l'humilité à ne point se mettre en évidence ni en avant. Au lieu d'apparaître comme un phénomène facilement pathologique, l'obsession scrupuleuse de la faute possible est mise au principe de la vie spirituelle. Nul, dès lors, n'est

(1) Dont nous ne prétendons pas pour autant faire une tête de turc. N'oublions pas que Kant est le philosophe de « l'autonomie ».

plus exposé au péché que l'homme fort, chez qui l'instinct vital est puissant. Le faible, le craintif, le passif est au contraire un privilégié, un prédestiné de l'ordre moral.

Ces règles sont *statiques*. Les données fondamentales de l'ordre moral ne sont pas à découvrir et moins encore ses formes à créer. Elles sont incluses dans une nature des choses qu'il s'agit de respecter, dans des institutions qu'il s'agit de défendre, dans des traditions qu'il s'agit de perpétuer, dans des principes qui ont, depuis longtemps, livré leur secret. Sans doute, ces institutions peuvent appeler certaines améliorations, ces principes comporter des conséquences et applications nouvelles, jusque-là implicites et inaperçues. Mais là se limite le pouvoir de la volonté libre. L'idée d'une évolution de la conscience ou de la vie morale ne peut être que suspecte. L'idée d'une invention morale est une contradiction dans les termes.

Ces règles sont *extrinsèques*, essentiellement contraignantes, fondées sur une autorité extérieure beaucoup plus que sur un besoin intérieur. Métaphysique ou temporelle, idéale ou sociale, cette autorité? Nous avons déjà dit que les deux conceptions s'entremêlaient. En tout cas, ses décisions valent sans appel et inconditionnellement. S'il arrive qu'elles rejoignent nos préférences et ambitions personnelles, c'est par accident, et nous ne pouvons pas faire de cette rencontre une condition de leur légitimité. Au contraire, le renoncement à ses préférences et ambitions personnelles ou même communes marque le principe et le sommet de la vie morale. Plus on aura abdiqué son « sens propre », plus haut on y sera. L'idée d'autonomie n'est qu'une construction artificielle de la pensée philosophique — ou le faux nez de l'anarchie.

Contre ce faisceau de notions liées (pas toujours aussi systématiquement, bien entendu), l'amoralisme (1) ou

(1) Nous avons déjà dit que nous n'attachions pas une grande importance à la dualité de ces vocables, et ne jugions pas nécessaire ni possible de réserver à chacun d'eux un usage distinct. Bien plus que deux comportements différents, ils nous semblent caractériser deux aspects d'un même comportement moral, tantôt de répudiation des valeurs consacrées, tantôt de recherche de valeurs nouvelles.

immoralisme contemporain (1) élève une protestation, dresse une revendication, dont il est impossible de se débarrasser par le mépris ou l'indignation.

La loi est faite pour les êtres, non les êtres pour la loi. La loi morale est faite pour les personnes et non les personnes pour la loi morale. Parmi les exigences de la personne, il y a d'abord celles qui lui sont communes avec tous les êtres : vivre, vivre conformément à sa nature propre et le plus intensément possible. Il y a, en outre, celles qui la constituent comme personne : pouvoir donner à ses actes une adhésion intérieure, consentie par la conscience et la raison; pouvoir déterminer soi-même son destin au lieu de le subir; pouvoir donner aux choses la forme de son espérance et de son idéal, au lieu d'être informé passivement par elles. Exigence de vitalité et de bonheur; exigence de sincérité; exigence de liberté; exigence de création et de dépassement...

Ces exigences ne sont pas seulement légitimes, elles sont irréductibles, essentielles à notre nature raisonnable; l'ordre qui les refoule n'est pas encore un ordre spirituel, ni spécifiquement humain.

S'étonnera-t-on de nous voir ainsi transposer dans le registre de la spiritualité et de la valeur des thèmes que semblait seul soutenir un souffle charnel? On aurait

(1) Qui en écrira l'histoire? A côté de Nietzsche et de Gide, beaucoup d'autres noms seraient à citer : Stendhal, d'Annunzio, Montherlant, etc. Aussi exempt qu'on peut l'être d'inquiétude métaphysique, de tous Stendhal est peut-être celui dont l'amoralisme répond le mieux à l'exigence de ce préfixe totalement privatif. Montherlant est celui chez qui la préoccupation d'une éthique à définir s'exprime le plus clairement (thèmes de la qualité et de la grandeur, institution d'une « Chevalerie », *Lettre d'un père à son fils* dans *Service Inutile* et tous les textes recueillis dans *La Vie en forme de proue*, sans oublier les sermons parfaitement insupportables d'ailleurs de Marcel Carrion dans *Fils de personne*). Mais de même que l'élan de Gide est sans cesse freiné par le besoin de l'ubiquité, celui de Montherlant a été tout de suite brisé, et peut-être irréparablement, par le mécanisme de l' « alternance ». Nietzsche au moins ne misait pas sur deux tableaux! C'est pourquoi il est le plus grand.

Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que le phénomène spirituel dont nous parlons soit spécifiquement moderne. Les sophistes grecs auraient beaucoup à nous dire sur la question, et le Callicles de Platon, dans le *Gorgias*, figure une assez exacte image de nietzschéen avant la lettre et de grande allure.

Mais mieux vaut ne pas déflorer en quelques lignes, voire en quelques pages, un magnifique sujet.

bien mal compris la signification plénière du débat. Ce ne sont pas seulement les tenants d'un paganisme renouvelé qui font ici entendre leur voix, mais ceux du christianisme le moins résigné à la vieillesse. Il suffit de se rappeler certaines boutades d'un Péguy ou d'un Claudel, certains anathèmes d'un Léon Bloy ou d'un Bernanos contre la vertu mesquine des « bien-pensants ». Il suffit surtout de voir la grimace que font, au seul mot de morale, les éléments les moins veules d'une jeunesse partagée entre la révolte et l'héroïsme, déprise peut-être de la sagesse parce qu'on a laissé confondre sagesse et conformisme ou légalité. Passer outre en hochant la tête serait aussi injuste que vain.

Exigence de vitalité et de bonheur; exigence de sincérité; exigence de liberté; exigence de création et de dépassement : par le seul énoncé d'un problème très général, nous voici ramenés à ce que nous appelions les grandes constantes de l'inconstante pensée gidéenne. Comprend-on pourquoi on peut s'y intéresser sans se plaire en aucun des excès où elle se porte, sans se faire complice d'aucune des basses sollicitations qu'elle transporte avec elle, et d'autant plus, au contraire, qu'on est plus soucieux d'en défendre les âmes sans défiance?

Notre temps est « maximaliste » : sa grandeur tragique, c'est d'aller au bout des principes, des idées, des tendances avec une terrible insouciance des conséquences et résultats. Notre temps est « confusionniste », si l'on peut se permettre ce barbarisme plus affreux encore : son malheur c'est de mêler partout le pur et l'impur, le spirituel et le charnel, le vrai et le faux, comme s'il avait perdu tout sens de la distinction et de la contradiction. A ce double point de vue, Gide est bien de son temps, avec cet accouplement monstrueux, qu'il aura poursuivi jusqu'au bout, d'une sensualité qui réclame la totale licence et d'une spiritualité qui prétend surenchérir sur l'Evangile. C'est ce qui fait de lui un mauvais maître. C'est aussi ce qui fait de lui un précieux témoin et révélateur des promesses et menaces de notre destin.

*
* *

Ainsi sommes-nous amenés au carrefour central où il faudra bien nous décider. Ainsi noús est préparé le tremplin d'où pourra être pris notre plein élan. En un sens, c'est donc bien commencé; mais il reste à poursuivre. L'entreprise où il nous engage, l'amoralisme est-il capable de la mener à son terme? L'appétit qu'il nous donne, a-t-il de quoi le rassasier? La revendication de vie intense et grande qu'il formule, peut-il la soutenir jusqu'au bout?

Il n'y a de jugement sûr, suggère Pascal dans les admirables textes sur « la raison des effets (1) », qu'aux deux extrémités de la chaîne dialectique où se déploie la science humaine; celle où restent les simples, naïvement respectueux de l'ordre naturel des choses, dans le quotidien accomplissement du devoir et exercice du bon sens; celle où parviennent les « grandes âmes » et les « dévôts parfaits », après avoir parcouru tout le terrain où se disposent les opinions des semi-habiles et des habiles et les avoir détruites l'une par l'autre dans un « renversement continuel du pour au contre ». On a le droit, on peut avoir le devoir de sortir de cet état de simplicité ignorante « où se trouvent les hommes en naissant » et où une parfaite bonne volonté suffit à préserver des « extravagances » de la raison raisonnante, et de chercher à parvenir à l'intelligence de ce que « le cœur » sent sans pouvoir l'expliquer. Mais à condition d'aller jusqu'au terme où tout s'éclaire et se réconcilie. Isolées des autres et de leur trame commune, les opinions les plus flatteuses deviennent le principe de grossières erreurs. Chacune en appelle d'autres, qui ne sauvent qu'en la démentant l'âme de vérité qui était en elles. Quant à ceux qui « font les entendus » pour être sortis de l'ignorance naturelle sans avoir atteint cette science totale qui la rejoint, ils « troublent le monde et jugent mal de tout ».

Moralistes (du type dénoncé) et immoralistes (grands

(1) *Pensées*, Éd. Brunschvig, p. 327 et sq.

et petits) ne seraient-ils encore que les demi-habiles et les habiles d'une discipline de vie sur laquelle ils peuvent avoir leurs lueurs, mais sans parvenir à cette pleine lumière où les ombres même jouent leur rôle et soulignent la force et la richesse du réel?

C'est ce que sans doute nos précédents chapitres nous ont préparé à comprendre, en montrant que chacune des notions que nous nous sommes attaché à définir était à multiples sens et à double orientation : entendue en un certain sens, elle peut servir à éveiller et à affiner le sens spirituel; en un autre sens, sous une première apparence d'assomption, elle nous entraîne en un mouvement sans fin de descente et de déchéance.

Ce ne peut être notre but ici d'opposer à l'immoralisme contemporain cette philosophie morale renouvelée à laquelle aspirent beaucoup d'esprits. Il y faudra de plus longs loisirs, et plus habile que nous. Il nous reste à montrer comment on pourra y avoir, contre Gide, le concours de Gide lui-même. Car cet esprit merveilleusement aigu et d'une bonne volonté certaine ne nous aide pas seulement à bien poser le problème. Connaissant et reconnaissant la faiblesse de sa position, la soulignant en tout cas par les tâtonnements d'une œuvre et d'une vie où tout a pu trouver place sauf le mensonge, il devient à lui-même, et à ceux qui l'écouteraient trop complaisamment, son meilleur moniteur.

XXX

GIDE JUGE DE GIDE

Mettre Gide en jugement? A quoi bon se donner cette peine inélégante, puisqu'il s'en est chargé lui-même?

« Heureux, écrivait-il un jour, celui qui ne se condamne pas lui-même dans ce qu'il approuve (1). » Le malheur de Gide — son bonheur aussi, en un autre sens — c'est que sans cesse il apparaît contraint de se condamner dans ce qu'il approuve et de s'approuver en ce qu'il condamne.

Juge de lui-même, Gide l'est d'abord dans la réfutation explicite que chacune de ses affirmations, parfois au même temps et lieu, trouve en une affirmation contraire. Il joint à une glorification du désir une apologie du dénûment, entremêle une éthique du plaisir et une éthique de l'effort. Il dresse ici une statue à l'immoralisme, et parle ailleurs en homme pour qui bien et mal, vertu et vice gardent un sens très défini, encore que différent du nôtre. Il échafaude une paradoxale théorie de l'acte gratuit, et la ramène finalement à des constatations de bon sens. De prémisses individualistes, il tire à l'occasion des conclusions communautaires, voire communisantes. Il réclame une liberté inconditionnée, et avoue ne savoir plus qu'en faire. Il demande à l'homme sincère d'être pleinement ce qu'il est, et lui enseigne l'impossibilité de savoir qui il est. Il appelle et repousse la grâce, l'ordre transcendant, Dieu; il nous impose l'obligation et nous refuse les possibilités du dépassement. Nous avons trop souvent signalé cette constante amphilologie pour éprou-

(1) *Numquid et tu?...* dans *Journal*, p. 593.

ver le besoin d'y revenir longuement, à la lassitude certaine du lecteur.

Dialogue, échange, controverse intérieure nécessaire à la vie de l'esprit? Multiplicité de facettes où se dévoilera la richesse d'une réalité impossible à saisir d'un seul regard? Nous n'avons point refusé de l'admettre, et pour une large part. Mais, à moins d'avoir renié le principe de contradiction et effacé la distinction de l'être et du non-être, un moment arrive où il faut bien choisir entre le oui et le non, le don et le refus — ou bien déclarer que le problème est mal posé et s'efforcer de le mieux poser — ou bien faire défaut en donnant, comme dit le langage populaire, « sa langue aux chats ». Il nous arrive trop souvent à notre gré de trouver Gide dans cette position défaillante et, pour tout dire, vaincue.

Juge de lui-même, Gide l'est aussi par le démenti, plus grave encore, que sa vie apporte trop fréquemment à sa pensée. Cette pensée est à bien des égards une pensée héroïque. Nous ne disons pas de sagesse, ni moins encore de sainteté, et l'on entend la différence. Il manquait beaucoup de choses à Gide pour être un maître de sagesse et de sainteté. Mais si l'on consent à appeler héroïsme une certaine hauteur de l'âme vis-à-vis du monde, un certain élan un peu fou de générosité et de courage, le besoin d'un surcroît, la facilité à oublier le danger quand s'annonce la grandeur, nous oserons dire qu'il y avait chez Gide une vocation à l'héroïsme. Il nous faut bien reconnaître que cette vocation n'a pas abouti. Sous des formes diverses, Gide a entendu l'appel d'une exigence supérieure : appel de Dieu, appel de la souffrance, appel de la justice, appel de l'amour. Il s'est soulevé un instant, a prêté un instant au visiteur inconnu une âme extasiée, et puis est retombé sur la couche trop délicieuse. Nous n'en sommes point consolés.

Juge de lui-même, Gide l'est enfin par cet état d'inachèvement où demeure une œuvre servie pourtant par de si beaux dons, par cet état d'insatisfaction où elle laisse un lecteur autorisé pourtant à tant d'espoirs. Quelles promesses dans ce que Du Bos appelait le printemps

d'André Gide! *L'Immoraliste*, *La Porte étroite*, *L'Enfant prodigue* : dans cette trilogie exquise, rien que de parfait, rien qui ne parle à la fois de charme et de fécondité. Comment se dissimuler que les fruits n'ont pas répondu à cette promesse des fleurs? Lorsque est venue l'heure de la récolte, il s'en est fallu certes que nos mains restassent vides, mais cela nous a manqué que nous étions fondés à attendre : un de ces livres exaltants, déchirants et inoubliables, un de ces livres faits pour l'éternité où s'inscrit tout ce qui peut tenir, en une âme d'homme, de la grandeur de notre destin et de la splendeur de l'univers. Non, cela nous ne l'avons pas eu, ni avec *Si le grain ne meurt*, malgré d'admirables morceaux d'anthologie, ni avec *Les Faux-Monnayeurs*, malgré tant de précieux matériaux qui attendent l'édifice. Nous nous sommes, croyons-nous, assuré le droit de parler ainsi, sans être soupçonné de sous-estimer l'importance de l'œuvre et de la pensée gidiennes. Et si nous nous interrogeons sur la cause profonde de cette déception, nous en revenons toujours à ceci : Gide s'est soustrait à ces lois de l'engagement total qui sont celles de la création glorieuse comme de l'activité héroïque. Il s'est ménagé, protégé, défendu, là où il s'agissait de risquer vraiment, et pour quelque chose qui le valût vraiment. Il ne pouvait pas ne pas en pâtir d'une manière ou d'une autre.

*
* *

Il y a échec, échec irréparé et qui apparaît irréparable. Essayons d'en dégager la signification précise et, pour cela, si on nous le permet, parlons un moment le langage de la philosophie des valeurs, familier à la pensée contemporaine.

Nous laisserons-nous tromper par les apparences au point de juger un Gide étranger au règne de la valeur? Non certes. Alors même qu'il en repousse l'affirmation théorique, il en garde le sentiment vécu. Et comment

d'ailleurs pourrait-il en être autrement? Aucun homme vivant en ce monde ne saurait échapper tout à fait à la distinction du fait et de la loi, du réel et de l'idéal, du bien et du mal. Il n'y a point à cela d'amoralisme ou d'immoralisme qui tienne. Ce qu'on nous présente sous ce nom n'est jamais qu'un moralisme retourné. Et Gide n'est pas de ceux qui osent poursuivre jusqu'au bout le retournement.

Lui reprocherons-nous de ne point nous apporter une doctrine ferme quant au fondement ontologique ou métaphysique de la valeur, sur ce qui fait qu'elle vaut par elle-même, indépendamment de nos préférences et appétits? Comment demander à un artiste, rebelle à toute technicité, de ne point dissiper des mystères qui restent et resteront sans doute à jamais le désespoir des doctes, si heureusement la bonne volonté des simples y garde sa table d'orientation?

Nous le féliciterons, par contre, d'avoir insisté sur ce qu'on peut appeler le pluralisme des valeurs. Combien de théoriciens raisonnent comme si, dès ici-bas, tout ce que nous appelons le vrai, le beau, le bien et autres grands noms se rejoignait pour nous en un point d'idéale convergence! Combien d'hommes continuent à poursuivre le rêve d'une unité et d'une paix intérieures où auraient pris fin tout conflit insoluble, toute opposition irréductible! Le relativisme d'un Gide remplit ici un office qui n'est pas seulement d'honnêteté intellectuelle. A sa manière, cet ennemi du choix nous rappelle pourquoi nous serons jusqu'au bout soumis à la nécessité du choix. Ce dialogue ininterrompu avec soi-même, cette oscillation perpétuelle, cette peur panique de manquer quelque chose et de faire défaut quelque part : redoutons-y, puisqu'elle y est trop manifestement, la tentation d'une volonté qui se dérobe et songe à déserter; sachons y trouver aussi le parti pris salutaire d'une volonté qui refuse de s'installer dans la partie comme si elle était le tout, dans l'incomplet comme s'il était le suffisant. Il y a une certaine manière de pratiquer la conciliation et la synthèse qui est signe et source de lâcheté.

Mais pour que ce relativisme n'aboutisse pas, à travers le scepticisme, à l'impuissance, encore faut-il qu'à cette notion d'un pluralisme des valeurs se joigne celle d'une hiérarchie des valeurs. Tout a son prix, et ce nous est l'origine de légitimes embarras; tout n'a pas le même prix, et c'est ce qui nous permet d'en sortir. Nous avons rarement à sacrifier : nous avons sans cesse à ordonner, et donc à subordonner. Avons-nous paru nous plaindre de ce qu'en tel livre de Gide, *Les Faux-Monnayeurs* par exemple, tant et de si disparates éléments d'humanité se trouvent simultanément réunis? Si oui, nous avons eu tort, ou l'on nous a mal compris. Un haut destin humain est toujours complexe et déchiré. Il ne reste pourtant humain que si, dans cette complexité même, un principe actif d'unité est aussi à l'œuvre, une œuvre qui sera moins d'amputer et de rejeter que de classer, d'orienter, d'utiliser à son rang et place — d'hiérarchiser.

Mais, comment, d'autre part, hiérarchiser serait-il jusqu'au bout possible si l'on ne disposait d'un centre de référence fixe, par rapport auquel seront prises les ultimes et décisives mesures? Autrement dit, sans un absolu présent et accepté dans notre activité intelligente? L'absolu : non pas condamnation de tout relativisme, comme on le dit trop aisément, mais défense et justification du relativisme au besoin contre lui-même et ses propres entraînements. Les esprits les plus exigeants en matière de perfection sont ceux qui décèlent le mieux les lacunes et limites de ce qu'ils aiment. Les intelligences les plus éprises de vérité totale sont celles à qui l'affirmation péremptoire et catégorique est le plus difficile. Encore faut-il que les notions de perfection et de vérité n'aient pas été dépouillées d'avance de cette plénitude de sens qui nous permettra de rejeter les significations incomplètes sans perdre le sens même de la signification, sans nous exposer aux affres du nihilisme et au vertige de « l'absurde ».

Et c'est ici qu'un Gide, après nous avoir peut-être mis en route, nous arrête et nous égare. Car il a tout fait pour que nous ne puissions plus croire ni à une hiérarchie

essentielle, ni à un absolu vivant. Comment nous guiderait-il encore, là où il ne s'agit plus pour nous d'amplitude, mais d'altitude?

« Que chacun suive sa pente, pourvu que ce soit en montant! » Noble formule, remarquions-nous déjà plus haut, mais bien décevante, si l'on n'a pas quelque moyen sûr de distinguer un mouvement de descente et un mouvement de montée. Hélas! là-dessus, justement, l'auteur s'est abstenu, s'est même mis dans l'impossibilité de nous orienter.

*
* *

Avant de la quitter, je me retourne une fois encore vers cette œuvre en compagnie de laquelle je viens de vivre de longues années de recueillement. Je m'interroge une fois encore sur l'importance inattendue qu'elle a prise pour moi, sur l'emprise inattendue qu'elle a exercée sur moi, et d'autres semblables à moi, malgré tant de préventions antérieures et d'oppositions de principe. Tel le voyageur se retournant, au sommet de la côte, sur le pays où il a longuement cheminé et rêvé, je cherche le point d'où se laissera le plus aimablement embrasser l'ensemble des émotions et pensées dont je me sens par elle chargé.

Je songe aux cris émerveillés des *Nourritures*. Je songe aux âpretés sèches de *L'Immoraliste*. Je songe aux délicatesses de *La Porte étroite* et des pages de *Si le grain ne meurt* qui la rejoignent. Je songe, leur retirant un instant toute malice, aux gambades gratuites de Lafcadio ou de Bernard. Je songe à l'humanité vraie du *Voyage au Congo* ou du *Retour de l'U. R. S. S.* Je songe à la leçon de probité que nous apportent d'admirables analyses morales et critiques. Tout cela, qui m'émeut, ne satisfait encore qu'une part de moi-même.

Où donc ai-je connu la joie parfaite? Quand donc, visitant Gide, me suis-je senti près de lui parfaitement chez moi? Pas de doute possible. Cet homme est mon ami

depuis le jour où j'ai lu, comme il convient je crois de le lire, *Le Retour de l'Enfant prodigue.*

Sagesse du père; tendresse de la mère; ardeurs et lassitudes du prodigue; certitudes de l'aîné; départ, avide, du puîné : tout cela est mien; c'est de tout cela que je suis fait; c'est de tout cela que je dois nouer la gerbe, si je veux devenir vraiment ce que je suis.

Et je sais bien que le même homme qui m'appelle à le faire est celui-là même qui m'interdit d'y réussir, obstiné à rompre le fil au moment même où il vient de faire le nœud. Je ne sais plus, parfois, si je lui en dois plainte ou remerciement.

Gide ou le prodigue incorrigible, le prodigue à jamais irrepenti, le prodigue à jamais incapable de demeurer là où il a décidé de revenir... C'est une grande faiblesse, où je sens trop que ma faiblesse risque de s'aggraver, et celle des âmes dont j'ai le souci. Un monde de prodigues serait un singulier monde, ou plutôt il cesserait d'être un monde pour retomber au chaos. Je n'ignore pas la menace mortelle de ce « divertissement », dispersion et dissipation où l'âme se désagrège, où la Cité se démantèle.

Mais je connais aussi ees fidèles et ces assurés qui ne sont des fidèles et des assurés que par manque d'imagination et de curiosité. Ces faux pacifiques que retient seulement la peur des coups, ces faux généreux qui ne savent pas le prix de ce qu'ils abandonnent. Ces *beati possidentes* de l'ordre matériel ou spirituel qui n'ont trouvé si vite la règle de leurs besoins et de leurs désirs que parce que la limite en était toute proche. Contre eux, le prodigue aura toujours aisément ma complicité secrète, parce qu'il est la gratuité contre leurs calculs, la franchise contre leurs réticences, la spontanéité contre leurs pédants discours, la liberté contre leurs habitudes, le mouvement contre leurs routines et redites.

Partout où ce sera nécessaire, nous continuerons à défendre les conditions et conquêtes de la vie humaine supérieure : rationnelle et réfléchie, et non livrée à l'impulsion instinctive; organique et sociale, et non à chaque instant menacée par le caprice de l'individu; ouverte,

offerte au transcendant et à l'absolu, et non rejetée, repliée vers l'inférieur et l'inachevé.

Mais nous rêvons aussi d'une maison humaine, d'une cité humaine, d'un univers humain d'où le prodigue même n'aurait plus raison ni désir de sortir, parce que l'évidence du bienfait y rejoindrait l'exigence de l'aspiration. Et cette maison humaine, le prodigue à sa manière nous aide à la construire, parce que, sans lui, la tentation serait trop forte de la clore trop vite dans les limites trop étroites. *Oportet prodigos esse. Oportet dissipatores esse.*

Gide a-t-il bien tenu ce rôle, a-t-il bien rempli cette fonction, à laquelle la nature le destinait et la grâce, semble-t-il, l'appelait? Finalement, c'est à lui-même que nous avons confié le soin de la réponse. Son honneur est de n'être pas indigne de cet honneur.

1939-1945.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

DÉSACIDIFIÉ à SABLÉ 1992

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
I. — Humanité d'André Gide.	5
II. — Deux sangs, deux provinces et deux confessions	19
III. — La crise.	31
IV. — L'explosion	41
V. — Le mystique Orient de ma vie. . . .	51
VI. — Et d'attendre... d'attendre... d'attendre...	65
VII. — Secret de ressuscité.	79
VIII. — Un principe d'explication	91
IX. — Du côté de chez Ménalque.	101
X. — Du côté de chez Alissa	113
XI. — La part du jeu.	123
XII. — Premier bilan	133
XIII. — Numquid et tu?...	147
XIV. — Le reflux	161
XV. — L'amour qui ose dire son nom	179
XVI. — Deux postulations simultanées. . . .	189
XVII. — De Lafcadio à Bernard	201
XVIII. — Ne jugez point.	213
XIX. — Une immense plainte m'habite. . . .	225
XX. — Ecole des femmes	233
XXI. — Voyage aller et retour en U. R. S. S. .	241

XXII. — Humain, trop humain... 253
XXIII. — L'élan retombé. 265
XXIV. — Constantes de l'inconstant. 275
XXV. — Le piège de la sincérité 285
XXVI. — L'équivoque du bonheur 297
XXVII. — Le drame de la liberté 307
XXVIII. — L'illusion du dépassement. 319
XXIX. — Moralisme et immoralisme. 331
XXX. — Gide juge de Gide 343

IMPRIMERIE FLOCH, MAYENNE (1895). — 25-1-1950
N° d'édition : 1950-21. Dépôt légal : 1er trimestre 1950

LIBRAIRIE BLOUD & GAY

Charles Péguy. Images d'une vie héroïque, par Paul ARCHAMBAULT . . . . . **120 »**

Nous avions besoin de ce livre qui répond pleinement à son titre.

« Les Nouvelles Littéraires »

Initiation à la philosophie blondélienne, en forme de court traité de métaphysique, par Paul ARCHAMBAULT . . . . . **120 »**

Une remarquable analyse.

« La Revue Bénédictine »

Hommage à Maurice Blondel, par Paul ARCHAMBAULT, R. BOURGAREL, A. FOREST, B. ROMEYER, J. MERCIER, G. BERGER, P. LACHIÈZE-REY, J. PALIARD, L. BRUNSCHVICG. . . . . **120 »**

Des études indispensables désormais à qui voudra pénétrer la philosophie blondélienne.

Jean Lacroix

Nietzsche vivant, par Pierre DOURNES. Lettre-préface de Daniel HALÉVY. . . . . **120 »**

... Tout l'essentiel est dit.

Paul Zumthor, « Courrier de Genève »

Marxisme et Pensée chrétienne, par R. VANCOURT . . . . . **375 »**

La meilleure analyse critique qui ait sans doute été donnée de l'ensemble du marxisme du point de vue de la pensée chrétienne.

Emmanuel Mounier

3, RUE GARANCIÈRE, PARIS-VI[e]